

2m11.2830.4

Université de Montréal

Analyse des fondements théoriques d'un découpage  
du monde: la théorie des systèmes-mondes

par

Tesnim Khriji

Département de sociologie  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Maîtrise ès sciences (M. Sc.)

Décembre 1999

Université de Montréal

© Tesnim Khriji, 1999



Université de Montréal

Analyses des fondements théoriques d'un découpage  
du monde: la théorie des systèmes-mondes

par

Tesnim Khijji

Département de sociologie  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Maîtrise en sciences (M.Sc.)

Décembre 1999

Université de Montréal

© Tesnim Khijji, 1999

HM  
15  
254  
2000  
N.014



Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:

Analyse des fondements théoriques d'un découpage  
du monde: la théorie des systèmes-mondes

présenté par

Tesnim KHRIJI

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Jacques HAMEL	président du jury
Marianne KEMPENEERS	directrice de recherche
Mohamed S. SFIA	membre du jury

Mémoire accepté le: 7 janvier 2000

## SOMMAIRE.

La pensée contemporaine est traversée par un ensemble d'interrogations incontournables: en l'absence de repères traditionnels - ceux d'une science sûre d'elle-même -, comment vivre, penser, agir? Comment s'orienter dans une situation d'incertitude? Déconcertés par la déroute des modèles classiques d'explication du monde et par la perte de crédibilité de la *Weltanschauung* qui les soutient, les penseurs contemporains sont confrontés, au milieu de cette incertitude, à la tentation d'une esthétique du désespoir et de la démission qui alimente paradoxalement les fantasmes de la fin de l'histoire caractérisant le discours sur la mondialisation. Dans ce discours, le monde est décrit comme un phénomène récent qu'il convient d'expliquer par la généralisation des «bienfaits» du libéralisme, le parachèvement de la modernité et la réalisation de ses promesses prométhéennes.

Mais ces positions ne sont pas représentatives de l'ensemble des idées contemporaines. Les penseurs qui observent la décomposition de l'héritage intellectuel du XIX<sup>e</sup> siècle depuis quelques décennies n'optent pas nécessairement pour une vision désespérée. Certains misent sur cette incertitude pour penser les conditions d'une reprise de l'initiative. Ils présentent ce qui leur semble une position théorique plus stimulante: la recherche d'une méthode habitant les incertitudes et permettant une ouverture de la pensée à la complexité de la réalité et à ses paradoxes. Cette recherche se traduit en sciences sociales par une interrogation sur le découpage du monde, c'est-à-dire sur l'unité qui fait l'objet de l'analyse, sur la validité des frontières disciplinaires et des cadres intellectuels.

Les travaux du sociologue américain Immanuel Wallerstein s'inscrivent dans une telle perspective. S'il présente la théorie des «systèmes-mondes» comme une approche critique de la pensée et du monde moderne, il tente de construire un nouveau mode

d'analyse permettant de mieux comprendre les dynamiques de ce monde et de saisir les possibilités spatio-temporelles de son évolution. Ce mémoire se propose d'examiner les présupposés théoriques qui se trouvent derrière le découpage du monde proposé par cette théorie. Pour comprendre la structure conceptuelle de son projet intellectuel, nous examinons le débat dans lequel cette théorie est engagée à travers l'exploration de quelques problèmes épistémologiques relatifs à notre découpage de la réalité. L'objectif de comprendre les présupposés de la pensée de Wallerstein est ainsi le point de départ d'une exploration théorique plus générale de ces problèmes. Dans les débats autour des questions que ces problèmes soulèvent, Wallerstein défend une conception de la réalité et de la science exprimant la résistance de la pensée contemporaine à la domination des systèmes classiques de l'explication du monde. Sa pensée est donc examinée comme l'un des symptômes de cette résistance dans le domaine de l'étude du social-historique. Elle est considérée comme l'une des manifestations du mouvement de déconstruction/reconstruction qui traverse le champ des idées et de la culture. De l'éclatement des cadres classiques de la méthode, émerge un espace de questions et un univers conceptuel de référence à l'égard desquels la pensée de Wallerstein témoigne d'une grande sensibilité. Cette sensibilité est décrite dans ce travail comme étant commune à plusieurs champs de la connaissance. L'exploration de quelques unes de ses manifestations (accent sur la complexité, sur les relations et les structures,...etc.) permet d'en saisir l'influence sur la pensée de Wallerstein..

Dans l'exposé des hypothèses principales du projet théorique proposé par Wallerstein comme un mode alternatif d'analyse du social-historique, ce mémoire s'attachera à retracer les manifestations de la sensibilité à cet univers conceptuel ainsi que la façon dont elles se conjuguent avec les origines théoriques de la pensée de cet auteur pour construire un mode alternatif de l'analyse du social historique. L'examen des hypothèses principales de ce mode d'analyse permet d'appréhender la spécificité du découpage du monde qui se trouve au centre de la pensée de Wallerstein et invite une réflexion sur sa valeur heuristique ainsi que sur la portée théorique de l'univers conceptuel auquel elle se réfère.

## TABLE DES MATIÈRES.

SOMMAIRE .....	iii
TABLE DES MATIÈRES.....	v
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE 1 : LA CONSTRUCTION DE L'OBJET DE L'ANALYSE: PROBLÈMES RELATIFS AU DÉCOUPAGE DE LA RÉALITÉ. ....	14
1. Le rapport entre forme et contenu dans la construction d'un objet d'analyse. ....	14
2. La problématique de la permanence et du changement: La question de l'identité à travers le temps.....	21
2.1 Le problème ontologique de l'être et du devenir .....	21
2.2 Interdépendance de l'être et du devenir et types du changement. ....	23
2.3 Temps historique et transition: continuisme/discontinuisme. ....	29
3. Les problèmes de découpage d'une phase transitoire, la nature de notre découpage du temps.....	31
3.1 Le problème de l'identité dans le temps et la nature de nos découpages de la réalité .....	31
3.2 La nature et le statut épistémologique de nos découpages: la dichotomie sujet/objet et les options épistémologiques.....	34
3.3 Le constructivisme social, une autre option épistémologique: dépasser les modes de penser binaires.....	39
3.3.1 Éviter de faux problèmes.....	39
3.3.2 Convergences et divergences entre les perspectives du constructivisme social.....	41
3.4 Le temps au-delà des modes de penser dichotomiques: le temps comme symbole social et le temps raconté.....	53
Conclusion: Les présupposés théoriques du travail de Wallerstein, une première analyse.....	59

CHAPITRE 2 : LE TRAITEMENT DU TEMPS ET L'HÉRITAGE INTELLECTUEL .... DU XIX <sup>E</sup> SIÈCLE .....	65
1. La conception classique de la science et le projet inhérent à la modernité: ..... L'héritage intellectuel du XIX <sup>e</sup> siècle.....	66
2. Le problème de l'historicité et la construction historique des sciences au XIX <sup>e</sup> ..... siècle: Le consensus autour du traitement du temps .....	70
2.1 L'élimination du temps et de l'historicité dans les sciences de la nature.....	70
2.2 La construction des sciences sociales et le traitement du temps.....	74
2.2.1 Un projet de connaissance rationnelle et objective des phénomènes socio-historiques.....	74
2.2.2 Une conception particulière du déroulement temporel, les modèles ..... explicatifs de la transition à la modernité. ....	77
3. Résistances et contre-courants, l'héritage intellectuel du XIX <sup>e</sup> siècle en question.....	83
3.1 Le développement en question, l'épuisement des paradigmes évolutionnistes .....	83
3.2 Une nouvelle conception de la science et de la réalité .....	89
3.3 Les Annales et Braudel, rompre avec l'historicisme: la longue durée et la pluralité des temps.....	97
3.4 Immanuel Wallerstein, la construction d'un projet intellectuel alternatif .....	103
Conclusion .....	108
CHAPITRE 3 : LE PROJET INTELLECTUEL DE LA THÉORIE DES SYSTEMES- MONDES. ....	110
1. La critique de l'épistémologie universaliste: La complexité de la réalité et l'historicité des structures de la connaissance.....	112
1.1 Un défi à notre conception du monde: Modernité et Capitalisme n'ont jamais existé.....	114
1.2 Enracinement social de l'épistémologie universaliste et contingence historique de l'idée de vérité scientifique .....	116
1.3 Les études culturelles et les études de la complexité: Une demande d'ouverture des modes de la connaissance.....	121

2. La centralité du temps et de l'espace comme éléments du découpage du monde.....	128
2.1 L'enracinement social des concepts de temps et d'espace .....	130
2.2 La pluralité des EspacesTemps, un modèle complexe à la base du découpage du social-historique.....	132
3. Critique des découpages et clivages spatio-temporels des sciences sociales et nouvelles hypothèses .....	135
3.1 Une science sociale historique, contre l'émiettement des sciences sociales ....	137
3.2 Une autre unité d'analyse, un autre découpage du monde: Le système historique.....	139
3.3 L'accumulation: la <i>differentia specifica</i> du système-monde-moderne.....	144
3.4 La division du travail et les zones géo-économiques .....	149
3.5 L'idée du développement/progrès en question .....	155
3.5.1 En finir avec la chronosophie linéaire, la critique d'une méta-histoire.....	156
3.5.2 Une autre chronosophie : la Théorie du progrès possible (Rythmes cycliques, tendances séculaires et transition).....	166
Conclusion .....	176
CONCLUSION.....	178
BIBLIOGRAPHIE.....	197



Aux personnes les plus chères de ma vie: mon  
père, Rached Khriji, et mère, Fatma Jouini.

## Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont encouragée, soutenue et conseillée tout le long de ma démarche.

Des remerciements chaleureux et sincères vont à ma directrice, Madame Marianne Kempeneers, pour sa grande ouverture intellectuelle, ses encouragements et conseils, sa confiance et un rapport professeure/étudiante empreint d'amitié. Tout cela m'a aidée durant les divers moments de mon travail. Je lui exprime ma profonde reconnaissance et tout mon respect.

Je désire aussi exprimer ma vive reconnaissance à une rencontre, au cours de mes études à l'Université de Montréal, qui a été fort enrichissante et qui m'a beaucoup inspirée: celle du M. Mohamed Sfia. La très grande vitalité intellectuelle de son enseignement m'a nourrie. Je lui exprime toute ma gratitude pour son appui intellectuel et moral extrêmement généreux et lui témoigne de ma profonde estime.

Mes remerciements vont également à ma mère et mon père pour leur amour inconditionnel et leur confiance. Cela a été d'un grand réconfort durant tous les moments, surtout les plus difficiles. Je remercie tout spécialement mon père qui, à travers sa grande ouverture aux idées et sa sensibilité au monde, m'a transmise une passion, ainsi que ma mère dont la persévérance, le courage dans son dévouement pour ceux qu'elle aime m'ont façonnée.

Toute mon affection à mes frères et soeurs dont l'humour et les gestes touchants, même dans la distance, ont égayé les moments solitaires du travail et allégé sa lourdeur.

J'aimerais exprimer aussi ma sincère reconnaissance à mes amis qui m'ont soutenue de différentes façons: Asma et Tarek, pour leurs encouragements, leur support moral et pour m'avoir patiemment accompagnée durant tous les moments; Souad, pour son amitié, son affection spéciale, son appui intarissable et constant; Mourad pour sa générosité et les gestes attentionnés.

Mes remerciements vont enfin à tous mes amis qui ont d'une manière ou d'une autre aidée. À tous ma considération et ma reconnaissance

«Notre existence séparée est une illusion, nous sommes tous une mer qui a un mouvement et une mémoire».

Erwin Laszlo, *Aux Racines de l'Univers. Vers l'unification de la connaissance scientifique.*

«History in any substantive sense is plural. It is diverse, multiple, and particular. (...) Such plurality is, however, but a part of the problem, though admittedly the major part. Even within a single area or people there is a plurality of histories: technological, economic, political, religious, educational, artistic, moral and so on. To suppose that any one of those histories is literally confined within the single area or people of our interest (...) is, absurd. Not only are there many histories; there are many chronologies, many *times*, if I may put into accurate plurality here what is usually thought of in terms of single homogeneous flow. It is essentially Western “time” that we have in our minds when we ruminate upon past, present and future for mankind generally. By a gigantic act of faith we assume that the chronology in which we fit (with difficulty and distortion enough!), (...) is also the chronology of mankind»

Robert A. Nisbet, *Social Change and History: Aspects of Western Theory of Development.*

## INTRODUCTION.

La littérature récente des sciences sociales met de plus en plus l'accent sur la part d'anomie et d'illisibilité que recèle la réalité du monde contemporain. Mais plus que cette réalité elle-même, les analyses mettent en cause l'inefficacité de nos outils conceptuels pour expliquer une impuissance apparente à penser ce monde. Ceci serait selon de nombreux analystes l'une des manifestations du processus de déconstruction/reconstruction, qui serait à l'oeuvre dans le champ théorique et signifierait que des changements fondamentaux sont en train d'affecter la culture et les idées, en cette fin de siècle. En essayant de scander les transformations des idées contemporaines, Jacqueline Russ écrit :

« En cette fin de siècle un grand vent chasse tout, idéologies, utopies, mythes, systèmes, doctrines et dogmes (...): tout semble balayé, tandis que naissent et foisonnent théories nouvelles, souvent divergentes ou contradictoires. Agitée de polémiques, de contrastes et d'oppositions, (la pensée) moderne qui s'esquisse déconcerte, inquiète et surprend (...). Nous sommes, en effet, dans un temps de passage opaque, critique, riche en apories et en incertitudes bien davantage qu'en évidences. En un moment où se défont les grandes catégories de la pensée, où se brouillent la plupart des repères, où le passé ne jette plus sa lumière sur le présent ....»<sup>1</sup>

Ces changements fondamentaux sont accompagnés, surtout dans les années 1990, d'une confusion intellectuelle devant l'écart entre la réalité et les outils conceptuels dont disposent ceux qui veulent comprendre la nature de notre monde et ses dynamiques.

Une grande partie des instruments d'analyse utilisés dans les grilles de lecture de notre monde et de ses dynamiques s'articule autour de l'État. En effet, l'Etat-nation est la plus habituelle de nos unités d'analyse. Il semble être un repère naturel et évident de décryptage du monde. Marie-Françoise Durand écrit, à cet égard :

« De toutes nos grilles de lecture du monde et de ses découpages, la plus spontanément utilisée est encore celle des États et des rapports qu'ils entretiennent entre eux. Spontanéité héritée d'une solide tradition scolaire et universitaire («la géographie du Brésil», «l'histoire de l'Allemagne», «la politique du Japon»), mais aussi de la très forte prégnance de l'État comme espace de référence de la citoyenneté, de l'activité militaire, diplomatique, ou bien de nombreuses pratiques sociales courantes»<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Jacqueline Russ, *La marche des idées contemporaines: un panorama de la modernité*, Paris, Armand Colin, 1994, 479 p, p. 5.

<sup>2</sup> Marie-Françoise Durand, Autour du modèle-État, in Marie-Françoise Durand, Jacques Lévy et Denis Retailé, *Le monde: espaces et systèmes*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques & Dalloz, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, 1993, 597 p, pp. 45-95, p. 45.

Le succès et la vitesse de la généralisation à l'ensemble de la planète de ce modèle, défini juridiquement par un gouvernement, un territoire et une population et analysant le monde comme un champ de forces géopolitiques<sup>3</sup>, ont fait de l'État «un principe unique de lisibilité» et «un point d'ancrage commode pour décrypter le monde». Il reste la revendication et l'aspiration ultime des peuples sans État. De plus, la question de l'État, largement étudiée et apparemment inépuisable, est particulièrement foisonnante dans les dernières années<sup>4</sup>.

Cependant, ce modèle qui domine la réflexion sur l'organisation du monde et ses dynamiques est de plus en plus remis en question. Certaines réflexions qui vont dans ce sens invoquent l'idée de la «mondialisation» ou de la «globalisation». En fait,

«la «mondialisation du monde» s(e) poursui(t) à un rythme soutenu, (...) l'installation de multiples réseaux mondiaux s'accélère, sans bruit mais sans retour. Ces (réseaux) sont économiques, techniques, mais aussi culturels; ils impliquent des capitaux et des marchandises qui (...) circulent de plus en plus facilement, mais aussi la vie quotidienne, les champs de manoeuvre et les stratégies, en fonctionnement ou en gestation, de milliards d'individus»<sup>5</sup>.

Mais, si la relation entre capitalisme et mondialité ne fait plus de doute<sup>6</sup> et que la réalité des flux et les réseaux internationaux de toutes sortes est admise par tous (échanges commerciaux, réseaux d'information et de communication, mouvements migratoires, mouvements financiers...), elles ne constituent pas les seuls facteurs explicatifs de l'intensification de cette remise en question. Ce sont surtout les

<sup>3</sup> Dans leur tentative de penser la complexité du monde actuel, M. -F. Durand, J. Lévy et D. Retaillé utilisent quatre modèles offrant chacun une grille de lecture irréductible aux autres: 1) le monde comme ensemble des ensembles, 2) le monde comme champ de forces, 3) le monde comme réseau hiérarchisé, 4) le monde-société. (Voir J. Lévy, *Espaces-monde: mode d'emploi*, Introduction à M. -F. Durand, J. Lévy et D. Retaillé, *Le monde: espaces et systèmes*, op. cit., pp. 19-44, pp. 21-27 et passim). Le modèle auquel nous nous référons ici est le deuxième. «C'est le modèle géopolitique couramment utilisé dans l'analyse des relations internationales». La «logique géopolitique» caractérisant ce deuxième modèle est définie par J. Lévy comme étant «l'ensemble des processus qui ont l'existence et l'intégrité politique des États pour enjeu» (Ibid., pp. 23-24).

<sup>4</sup> M. -F. Durand écrit à cet égard: «...la littérature sur cette question est particulièrement foisonnante dans les dernières années et parfois contradictoire.... La question de l'État peut paraître inépuisable...L'État est toujours un point d'ancrage des loyalismes et des solidarités, un dépositaire de l'identité, un pôle de cohérence culturelle et sociale pour les plus anciens, les plus stables, les plus achevés, pour ceux qui ont réussi l'adéquation populations/territoires; ne sont-ils restés que de minoritaires modèles mal copiés? Il en est la virtualité pour les peuples sans États et qui le revendiquent (ex: Kurdes partagés entre plusieurs États, éclatement de la Yougoslavie, des républiques de l'ex-URSS...). Il est le cadre de la puissance, même si d'autres acteurs interviennent: firmes «multinationales», organisations «internationales», «regroupements divers» (loc. cit., p. 93, voir aussi p. 90).

<sup>5</sup> M. -F. Durand, J. Lévy et D. Retaillé, Préface de *Le monde: espaces et systèmes*, op. cit., pp. 11-12.

<sup>6</sup> «Capitalisme et mondialité. La relation ne fait plus de doute. Encore faut-il comprendre ses rouages. (...) À la recherche de la productivité, soumis à la loi de la valeur, le capitalisme est un système économique qui ne peut rester enfermé à l'abri des frontières. (...) Rosa Luxembourg déjà, en 1916-1917, exigeait le développement des analyses critiques du niveau national au niveau mondial. Mais la dominance géopolitique rendait sa tentative prématurée». (D. Retaillé, *La transaction économique*, in M. -F. Durand, J. Lévy et D. Retaillé *Le monde: espaces et systèmes*, op. cit., pp. 98-144, p. 109).

soubresauts du début des années 1990 qui ont joué le rôle d'un catalyseur pour mettre en lumière les limites d'une analyse strictement étatique, fondée sur «l'État-territoire-national». Les hésitations théoriques quant à ce modèle sont devenues nombreuses après la brusque fin de la guerre froide, l'effondrement rapide du bloc communiste et la guerre du Golfe. Ces hésitations s'expriment surtout à travers la succession d'interrogations sur «l'unité de base du système international, voire son existence, sur la notion d'acteurs, l'irruption des sociétés, les modalités de leur coexistence avec le monde des États »<sup>7</sup>.

De nombreuses analyses produites dans cette perspective mettent l'accent sur l'idée que «la tendance paraît incontestablement à l'augmentation des interactions sociales entre les habitants de la planète»<sup>8</sup>. Ce qui s'inscrirait dans un processus de «mondialisation». D'autres analyses mettent l'accent sur les identités et les subjectivités de ces individus, qui deviennent de plus en plus dissociées de ce pôle objectif qu'est l'État.<sup>9</sup> Elles posent en fait que ceci indique notre passage à une postmodernité dont l'un des signes serait «la dissolution de l'État, la dissolution du mode de reproduction politico-institutionnel»<sup>10</sup>.

Par ailleurs, on reproche aussi à l'hégémonie de ce modèle, qui envahit tous les champs disciplinaires, qu'elle naturalise l'État comme «première division cohérente du monde». Sont ainsi mises en cause la «faiblesse de son historicité» et de sa «spatialité». Durand affirme dans ce sens:

«Cette hégémonie d'un seul niveau d'analyse (...) tend à réduire ou à évacuer l'histoire ou du moins celle des temps longs et l'espace, ou plutôt les différents niveaux d'analyse spatiale, (...) (ne sont) jamais entrevus ceux des villes, des réseaux, des grands espaces ou du monde, ni posés les problèmes de leurs articulations. Ce calage dans un espace rigidifié appauvrit ou bloque les raisonnements. (...) La désynchronisation quasi générale des évolutions économiques et des évolutions politiques, leur inscription dans des temporalités différentes qui caractérisent la période actuelle ne peut s'expliquer par la seule logique de la puissance territorialisée. Il est de même des crises de formations sociales mal raccordées à leur État, en Europe, au Moyen-Orient et en Afrique. Le centrage quasi exclusif sur les conflits et sur la violence structurellement produite par cette logique de puissance ne parvient pas à épuiser la complexité du monde. Aussi les critiques sont-elles nombreuses»<sup>11</sup>

<sup>7</sup> M. -F. Durand, loc. cit., p. 63.

<sup>8</sup> J. Lévy, loc. cit., p. 21.

<sup>9</sup> Yves Bonny, *Lecture critique des théorisations de la postmodernité*, Cahiers de recherche du groupe interuniversitaire d'étude sur la postmodernité, n°: 24, janvier 1994, pp. 1-21, p. 5.

<sup>10</sup> Ibid.

<sup>11</sup> M. -F. Durand, loc. cit., pp. 46, 53-54.

Mais si les analyses du monde fondées sur le modèle de l'État semblent maintenant avoir brouillé sa réalité, est-ce vers le modèle de la «société-monde»<sup>12</sup> que la tendance actuelle nous mène? Nous dirigeons-nous vers « un monde transparent de l'information partagée, fondé sur la légitimité et la reconnaissance »<sup>13</sup>? Le modèle de la «société-monde», comme horizon théorique, est-il le modèle explicatif à adopter pour appréhender les éléments épars de cette tendance ? Ou celle-ci mènera-t-elle plutôt à des affrontements entre ensembles géo-culturels<sup>14</sup>? En somme, à partir de quel modèle d'analyse, de quel principe d'intelligibilité, pouvons-nous comprendre les transformations actuelles du monde?

Ces questions ont soulevé des problèmes théoriques très importants. Mais bien avant cette réouverture de questions qui n'ont en réalité jamais disparu des débats, une approche théorique s'est, déjà dès le début des années 1970, affrontée à la tâche de la construction d'un modèle explicatif alternatif pour comprendre non seulement le monde contemporain mais aussi l'ensemble de l'histoire humaine<sup>15</sup>: il s'agit de la théorie des systèmes-mondes<sup>16</sup>. Le modèle explicatif que construit cette théorie constitue l'objet de notre travail.

Ce modèle explicatif comprend le monde comme «un réseau hiérarchisé»<sup>17</sup>. En effet, le sociologue américain Immanuel Wallerstein (1930) construit ce modèle autour d'une

<sup>12</sup> Dans ce modèle «la distance est par définition nulle, puisque tous les points de la Terre appartiennent à une même société» La combinaison de la communauté culturelle, de l'identité politique, et de l'intégration économique, structurés à l'échelle mondiale effacerait les distances. Le type de relation qui décrit le fonctionnement de ce modèle est la communication. Si ce concept peut être qualifié comme correspondant à un «mythe optimiste de l'eschatologie humaniste» selon J. Lévy, «une approche froide de la mondialité contemporaine conduit toutefois à affirmer la pertinence au moins partielle de ce modèle. Il existe, en effet, des problèmes mondiaux» (J. Lévy., loc. cit., p. 26).

<sup>13</sup> Ibid., p. 43.

<sup>14</sup> Le modèle de référence ici serait le monde comme ensemble de mondes où les particularismes rendent difficiles de véritables échanges avec l'extérieur, malgré le désenclavement offert par les moyens de transport et de communication. La conscience de la différence est ici l'outil de compréhension de notre rapport au monde (identités holistiques). (Ibid., p. 23). Ce modèle obéirait à une logique de confrontation intercommunautaire entre identités holistiques. Certaines analyses suggèrent, à cet égard, que les grands blocs idéologico-politiques ayant disparu et les interactions entre individus à l'échelle de la planète ayant augmenté, la logique de la confrontation opposera dorénavant des ensembles géoculturels. (Voir par exemple Samuel P. Huntington, *Le choc des civilisations*, trad. de l'ang. (É. -U.) par Jean-Luc Fidel, Paris, Odile Jacob, 1997, 402 p.)

<sup>15</sup> Immanuel I. Wallerstein, *Le futur de la science sociale*, *EspacesTemps*, n°: 68-69, 1998, pp. 45-58, p. 57.

<sup>16</sup> Systèmes-mondes au pluriel ou système-monde au singulier? En se référant à son approche, I. Wallerstein utilise le singulier et le pluriel. Une ambiguïté pourrait être notée à cet égard. Une discussion plus longue et approfondie traite de cette question dans le troisième chapitre de ce mémoire

<sup>17</sup> Ce modèle est l'un des quatre modèles qui font l'objet de l'analyse de l'organisation du monde présentée par M. -F. Durand, J. Lévy et D. Rettaillé. Voir J. Lévy, loc. cit., p. 25.



unité d'analyse qui n'est ni l'État, ni la société, mais le «système historique»<sup>18</sup>. Le type de système historique auquel le monde contemporain appartient est selon lui l'économie-monde<sup>19</sup> capitaliste, concept utilisé d'abord par l'historien français Fernand Braudel<sup>20</sup> (école des Annales) pour analyser la réalité historique et adapté ensuite par Wallerstein à la «science sociale historique»<sup>21</sup>. Selon ce dernier, cette économie-monde est née en Europe au début du XVI<sup>e</sup> siècle, mais elle s'est ensuite progressivement étendue dans l'espace pour couvrir l'ensemble de la planète. Au sein de cette économie-monde, des rapports dissymétriques lient des «zones centrales» et des «zones périphériques» et les maintiennent dans une hiérarchie où des «zones semipériphériques» occupent une position intermédiaire. Mais selon ce modèle explicatif, ce positionnement n'a pas seulement un sens économique. « Il s'applique plus généralement à ce qu'il est convenu d'appeler développement». Cette dynamique globale du système est orientée, en fait, vers ce que les représentations dominantes de ce système historique considèrent comme «le progrès».<sup>22</sup>

Pour comprendre le monde contemporain et pouvoir esquisser sa trajectoire probable dans le futur, cette approche propose ainsi de revenir aux origines du système historique qui l'organise depuis cinq siècles. Mais pourquoi cette unité d'analyse? Pourquoi ce retour au XVI<sup>e</sup> siècle? C'est à partir de ces deux questions qu'a été engagée l'exploration de la théorie des systèmes-mondes.

---

<sup>18</sup> I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, trad. de l'angl. (É. -U.) par Philippe Steiner et Christian Tutin, Paris, La Découverte, 1985. 123 p.

<sup>19</sup> Ce mot est la traduction de Braudel du mot allemand *Weltwirtschaft* qu'il a trouvé pour la première fois chez un chercheur allemand des années 20. Celui-ci l'utilisait dans le même sens auquel se référait Braudel. Selon I. Wallerstein « Braudel lut cela en allemand, et dans cette langue il n'y avait aucune possibilité de faire la distinction à laquelle il est arrivé en français. Il n'a pas traduit *Weltwirtschaft* par économie mondiale mais par économie-monde. C'est un néologisme bien sûr, mais il est important. Une économie-monde, ce n'est pas le monde, c'est un monde qui est une économie alors que l'économie mondiale se réfère simplement à l'économie internationale. Ce sont donc des divisions bien différentes. On ne pouvait pas obtenir cette distinction en allemand, il a eu l'idée de la faire en français.». Il ajoute: « En anglais la différence est presque aussi difficile à faire, je n'y parviens qu'en utilisant un trait d'union : world-economy, c'est l'économie-monde, alors que world economy c'est l'économie mondiale (...). Chaunu (Pierre chaunu, historien français) a par la suite fait un fréquent usage de ce terme et je l'ai repris. La différence c'est que j'ai essayé de théoriser. Chacun de nous est prisonnier de sa biographie.», (I. Wallerstein, Hôtel de l'Amérique, in *EspacesTemps*, n°: 34-35, 1986, pp. 42-46, p. 43).

<sup>20</sup> Fernand Braudel, *la dynamique du capitalisme*, Paris, Arthaud, 1985, 121 p. Voir Chapitre 2 du présent travail pour un aperçu plus détaillé de l'approche proposée par Braudel pour analyser la réalité historique.

<sup>21</sup> Au sujet de la «science sociale historique», que I. Wallerstein propose de construire, voir Chapitre 3 du présent travail, où le projet théorique de ce auteur est amplement décrit.

<sup>22</sup> J. Lévy, loc. cit., p. 25.

Cette exploration révèle que le problème du découpage de l'unité d'analyse est la préoccupation première de Wallerstein, son obsession même. Avec ses trois variantes, les mini-systèmes, les économies-mondes et les empires-mondes<sup>23</sup>, le concept de «système historique» est la contribution la plus importante de son approche à la réflexion sur l'organisation du monde et le changement social en général. Selon lui, le problème qui se pose avec le choix de cette unité d'analyse est l'explication de l'émergence du système historique actuel, de son expansion incessante ainsi que les conséquences du fait qu'il fonctionne aujourd'hui sans horizon extérieur.<sup>24</sup> Ces questions interrogent non seulement la genèse de ce système historique, mais aussi la signification de cette transition historique: a-t-elle constitué un progrès inévitable comme le suggèrent la majorité des explications? La réflexion sur le sens de cette transition le mène aussi à chercher à décrypter le sens des transformations actuelles que ce système historique est en train de vivre.

Selon Wallerstein, si des changements fondamentaux affectent les idées et la culture en cette fin de siècle, ceci en effet est la manifestation d'une véritable transition qui mènera au remplacement du système historique actuel, en crise depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, par un autre. Pour être en mesure d'appréhender les «possibilités spatio-temporelles» qui s'offrent pendant cette phase du développement du système et en saisir la signification, il soutient qu'il est primordial d'adopter une approche permettant d'en comprendre la genèse et l'évolution.

L'objet d'analyse de cette approche est identifié par Wallerstein comme étant «le capitalisme à travers l'ensemble de son histoire et dans l'unité de sa réalité concrète comme système historique»<sup>25</sup>. La nouvelle unité d'analyse correspond donc à un découpage spatio-temporel qui l'inscrit dans la longue durée et dans un espace d'une étendue plus large. Mais qu'est ce qui motive ce découpage? Pourquoi choisir de tels paramètres?

---

<sup>23</sup> Les économies-mondes et les empires-mondes sont catégorisés comme deux systèmes-mondes d'une plus longue durée et d'une plus grande étendue spatiale que les mini-systèmes. Voir Chapitre 3 de ce travail et I. Wallerstein, *Impenser la science sociale: pour sortir du XIX<sup>e</sup> siècle*, trad. de l'ang. (É. -U.) par Anne-Emmanuelle Demartini et Xavier Papaïs, Paris, P.U.F., 1995, 319 p., pp. 279-280.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>25</sup> I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., p. 11.

Tenter de comprendre plus en profondeur ce qui motive le choix de cette unité d'analyse et de l'approche dans laquelle elle s'inscrit nous mène à examiner les arguments théoriques sous-jacents à ce choix et les présupposés épistémologiques qui les fondent. Cet examen permet de comprendre que l'analyse de Wallerstein du social-historique s'inscrit dans une perspective critique de la pensée et du monde modernes. En fait, il considère les paradigmes dominants de cette pensée comme constituant des obstacles à la compréhension des transformations actuelles de notre monde et des continuités historiques qui caractérisent son système. C'est pour cette raison qu'il procède à la remise en question des prémisses théoriques de ces paradigmes et qu'il défait leur logique. Ceci le pousse à expliciter et interroger d'une façon critique les présupposés épistémologiques fondant cette logique. Si les présupposés sont, par définition, implicites et souvent inconscients<sup>26</sup>, cette démarche s'annonce plutôt radicale et hautement subversive<sup>27</sup>. En s'attaquant aux fondements même du consensus autour de ce qui est posé dans les discours dominants, la démarche de Wallerstein met en cause la vision du monde dans laquelle ces présupposés s'inscrivent. Une vision si puissamment ancrée que son emprise est aussi considérable sur ceux qui la critiquent que sur ceux qui

<sup>26</sup> Dominique Perrot et Gilbert Rist définissent le présupposé dans leurs travaux respectifs, en s'inspirant d'Oswald Ducrot, comme constituant l'implicite du discours. Dominique Perrot écrit « le présupposé n'est qu'une forme de ce qu'on appelle l'implicite (...) L'implicite permet de "dire" un certain nombre de choses sans endosser la responsabilité de les avoir dites, ce qui revient à bénéficier à la fois de "l'efficacité de la parole et de l'innocence du silence". » . D. Perrot illustre sa définition par un exemple: « Dans l'exemple, "Jean avait l'air triste aujourd'hui", le contenu posé susceptible d'être discuté, est la tristesse apparente, réelle, fictive ou non du sujet. En revanche, l'existence même de Jean est, elle, présupposée. Ce message doit être accepté pour que le message posé puisse passer, susciter questions, discussions, accord, désaccord, bref communication. De ce fait, le lecteur souhaitant débattre du contenu posé d'un texte quelconque est contraint - sans en être conscient - d'inscrire sa parole dans le cadre établi par les présupposés (...) présents à l'intérieur du texte ». ( Passager clandestin et indispensable du discours: le présupposé, in Gilbert Rist et Fabrizio Sabelli [textes résumés et présentés par], *Il était une fois le développement...*, Lausanne, Ed. d'en bas, 1986, 155 p., pp. 91-111, pp. 91-92.). Cité par G. Rist aussi, Oswald Ducrot affirme que le présupposé tient au fait que « Tout ce qui est dit peut être contredit (...) Il est donc nécessaire à toute croyance fondamentale (...) de trouver, si elle s'exprime, un moyen d'expression qui ne l'étale pas, qui n'en fasse pas un objet assignable donc contestable (...il s'agit de permettre au locuteur) de susciter certaines opinions chez le destinataire sans prendre le risque de les formuler lui-même (...et) donc de faire croire sans avoir dit » (Oswald Ducrot, *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann, 1991, p. 6 et 15, cité par Gilbert Rist, *le développement: histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Presses de La Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1996, 427 p., p. 79).

<sup>27</sup> Selon D. Perrot, « on maintient d'habitude hors de question ce qui justement devrait être au coeur des interrogations. "Si l'évidence d'une idée se présente comme l'impossibilité de la mettre en cause, la présupposition d'un certain contenu lui confère une sorte de pseudo-évidence, dans la mesure où elle organise un discours où il ne pourra plus être mis en cause" ». Donc « Interroger de façon critique les présupposés d'un texte revient à en ébranler les fondements, à briser le consensus minimal qui fixe les conditions de possibilité de l'échange. Si chacun d'entre nous est d'habitude d'accord de discuter le contenu, le posé d'un message, cette disposition étant qualifiée d'ouverture au dialogue, en revanche nous ne sommes que rarement enclins à mettre en cause nos présupposés. Ceci s'explique par le fait que le cadre du discours est (...) plus important que son contenu. Sans lui, le contenu perd toute pertinence et il est excessivement difficile de communiquer avec quelqu'un dont on ne partage pas les présupposés car, c'est précisément dans les présupposés que se loge et se joue l'identité profonde

la défendent. D'où la difficulté, voire la violence, de l'entreprise d'«impenser»<sup>28</sup> ces présupposés qui touchent aux engagements les plus profonds.

Le choix du concept de «système historique» est fondé sur une critique des fondements de la pensée moderne hérités du XIX<sup>e</sup> siècle. L'intérêt que porte Wallerstein à la compréhension du développement de notre monde le mène ainsi à accorder une attention particulière à l'épistémologie qui le sous-tend, c'est-à-dire l'universalisme. Les postulats et les prémisses qui en découlent et qui ont présidé à la formation de nos modes d'analyse sont la première cible de sa critique. L'objectif principal de notre analyse est, dès lors, la compréhension des problèmes et difficultés épistémologiques identifiés par Wallerstein et motivant cette critique ainsi que des présupposés de son travail. C'est pourquoi l'angle choisi dans ce mémoire pour examiner ce travail théorique sera plutôt épistémologique.

Le terme de travail est ici entendu au sens utilisé par Gilles Gaston Granger<sup>29</sup>, désignant «la création d'une opposition entre une forme un contenu». Granger affirme en effet que «l'oeuvre de science, comme l'oeuvre d'art, est le produit d'un travail qui, indépendamment de toutes les connotations et de toutes les conséquences que lui confère son articulation obligée dans une réalité sociale, est fondamentalement une sorte de jeu». La lecture épistémologique d'un travail théorique, tel celui qui constitue l'objet de notre analyse, vise en ce sens la description des parties successives de ce «jeu laborieux». Elle cherche à en «dégager les règles latentes, (à en ) proposer la signification».<sup>30</sup> Notre analyse vise à mettre au jour «la structure conceptuelle», qui n'est pas toujours manifeste selon Granger et qui sous-tend ici la théorie des systèmes-mondes.

Pour Granger, le rapport de cette lecture épistémologique à l'analyse des contraintes logiques du travail théorique ainsi qu'à celle des conditions socio-intellectuelles de sa production est essentiel. Mais cette lecture ne saurait se confondre avec ces deux types d'analyse. En effet, cette conception d'une lecture épistémologique «s'oppose, d'une

---

du texte ou de la parole » (O. Ducrot, op. cit., p. 94 cité par D. Perrot, op. cit., p. 92; et D. Perrot, op. cit., pp. 93-94).

<sup>28</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit.

<sup>29</sup> Gilles Gaston Granger, Pour une épistémologie du travail scientifique, in Jean Hamburger (sous la direction de), *La philosophie des sciences aujourd'hui*, Paris, Gauthier-Villars, 1986, 187 p., pp. 111-122.

<sup>30</sup> Ibid., p. 112.

part à une épistémologie qui ne s'attacherait qu'à dissocier dans l'oeuvre scientifique que de pures formes logiques, - et d'autre part à une épistémologie qui viserait essentiellement à décrire les conditions externes de production de la science et l'histoire sociale des faits de science».<sup>31</sup>

En ce sens, si notre analyse a pour objectif de mettre au jour la «structure conceptuelle» sous-tendant l'approche des systèmes-mondes, ceci nécessite d'abord de discerner ce qui se trouve derrière l'enchaînement des concepts et joue un rôle essentiel dans l'architecture de leur édifice. Ceci facilitera, au moment de la reconstruction du jeu de ces concepts, la saisie de ce qui est efficace dans cet enchaînement et de ce qui «fait obstacle ou demeure encore imprécis ou indécis». De plus, cette mise au jour de la structure conceptuelle de l'approche des systèmes-mondes nécessite d'examiner ce «en quoi et comment (cette approche) constitue une réponse, une critique, une maturation relativement à des (théories) antérieur(e)s». Cela est une étape nécessaire pour mettre en lumière les traces de la «rationalisation inventive» qui constitue la «stratégie» par laquelle la démarche théorique étudiée dépasse les contraintes et les écueils antérieurs. De telles liaisons permettront de «reconstituer plus précisément le jeu des concepts» impliqués dans cette démarche théorique, de comprendre leur genèse et leur agencement.<sup>32</sup>

Ce mémoire comprend trois chapitres. Le premier s'attache à la description exploratoire de quelques problèmes théoriques et épistémologiques qui se trouvent au fondement de la construction de la structure conceptuelle sous-jacente à la théorie des systèmes-mondes. Le concept central de cette structure étant l'unité de l'analyse choisie par Wallerstein - le système historique -, ce chapitre cible quelques problèmes relatifs à la construction d'un objet de l'analyse. Reliés aux rapports de la forme avec le contenu, ces problèmes ont deux aspects: 1) le problème de la permanence et du changement, qui est décisif dans le découpage d'une unité d'analyse dans le temps ainsi que dans la détermination du sens des transformations qu'elle subit, 2) le problème du statut épistémologique de ce découpage de la réalité, qui interroge la nature des paramètres présidant à cette opération. L'un de ces plus importants paramètres étant le temps, ce premier chapitre examinera aussi l'implication des différentes options épistémologiques

---

<sup>31</sup> Ibid.

<sup>32</sup> Ibid., pp. 113-114.

(réalisme, idéalisme, constructivisme social) quant à ce problème sur la détermination du statut épistémologique de ce concept. La question du temps semble ainsi se nichier au coeur des apories relatives au découpage du monde et au déchiffrement du sens de ses transformations.

Ces problèmes théoriques sont en réalité très imbriqués les uns dans les autres. Ils ne sont ici séparément identifiés que pour mieux appréhender les prémisses épistémologiques qui se trouvent à leur fondement et mieux saisir la nature des débats dans lesquels la théorie des systèmes-mondes est engagée. Cela rend plus facile la compréhension de leurs implications, ainsi que des choix théoriques qui se trouvent au centre du travail de Wallerstein. Nous les explorerons à partir de quelques travaux qui vont permettre la compréhension de leur origine et de leur intrication extrême.<sup>33</sup>

Après avoir saisi la nature des débats dans lesquels la théorie des systèmes-mondes est engagée, nous examinerons, dans le deuxième chapitre, le traitement particulier de la question du temps au sein de l'épistémologie qui domine les modes de la connaissance moderne depuis au moins deux siècles. Ce chapitre tente de saisir ce à quoi la pensée de Wallerstein réagit, c'est-à-dire ce qui explique sa genèse ainsi que le choix de ses concepts. Au centre de sa contestation des modes d'analyse dominants de la connaissance, se trouve sa critique du traitement particulier de la question du temps dans l'épistémologie qui sous-tend ces modes d'analyse. En fait, le mouvement de déconstruction/reconstruction du stock conceptuel, dans lequel s'inscrit la transformation

---

<sup>33</sup> Les origines de la relation paradoxale entre la permanence et le changement, ses aspects ainsi que sa possible solution sont explorés à travers la réflexion de Stéphane Ferret à ce sujet (*Le bateau de Thésée: le problème de l'identité à travers le temps*, Paris, Minuit, 1996, 152 p. Ce problème est aussi l'objet de son livre *Le philosophe et son scalpel: le problème de l'identité personnelle*, Paris, Minuit, 1993, 113 p.), ainsi que celle des chercheurs de l'école de Palo Alto, Paul Watzlawick, John Weakland et Richard Fish (*Changements: paradoxes et psychothérapie*, trad. de l'ang. (É.-U.) par Pierre Furlain, Paris, Le Seuil, 1975, 189 p.). Pour une présentation des travaux de l'école de Palo Alto consulter note n°: 82.

L'exploration des deux positions principales classiquement identifiées (le réalisme et l'idéalisme) quant au problème du statut épistémologique de nos concepts est engagée à partir des sources suivantes: Jean-Louis Le Moigne, *Les épistémologies constructivistes*, Paris, P.U.F, 1995, 127 p.; J. Russ, *Histoire de la philosophie: de Socrate à Foucault*, Paris, Hatier, 1985, 160 p.; Jean-Michel Besnier, *Les théories de la connaissance*, Paris, Flammarion, 1996, 126 p.; J.-M. Besnier, *Histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, t. 2, Paris, Grasset & Fasquelle, pp. 553-1016. Tandis que L'exploration du constructivisme social, qui pose ce problème d'une manière différente, est engagée à partir de la description synthétique qu'en fait Philippe Corcuff dans *Les nouvelles sociologies: constructions de la réalité sociale*, Paris, Nathan, 1995, 126 p.

de la conception particulière du temps au sein de la modernité, est considéré comme le cadre d'émergence de l'approche des systèmes-mondes. Cette théorie témoigne, à cet égard, d'une sensibilité particulière aux changements que les dispositions fondamentales de notre savoir sont en train de subir.

L'exploration des caractéristiques du modèle de la connaissance (mécanique newtonienne, dualisme cartésien, conception linéaire et cumulative du temps...ect.) qui est l'objet de tels changements, ainsi que des manifestations de la résistance à son hégémonie sur notre pensée permettra de mieux situer l'approche des systèmes-mondes dans un espace commun de questions et de problèmes qui marquent le champ des idées contemporaines. Elle permettra aussi de découvrir «l'univers conceptuel de référence» proposé par les nouveaux paradigmes<sup>34</sup> de la connaissance (complexité<sup>35</sup>, accent sur les

---

<sup>34</sup> Notion kuhnienne (Thomas Kuhn) qui s'inscrit dans une lecture discontinuiste du temps historique. Les changements de la pensée théorique étudiés peuvent en effet être analysés à partir de la notion de paradigme que propose Thomas Kuhn pour comprendre «la structure des révolutions scientifiques». Les changements en question ici pourraient donc être compris comme un passage d'un paradigme à un autre. En fait, le travail de «la communauté scientifique» s'inscrit dans ce qu'il appelle *la science normale* «où le paradigme existant donne forme à toute la connaissance d'une époque et se retrouve dans les cours, manuels, etc., qui expose le savoir institué. Ainsi formulés, les paradigmes régissent le travail de (cette) communauté.». Quand un paradigme cesse de répondre de manière satisfaisante aux questions et aux problèmes posés, une crise survient. «Ce sont ces crises de la connaissance qui forment les conditions préalables de l'apparition des nouvelles théories (...), alors *la science extraordinaire*, et non plus normale et cumulative, apparaît: elle procède en changeant de paradigme (...) de manière à résoudre l'état de crise». Ce paradigme vient alors remplacer en partie ou en totalité le paradigme dominant. Ce passage d'un paradigme à un autre est ce que Kuhn décrit comme une «révolution scientifique». Ce qui veut dire que le développement de la science est loin d'être, contrairement à ce que suggère la vision classique, un processus ordonné et linéaire, procédant par accumulation continue de découvertes et d'idées. (J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 224-225). Le passage d'un paradigme à un autre est ainsi décrit par Thomas Kuhn: «Le passage d'un paradigme en état de crise à un autre d'où puisse naître une nouvelle tradition de science normale est loin d'être un processus cumulatif, réalisable à partir de variantes ou d'extensions de l'ancien paradigme. C'est plutôt une reconstruction de tout un secteur sur de nouveaux fondements, reconstruction qui change certaines des généralisations théoriques les plus élémentaires de ce secteur et aussi nombre des méthodes et applications paradigmatiques. Durant la période transitoire, il y a chevauchement important mais jamais complet entre les problèmes qui peuvent être résolus par l'ancien et le nouveau paradigme. Mais il y a aussi des différences décisives dans les modes de solution. Quand la transition est complète, les spécialistes ont toute une autre manière de considérer leur domaine, ses méthodes et ses buts» (T. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Champs-Flammarion, 1962-1983, p. 124, in J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 226).

La notion d'«épistémè», proposée par Michel Foucault met aussi «en lumière les discontinuités et les mutations qui affectent le champ du savoir». Elle est pour lui «de sol, l'"a priori historique", constituant la condition de possibilité des divers savoirs» (J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 446). Cette notion détermine, donc, «des limites à l'intérieur desquelles des hommes d'une période donnée pensent, comprennent et évaluent» (Marie-Françoise Côte-Jallade, Michel Foucault, in Michel Richard, Marie-Françoise Côte-Jallade et Jean-François Skrzypczak, *Penseurs pour aujourd'hui*, Lyon, Chronique sociale, 1985, 197 p., pp. 61-100, p. 64).

<sup>35</sup> La complexité est ainsi définie par J. Russ: «Terme polysémique; en épistémologie, désigne la non-séparabilité des phénomènes: la recherche de la simplicité, des événements "simples", apparaît ainsi comme une voie sans issue. Cette notion renvoie également à l'enchevêtrement inextricable du réel, défiant la notion cartésienne d'analyse». (*La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 444). C'est à partir de ce travail de J. Russ traitant de l'évolution des idées contemporaines, que l'éclatement des cadres anciens de la méthode est exploré.

relations et les structures plutôt que sur des entités isolées<sup>36</sup>, sur les rapports et passages permanents entre l'ordre<sup>37</sup> et le désordre<sup>38</sup>...etc.) et à l'égard desquels la pensée de Wallerstein témoigne d'une grande sensibilité. Son programme théorique apparaît ainsi comme une manifestation importante, en sciences sociales, des résultats du mouvement de déconstruction/reconstruction<sup>39</sup> qui marque le champ des idées contemporaines.

Les manifestations de la sensibilité de la théorie des systèmes-mondes à la remise en question des cadres classiques de la méthode scientifique par les nouveaux paradigmes de la connaissance sont mises en lumière au cours de la reconstruction de la structure conceptuelle de cette approche, qui est l'objet du troisième chapitre. La mise au jour de l'agencement de ces concepts permettra alors de saisir la façon dont Wallerstein traite des dilemmes de méthode inhérents à toute démarche théorique. Dans l'exposé des hypothèses alternatives qu'il propose dans cette perspective, nous nous attardons particulièrement au problème central de l'unité de l'analyse. Le découpage de cette unité d'analyse est présenté comme reflétant des «choix spatio-temporels» se trouvant au fondement de toute sa démarche.

En résumé, après avoir saisi l'importance de quelques problèmes théoriques et difficultés épistémologiques sous-jacents à la réflexion de Wallerstein sur l'organisation du monde et le découpage de la réalité (Chapitre 1), nous explorons le traitement

---

<sup>36</sup> Résultat de la conception dynamique et complexe de la réalité. Ainsi, on n'étudie pas tant des objets que des processus. Voir Andrée Fortin, *La sociologie: science de/dans la société, Sociologie et Sociétés*, Vol. XII, n<sup>o</sup>: 2, octobre 1980, pp. 75-95, pp. 77-79 et passim.

<sup>37</sup> J. Russ définit l'ordre comme suit : « Arrangement ou disposition rationnels, conformes à la raison, privilégiés dans la réflexion classique (Cf., au XVII<sup>e</sup> siècle, Descartes) et conçus, par la pensée contemporaine dans leurs relations avec le désordre ». (*La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 449)

<sup>38</sup> Pour définir le désordre, J. Russ écrit: «Dans l'épistémologie et la science contemporaines : irrégularités, aléas et déviations, considérés comme facteurs d'organisation et d'ordre, comme puissance organisatrice et créatrice (dans différents champs de recherche: atome, monde vivant, etc.) ». (Ibid., p. 445).

<sup>39</sup> Si la structure des révolutions scientifiques décrites par Kuhn implique un processus qui permet de voir une transition, une reconstruction de secteurs de la science, c'est-à-dire un chevauchement entre les paradigmes pendant le moment de passage d'un paradigme à un autre (discontinuité modérée), le passage d'une épistémé à une autre se déploie dans la discontinuité la plus radicale. Selon François Dosse «les mutations envisagées (ici) se déploient non sur la trame historique de la durée et des rapports entre continuités et révolutions, mais entre deux failles qui rendent impossible toute restitution d'une sédimentation historique». Il s'agit selon lui, de «véritables surgissements, déchirements dont on se contente de noter les modalités et le lieu sans se poser la question de leur processus d'émergence». (Foucault face à l'histoire, in *EspacesTemps*, n<sup>o</sup>: 30, 1985, pp. 4-22, pp. 8, 6. Consulter aussi chapitre 1, au sujet de l'opposition continuisme/discontinuité). Permettant de voir un enchevêtrement entre les «formations discursives», c'est la description kuhnienne des crises scientifiques et du passage d'un paradigme à un autre qui met mieux en lumière le mouvement de reconstruction théorique que nous voulons décrire ici. Le résultat de ce processus pourrait être décrit comme l'avènement d'une nouvelle épistémé, dont la construction serait actuellement en cours et non complètement achevée. C'est le mouvement de déconstruction/reconstruction théorique qui nous intéresse ici comme processus impliquant le chevauchement de plusieurs paradigmes.



particulier de la question du temps au sein de l'épistémologie qui domine les disciplines de la connaissance depuis deux siècles, ainsi que la transformation que ce traitement a subie dans les nouveaux paradigmes de la connaissance. Ce qui nous permet ainsi de situer l'approche des systèmes-mondes dans le contexte de son émergence (Chapitre 2). La compréhension des problèmes épistémologiques et de l'origine des choix théoriques que fait Wallerstein, dans la construction mode de recherche qu'il propose pour l'analyse et l'interprétation du social-historique, facilite l'exposé du projet théorique proposé par ce penseur ainsi que la reconstruction de la structure conceptuelle qui le sous-tend (Chapitre 3). Cela permet une saisie de la spécificité du découpage du monde proposé par Wallerstein et appelle une réflexion sur la valeur heuristique de l'univers conceptuel dans lequel ce découpage s'inscrit ainsi que sur sa portée théorique (Conclusion).

## **CHAPITRE PREMIER.**

### **LA CONSTRUCTION DE L'OBJET DE L'ANALYSE: PROBLÈMES RELATIFS AU DÉCOUPAGE DE LA RÉALITÉ.**

Ce chapitre exposera les résultats de notre exploration de quelques problèmes théoriques rencontrés dans la réflexion sur les transformations de notre monde. Tout chercheur en sciences sociales fait face dans sa construction de l'objet de son analyse à un certain nombre de difficultés épistémologiques qui peuvent être reliées au problème du rapport entre les concepts et la réalité. Ce problème pose à l'analyste des dilemmes de méthode dont la résolution devient le problème majeur de la démarche théorique adoptée par Wallerstein. À l'origine de ces problèmes, qui obligent classiquement les analystes à choisir entre des options théoriques opposées, se trouve la relation paradoxale entre la permanence et le changement, qui est identifiée dans notre travail comme déterminante dans tout découpage de la réalité.

#### **1- Le rapport entre forme et contenu dans la construction d'un objet d'analyse.**

La réflexion sur les transformations de notre monde et la tentative d'en dégager le sens (transition et rupture ou circonvolutions conjoncturelles<sup>40</sup>), impliquent toujours une certaine grille de lecture et d'interprétation de ce monde, un certain découpage de la réalité en vue de la construction d'un objet de la connaissance.

La phase de la construction de l'objet est en effet une « phase essentielle de la recherche qui consiste à découper un secteur de la réalité, c'est-à-dire à sélectionner certains éléments significatifs de cette réalité multiforme et à découvrir derrière les apparences un système de relations propre au secteur étudié »<sup>41</sup>. Contrairement à ce que

---

<sup>40</sup> M. -F. Durand, J. Lévy et D. Retaillé, loc. cit., p. 14.

<sup>41</sup> Alain Accardo et Philippe Corcuff, *La sociologie de Bourdieu: textes choisis et commentés*, Bordeaux, Le Mascaret, 2<sup>e</sup> éd. revue et corrigée, 1986, 247 p., p. 228.

suggèrent les thèses positivistes ou empiristes<sup>42</sup>, «les objets scientifiques ne sont (...) pas donnés tels quels au départ mais construits (par les différents choix opérés, par les méthodes utilisées, par les concepts mis en oeuvre)»<sup>43</sup>. Rendre les faits de la réalité intelligibles, les intégrer dans une explication et une compréhension du monde exige ainsi d'en construire des concepts. Cette « exigence de conceptualisation se traduit plus généralement par la construction de modèles»<sup>44</sup>, visant à rendre compte de la réalité dans sa synchronie<sup>45</sup> et sa diachronie<sup>46</sup> et respectant sa diversité ou sa complexité.

Le passage nécessaire par la conceptualisation et la formalisation, rendant intelligibles des séquences de la réalité, pose cependant le problème du rapport entre cette réalité et les concepts construits. Bien que nous ayons tous le sentiment que le monde se modifie avec le temps, les constructions conceptuelles sur lesquelles un modèle est fondé, sont le produit de généralisations qui nient le temps. Elles sont construites en faisant appel à ces «idéaux immobiles» que sont les principes, les lois et les théories<sup>47</sup>. Cette immobilité est

<sup>42</sup> Le positivisme, point de vue philosophique sur la science, rejoint la doctrine empiriste pour affirmer que «les faits parlent d'eux-mêmes. En faisant une lecture de P. Bourdieu, A. Accardo et P. Corcuff décrivent cette doctrine comme posant que « la science consiste essentiellement à enregistrer l'expérience, à constater des faits, à les "laisser parler" sans rien y ajouter». (Ibid., p. 229). En effet, «de positivisme, dont le père en philosophie est Auguste Comte, se définit d'abord par le rejet de toute légitimité de la métaphysique. Le principe de la connaissance consiste à partir de l'observable et à s'y tenir. La pensée ne peut atteindre que des relations et des lois. (...) Le néopositivisme logique du cercle de Vienne s'apparente à ce positivisme par le même refus de reconnaître toute prétention philosophique à un savoir distinct du savoir scientifique. La métaphysique est citée comme l'exemple du non-sens engendré par la méconnaissance de la logique réelle du langage. Quand au critère de vérité objective, il ne peut être que le critère de l'expérience sensible. Le positivisme sociologique et le néopositivisme sont évidemment fidèles à cet ensemble de principes épistémologiques et postulent que le traitement mathématique et logique des faits et la preuve empirique sont les sources exclusives d'une sociologie scientifique, laquelle exclut tout projet autre que la découverte entre les faits de relations constantes de similitude, de succession ou d'interaction». (Raymond Boudon, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui et Bernard-Pierre Lécuyer [sous la direction de], *Dictionnaire de La sociologie*, Paris, Larousse, 1995, 280 p., p. 178)

<sup>43</sup> A. Accardo et P. Corcuff, op. cit., p. 228.

<sup>44</sup> Gilles Ferréol (sous la direction de), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, 1991, 300 p., p. 167. On peut définir un modèle comme suit: « chercher à comprendre un phénomène social, c'est s'en faire une représentation, à la fois simplifiée et cependant respectueuse de sa complexité. Cette représentation, qui s'appuie sur l'observation, est une construction qui vise à rendre compte de l'objet dans sa synchronie et dans sa diachronie. On appellera modèle le résultat de cette élaboration. Il découle d'un effort de formalisation de l'objet étudié et a pour finalité d'en proposer une interprétation - du point de vue du chercheur - de cet objet. L'utilisation de modèles en sociologie est aussi ancienne que la sociologie elle-même ». Il y a différents types de modèles selon le rapport qu'ils entretiennent avec la réalité: modèles matériels et modèles formels (statistiques, expérimentaux, simulables, qualitatifs). Mais « qu'il soit mathématique- expérimental ou simulable - ou qualitatif, un modèle est, d'abord, une aide à la réflexion théorique. Par l'exigence de formalisation, donc de rigueur, qui préside à sa construction, il permet d'en évaluer la cohérence interne et l'adéquation avec l'objet, et d'en dégager toutes les conséquences. Il est aussi dans une perspective opérationnelle, une aide à l'action ». (Raymond Boudon, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui et Bernard-Pierre Lécuyer [sous la direction de], op. cit., pp. 152-153).

<sup>45</sup> La synchronie désigne «en linguistique: solidarité des parties d'un tout, considérée en dehors de toute évolution. En une signification générale: investigation conduite en s'attachant au système et à la structure ». (J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 451.

<sup>46</sup> La diachronie désigne «en linguistique: évolution des faits dans le temps; en un sens général: caractère d'une étude s'attachant à l'évolution des phénomènes» (Ibid., p. 445).

<sup>47</sup> Étienne Klein, *Le temps*, Paris, Flammarion, 1995, 124 p., p. 22.

la condition de possibilité même de la conceptualisation à travers laquelle un modèle découpe la réalité. Dans ce sens, un modèle ne peut être produit sans poser la constance de l'existence des éléments de cette réalité ou l'identité des choses à des moments séparés de leur existence. L'idée de leur existence dépend donc de celle de leur invariance à travers le temps.

Si un modèle vise à rendre compte de la réalité dans sa synchronie comme dans sa diachronie, dans sa permanence comme dans son changement, la diachronie est ainsi souvent «atrophiée»<sup>48</sup> par la forte présence de l'idée de l'invariance dans les modèles qui sont censés être applicables à tout temps et à tout espace. De plus, cette forte présence de l'idée de l'invariance aboutit à réifier les constructions conceptuelles qu'implique ce modèle (immobilisation du mouvement de la réalité, confusion entre forme et réalité)<sup>49</sup>.

Cependant, cette réalité se présente toujours à la conscience comme «structurée dans le temps»<sup>50</sup>. Le monde nous semble en devenir continu et irréversible. En décrivant ce fait de la réalité, Michel Lussault écrit :

«...tout événement, toute situation, tout phénomène est le fruit d'un état irrémédiablement daté du fonctionnement du système que forme la société. L'historicité du moindre phénomène est donc intégrale et radicale, ce que traduit la notion d'irréversibilité»<sup>51</sup>.

Ceci signifie-t-il que les phénomènes sont irréductibles? Autrement dit, ceci doit-il nous mener à adopter «une posture qui clame l'absolue et définitive singularité de tout

<sup>48</sup> Michel Lussault, Renouveler le dialogue, in *EspacesTemps*, n°: 68-69-70, 1998, pp. 31-44, p. 34.

<sup>49</sup> P. Corcuff et A. Accardo définissent la réification comme un «terme généralement utilisé pour exprimer l'idée qu'une réalité vivante, mouvante, capable de changement, est dégradée en chose inerte, figée sans vie. Par exemple on dira que la foi religieuse vivante se "réifie" en devenant un ensemble de dogmes et de rites, ou que le travail humain se réifie en devenant marchandise, etc. Une forme particulièrement pernicieuse de réification du point de vue intellectuel consiste à croire que les concepts (notions abstraites par excellence) sont des choses tangibles et à confondre par exemple la masse avec le poids ou la classe avec un groupe d'individus dénombrables. Peut être aussi utilisé comme synonyme d'objectivation ». (op. cit., p. 234). Ici le terme de réification s'applique dans ses deux sens: d'une part l'utilisation des lois et des principes dans les modèles fige le mouvement de la réalité, et d'autre part ils peuvent aboutir à confondre forme et réalité.

<sup>50</sup> Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité* (préface de Michel Mafessoli), trad. de l'ang. (É.-U.) par Pierre Taminioux, Paris, Meridiens Clincksieck, 1992, 288 p., p. 41.

<sup>51</sup> Ibid., p. 35. M. Lussault, géographe et membre du comité de rédaction de la revue *EspacesTemps*, définit la notion d'irréversibilité ainsi: «d'irréversibilité (...) signifie qu'une situation historique ne prend toute sa plénitude que ramenée à un état précis de l'organisation et du fonctionnement de la société, ceux-ci en permanente évolution. Ainsi un phénomène, apparemment identique, constaté à deux moments séparés, possédera en fait deux valeurs distinctes, car son insertion dans le jeu du système sociétal sera nécessairement différente ». (Ibid.). Il s'agit là d'une irréversibilité radicale. Le terme d'irréversibilité est utilisé par Ilya Prigogine dans un sens qui ne signifie pas irréductibilité des phénomènes. Il est possible d'exprimer cette notion par des lois. Il utilise «la physique des systèmes chaotiques pour étendre la dynamique d'une façon qui pourrait donner un sens physique intrinsèque à la flèche du temps». (É. Klein, op. cit., p. 40).

événement »? Répondre à ces questions en «poussant à l'extrême la conception de la dynamique évolutive du temps» aboutirait, paradoxalement, à «ruin(er) la possibilité de la saisie d'une histoire des phénomènes », à détruire le temps et l'histoire, puisque leur réalité cesserait simplement d'être.<sup>52</sup>

Mais alors comment se représenter le divers, le changeant, le nouveau, en respectant la complexité de la réalité et sans en figer le mouvement? Comment saisir une réalité qui se dérobe continuellement à l'analyse? Comment concevoir le rapport entre les découpages que nous faisons de la réalité et à partir desquels nos modèles explicatifs sont construits, et cette réalité elle-même?

Ces questions ont, depuis longtemps, hanté les philosophes de la connaissance et se trouvent à l'origine et à l'horizon de toute démarche théorique. Leur traitement les a poussés à adopter des solutions opposées à ce dilemme mettant l'accent soit sur la stabilité et l'invariance, soit sur le changement et la singularité des phénomènes.<sup>53</sup> Plusieurs dichotomies s'imposent en effet à notre pensée dans sa saisie de la réalité. Ceci oblige les analystes non pas à concilier permanence et changement mais à choisir entre des camps opposés divisés selon les couples continu/discontinu, ordre/désordre, synchronie/diachronie, système/histoire...etc.

<sup>52</sup> Ibid. En décrivant ce paradoxe de la réalité du temps, É. Klein écrit: «.....Ensuite, il y a le paradoxe, et même le prodige, de la réalité même du temps. Puisque le passé n'est plus, que l'avenir n'est pas encore, puisque le présent lui-même a déjà fini d'être dès qu'il est sur le point de commencer, comment pourrait-on concevoir un être du temps? Comment pourrait-il y avoir une existence du temps si le temps n'est ainsi composé que d'inexistences? Convenons qu'il serait bien hasardeux de fonder la réalité du temps sur celle de l'instant, qu'on se présente toujours comme une sorte d'atome temporel, de point-limite insécable suspendu entre deux néants: l'instant n'est qu'un frisson, et un frisson n'a guère de poids ontologique (...) A peine né l'instant nouveau doit passer à l'ancien (...). Le temps est toujours disparaissant. "Il ne se montre que nié", (...). Son mode d'être serait-il de ne pas être? Pourtant si l'on devait penser que le temps n'est rien, il faudrait d'un seul coup nier la globalité de notre expérience humaine, ce qui fait tout de même beaucoup. Pas plus que nous ne pouvons concevoir l'existence du temps, pas plus n'en pouvons-nous concevoir l'inexistence. ». (É. Klein, op. cit., p. 76).

<sup>53</sup> À propos de la notion de changement, on peut distinguer deux points de vue: « Ou bien l'on tient la stabilité pour première et le changement pour second, non pas selon le temps mais selon la priorité de l'être. La sociologie du changement porte dès lors sur les facteurs qui affectent un état A pour le transformer en un état B. (...) Ce point de vue est probablement le point de vue naturel et spontané. Un second point de vue consiste à inverser les priorités ontologiques et à affirmer que le changement est premier et que la stabilité est seulement un ralentissement du changement. (...) Dans cette perspective, la matière historique et sociale est faite de processus incessants et de leurs résultats, avec des phases d'accélération et de ralentissement. Il faut de plus les percevoir comme des activités humaines conduites par des individus et, plus couramment, par des groupes concrets (ménages, familles, lignages, Églises, politiques, etc.). Au total, la matière historique changeante est l'agrégation de multitudes d'actes humains de connaissance, de création et d'action. ». (Raymond Boudon, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui et Bernard-Pierre Lécuyer [sous la direction de], op. cit., pp. 36-37).

D'autres dichotomies viennent aussi déterminer, sur un mode binaire, le traitement des philosophes et des chercheurs en sciences sociales de la question du rapport entre nos concepts et la réalité. Le problème de la connaissance est fait souvent posé d'une manière qui suppose l'opposition de «deux mondes»<sup>54</sup>: le monde des idées et le monde sensible, où l'un est plus réel que l'autre. D'où l'idée que l'idéal serait opposé au réel ou au matériel. En outre, cette manière de poser le problème de la connaissance est fondée sur l'idée de l'opposition entre un sujet connaissant et un monde extérieur et objectif à connaître, idée dont les traces conceptuelles sont toujours visibles en sciences sociales. C'est ce qui mène à interroger la nature des découpages que ce sujet effectue dans la réalité, ainsi que le statut épistémologique des conceptualisations construites. Procèdent-ils de critères seulement subjectifs, propres à la nature du sujet? Ou de critères propres à la nature de l'objet? Autrement dit, ces découpages n'existent-ils que dans la tête de celui qui les a effectués (artéfactuels)? Ou sont-ils des reproductions du réel?

À cause de leurs conséquences épistémologiques, ces questions importantes ont, elles aussi, préoccupé tant les philosophes que les chercheurs en sciences sociales confrontés à la dichotomie classique de l'objectif et du subjectif, dans la question de la détermination du statut épistémologique de nos concepts et de leur rapport à réalité. Ces questions sont aussi déterminantes en ce qui concerne le problème de l'identité des choses à travers le temps. En effet, si nos découpages ne sont qu'artéfactuels, leur existence est arbitraire et l'identité des choses serait plutôt une illusion. En revanche, si ces découpages sont des

---

<sup>54</sup> Notion par laquelle on décrit la pensée de Platon qui cherche à concilier la permanence et le changement en supposant l'existence de «deux mondes». Peter Kunzmann, Frantz-Peter Burkard et Frantz Wiedmann écrivent à propos de la «théorie des deux mondes» de Platon: «... Il existe (...) chez Platon une théorie des deux mondes. Le premier est le monde sensible, c'est-à-dire, le monde dans lequel nous vivons, affecté par le changement et la dégradation, le second est le monde intelligible (qui est l'essence du premier), c'est-à-dire le monde des idées immuables. Tout comme les Éléates l'avaient déjà revendiqué pour l'être, le seul monde qui est véritablement est celui de la permanence, donc le monde des idées. Le monde sensible est soumis à l'empire des idées, aussi bien éthiquement qu'ontologiquement. Il ne tire son être que par participation (méthexis), ou par imitation (mimésis) du monde proprement existant des Idées.» Ces idées sont selon Platon « les archétypes de la réalité d'après lesquels sont formés les objets du monde visible ». Elles «existent de manière objective, c'est-à-dire indépendamment de notre aptitude à les connaître, ou de notre monde de la pensée. Elles ne résultent donc pas d'une disposition particulière de notre entendement mais peuvent être connues par lui (Idéalisme objectif).» (*Atlas de la Philosophie*, trad. de l'all. par Zoé Housez et Stéphane Robillard, Paris, 1991, 277 p., p.39).

En tentant de faire «une synthèse entre les éléments de permanence et de stabilité au-delà de la sphère changeante de la réalité, Platon «subordonne le monde sensible en perpétuel changement (désordre, mobilité, dégradation) à un monde des idées (ordre, permanence), un monde idéal (ordre) qui, lui, reste immuable. Au-delà du domaine sensible existe une réalité, objet de la pensée pure, modèle de toutes choses, réalité non perçue et cependant plus réelle que les fugitifs êtres sensibles ». Ce monde sensible est tendu vers le monde des idées par une immense aspiration, un élan, dans une «dialectique profondément dynamique» qui se réalise à travers l'Idée du Bien comme but et commencement. (J. Russ, *Histoire de la philosophie de Socrate à Foucault*, op. cit., pp. 24-26.)

reproductions du réel, l'existence des choses serait objective; ce qui leur confère une véritable identité.

Ceci pose un dilemme à notre connaissance: d'un côté, si l'identité n'est qu'illusoire, toute possibilité de construire une connaissance est ruinée parce que la continuité des choses à travers la temps est une condition de la causalité et que celle-ci est une condition *sine qua non* de la science; d'un autre côté, concevoir nos découpages comme des reproductions du réel mène à confondre réalité et forme, à réifier nos découpages de la réalité et figer cette réalité. Le traitement de ce dilemme a souvent été dominé par la dichotomie sujet/objet. Le temps est, par exemple, souvent l'objet de polémiques où il est conçu soit comme subjectif soit comme objectif.

Ces questions débouchent souvent sur des débats concernant la conception même de la réalité (dominée par des dichotomies telles que: simple/complexe, donné/construit, nécessaire/contingent, continu/discontinu...etc.<sup>55</sup>). En effet, chaque position prise par rapport à ces dilemmes est fondée sur « une sorte de croyance de base sur ce qu'est le réel, sur ce que doit être la posture à adopter pour le connaître ». Les observations servant à construire nos modèles sont ancrées dans des présuppositions premières auxquelles l'analyste « a adhéré, d'une manière profonde et entière, bien avant d'entreprendre un travail soumis aux exigences de la méthode scientifique en général et de celle de sa discipline en particulier »<sup>56</sup>.

C'est à ces interrogations sur les fondements même de notre connaissance que nous sommes confrontés quand nous nous engageons dans une réflexion sur le sens des transformations de notre monde. Ces interrogations, omniprésentes dans toute démarche théorique, sont aujourd'hui très importantes. Elles le deviennent toujours quand un modèle d'interprétation et d'explication est l'objet d'une critique mettant en cause son rapport avec la réalité qu'on cherche à interpréter. La mise en lumière d'un grand écart

<sup>55</sup> Selon Anne Wallemacq la pensée moderne est caractérisée par un ensemble de dichotomies construites sur le modèle du dualisme objet/sujet (ex: matière/forme, système/histoire, être/devenir, stabilité/changement, donné/construit, nécessaire/contingent...etc.). Et la tradition dominante a toujours obligé les penseurs à choisir dans les polémiques entre des positions diamétralement opposées. Voir A. Wallemacq, *L'ennui et l'agitation: figures du temps*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1991, 106 p., pp. 12-13.

<sup>56</sup> Jacques Hamel et Mohamed Sfia, Sur la transition, *Sociologie et sociétés*, vol, XXII, n° 1, avril 1990, pp. 5-14, p. 5.

et d'une non cohérence entre eux mène généralement à la crise<sup>57</sup> de ce modèle et à son remplacement par un autre. Ce qui pose à nouveau les questions des critères du découpage, de ses limites, de son statut épistémologique ...etc.

Derrière les dilemmes que ces questions impliquent habituellement, pendant la phase de la construction de l'objet de la connaissance, se trouvent les dichotomies qui semblent s'imposer à la pensée dans sa saisie de la réalité et obliger l'analyste à choisir entre des options opposées, apparemment incompatibles. À l'origine de ces dichotomies existe la relation paradoxale entre permanence et changement (mais aussi la division entre idée et réalité, idée et matière), qui est déterminante dans notre découpage de la réalité. C'est sur cette relation problématique, qui a hanté les philosophes depuis très longtemps, que Stéphane Ferret<sup>58</sup> ainsi que Paul Watzlawick, John Weakland et Richard Fish<sup>59</sup> se penchent en tentant de mettre en lumière la compatibilité et l'interdépendance du changement et de la permanence, en dépit de la croyance traditionnelle en leur opposition.

L'exploration des réflexions de ces auteurs permettra d'appréhender l'origine des dilemmes de méthode omniprésents dans toute construction d'un objet de la connaissance et auxquels fait face une réflexion sur les transformations de notre monde, c'est-à-dire les paradoxes reliés au découpage de sa réalité. Cette exploration permettra aussi de découvrir les critères de la détermination du sens de ses changements. En outre, elle mettra en évidence l'extrême intrication entre les problèmes épistémologiques reliés à cette interprétation, c'est-à-dire l'enchevêtrement des problèmes de la délimitation de l'identité à travers le temps et de la détermination du statut épistémologique des découpages ainsi effectués.

---

<sup>57</sup> Cf. notes n°: 34 et 39.

<sup>58</sup> S. Ferret, *Le bateau de Thésée*, op. cit. Cf. note n°: 33.

<sup>59</sup> P. Watzlawick, J. Weakland et R. Fish, *Changements*, op. cit. Cf. note n°: 33.



## **2- La problématique de la permanence et du changement: la question de l'identité à travers le temps.**

### **2-1- Le problème ontologique de l'être et du devenir.**

Si au fil de l'histoire des idées plusieurs théories de la permanence et du changement ont été formulées, elles étaient souvent soit des théories de la permanence, soit des théories du changement. En effet, «on a été porté soit à prendre la permanence et l'invariance comme l'état «naturel» et «spontané» qu'on acceptait d'évidence et qui ne demandait aucune explication, ce qui faisait du changement le problème à élucider, soit à prendre la position inverse».<sup>60</sup> Ceci est dû à l'idée traditionnelle en vertu de laquelle permanence et changement sont incompatibles et antinomiques.

En remontant aux racines philosophiques du problème du changement et de la permanence, Ferret le décrit comme un problème ontologique relatif aux «conditions d'identification d'un particulier avec lui-même à deux moments distincts de sa carrière»<sup>61</sup>, c'est-à-dire à travers le temps. Ce problème ontologique qui se trouve à l'origine de la science - étant la condition *sine qua non* de la régularité et de la recherche des lois<sup>62</sup> -, est identifié par Ferret comme s'inscrivant au coeur des questions traditionnelles de persistance, de changement et «d'individuation des particuliers». Il est selon lui «une source traditionnelle de perplexité». La question principale à laquelle Ferret tente de répondre est la suivante: Qu'est-ce qui fait qu'un particulier est le même (identité) à travers le temps ou malgré les changements qu'il subit?

À cause des confusions que peut induire le mot «identité», Ferret s'attache à préciser sa définition et à distinguer les concepts qui se rangent sous cette définition. Ainsi

---

<sup>60</sup> Ibid., p. 20.

<sup>61</sup> Ibid., p. 10.

<sup>62</sup> Dans le même sens, Émile Meyerson identifie le problème de l'identité comme un problème ontologique qui se trouve à l'origine de la science. Selon lui, la science n'est pas basée uniquement sur des faits empiriques, contrairement à ce que soutiennent les thèses positivistes. Il écrit: «L'ontologie fait corps avec la science et ne peut en être séparée (...); des considérations sur la conservation, l'identité interviennent à chaque pas dans la science légale, empirique, laquelle est, en dépit des apparences, saturée d'éléments a priori». En fait, l'identité de la matière à travers le temps est la condition *sine qua non* de la régularité, donc de la recherche des lois (légalité) qui domine la science. Ce postulat, qui est selon É. Meyerson d'origine purement rationnelle, constitue «l'essence de notre entendement», la «véritable essence de la logique», le «vrai moule où l'homme coule sa pensée». (*Identité et Réalité*. Paris, Félix Alcan, 1926, 571 p., pp. 490, 494, 463, 37).

définit-il l'identité comme « la relation que tous les individus ( particuliers et entités ) entretiennent nécessairement avec eux-mêmes, tout au long de leur carrière, et qu'aucun autre individu n'entretient avec eux». <sup>63</sup> Selon lui, il importe également de faire la distinction entre trois concepts: l'identité numérique, l'identité qualitative et l'identité spécifique (ou sortale), qu'il décrit comme suit:

«(i) l'identité numérique qui définit la relation qu'un particulier entretient avec lui-même tout au long de sa carrière; (ii) l'identité qualitative qui désigne une ressemblance aussi poussée qu'on voudra entre un ou plusieurs particuliers; (iii) L'identité spécifique ou sortale qui réunit sous une même catégorie d'espèce ou de genre des particuliers numériquement différents. » <sup>64</sup>

Il cherche ainsi à savoir s'il est possible de concilier «l'identité diachronique» et l'«identité numérique» ou d'arriver à «cerner s'il y a un sens à parler d'un seul et même particulier persistant dans le changement, (...) à comprendre ce qui nous pousse à accepter une ontologie des continuants» <sup>65</sup>. C'est en fait à travers un paradoxe que s'exprime le problème philosophique du changement: « (i) ou bien le particulier qui change demeure un et le même et alors il n'a pas changé (ii) ou bien le particulier a vraiment changé et alors il n'est plus un et le même » <sup>66</sup>.

Ce paradoxe, qui sous-tend un vieux débat non tranché, remonte à la pensée grecque. Celle-ci était marquée par deux pôles opposés: Parménide <sup>67</sup> ( v. 515 - v. 445 av. J.-C.), le philosophe de l'être et de l'immobilité fondamentale, et son contemporain Héraclite <sup>68</sup>

<sup>63</sup> S. Ferret ajoute:« (...C')est une relation d'équivalence, c'est-à-dire réflexive (...), symétrique (...) et transitive (...). (Elle) se distingue des autres relations d'équivalence par des caractéristiques propres de substitution, notamment par le principe dit de l'indiscernabilité des identiques qui stipule que: « si x est identique à y, alors x et y partagent toutes leurs propriétés ». Ce principe est l'une des sources des confusions qui font que nous avons tendance à associer identité et immuabilité. (*Le bateau de Thésée*, op. cit., pp. 11-12).

<sup>64</sup> Ibid., pp. 15-17. Même si elles sont, toutes les deux, des relations d'équivalence, l'identité numérique et qualitative ne doivent pas être confondues. Contrairement à la première, la deuxième peut « relier plusieurs particuliers distincts ». De plus, « l'identité numérique n'(est) pas, contrairement à l'identité qualitative, incompatible avec le changement » (Ibid.).

<sup>65</sup> Ibid., p. 21.

<sup>66</sup> Ibid.

<sup>67</sup> P. Kunzmann, F. -P. Burkard, et F. Wiedmann écrivent: « Dans l'histoire de la philosophie, la théorie de Parménide, (...) de l'unité de l'être est riche de conséquences. Ce qui existe (l'étant) se caractérise par les attributs suivants: sans commencement, éternel, homogène, immuable, hors du temps, un continu. L'existence du non-être, en revanche, est combattue, d'où le principe fondamental suivant: «car l'être est en effet, mais le néant n'est pas». L'être qui emplit tout est immobile et immuable car sinon, il faudrait faire l'hypothèse d'un non-être différent d'où procéderait le mouvement. La discordance entre cette théorie et l'expérience quotidienne qui témoigne d'un changement perpétuel, fait de PARMÉNIDE un penseur à part. Pour lui, en effet, l'expérience des sens est tenue pour trompeuse et sous l'emprise de l'apparence. À partir de là, l'intuition empirique est strictement séparée de la connaissance rationnelle. Il n'y a de connaissance vraie que de l'être un et immuable» (op. cit., p. 33).

<sup>68</sup> P. Kunzmann, F. -P. Burkard, et F. Wiedmann écrivent aussi: « Héraclite adopte une position opposée à la théorie éléate. Il place au premier plan le devenir et l'écoulement ininterrompu du temps auquel est soumis tout ce qui est. (...) Le monde est présenté comme un échange perpétuel de déterminations opposées (...), rien ne peut être pensé sans son contraire: vie et mort, jour et nuit. C'est de cette tension des contraires que surgit tout ce qui est.(...) »

(v. 550 - v. 480 av. J.-C.), le philosophe du devenir et de la mouvance. Pour la première vision, selon laquelle les particuliers persistent dans le changement car la non-existence est combattue, c'est l'être qui est fondamental. Le monde serait constitué de continuants et « il n'y a rien de nouveau sous le soleil ». Alors que pour la deuxième, le monde serait constitué de « devenants » car c'est de la tension des contraires que surgit ce qui est. C'est le devenir qui est premier pour cette thèse du « Mobilisme universel » que traduit le fameux dicton d'Héraclite : « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ». Ferret écrit, dans ce sens :

« le modèle du fleuve s'applique (...) à la totalité des particuliers: non pas monde de l'être, mais de "l'être-fleuve", c'est-à-dire du devenir, monde du flux et du reflux où les particuliers se dérobent toujours incessamment à eux-mêmes (...). Bref, non plus monde de continuants, mais monde de devenants. »<sup>69</sup>.

Cependant, l'identité et le changement ne sont pas incompatibles, contrairement à la croyance générale. C'est sur cette idée que Ferret ainsi que Watzlawick, Weakland et Fish mettent l'accent à travers leurs argumentations respectives dont les éléments ont beaucoup de points communs.

## **2-2- Interdépendance de la permanence et du changement et types du changement.**

Ferret souligne que la croyance répandue et non fondée en l'opposition du changement et de l'identité repose sur plusieurs confusions et théories fausses qui doivent être réfutées<sup>70</sup>. Mais si l'identité est compatible avec le changement, ce ne sont

---

Mais tout est gouverné par le logos qui, comme loi, achève le processus de la transformation. Connaître le logos, c'est là la sagesse. Le logos est législateur pour tout ce qui est, et il est l'unité des contraires: « et de toutes choses l'Un et de l'Un toutes choses », avec cette pensée de l'unité des contraires, Héraclite peut être considéré comme le premier penseur dialectique. (...) De la même façon que Parménide, Héraclite opère une distinction entre ce qui est évident pour le sens, et ce qui est accessible à la pensée. La véritable sagesse ne peut être atteinte que par une pensée en harmonie avec le logos qui est la raison universelle » (Ibid.).

<sup>69</sup> Ibid., p. 23.

<sup>70</sup> S. Ferret, *Le bateau de Thésée*, op. cit., p. 24. l'auteur identifie trois sources de confusion: « (la) mésinterprétation du principe de l'indiscernabilité des identiques (Cf. note n°: 63); l'utilisation d'une théorie fautive: la théorie de l'invariance; la confusion entre deux sens de « même »: le « même » dénotant l'identité numérique et le « même » dénotant l'identité qualitative. En fait, contrairement à l'interprétation erronée du principe leibnizien de l'indiscernabilité des identiques et à notre tendance spontanée à lier étroitement le concept d'identité et les idées d'invariance, de constance, d'immuabilité et d'invariabilité, « deux particuliers qualitativement les mêmes peuvent être numériquement différents ( deux boules de billards ) » et « un seul et même particulier à deux moments distincts de sa carrière, peut posséder des qualités différentes ( une boule de billard blanche peinte en rouge ». En outre, selon Ferret la théorie de l'invariance, apparemment légitime, doit être refusée. En fait, elle « repose sur l'identification des particuliers à l'agrégat des parties qui les composent ». Or, « un particulier et l'agrégat des parties qui le composent p(euvent) correspondre à des carrières sensiblement différentes ». Enfin, le mot « même » a différents sens dans le langage ordinaire qui sont confondus. En fait,

pas tous les changements qui préservent l'identité. Il en découle, pour Ferret, que la tâche essentielle ne consiste pas à «expliquer comment se concilient les concepts de continuant et de changement mais comment il convient de les articuler»<sup>71</sup>.

Pour répondre à cette question, Ferret reprend la distinction aristotélicienne de deux types de changement: «changements de type 1 » qui préservent l'identité (changement de degré et de lieu) et des «changements de type 2» qui rompent l'identité ( changement de nature ou de substance). C'est sur le même principe que Watzlawick, Weakland et Fish distinguent deux sortes de changement dont l'un prend place à l'intérieur d'un système donné et l'autre modifie le système lui-même (transition). Ainsi, comme le souligne Ferret, «tout le problème consiste à faire la différence entre la persistance d'un particulier à travers le changement (changement de type 1: une seule et même chose qui change, continuité) et son remplacement par un particulier numériquement différent (changement de l'identité spécifique ou sortale, discontinuité) »<sup>72</sup>.

Pour établir une frontière conceptuelle entre les changements de type 1 et les changements de type 2, Ferret reprend la thèse de la dépendance sortale de l'individuation, défendue par David Wiggins<sup>73</sup>, selon laquelle «la sorte constitue la frontière infranchissable par le même » qui permet de répondre précisément à la question de la limite de l'identité. En effet, «si l'on veut pouvoir accepter l'identité numérique d'un particulier, les changements doivent être circonscrits à la sorte de la chose à laquelle ce particulier appartient».<sup>74</sup> La distinction entre les deux types de changements peut être ainsi établie:

« (i) une condition nécessaire, mais non suffisante, pour qu'un changement soit un changement de type 1 est que ce changement s'effectue au sein d'une seule et même sorte ( *a priori* problème d'identité authentique);

(ii) une condition suffisante, mais non nécessaire, pour qu'un changement soit un changement de type 2 est que ce changement s'effectue par le passage d'une seule et même sorte à une autre (*a priori* ne mérite pas d'être examiné selon Aristote)»<sup>75</sup>.

---

« même » peut être utilisé pour identifier et pour comparer. « Dans le premier cas, j'utilise « même » pour indiquer que je fais référence à un seul et même particulier. Dans le deuxième cas, j'utilise « même » pour désigner une ou plusieurs caractéristiques qualitatives que partagent les deux particuliers numériquement différents auxquels je me réfère ». (Ibid., pp. 31, 26, 30).

<sup>71</sup> Ibid., p. 32.

<sup>72</sup> Ibid., p. 33.

<sup>73</sup> David Wiggins, *Sameness and Substance*, Oxford, Basil Blackwell, 1980, in S. Ferret, *Le bateau de Thésée*, op. cit., p. 13).

<sup>74</sup> S. Ferret, *Le bateau de Thésée*, op. cit., pp. 33-39.

<sup>75</sup> Ibid., p. 37.

Le critère de distinction entre les deux types de changement dérive de la distinction entre l'identité numérique et l'identité spécifique ou sortale<sup>76</sup>. La première ne serait pas incompatible avec le changement, contrairement à la deuxième. Dans ce sens, quoique jusqu'à un certain point la composition interne d'un particulier change, son identité numérique est maintenue tant qu'il a toujours la même identité spécifique<sup>77</sup>.

Mais la question est: jusqu'à quel point cette composition interne peut-elle changer sans détruire l'identité spécifique et, par là même, l'identité numérique? Jusqu'à quel point un particulier peut-il changer en demeurant le même? Ces questions soulèvent le problème crucial de la limite que Ferret formule ainsi: « jusqu'à quel point peut-on remplacer (amputer dans le cas des particuliers naturels) les différentes parties d'un artefact sans détruire son identité? ». Il pose aussi ce problème dans un livre antérieur « le philosophe et son scalpel » où, en traitant du problème de l'identité personnelle, il tente de cerner les limites du changement. Il écrit: « jusqu'à quel point peut-on changer (ex : amputation de membres et leur remplacement par des prothèses) tout en demeurant la même personne? ». <sup>78</sup>

La fixation d'une limite aboutirait selon Ferret à des paradoxes insolubles comme celui du problème du « bateau de Thésée »<sup>79</sup>, qu'il examine minutieusement car il met en conflit les deux critères traditionnels d'identité (la continuité spatio-temporelle et

<sup>76</sup> L'identité spécifique est en fait une condition nécessaire de l'identité numérique. Selon S. Ferret, « cette affirmation (...) essentialiste (...) se niche au coeur de l'aporie du changement et fonde la différence entre les changements qui préservent l'identité des changements qui la détruisent ». (Ibid., p. 17)

<sup>77</sup> La question de l'identité numérique dans le temps prend cette forme « à quelles conditions nécessaires ou suffisantes des occurrences de particuliers sont-elles des occurrences de la carrière d'un seul et même particulier? » (Ibid., p 83-84). Les réponses traditionnellement retenues pour cette question se réfèrent aux critères suivants: La continuité spatio-temporelle et l'unicité compositionnelle. S. Ferret affirme le primat de l'unicité compositionnelle sur la continuité spatio-temporelle. Selon lui, le premier critère conditionne et détermine l'identité, tandis que le deuxième n'en est qu'une conséquence possible. De plus, ce critère de l'unicité compositionnelle sous un concept sortal, se présente comme « le plus intuitif et le plus fondamental des (...) critères d'identité à travers le temps ». Reformulée d'une manière qui la concilie avec le changement, la thèse de l'unicité compositionnelle pose que « deux occurrences de particuliers a et b sont deux occurrences de la carrière d'un seul et même particulier si et seulement si (i) a et b sont sortalement identiques, (ii) les composants de a sont, jusqu'à un certain point, inclus dans b et les composants de b sont, jusqu'à un certain point, inclus dans a, et (iii) les composants de a et b sont assemblés selon une structure et un agencement similaires. » (Ibid., pp. 107, 106, 102).

<sup>78</sup> Ibid., p. 102; S. Ferret, *Le philosophe et son scalpel: le problème de l'identité personnelle*, op. cit., pp. 17, 99.

<sup>79</sup> Le problème posé est ainsi décrit: « En ce qui concerne la différence produite par les réparations incessantes effectuées sur le bateau de Thésée, réparations qui consistaient à enlever les vieilles planches et à en mettre de nouvelles, les Sophistes d'Athènes avaient coutume de débattre pour savoir si le bateau obtenu, une fois que toutes les planches ont été remplacées, était le même bateau numérique que celui du départ. Et si un homme avait gardé les vieilles planches qui ont été enlevées et les avaient ensuite assemblées dans le même ordre pour en faire un bateau, celui-ci, sans doute, serait le même bateau numérique que celui du départ. De sorte qu'il y aurait deux bateaux numériquement les mêmes, ce qui est absurde » (S. Ferret, *Le bateau de Thésée*, op. cit., p. 108 ).

l'unicité compositionnelle) et démontre leur insuffisance pour rendre compte des problèmes de l'identité.

Quant à Watzlawick, Weakland et Fish, ils mettent aussi l'accent sur l'interdépendance de la permanence et du changement, en dépit de la croyance en leur opposition. La possibilité même de la réflexion sur le changement en dépendrait selon eux. Pour affirmer ceci, ces auteurs se basent sur des arguments qui rejoignent ceux de Ferret. La «théorie des groupes»<sup>80</sup> fournit selon eux un cadre conceptuel approprié pour l'examen de l'interdépendance entre permanence et changement dans les situations concrètes où «plus ça change plus c'est la même chose». Alors que la «théorie des types logiques» permet d'examiner les changements qui «transcendent un système donné ou un cadre de référence»<sup>81</sup>.

La théorie des groupes part de l'idée de la collection d'objets ayant en commun au moins une propriété importante et traite des relations entre les éléments et les ensembles. Selon ces auteurs, elle fournit «un modèle pour penser le type de changement se produisant à l'intérieur d'un système qui reste lui-même invariant». Cette théorie permet en effet de voir que la variation des séquences de la composition des éléments d'un groupe n'est pas contradictoire avec son invariance.

En partant de la même idée de la collection ou du groupement d'objets, la théorie des types logiques, ne fournit pas un modèle pour «penser le type de changement à l'intérieur d'une classe, c'est-à-dire entre ses membres », mais pour «examiner la relation

---

<sup>80</sup> À propos de la théorie des groupes, P. Watzlawick, J. Weakland et R. Fish écrivent : «La théorie des groupes est apparue au début du XIX<sup>e</sup> siècle (...) , plusieurs grands mathématiciens du XIX<sup>e</sup> siècle ont contribué à (en) faire (...) l'une des branches les plus imaginatives des mathématiques. Après 1900, avec la révolution de la physique classique, elle a commencé à jouer un rôle important dans les théories de la relativité et des *quanta*. (...) Mais ses postulats de base, qui concernent les relations entre les éléments et les ensembles, sont très simples, du moins en apparence. Selon la théorie, un groupe est un ensemble aux propriétés suivantes: a) Il se compose d'éléments qui ont tous une propriété en commun. Leur nature n'a aucune importance pour la théorie: ces éléments peuvent donc être des nombres, des objets, des concepts, des événements, en somme tout ce que l'on a envie de grouper, tant qu'il existe ce dénominateur commun et tant que le résultat de chaque composition de deux ou plusieurs éléments est lui-même un élément du groupe, b) Une autre propriété des groupes est la suivante. Si l'on compose leurs éléments selon des séquences différentes, on obtient toujours le même composé. (...) On pourrait dire, par conséquent, qu'il y a variation (ou changement) du processus mais invariance du résultat, c) Un groupe contient un élément neutre, tel que sa composition avec tout autre élément produit cet autre élément. L'élément neutre maintient donc l'identité de l'autre élément (...), l'important est de noter qu'un élément peut agir sans affecter les autres, d) Enfin, dans tout système qui satisfait à la notion de groupe, pour chaque élément existe un autre élément symétrique ou inverse, tel que la composition d'un élément et de son symétrique donne l'élément neutre.» (op. cit., pp. 20-23).

<sup>81</sup> Ibid., p. 24.

entre un membre et sa classe, ainsi que la transformation particulière que constitue le passage d'un niveau logique à un autre supérieur». En effet, les phénomènes de changement, comme la plupart des objets de recherche, n'échappent pas aux dangers omniprésents de la confusion de la hiérarchie des niveaux logiques. Ce qui peut le mieux exprimer ceci, en ce qui concerne le problème du changement, c'est la définition cybernétique de deux sortes de changements d'une «machine à input»: l'un décrivant le comportement de la machine (changement 1) et l'autre représentant un changement de comportement (un changement de changement, changement 2).<sup>82</sup>

---

<sup>82</sup> Les auteurs écrivent en fait:

«La formulation certainement la plus appropriée à notre matière est celle que donne (W. Ross) Ashby des propriétés cybernétiques d'une machine à input : "Le mot changement, lorsqu'il s'applique à une telle machine, peut signifier deux choses très différentes: d'abord le passage d'un état à un autre (...) qui représente le comportement de la machine, et le passage d'une transformation à une autre (...) c'est-à-dire un changement de comportement, qui se produit au gré de l'expérimentateur ou de quelque facteur externe. Cette distinction fondamentale ne devrait jamais être sous-estimée" », (W. Ross Ashby *An Introduction to Cybernetics*, Chapman and Hall, London, 1956, p. 43, cité in P. Watzlawick, J. Weakland et R. Fish, op. cit., pp. 27-28. Voir aussi p. 29 et passim). Le concept de machine à input est utilisé dans les théories de l'auto-organisation qui «se sont développées dans les voies de passage entre la physique, la chimie, la biologie et la cybernétique (née de l'étude comparée des machines électroniques automatiques, principalement des machines ordinatrices) et ont pour terrain d'élection la thermodynamique des processus irréversibles et des systèmes éloignés de l'équilibre, l'immunologie, l'intelligence artificielle, l'épistémologie naturelle et expérimentale et, plus récemment, les sciences de la cognition» (Dominique Terré, *Les dérives de l'argumentation scientifique*, Paris, P.U.F, 1998, 310 p., p. 9). Ce concept d'auto-organisation fédère de multiples concepts précédés du préfixe «auto» (autoréférence, autopoïèse, mais aussi causalité circulaire, boucle récursive, hiérarchie enchevêtrée, rôle organisateur du hasard...) qui s'intègrent dans des théories dont les années 70 ont renforcé la vigueur. En ce sens, l'exemple d'une machine à input est utilisé pour discriminer une machine autopoïétique engendrant continuellement sa propre organisation pour compenser les perturbations externes (à travers ses transformations et les interactions du réseau de ses composantes), d'une machine non-autopoïétique (ex: une automobile, machines allo-poïétiques), d'un système dont les transformations internes peuvent à un moment donné de son histoire briser son identité externe. (Pour une description des caractéristiques d'une machine auto-poïétique, consulter D. Terré, op. cit., pp. 13-16).

Si ce sont surtout les sciences de l'organisation, de l'information, de la communication et de la complexité qui réfléchissent sur le concept d'auto-organisation, elles débouchent sur une réflexion si abstraite autour de ce concept qu'il devient applicable dans différents domaines. La cybernétique selon J. Russ «inspire toute une psychologie des communications qu'illustrent, en particulier, les travaux de l'école de Palo Alto, en Californie.» (J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 278). Pour P. Watzlawick, la cybernétique constitue une nouvelle épistémologie qu'il applique aux processus mentaux et qui permet un glissement conceptuel de l'énergie à l'information. En fait, si l'épistémologie en vigueur au moment où la théorie psychanalytique (modèle psychodynamique) a été formulée est «essentiellement le résultat de l'interaction supposée de forces intrapsychiques dont on pense qu'elles suivent étroitement les lois de la conservation et de la transformation de l'énergie en physique», la théorie de la communication, où le concept d'échange d'information est central, se concentre sur l'étude de l'interdépendance de l'individu et de son milieu. Entre ces deux principes explicatifs du comportement humain, il y a selon P. Watzlawick une «coupure épistémologique». Ils appartiennent à des ordres différents de complexité. Ce glissement conceptuel, qui permet aussi la critique du behaviorisme ainsi que de l'idéal des entités autonomes comme unités d'analyse puisque l'individu n'est pas «une monade isolée, une substance simple coupée de toute interaction mais un système de communication», a permis selon Watzlawick «le développement quasi vertigineux de la philosophie des sciences depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, a eu un retentissement particulier sur notre connaissance de l'homme. Comprendre qu'une information sur un "effet", si elle est convenablement envoyée à "l'effecteur" lui assurera stabilité et adaptation à une modification de son milieu, a ouvert la voie à la construction de machines plus complexes (comme les machines à contrôle des erreurs et les engins finalisés), et a conduit à voir dans la cybernétique une nouvelle épistémologie. Mais cela a jeté aussi une vue entièrement neuve sur le fonctionnement des systèmes à action réciproque, systèmes très complexes que l'on retrouve en biologie, en psychologie, en sociologie, en économie et dans bien d'autres domaines.» (P.

La théorie des types logiques ainsi que le modèle de la machine à input avec ses propriétés cybernétiques permettent d'examiner le «métachangement», c'est-à-dire qu'ils permettent de voir un changement modifiant le système lui-même et les règles gouvernant la structure de ses éléments ou leur ordre interne (changement 2)<sup>83</sup>. Le deuxième type de changement - changement transcendant un système donné ou un cadre de référence - prend ainsi la forme d'une discontinuité ou d'un «saut logique» qui paraît imprévisible, presque dû au hasard<sup>84</sup>, contrairement au premier type de changement, où le système est prisonnier d'un jeu sans fin le faisant passer par tous les changements internes possibles sans effectuer de changement systémique, étant donné que les lois de sa composition interne ne sont pas en cause.

Ces analyses mettent en lumière des aspects subtils du problème de la permanence et du changement qui permettent de dégager la perspective dans laquelle nous pouvons interpréter le sens des changements de notre monde. Dans ce sens, les dilemmes rencontrés dans la construction d'un objet de la connaissance semblent engendrés par les paradoxes du changement et de la permanence ainsi que par les dichotomies qui en découlent. La solution à ces dilemmes consisterait donc en l'articulation du changement et de la permanence d'une façon qui nous permettrait de saisir leur interdépendance. Cette solution devrait également permettre de distinguer le cas où l'interdépendance entre le changement et la permanence est possible (changement de type 1 préservant l'identité d'un particulier) du type de changement (2) qui touche la définition même d'un particulier, c'est-à-dire les règles de son fonctionnement. Il n'est plus possible alors de parler d'une continuité de cette identité dans le temps mais d'une rupture, d'un passage d'une entité ontologique à une autre. Appliquée à l'analyse du temps historique, cette idée du passage d'un état à un autre peut être exprimée à travers la notion de transition. Si cette notion ne peut être pensée que dans une perspective discontinuiste, elle nécessite cependant de dépasser la dichotomie continu/discontinu dans la saisie du temps historique.

---

Watzlawick, Janet Helmick Beaven, et Don D. Jackson, *Une Logique de la communication*, Paris, Points Essais-Le Seuil, 1967-1972, pp. 23, in Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., pp. 270-280).

<sup>83</sup>P. Watzlawick, J. Weakland et R. Fish, op. cit., p. 28.

<sup>84</sup>Selon P. Watzlawick, J. Weakland et R. Fish, ce type de changement paraît ainsi quand il est vu de l'intérieur du système. Mais quand il est considéré de l'extérieur du système, il n'apparaît comme «rien de plus qu'un changement des prémisses qui gouvernent le système en tant que totalité» (Ibid., p. 42).



Pour bien appréhender la spécificité de cette perspective, examinons plus en profondeur le traitement de ce couple conceptuel, en ce qui concerne la saisie du temps historique et l'interprétation du sens de son déroulement.

### **2 -3- Temps historique et transition: continuisme/discontinuisme.<sup>85</sup>**

L'une des conséquences de la problématique du changement et de la permanence est l'idée de la «continuité/discontinuité» du temps historique, qui occupe une place importante dans l'étude du «social-historique». Elle est à l'origine du clivage opposant ceux qui conçoivent l'histoire comme un «procès continu» à ceux qui la considèrent plutôt comme un «procès discontinu».

Retenant comme principe d'intelligibilité de l'histoire la continuité dans la succession de périodes distinctes et non la «scansion du temps en segments», le continuiste tient l'existence éventuelle dans la durée de moments différents «pour bien secondaire par rapport à la continuité». Pour lui, cette «tendance (...) paraît centrale, (elle) est censée parcourir d'un bout à l'autre l'évolution de l'humanité et (...) il (lui) assigne le rôle de force motrice du devenir». <sup>86</sup>

Il est possible de distinguer trois grandes formes du continuisme<sup>87</sup>:

- a- l'idée qu'il y a progrès continu.
- b- l'idée qu'il y a une régression continue.
- c- l'idée qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Quand au discontinuisme, il est possible d'en distinguer deux types car, même s'ils mettent tous l'accent sur les ruptures, ce ne sont pas tous les discontinuismes qui prennent en compte les phénomènes de transition. Il existe en fait un continuisme radical et un continuisme modéré.<sup>88</sup>

Étant donné que le premier correspond à une sorte de «rupturalisme» concevant les ensembles historiques comme étant séparés par des cassures, comme «se tournant le

<sup>85</sup> La référence principale pour cette section du travail est l'article de J. Hamel et M. Sfia, loc. cit.

<sup>86</sup> Ibid., p. 6

<sup>87</sup> Modèle qui s'inspire de celui que construit Raymond Aron pour décrire le temps historique en général et qui paraît aussi utile selon M. Sfia et J. Hamel pour décrire le continuisme. Voir ce modèle in J. Hamel et M. Sfia, loc. cit., p. 6.

<sup>88</sup> Ibid., pp. 7-8.

dos»<sup>89</sup>, on ne peut dans son cadre parler de transition mais de «mutation». C'est plutôt dans le cadre d'un discontinuisme modéré, appelé aussi «discontinuisme de la périodisation» que la transition est considérée comme l'une des dynamiques ou «modes majeurs de structuration-déstructuration des configurations sociales»<sup>90</sup>.

Si le privilège théorique est accordé dans cette perspective à la discontinuité, elle pose qu'il y a quand même un «cours de base», une «trame», un «cours fondamental de l'histoire humaine» constituant un «cours continu». Dans ce sens, le «discontinuisme de la périodisation», est une combinaison de visions continuiste et discontinuiste «à dominante discontinuiste» où la logique du discontinu, qui «détermine périodiquement des ruptures vers du significativement nouveau», soumet l'enchaînement permanent des phénomènes dans le temps à un découpage de périodes différentes séparées par des fractures<sup>91</sup>.

Par ailleurs, si la transition peut être définie comme une phase dans la vie des sociétés où «une rupture intervient dans leurs conditions d'existence et de reproduction»<sup>92</sup>, fort nombreux sont les problèmes liés à la définition, au découpage de cette période,

<sup>89</sup> Exemple: Foucault, l'irréductibilité des entités historiques qu'il repère. Il est considéré à cet égard comme le rupturaliste par excellence. (Ibid.). Consulter aussi à ce sujet François Dosse, Foucault face à l'histoire, loc. cit. *EspacesTemps*, n°: 30, 1985, pp. 4-22.

<sup>90</sup> M. Sfia et J. Hamel écrivent à cet égard: « Dès lors, celui qui armé de cette grille d'analyse - celle du «discontinuisme de la périodisation» -, observe la «scène du monde» - dans son étendue temporelle et spatiale - peut se trouver, selon le cas, devant l'une ou l'autre des deux réalités suivantes: ou bien une dynamique qui, pour l'essentiel, est celle d'un système de rapports sociaux qui est en phase de *reproduction* (simple ou élargie, intensive ou extensive, etc.); ou bien une dynamique qui, pour l'essentiel, est un processus de transition d'un système de rapports sociaux à un autre. Reproduction et transition sont les deux modes majeurs de structuration-déstructuration des configurations sociales » (loc. cit., p. 8). C'est dans cette perspective que s'inscrit l'analyse que fait I. Wallerstein du développement historique et des transitions qui peuvent marquer le temps historique.

<sup>91</sup> Ibid. M. Sfia et J. Hamel écrivent aussi: « Le «discontinuisme de la périodisation» (...) est présent, comme paradigme en quelque sorte «immédiat», chez bien des analystes de l'histoire. (...) (L)es grands représentants (de l'école historique française) ont été, chacun à sa façon, des «discontinuistes de la périodisation». Plus spécialement, les deux fondateurs de cette école, Lucien Febvre et Marc Bloch, se sont représenté le temps historique comme un continu mais comme un continu qui sert de *support* à une *succession d'époques* distinctes, de *formes* distinctes: des types de civilisation pour Lucien Febvre, des types de société pour Marc Bloch. Mais c'est le marxisme «historiciste» qui illustre le mieux l'approche «discontinuiste périodisante». Et c'est peut-être quelqu'un comme Pierre Vilar qui, plus clairement que quiconque, a formulé l'idée que la *trame* de l'histoire c'est l'évolution continue des rapports sociaux structures sociales, luttes de classe, etc.), mais que, parce que des changements qualitatifs des rapports sociaux interviennent de temps à autre, l'histoire consiste en une *succession de systèmes de rapports sociaux* ». (Ibid.)

<sup>92</sup> Ibid., p. 9. De même les auteurs citent la définition que donne Maurice Godelier de la transition où celle-ci est une «phase très particulière de l'évolution d'une société, la phase où celle-ci rencontre de plus en plus de difficultés à reproduire le système économique et social sur lequel elle se fonde et commence à se réorganiser, plus ou moins vite ou plus ou moins violemment sur la base d'un autre système qui à son tour devient la forme générale des conditions nouvelles d'existence ». (M. Godelier, Fétichisme, religion et théorie générale de l'idéologie chez Marx, in *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*, Paris, François Maspero, 1972, 395 p. p. 321, cité in J. Hamel et M. Sfia, loc. cit. p. 9).

problèmes relatifs à la nature du découpage (critères du découpage) présidant à la définition d'une phase transitoire mais aussi au statut de ce découpage.

L'identification séparée de ces problèmes n'étant qu'analytique, examinons, maintenant, leur extrême intrication à partir d'un retour à Ferret, lorsqu'il scrute les manifestations de leur enchevêtrement dans sa réflexion sur la problématique de la permanence et du changement.

### **3- Les problèmes de découpage d'une phase transitoire: la nature de notre découpage du temps.**

#### **3-1- Le problème de l'identité dans le temps et la nature de nos découpages de la réalité.**

En tentant d'approfondir notre compréhension du rapport entre la permanence et le changement, Ferret aborde sur le plan philosophique les problèmes relatifs au découpage de la réalité (la nature de ce découpage et son statut épistémologique). Cela nous ramène encore au problème de l'identité et du changement qu'il est dès lors possible d'explorer sous l'angle de ses liens avec un problème épistémologique plus général: le statut des concepts résultant de nos découpages de séquences de la réalité. Ces questions fort anciennes, qui interrogent le rapport des concepts à la réalité et qui sont au centre des interrogations philosophiques, réapparaissent à l'horizon de toute l'épistémologie contemporaine et fondent des théories différentes de la connaissance.

Les paradoxes du changement et de l'identité que décrit Ferret permettent de saisir quelques aspects des controverses autour des questions de la nature et du statut épistémologique des découpages organisant notre vision du monde. À travers l'analyse de Ferret, la réponse à ces questions paraît décisive pour déterminer les conditions d'existence et de persistance des individus.

Nous l'avons vu, l'identité spécifique est la condition de l'identité numérique et ce qui permet de distinguer un changement de type 1 d'un changement de type 2. Or, définir les limites de cette identité spécifique dépend des paramètres de son découpage, c'est-à-

dire de la nature des particuliers auxquels nous avons affaire. Selon Ferret, cette nature peut être réelle ou nominale. Nos découpages, identifiant les particuliers comme des espèces ou substances naturelles, leur attribuent une essence métaphysique, réelle, intrinsèque, «indépendante de l'observateur et de son plaisir humain», connue ou inconnue, que la science a pour tâche de mettre à jour progressivement. Cette nature fait que les particuliers ainsi identifiés subissent des changements en mode I, c'est-à-dire des changements dont le particulier, qui s'en trouve affecté, est directement la cause. Ils obéissent «du même coup à des principes de persistance déterminés, connaissables et en quelque sorte objectifs»<sup>93</sup>.

Quant à la réalité nominale, elle est celle des artefacts: elle dépend de nos intérêts, de nos idées sur les choses et leur est donc extrinsèque. «C'est nous qui décidons a priori entièrement de la fonction attribuée à l'artefact indépendamment de toute nature»<sup>94</sup>. Contrairement aux particuliers dont la nature est réelle, les particuliers artéfactuels, ne subissant au sens de Ferret que des changements en mode E - changement dont le particulier qui s'en trouve affecté n'est pas directement la cause -, «n'auront pas en eux-mêmes leurs propres conditions de persistance et n'obéiront, dans un certain nombre de cas limites, qu'à des principes de persistance subjectifs, c'est-à-dire à aucun du tout (...), aucune connaissance scientifique supplémentaire (ne viendra y remédier)»<sup>95</sup>.

Cependant, l'examen de cas paradoxaux concernant les limites de l'identité à travers le temps, tel celui du «bateau de Thésée»<sup>96</sup> ou celui du bulbe de jonquille<sup>97</sup> coupé en deux, mène Ferret à conclure que «nos concepts courants (...) sont, en dépit des

<sup>93</sup> Stéphane Ferret, *Le bateau de Thésée*, op. cit., p. 43.

<sup>94</sup> Ibid., pp. 46, 68, 74.

<sup>95</sup> Ibid., p. 43.

<sup>96</sup> La fixation d'une limite aboutirait, selon Ferret, à des paradoxes insolubles comme celui du problème du «bateau de Thésée» qu'il examine minutieusement car il met en conflit les deux critères traditionnels d'identité (unicité compositionnelle et continuité spatio-temporelle). (Cf. note n°: 79). L'énigme de la planche cruciale à partir de laquelle le bateau n'est plus le même (aussi insondable que celui du bulbe de jonquille en ce qui concerne les organismes naturels. Cf. note n°: 97) nous mène, selon Ferret «aux limites extrêmes de l'identité des artefacts à travers le temps» et «nous montre à quel point nos concepts courants, comme celui de bateau, sont, en dépit des apparences, des concepts flous». (Ibid., p. 125).

<sup>97</sup> Cité par S. Ferret, Johan Mackie présente le paradoxe du bulbe de jonquille coupé en deux de la manière suivante:

«Un bulbe de jonquille peut se diviser spontanément en deux parties pratiquement égales: chacun des deux bulbes existant à t2 est relié par une vie végétale continue au bulbe qui existait à t1; chacun des deux bulbes est-il donc identique au bulbe original?», (J. L. Mackie, *Problems from Locke*, Oxford, Clarendon Press, 1976, pp. 143-144, in S. Ferret, *Le bateau de Thésée*, op. cit., p. 128.). Pour une description plus détaillée du paradoxe de bulbe de jonquille, voir S. Ferret, *Le bateau de Thésée*, op. cit., pp. 128-133.

apparences, flous ». En fait, si « posséder un certain concept, c'est connaître un principe d'individuation de la chose qui tombe sous ce concept », on est confronté, dans l'exemple cher aux sophistes d'Athènes du « bateau de Thésée », au problème crucial de la limite de l'identité, à un désaccord sur le principe d'individuation des bateaux indiquant la possession de concepts différents de « bateau ».<sup>98</sup>

Néanmoins, ce ne sont pas seulement les concepts correspondant à une identité « stipulée » ou « conventionnelle » qui sont flous, même « nos concepts d'espèces naturelles ne sont peut-être pas aussi tranchés et élucidés qu'on a trop souvent tendance à le croire », note Ferret en soulignant l'existence de cas d'indétermination en ce qui concerne les questions de réidentification des particuliers naturels changeant à travers le temps. Ce qui ne doit pas, aux yeux de Ferret, « servir à nourrir l'idée chère à Hume<sup>99</sup> du caractère fictif de l'identité, ni conduire à renoncer à l'identité en termes du tout ou du rien, mais à souligner les limites de nos propres concepts », qui sont beaucoup moins univoques que ce que nous avons spontanément tendance à penser<sup>100</sup>.

Ceci révèle la nature arbitraire des découpages de la réalité et des décisions prises quant à la définition de leurs limites. Si l'exposé de Ferret permet de dégager deux grandes options épistémologiques en ce qui concerne le statut de cette connaissance - selon la première nos concepts correspondraient à des essences réelles et selon la deuxième à des artefacts dépendant de notre volonté -, il semble en effet suggérer qu'en réalité ces divisions ne sont pas aussi tranchées qu'elles en ont l'air, comme le montrent les paradoxes relatifs aux limites de l'identité. Ainsi, même nos concepts exprimant des entités naturelles ne sont pas évidents. Ce qui met en lumière les difficultés de la détermination précise de la nature du découpage auquel on a affaire et remet aussi en

<sup>98</sup> Ibid., pp. 125, 138.

<sup>99</sup> Selon David Hume, grande figure du XVIII<sup>e</sup> siècle anglais, la causalité est une croyance subjective. Son projet fondamental est « d'introduire dans la science de l'homme la méthode d'investigation empirique », c'est-à-dire de compter sur l'expérience et l'observation. Il développe, dans cette perspective, un scepticisme mesuré, qui opère une limitation critique des possibilités de connaissance de l'homme ». En fait, D. Hume ébranle l'optimisme des Lumières qui croyaient au progrès ainsi que l'idée d'une science certaine comme celle de Descartes en ramenant le principe de causalité « à une liaison associative habituelle (habitude mentale) et à une croyance subjective ». Selon lui, « le particulier qui se répète ne peut jamais être une preuve du général (induction) ». Ce scepticisme humien a ébranlé Kant, en le « réveillant d'un sommeil dogmatique », mais « une fois le dogmatisme mis en cause, tout est à reconstruire: il faut sauver du doute sceptique la science de Newton », (P. Kunzmann, F.-P. Burkard et F. Wiedmann, op. cit., p. 125; J. Russ, *Histoire de la philosophie*, op. cit., pp. 99-100. Consulter aussi pp. 97-107).

<sup>100</sup> S. Ferret, *Le bateau de Thésée*, op. cit., pp. 19, 139.

question leur traitement habituel dominé par la dichotomie sujet/objet tranchant pour le choix d'options épistémologiques opposées.

### **3-2- La nature et le statut épistémologique de nos découpages: la dichotomie sujet/objet et les options épistémologiques.**

L'analyse de la nature de ces découpages et l'évaluation de la connaissance qui en est issue obéissent, en sciences sociales, à un schéma classique de la philosophie « met(tant) en scène un sujet face à un monde d'objets (et) c'est le plus souvent dans leur opposition que ces deux notions sont identifiées ». <sup>101</sup> Ayant gardé les traces conceptuelles des traditions philosophiques dont elles sont issues, les sciences sociales sont en effet dominées dans leurs analyses des phénomènes sociaux par des dichotomies telles que matériel/idéal, réel/idéal, objectif/subjectif...ect. En accordant, dans la relation entre le sujet et l'objet de la connaissance, un poids à un pôle de cette relation plutôt qu'à l'autre, elles reproduisent les oppositions traditionnelles entre réalisme et idéalisme <sup>102</sup>.

La première position théorique « assimile la connaissance à une simple réception de l'objet par le sujet ». Celui-ci est alors censé seulement refléter le réel. Il en est « affecté » et le problème de la validité de la connaissance met en cause la déformation que le sujet peut induire. Mais, dans tous les cas, « l'initiative incombe dans le processus de la connaissance, ainsi conçu, au réel qui s'offre à la sensibilité » <sup>103</sup>.

Il y a différentes perspectives réalistes mais, au-delà de la diversité des réalismes, il y a des hypothèses de base constituant l'identité fondamentale de cette épistémologie <sup>104</sup>. Cette option épistémologique pose en effet « la réalité essentielle de la réalité existentielle » (hypothèse ontologique). Les concepts correspondent, en ce sens, à une réalité postulée indépendante des observateurs qui la décrivent, antérieure à eux, immatérielle (réel en soi). Cette réalité est potentiellement connaissable ou « descriptible sous forme de connaissances généralement additives, et ces connaissances nous disent peu à peu l'essence, la substance, la permanence des choses, par-delà la diversité

<sup>101</sup> P. Corcuff, *Les nouvelles sociologies*, op. cit., p. 11.

<sup>102</sup> P. Corcuff parle de l'opposition entre idéalisme et matérialisme, qui domine les analyses en sciences sociales, comme étant associée à la dichotomie idéal/réel. (Ibid., p. 9). Cf. note n°: 130 en ce qui concerne la définition qu'il donne à ces deux options épistémologiques.

<sup>103</sup> J. -M. Besnier, *Histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, op. cit., pp. 557-558.

<sup>104</sup> J. -L. Le Moigne, op. cit., p. 17

éventuelle de leurs apparences et de leur comportement». Cette connaissance que constitue progressivement la science est communicable et enseignable, étant donné sa vérifiabilité (ou sa falsifiabilité).<sup>105</sup>

L'hypothèse déterministe est complémentaire à l'hypothèse ontologique. L'épistémologie réaliste (et positiviste) pose en fait aussi qu'«il existe quelque forme de détermination interne propre à la réalité connaissable, détermination elle-même susceptible d'être connue». Le principe de causalité exprime cette hypothèse et assure que chaque effet de la réalité est produit par quelque cause «toute simple et facile» (idéal cartésien).<sup>106</sup> Ce principe est considéré comme une condition nécessaire pour la science. Jean-Louis Le Moigne écrit à cet égard:

« la croyance en l'hypothèse causaliste - et donc en la possibilité non seulement de décrire (hypothèse ontologique) mais aussi d'expliquer de façon unique et permanente la réalité dont on postule l'existence - a constitué une incitation si féconde au développement de la connaissance scientifique depuis quatre siècles que l'on a pu considérer que cette hypothèse devenait durablement la condition *sine qua non* de la science: la recherche des lois causales qui gouvernaient la réalité (de façon, disait Descartes, que l'homme se rende ainsi maître et possesseur de la Nature) »<sup>107</sup>.

Si cette épistémologie donne priorité à l'objet en ce qui concerne la détermination des fondements de notre connaissance, l'idéalisme explique cette connaissance par les «compétences cognitives»<sup>108</sup> du sujet connaissant. Les diverses épistémologies idéalistes sont en fait selon Le Moigne fondées sur l'argument initial du

« primat absolu du sujet connaissant capable d'attacher quelque valeur à la connaissance qu'il constitue: la connaissance implique un sujet connaissant et n'a pas de sens ou de valeur en dehors de lui. Autrement dit, ce sujet n'est pas tenu de postuler (ou d'exclure) l'existence ou la non existence du réel connaissable qui lui serait étranger, et l'inconnu n'est pour lui qu'un connaissable en instance d'actualisation»<sup>109</sup>.

<sup>105</sup> Ibid., pp. 19-20.

<sup>106</sup> Ibid., p. 21.

<sup>107</sup> Ibid.

<sup>108</sup> Ces facultés sont la sensibilité, l'imagination et l'entendement. J. -M. Besnier écrit: «L'analyse de la représentation conduit en effet à distinguer dans le sujet au moins trois facultés responsables de la connaissance (...): 1) la sensibilité, grâce à laquelle le réel se donne à nous comme objet de la perception; 2) l'imagination qui nous le propose comme non physiquement présent, soit à titre de souvenir, soit comme produit à partir de fragments empruntés à la perception; 3) l'entendement qui nous le découpe de manière abstraite, à travers quelques uns de ses aspects (ses prédicats) susceptibles d'être identifiés dans d'autres objets. (Consulter aussi note n°: 122) ». (*Histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, op. cit. p. 557.

<sup>109</sup> J. -L. Le Moigne, op. cit., p. 67.

Le réel se réduit dans la version extrême de cet idéalisme à ce que l'esprit en pense comme l'illustre l'immatérialisme de George Berkeley<sup>110</sup>. La version la plus élaborée de l'idéalisme est celle de «l'idéalisme transcendantal» d'Immanuel Kant. En essayant de dépasser l'opposition entre l'idéalisme et l'empirisme<sup>111</sup> pour rendre compte de l'acquisition des savoirs, Kant propose en fait l'idée de «la rencontre entre un sujet doté de compétences a priori et une matière irréductible à ce sujet»<sup>112</sup>. Mais la connaissance n'est possible que par une construction effectuée par le sujet à travers les formes a priori qui s'appliquent au «matériau de l'expérience sensible»<sup>113</sup>. En essayant de «sauver la science» du scepticisme de Hume<sup>114</sup>, Kant propose un changement de méthode qualifié par plusieurs comme une révolution copernicienne dans l'histoire de la philosophie. Jean-Michel Besnier décrit, comme suit, ce changement de méthode:

« on cherchait, avant Kant à comprendre comment nous recevons dans notre esprit les représentations (des faits) qui façonneront notre savoir - un savoir qui, dans la science, prétend à l'universalité, (...) à l'instar de Copernic prenant le parti de l'héliocentrisme, Kant décide (...) de changer de perspective: on ne dira plus que le sujet connaissant doit tourner autour de l'objet pour le comprendre mais, au contraire que cet objet se règle sur les facultés du sujet, c'est-à-dire qu'il est connu en autant qu'il satisfait aux caractéristiques structurelles de ces facultés »<sup>115</sup>.

Dans cette perspective, ce ne sont pas les objets qui déterminent la connaissance mais plutôt notre faculté de connaître. Les faits sont impuissants en eux-mêmes à constituer un savoir universel et nécessaire.<sup>116</sup> Ils sont organisés par les formes a priori de l'espace et du temps qui font partie de la structure même de notre esprit et qui sont nécessaires et

<sup>110</sup>J.-M. Besnier, *Histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, op. cit., p. 558. «George Berkeley (1685-1753) développe sa théorie de l'immatérialisme (en partant de ) la présupposition lockienne (John Locke) selon laquelle seules les idées (représentations) peuvent être les objets immédiats de la conscience (...). (II) se dresse contre (le) matérialisme (selon lequel l'origine des idées réside dans les choses matérielles du monde extérieur) et cherche à montrer qu'il est inutile de supposer des choses matérielles derrière les idées, et que l'être des objets n'est rien d'autre que l'être-perçu sensible. (...) Seuls existent les **idées** et l'**esprit**, car le concept de matière est une fiction de langage, qui recouvre en raccourci des sensations diverses que nous regroupons et que par commodité nous appelons indûment matière». (P. Kunzmann, F. -P. Burkard et F. Wiedmann, op. cit., p. 123).

<sup>111</sup> Voir note n°: 42 concernant la définition de l'empirisme.

<sup>112</sup> J. -M. Besnier, *Histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, op. cit., t.1, p. 558.

<sup>113</sup> J. -M. Besnier, *Les théories de la connaissance*, op. cit., pp. 116-117. Cet auteur écrit à propos de l'idéalisme: «...L'idéalisme en est ainsi venu à s'opposer au réalisme ou au matérialisme en accordant au sujet de la connaissance les pleins pouvoirs pour "informer" la réalité. Absolu, il conduit ce sujet à se croire producteur du monde lui-même; transcendantal, il suppose en lui des formes a priori destinées à s'appliquer au matériau de l'expérience sensible. Dans ce dernier sens, il s'accommode avec le réalisme empirique» (Ibid.).

<sup>114</sup> Cf. note n°: 99.

<sup>115</sup> J. -M. Besnier, *Les théories de la connaissance*, op. cit., p. 49.

<sup>116</sup> Selon Immanuel Kant «la nécessité et l'universalité, qui qualifient les vérités scientifiques, sont les "marques sûres d'une connaissance a priori". La causalité procède justement de cette connaissance; elle est à ce titre soustraite aux contingences de l'expérience et appartient à la catégorie de relation sans laquelle le monde des objets physiques serait inconcevable pour nous (...) sans un tel principe, la physique de Newton ne serait que fantaisie». (Ibid., p. 50).



universelles. L'universalité a priori de ces «prismes», à travers lesquels l'expérience se réfracte et qui construisent l'ordre du monde, est à l'origine de la possibilité de la science et de son universalité. Ainsi, « la causalité cesse d'être, comme le pensait Hume, une simple habitude psychologique pour devenir une structure nécessaire et universelle de l'esprit humain ».<sup>117</sup> Ce qui renforce l'épistémologie universaliste de la science newtonienne.

Si cette conception du temps, comme structure a priori modelant l'expérience, tente de dépasser le dualisme opposant le temps subjectif de l'expérience psychologique au temps objectif de la nature - celui de la physique -, elle ne réussit pas cependant à les concilier. La détermination de la nature de ce paramètre important de saisie de la réalité est en effet un problème qui a longtemps préoccupé les penseurs. Il est généralement admis qu'il existe une opposition entre un temps objectif, *Chronos* (grec), et un temps subjectif, *Tempus* (latin). Le premier est «censé être objectif, il ne dépend pas de nous, il est réputé uniforme, (...). C'est le temps qu'appliquent nos montres, celui qui rythme notre emploi du temps»<sup>118</sup>. Cette conception du temps est l'objet de la science (conception linéaire mécanique) et s'impose comme une contrainte externe à la vie sociale enregistrant ses événements et l'organisant. Tandis que le mot *Tempus* désigne le temps subjectif ou psychologique, c'est «celui qu'on mesure à l'intérieur de soi. Il ne s'écoule pas uniformément»<sup>119</sup>, mais «se déroule en ligne brisée»<sup>120</sup>.

<sup>117</sup> J. Russ, *Histoire de la philosophie*, op. cit., p. 105.

<sup>118</sup> É. Klein. op. cit., p.17.

<sup>119</sup> Ibid., p. 18.

<sup>120</sup> Alain Adde, *Sur la nature du temps*, Paris, P.U.F., 1998, 95 p., p. 6. Henri Bergson met l'accent sur ce deuxième type de temps qu'il désigne par «durée». En effet, il «veut fonder une nouvelle métaphysique. S'appuyant sur les résultats de la recherche scientifique de son temps, il s'oriente en direction d'une pensée de l'intuition intellectuelle. Dans l'évolution *créatrice*, Bergson élabore une philosophie englobante de la vie, tout en discutant les théories de l'évolution. La vie est un processus créateur permanent, porté par "l'élan vital" qui se déploie et se différencie dans des formes toujours nouvelles. Bien qu'il soit à la source de la physique, l'entendement est incapable de comprendre le vivant, car il procède d'un mode de fonctionnement statique, qui parce qu'il abstrait et isole, ne peut rendre compte du dynamisme et de l'inédit de la vie. Cette inaptitude provient également de la conception spatialisée et quantitative du temps, qui caractérise notre vie quotidienne et les sciences physiques. Elle est en contradiction avec la durée, car celle-ci est au fondement du flux de la vie: elle est le courant invisible et créateur qui conserve en soi ce qui est passé et porte ce qui advient. La durée est appréhendable dans l'expérience intérieure, qui exprime la qualité pure et l'intensité des états de la conscience », (P. Kunzmann, F. -P. Burkard et F. Wiedmann, op. cit., p. 191). À propos de la controverse Einstein/Bergson sur la nature du temps, voir aussi É. Klein, op. cit., pp. 80-86 et passim.

Si la conception du temps comme un a priori de la perception, élaborée par Kant, tente de dépasser l'opposition entre ces deux types de temps, c'est ainsi que l'«échec» en est souligné par Alain Adde en citant une critique sévère de Pierre Boutang:

«Demeure l'énigme et même la ténèbre: l'ambiguïté du temps chez Kant entre son a priori originel qui l'emprisonne en un mode singulier de la sensibilité humaine et sa coextension à l'ensemble des phénomènes du monde, n'a été expliquée - à plus forte raison, levée - par aucune des philosophies et des cosmologies des deux siècles suivants»<sup>121</sup>.

L'«idéalisme transcendantal» de Kant s'accorderait ainsi avec un réalisme dont il ne remet pas en question les postulats de base. Au fond, les deux théories dont il est question ici sont sous-tendues par l'un des postulats fondamentaux de la théorie de la connaissance dans la tradition philosophique dominante stipulant que nos découpages de la réalité et nos représentations symboliques de celle-ci sont issus de données universelles. Mais dans un cas, il s'agit de la nature du sujet (données dérivées de facultés rationnelles, de la conscience, de l'esprit, de l'entendement<sup>122</sup>, etc., ex: Kant), alors que dans l'autre, il s'agit de la nature de l'objet qui s'inscrit dans un ordre de la nature (ex: la théorie mécanique de Newton).<sup>123</sup> Le réalisme et l'idéalisme kantien ne sont finalement pas aussi opposés que nous aurions tendance à le croire, pas plus que les couples épistémologiques antinomiques qui découlent de ces deux théories de la connaissance, comme le soulignent si bien Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron:

« l'opposition proclamée ne doit pas cacher la solidarité profonde entre (ces) positions qui puisent souvent à la même source le fondement de leurs explications et le principe de leurs hypothèses »<sup>124</sup>.

Cette épistémologie reliant nos découpages de la réalité à des données naturellement et universellement déterminées est mise en cause dans la perspective du constructivisme social. Elle est elle-même considérée comme un produit historique, le produit d'une généralisation abusive faite à partir d'une certaine étape de l'histoire de la science<sup>125</sup>.

<sup>121</sup> Pierre Boutang, *Le temps: Essai sur l'origine*, Paris, Hatier, 1993, p. 67, in A. Adde, op. cit., p. 6.

<sup>122</sup> Désignant au sens général, la faculté de comprendre, le pouvoir de la connaissance, ce mot signifie chez Kant « la faculté des concepts qui synthétisent les intuitions données au sujet dans l'espace et dans le temps. Il s'oppose à la raison, la faculté des idées qui ne se laissent pas limiter par les cadres de la sensibilité, laquelle est nécessaire pour produire des connaissances», (J. -M. Besnier, *Les théories de la connaissance*, op. cit., p. 116). Consulter aussi note n°: 108.

<sup>123</sup> Idée développée par Norbert Élias dans *Du temps*, Paris, Fayard, 1996, 227 p.

<sup>124</sup> Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton-Bordas, 1968, 431 p., p. 100.

<sup>125</sup> N. Élias, *Du temps*, op. cit, passim., et notamment pp. 117-146.

C'est cette perspective que nous explorerons, maintenant, pour bien saisir ce qu'elle reproche aux options épistémologiques traditionnelles. Nous découvrirons ainsi la manière dont elle appréhende la réalité et conçoit le statut de nos découpages de cette réalité à travers un univers conceptuel commun aux travaux qui s'y inscrivent. La problématique constructiviste semble en effet avoir un éclairage différent concernant problème du rapport entre le découpage du monde et la réalité de ce monde. Ce qui implique aussi une autre conception du temps. C'est à partir de la description synthétique qu'en fait Philippe Corcuff<sup>126</sup> que nous engagerons cette exploration. Les réflexions de Norbert Élias<sup>127</sup> et de Paul Ricoeur<sup>128</sup> sur le temps illustreront, par ailleurs, la tentative de dépasser le dualisme temps subjectif/temps objectif.

### **3-3- Le constructivisme social, une autre option épistémologique: dépasser les modes de penser binaires.**

Considérant comme stérilisants et non productifs les modes de penser binaires obligeant les chercheurs en sciences sociales à choisir entre des positions opposées et à concevoir le monde social d'une manière dichotomique, le constructivisme social tente de sortir des antinomies classiques comme celles qui opposent le matériel à l'idéal, le subjectif à l'objectif, l'individuel au collectif ....etc. Pour dépasser ces oppositions, les travaux qui s'inscrivent dans cette perspective proposent de penser ensemble les aspects de la réalité sociale complexe et d'appréhender cette réalité non pas comme «naturelle» ou «donnée» une fois pour toutes mais comme socialement construite. Ce qui selon Corcuff, «offre des pistes pour écartier des débats scientifiques tout un ensemble de faux problèmes»<sup>129</sup>.

#### **3-3-1- Éviter de faux problèmes.**

Le premier de ces faux problèmes refusés dans la problématique constructiviste est l'opposition entre l'idéalisme et le matérialisme<sup>130</sup>. Leur tentative de dépasser cette

<sup>126</sup> P. Corcuff, *Les nouvelles sociologies*, op. cit.

<sup>127</sup> N. Élias, *Du temps*, op. cit.

<sup>128</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit*: I: L'intrigue et le récit historique, II: La configuration dans le récit de fiction, III: Le temps raconté, Paris, Le Seuil, 1991, (1983-1984-1985), 319 p., 233 p., 426 p.

<sup>129</sup> P. Corcuff, op. cit., p. 8.

<sup>130</sup> P. Corcuff écrit: « Dans la tradition philosophique, l'idéalisme "consiste à ramener toute existence à la pensée" (...) le matérialisme étant "la doctrine d'après laquelle il n'existe d'autre substance que la matière" (...) l'opposition entre les idées et la matière est elle-même souvent associée à d'autres couples de concepts. Comme

opposition inscrit les perspectives constructivistes selon Corcuff dans une voie qui converge avec les réflexions de Maurice Godelier sur la «part idéale du matériel». En fait, pour Godelier «tout rapport social, quel qu'il soit, inclut une part idéale, une part de pensée, de représentations; ces représentations ne sont pas seulement la forme que revêt ce rapport pour la conscience, mais font partie de son contenu». Ainsi, « la pensée n'apparaît plus comme un niveau séparé d'autres niveaux». Mais ceci n'implique pas, remarque Corcuff en citant Godelier, que «tout soit idéal dans le réel»<sup>131</sup>.

Un autre faux problème refusé par les constructivistes est l'opposition entre l'objectif et le subjectif. Dans sa critique de cette dichotomie, le constructivisme social ne se contente pas de juxtaposer les approches subjectivistes et objectivistes, affirme Corcuff. Il illustre ceci par la double critique adressée par Bourdieu à ces deux types d'approches<sup>132</sup> et à partir de laquelle il identifie un enjeu double pour le constructivisme social : «(1) Sur le plan conceptuel, rendre compte des relations entre les aspects objectifs et subjectifs du monde social et (2) quant à la construction de l'objet sociologique, établir des passages entre le point de vue extérieur de l'observateur sur ce qu'il observe et les façons dont les acteurs perçoivent et vivent ce qu'ils font dans le cours de leurs actions»<sup>133</sup>.

Un troisième faux problème que les approches constructivistes tentent d'écarter est l'opposition entre le collectif et l'individuel, qui se trouve à l'origine de l'opposition entre le «holisme» (accent sur le tout plutôt que les parties) et de «l'individualisme méthodologique» (accent sur l'individu comme unité de base de l'analyse des processus sociaux). Cette opposition rituelle, qui explique «la difficulté pour les sciences sociales à penser la co-production des parties et du tout»<sup>134</sup>, est remise en question dans la

---

esprit/corps ou idéal/réel ». (André Lalande, Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Paris, P.U.F, coll. «Quadrige», 2 tomes, 1992, in P. Corcuff, op. cit., p. 9). Distinction philosophique reprise par Karl Marx (1818-1883) et a servi à distinguer d'un côté «une superstructure» (dont la «conscience sociale») plongeant ses racines dans une «infrastructure» («La structure économique»). Selon P. Corcuff, «ce type d'analyse a joué un certain rôle dans les années 1950-1970, où le débat autour du «marxisme» a eu des effets importants dans les sciences sociales, ce qui s'est aujourd'hui estompé. Toutefois, l'opposition infrastructure/superstructure, réactivant des couples plus anciens en philosophie, comme essence/apparence ou réel/apparence, n'est pas sans impact encore actuellement au sein de nos disciplines, dans la façon d'opposer un «vrai réel» (plus «dur» et plus «déterminant») à un réel plus «superficiel» ou plus «illusoire» (plus «faux» et plus «déterminé») ». (P. Corcuff, op. cit., pp. 9-10).

<sup>131</sup> M. Godelier, L'idéal et le matériel, Paris, Fayard, 1984, pp. 171, 182, 199 et 222, in P. Corcuff, op. cit., p. 10.

<sup>132</sup> Voir la critique de P. Bourdieu du subjectivisme et de l'objectivisme, in P. Corcuff, op. cit., pp. 11-12.

<sup>133</sup> Ibid., pp. 12-13.

<sup>134</sup> Ibid., p. 15.

problématique constructiviste à travers le déplacement de l'objet même de la sociologie. Corcuff écrit en effet:

«(L'objet de la sociologie dans les perspectives constructivistes n'est) ni la société ni les individus, envisagés comme des entités séparées, mais les relations entre individus (au sens large et pas seulement les interactions de face-à-face), ainsi que les univers objectivés qu'elles fabriquent et qui leur servent de supports, en tant qu'ils sont constitutifs tout à la fois des individus et des phénomènes sociaux (...) Contre tout à la fois le holisme et l'individualisme, les nouvelles sociologies tendent alors à appréhender des individus pluriels produits et producteurs de rapports sociaux variés»<sup>135</sup>.

Pour dépasser ces faux problèmes, les perspectives constructivistes utilisent des ressources conceptuelles et des méthodes qui peuvent varier, mais Corcuff identifie entre elles plusieurs «convergences tendancielle». Sa description synthétique de ces convergences permet de saisir la conception de la réalité qui est au centre de la problématique constructiviste.

### 3-3-2- Convergences et divergences entre les perspectives constructivistes.

Selon Corcuff, «dans une (telle perspective) les réalités sociales sont appréhendées comme des constructions historiques et quotidiennes des acteurs individuels et collectifs». Mais si les acteurs sont impliqués dans ces constructions, celles-ci échappent à leur contrôle.<sup>136</sup> Pour mieux comprendre cette option épistémologique, Corcuff souligne la signification du terme *construction* dans la problématique constructiviste. Il le décrit comme renvoyant «tout à la fois aux produits (plus ou moins durables ou temporaires) des élaborations antérieures et aux processus en cours de restructuration». C'est ce qui l'amène à identifier la notion d'*historicité* comme une notion-clé dans cette problématique. Il en décrit alors les manifestations:

«1) le monde social se construit à partir de pré-constructions passées (...); 2) les formes sociales passées sont reproduites, déplacées et transformées alors que d'autres sont inventées, dans les pratiques et les interactions (de face-à-face mais aussi téléphoniques, épistolaires, etc.) de la vie quotidienne des acteurs; et 3) cet héritage passé et ce travail quotidien ouvrent sur un champ de possibles dans l'à-venir (à travers le processus historique de l'objectivation et de l'intériorisation des réalités sociales)»<sup>137</sup>

Au lieu de ne considérer que l'un des deux pôles de la relation sujet/objet dans l'analyse et la compréhension des phénomènes sociaux, les perspectives constructivistes conçoivent les réalités sociales comme impliquées dans *un double mouvement*: Elles

<sup>135</sup> Ibid., p. 16.

<sup>136</sup> Ibid., p. 17.

<sup>137</sup> Ibid., pp. 17-18.

sont, d'une part, objectivées donc extériorisées par rapport aux mondes subjectifs et, d'autre part, intériorisées par ces mondes. D'après Corcuff, c'est l'accent sur ce double mouvement d'«intériorisation de l'extérieur et d'extériorisation de l'intérieur», qui distingue les travaux s'inscrivant dans le constructivisme social d'autres travaux qui se définissent comme constructivistes, tels par exemple ceux qui s'inscrivent à la croisée des disciplines psychologiques et des sciences de la communication (ex: P. Watzlawick)<sup>138</sup>.

Corcuff souligne en effet que ces travaux ont tendance à ne faire du monde social que le produit de nos représentations et à négliger les mécanismes d'objectivation des réalités sociales. Or, les perspectives du constructivisme social affirment que les représentations participent à la construction de la réalité sans pourtant l'épuiser. Elles constituent de «nouvelles formes de réalisme» postulant l'existence d'une réalité mais interrogeant son caractère donné et mettant l'accent sur une pluralité de réalités. Ce qui amène Corcuff à écrire:

« Si les perspectives constructivistes, telles que nous les entendons ici, supposent un moment de déconstruction - c'est-à-dire d'interrogation de ce qui se présente comme "donné", "naturel", "Intemporel", "nécessaire" et/ou "homogène" - elles appellent ensuite des investigations sur les processus de construction de la réalité sociale (moment de reconstruction). Dire qu'une maison est "construite" signifie simplement qu'elle soit le résultat d'un travail humain et qu'elle n'a pas été là de toute éternité, et non qu'elle n'existe pas, bien au contraire ».<sup>139</sup>

Dans la description synthétique qu'il fait des travaux s'inscrivant dans cette option épistémologique, Corcuff dégage toutefois plusieurs lignes de divergences dans les postures de leurs auteurs quant à certaines questions.

En effet, dans leurs tentatives de dépasser l'opposition entre la saisie des structures sociales englobantes (macro-sociologie) et l'analyse des actions et des interactions de face-à-face (micro-sociologie), ces travaux privilégient comme point de départ soit les structures, soit les interactions, produisant ainsi deux types différents d'analyse. Par exemple, en essayant de trouver des passages entre l'objectif et le subjectif, Élias et Bourdieu mettent l'accent sur les structures sociales et les aspects macro-sociaux de la réalité, «tout en intégrant de façon variable les dimensions subjectives et interactionnelles». Tandis que Peter Berger et Thomas Luckmann, et plus récemment

<sup>138</sup> P. Watzlawick, *L'invention de la réalité: contributions au constructivisme*, trad. de l'all. par Anne Lise Hacker, Paris, Le Seuil, 1988, 373 p.

<sup>139</sup> P. Corcuff, op. cit., p. 19.

Michel Callon et Bruno Latour, «s'ils partent des individus et de leurs interactions, en viennent à prendre en compte des entités plus larges que ces individus et que leurs rencontres de face-à-face (institutions, organisations, réseaux, normes, etc.), qui deviennent alors contraignantes vis-à-vis des activités quotidiennes de construction du monde social».<sup>140</sup>

Pour sortir de l'opposition classique entre sujet et objet résultant des tendances substantialistes<sup>141</sup> de nos usages courants du langage, Élias propose la notion de *configuration*. Cette notion décrit les «formes spécifiques d'interdépendance qui relient les individus entre eux». La notion d'*interdépendance* est centrale dans le dispositif théorique d'Élias: elle permet d'envisager la société comme le «tissu mouvant et changeant des multiples dépendances réciproques qui lient les individus les uns avec les autres». Selon Corcuff, cette notion «nous fait sortir d'une vision causale unilinéaire trop simpliste des processus sociaux, du type A cause B». Cette interdépendance est mieux décrite, d'après Élias, par la notion de configuration que par celle de *système* car elle «n'évoque pas l'idée d'une entité complètement fermée sur elle-même ou douée d'une harmonie immanente»<sup>142</sup>.

Ces interdépendances qu'impliquent les configurations agissent comme des contraintes extérieures aux différents acteurs «pris dans leurs chaînes», dans leurs réseaux d'interrelations. Mais selon Corcuff, si «la notion d'interdépendance englobe des formes de relations qui vont des plus macro (le marché mondial) au plus micro (une partie de cartes), en tentant de dépasser cette opposition (...), elle le fait en restant davantage attachée au pôle macro-social». En effet, «la notion d'interdépendance tend à donner une primauté au *tout* par rapport aux *parties* dans l'étude d'une unité sociale».

<sup>140</sup> Ibid., pp. 20-21, 55.

<sup>141</sup> À propos de ces tendances, P. Corcuff écrit: «...tendances déjà repérées par Wittgenstein dans sa dernière philosophie et qui consistent en la "recherche d'une substance qui réponde à un substantif" (Le Cahier bleu et le Cahier brun [manuscrits dictés entre 1933 et 1935], trad. franç., Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1965, p. 51) ». (P. Corcuff, op. cit., p. 23). P. Corcuff décrit en plus cette recherche d'une substance dans les usages courants du langage comme «le fait de considérer a priori que derrière les mots que nous utilisons il existe des réalités homogènes bien délimitées» (Ibid). De même, en décrivant le travail de N. Élias, il ajoute: «De manière convergente, Norbert Élias note que derrière les substantifs que nous employons (comme "individu" et "société"), nous considérons automatiquement qu'il se trouve des substances, des "choses bien visibles et tangibles. C'est ce qui nous fait "apparaître l'individu et la société comme deux choses différentes, comme s'il s'agissait d'une table et d'une chaise" (N. Élias, Qu'est-ce que la sociologie?, trad., franç., Paris, Pandora, 1981, p. 16) ». (P. Corcuff, op. cit., p. 23).

<sup>142</sup> Ibid., pp. 25, 27.

Cela rend cette notion «moins sensible à la fluidité de certaines situations de la vie sociale» et fait en sorte qu'elle est «loin d'avoir épuisé la question difficile de l'articulation entre le macro et le micro».<sup>143</sup>

Bourdieu pour sa part, essaye à travers sa démarche du «constructivisme structuraliste»<sup>144</sup> de rendre opératoire le «double mouvement constructiviste d'intériorisation de l'extérieur et d'extériorisation de l'intérieur» en proposant, comme mécanisme de production du monde social, «la rencontre de l'habitus et du champ»<sup>145</sup>. *L'habitus*, en tant que «système de dispositions durables et transposables»<sup>146</sup>, est le résultat de l'intériorisation de l'extériorité, c'est-à-dire des structures sociales qui s'impriment en nous de manière inconsciente. Alors que les *champs*<sup>147</sup> dont l'espace social est formé, constituent «la face d'extériorisation de l'intériorité du processus» décrit par Bourdieu. Dans ce sens, «un champ est une sphère de la vie sociale qui s'est progressivement autonomisée à travers l'histoire autour de relations sociales, d'enjeux et de ressources propres, différents des autres champs». Mais dans ce processus de construction de la réalité sociale, Bourdieu accorde «une prédominance aux structures (les structures dans les têtes et les corps et les structures dans les choses et les

<sup>143</sup> Ibid., pp. 28-29.

<sup>144</sup> Selon P. Corcuff «Pierre Bourdieu définit le «constructivisme structuraliste» à la jonction du subjectif et de l'objectif». (Ibid., p. 30). Il le cite ainsi: «Par structuralisme ou structuraliste, je veux dire qu'il existe, dans le monde social, lui-même, (...) des structures objectives indépendantes de la conscience et de la volonté des agents, qui sont capables d'orienter ou de contraindre leurs pratiques ou leurs représentations. Par constructivisme, je veux dire qu'il y a une genèse sociale, d'une part, des schèmes de perception, de pensée et d'action qui sont constitutifs de ce que j'appelle habitus, et d'autre part des structures sociales, et en particulier de ce que j'appelle des champs»». (P. Bourdieu, «Espace social et pouvoir symbolique», dans *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, p. 147, in P. Corcuff, op. cit., pp. 30-31).

<sup>145</sup> Ibid., pp. 32-33.

<sup>146</sup> P. Corcuff précise le sens des termes de cette définition en écrivant : «*Dispositions*, c'est-à-dire des inclinations à percevoir, sentir, faire et penser d'une certaine manière, intériorisées et incorporées, le plus souvent de manière non consciente, par chaque individu, du fait de ses conditions objectives d'existence et de sa trajectoire sociale. *Durables*, car si ces dispositions peuvent se modifier dans le cours de nos expériences, elles sont fortement enracinées en nous et tendent de ce fait à résister au changement, marquant ainsi une certaine continuité dans la vie d'une personne. *Transposables*, car ces dispositions acquises au cours de certaines expériences (familiales par exemple) ont des effets sur d'autres sphères d'expériences (professionnelles par exemple); c'est un premier élément d'unité de la personne. Enfin *système*, car ces dispositions tendent à être unifiées entre elles». (Ibid.).

<sup>147</sup> P. Corcuff écrit à propos de l'utilisation de la notion de champ au pluriel: «on n'a donc pas une représentation unidimensionnelle de l'espace social - comme chez les marxistes où l'ensemble de la société est pensé d'abord autour d'une vision économique du capitalisme - mais une représentation pluridimensionnelle - l'espace social est composé d'une pluralité de champs autonomes, définissant chacun des modes spécifiques de domination. On n'est donc pas face à un capitalisme (au sens économique) caractérisé par une forme principale et dominante de domination («exploitation capitaliste»), mais face à des capitalisations et des dominations». (Ibid., p. 34-35)



institutions)» et «néglige le poids des interactions de face-à-face dans le processus de construction de la réalité»<sup>148</sup>.

Parmi les perspectives constructivistes, il est cependant possible de distinguer d'autres travaux qui ne partent pas des structures vers les interactions, dans leurs tentatives de dépasser l'opposition traditionnelle entre le subjectif et l'objectif, mais qui font plutôt le contraire. Corcuff illustre cette position par des travaux d'auteurs tels que: Peter Berger et Thomas Luckmann, Michel Callon et Bruno Latour, etc.

Il associe Berger et Luckmann à un «structuralisme phénoménologique», partant des individus et de leurs interactions, à la différence du «constructivisme structuraliste» de Bourdieu qui part des structures sociales. Selon Berger et Luckmann, la société est en même temps une réalité objective et une réalité subjective. À partir de la connaissance ordinaire et «typificatrice des interactions de face-à-face, un processus d'extériorisation et d'objectivation est engagé pour donner lieu à *une réalité objective*, c'est-à-dire extériorisée (s'émancipant des acteurs qui la produisent) et *objectivée* (constituée de mondes d'objets séparés des sujets)», résultat de *l'institutionnalisation*. Un travail symbolique, d'ordre cognitif et normatif, vient alors légitimer résultat de ce processus et lui attribuer une cohérence pour stabiliser les univers «institutionnels» cristallisés dans le «travail de l'histoire».<sup>149</sup> De plus, la société est aussi considérée comme «une réalité subjective (...) intériorisée à travers la socialisation», qui est «caractérisée, comme l'institutionnalisation, par un double processus de conservation et de transformation»<sup>150</sup>. Mais selon Corcuff, ce qu'on reproche au travail de Berger et Luckmann sur la construction de la réalité sociale, c'est le fait de «placer au fondement de toute objectivation des rapports interindividuels» et «d'oublier (...) que l'objet de la sociologie «s'étend bien au-delà de la culture du sens commun» des acteurs»<sup>151</sup>.

<sup>148</sup> En effet, pour P. Bourdieu «les interactions «cachent les structures qui s'y réalisent» et ne constituent alors qu'une «actualisation conjoncturelle de la relation objective». Le plus souvent, elles ont donc un rôle davantage passif qu'actif dans la formation du monde social. Un tel présupposé théorique le conduit ainsi à être peu attentif à ce qui s'y passe, ce qui renforce leur marginalisation». (Ibid., p. 41).

<sup>149</sup> Ibid. 59-60.

<sup>150</sup> Ibid., p. 60. En ce qui concerne la définition de la socialisation, dans le travail de P. Berger et T. Luckmann, P. Corcuff écrit: « Cette socialisation est définie comme «l'installation consistante et étendue d'un individu à l'intérieur du monde objectif d'une société ou d'un secteur de celle-ci», la socialisation primaire se développant au cours de l'enfance, donc de manière plus marquante, et la socialisation secondaire dans les apprentissages postérieurs». (Ibid.)

<sup>151</sup> Ibid., p. 61.

En essayant de décrypter les processus sociaux de construction des faits scientifiques, Latour et Callon, pour leur part, proposent un programme pour sortir de l'opposition micro/macro. En effet, selon Corcuff, «les notions de traduction et de réseau (...) mett(e)nt en évidence des processus par lesquels des *micro-acteurs* structurent, en globalisant et en instrumentant leur action, des *macro-acteurs*, ou inversement, par lesquels des entités sont déconstruites et localisées»<sup>152</sup>.

Selon Latour et Callon, les visions épistémologiques prenant comme données *la science, la vérité et la raison* ne permettent pas d'appréhender la construction sociale de la réalité. Ces auteurs proposent plutôt de resituer les processus de «transformation d'énoncés aux degrés de facticité différents» en faits, dans les conditions intellectuelles et sociales de leur construction. Ils «nous invitent donc à suivre les acteurs dans leurs multiples activités de traduction<sup>153</sup>». Ces activités sont pour Latour et Callon travaillées par des rapports de force (stratégies concurrentes, confrontations, mobilisation, enrôlement, alliances...etc.) construisant et déconstruisant le monde dans une stabilisation, jamais définitive, des relations entre des humains et des objets<sup>154</sup>, exprimée à travers la notion de *réseau*. Un réseau est en fait «le résultat plus ou moins solidifié de processus de traduction et d'accrochage de boîtes noires (ce qui va de soi et n'est plus interrogé, comme un fait scientifique, une technique, une procédure et une institution) ».<sup>155</sup>

Corcuff souligne par ailleurs une autre divergence entre les travaux qui sont l'objet de son analyse. Selon lui, les perspectives constructivistes «n'ont pas toutes la même position quant aux rapports entre les formes *savantes* de connaissance de la réalité

<sup>152</sup> Ibid., p. 72. Voir notamment Bruno Latour, une sociologie sans objet?, *Sociologie du travail*, n° 4, 1994 (cité in P. Corcuff, op. cit., p. 72).

<sup>153</sup> À propos de la notion de traduction P. Corcuff écrit: «la notion de traduction (issue des travaux de Michel Serres) est au coeur de leur dispositif théorique. Les acteurs (individuels et collectifs, humains et non humains) travaillent constamment à traduire leurs langages, leurs identités ou leurs intérêts dans ceux des autres. C'est à travers ce processus que le monde se construit et se déconstruit, se stabilise et se déstabilise (entre-définition des acteurs) ». (op. cit., pp. 70-71).

<sup>154</sup> B. Latour et M. Callon proposent une anthropologie symétrique traitant d'une façon égale la société et la nature, les humains et les non-humains, «d'objet de l'investigation n'étant plus la construction sociale, comme chez David Bloor (dont ils s'inspirent dans leurs travaux), mais *la socio-nature* ». (Ibid., pp. 72-73). Consulter aussi à ce sujet la lecture de I. Wallerstein de la réflexion de B. Latour chap. 3 de ce mémoire, ainsi que I. Wallerstein, *The Heritage of Sociology, The Promise of Social Science*, Discours présidentiel au XIV<sup>e</sup> Congrès Mondial de l'Association internationale de sociologie, juillet 1998, 65 p. Il est possible de consulter cet article sur le site internet du centre Fernand Braudel à l'adresse électronique suivante <http://fbc.binghamton.edu/>

<sup>155</sup> Ibid., pp. 70-72.

sociale (propres aux sociologues) et ses formes *ordinaires* (propres aux acteurs): certains insistent sur la «rupture épistémologique»<sup>156</sup> entre les deux alors que d'autres s'intéressent davantage à ce qui les rapproche».<sup>157</sup>

En s'inspirant de la sociologie phénoménologique d'Alfred Schütz<sup>158</sup> (1899-1959), Berger et Luckmann présentent leur travail comme un ensemble de «constructions du second degré»<sup>159</sup>. Il s'agit donc une «modélisation(...) savante(...) à partir des savoirs ordinaires et des interactions quotidiennes entre acteurs, (un ensemble de) constructions de constructions»<sup>160</sup>.

La primauté que donne Bourdieu à la dimension objective de la réalité sociale est, par contre, basée sur une réflexion épistémologique mettant de l'avant la notion de «rupture épistémologique». Bourdieu accorde en effet une grande place à la *réflexivité sociologique* dont le chercheur en sciences sociales doit faire preuve, dans la construction de l'objet de son travail. Ceci implique un retour à sa relation avec cet objet ou un «retour sur soi, sur son activité, sur les outils utilisés ou sur ses rapports avec les enquêtes»<sup>161</sup>. Cette réflexivité sociologique implique, non seulement une rupture avec les

<sup>156</sup> Le concept de rupture épistémologique est issu de la réflexion de Gaston Bachelard (1884-1962). Selon P. Kunzmann, F. -P. Burkard et F. Wiedmann «l'idée de rupture est, en fait, au coeur de l'épistémologie bachelardienne qui professe que (dans l'histoire des sciences) des configurations nouvelles apparaissent et la connaissance objective se développe, non pas parce que des problèmes propres à l'objet d'étude ont été résolus mais grâce à des victoires sur des obstacles épistémologiques, c'est-à-dire sur les entraves et les résistances internes à l'acte même de connaître (l'opinion, l'obsession du général, l'expérience sensible immédiate, la certitude immédiate, l'obstacle substantialiste, etc.). (...) Dans le déroulement de l'histoire des sciences, Bachelard privilégie les fractures: la connaissance s'élabore contre une connaissance antérieure, en détruisant des notions, en reconstruisant, à chaque étape de nouvelles fondations. Ce qui, ainsi, lui permet de mettre en évidence des **coupures épistémologiques**, c'est-à-dire, des ruptures méthodologiques, des changements de concepts et de méthodes à l'intérieur d'une discipline. Fractures, séries: il faut donc découvrir le socle brisé et discontinu sur lequel se bâtit le discours scientifique». (op. cit., p. 229). Voir aussi note n°: 161.

<sup>157</sup> Ibid., p. 20.

<sup>158</sup> Consulter la présentation de la sociologie phénoménologique d'Alfred Schütz dans P. Corcuff, op. cit., pp. 57-58.

<sup>159</sup> En introduisant la sociologie de A. Schütz, P. Corcuff le cite: «Ainsi, les constructions utilisées par le chercheur en sciences sociales, pour ainsi dire, des *constructions au deuxième degré*, notamment des constructions de constructions édifiées par les acteurs sur la scène sociale dont l'homme de la scène dont l'homme de la science observe le comportement et essaie de l'expliquer tout en respectant les règles de procédure de sa science». P. Corcuff ajoute «À la base de la connaissance savante du monde social, il y a donc sa connaissance ordinaire». (Ibid., p. 57).

<sup>160</sup> Ibid., p. 20.

<sup>161</sup> P. Corcuff, op. cit., p. 20. Selon P. Bourdieu, J.-C. Chamboredon et J.-C. Passeron : « la sociologie que chaque sociologue fait de sa pratique sociologique et de son rapport à la sociologie (...) constitue un préalable de l'explication des pré-supposés inconscients (ou conscients) et du même coup d'une intériorisation plus complète d'une épistémologie » (op. cit., p. 107). En effet, en reprenant les notions communes sans les soumettre à la révision, en négligeant de faire la sociologie des conditions sociales et des contextes de l'émergence des concepts qu'il utilise, « le sociologue se condamne à une vision inconsciente de son principe, donc incapable de voir vraiment ce qu'elle voit » (Ibid., p. 108). De même, lorsqu'il « ne subordonne pas toute sa pratique à une mise en question continue de (son) enracinement (social), le sociologue est vulnérable à l'illusion de l'évidence immédiate ou la tentation d'universaliser inconsciemment une expérience singulière » (Ibid.). En fait, « le code que le

«prénotions» du sens commun, avec la «sociologie spontanée», mais aussi une critique de l'intellectualisme<sup>162</sup>, à travers lequel les chercheurs en sciences sociales attribuent, faussement, aux acteurs sociaux un rapport théorique et intellectuel à l'action.

Élias de son côté, avance une réflexion sur le statut scientifique de la connaissance sociologique en définissant la posture du chercheur en sciences sociales comme «engagé dans une dialectique (un va-et-vient et un équilibre) entre engagement et distanciation».<sup>163</sup> En expliquant ces deux notions, Corcuff écrit:

«*Distanciation* car, comme dans toute science, le chercheur visant la rigueur se doit de se démarquer des idées préconçues (les siennes, celle des acteurs qu'il étudie ou plus largement les idées couramment partagées quant au domaine analysé). *Engagement* "car si pour comprendre la structure d'une molécule ou n'a pas besoin de savoir ce que signifie de se ressentir comme l'un de ses atomes, il est indispensable, pour comprendre le mode de fonctionnement des groupes humains, d'avoir accès aussi de l'intérieur à l'expérience que les hommes ont de leur propre groupe et des autres".»<sup>164</sup>

Enfin, Latour et Callon définissent leur travail comme s'inscrivant dans un «relativisme méthodologique», dont Corcuff retient deux principes: le principe d'impartialité et celui de symétrie. Selon lui, le travail de ces deux auteurs s'appuie sur la systématisation de ces deux principes qu'il décrit ainsi en les citant:

«- Le principe *d'impartialité*, "vis-à-vis de la vérité ou de la fausseté, de la rationalité ou de l'irrationalité, du succès ou de l'échec" des constructions scientifiques étudiées; on ne doit pas alors accorder un privilège, au départ de l'analyse d'une controverse scientifique, à celui qui est réputé l'avoir "gagné" et avoir eu "raison" (d'où, par exemple, une impartialité vis-à-vis de Pasteur et de ses

---

sociologue utilise pour (analyser les phénomènes) sociaux s'est constitué au cours d'apprentissages socialement qualifiés et participe toujours du code culturel des différents groupes auxquels il participe » (Ibid.). Puisque « toute taxinomie engage une théorie, un découpage inconscient de ses choix s'opère nécessairement en fonction d'une théorie inconsciente, c'est-à-dire presque toujours d'une idéologie » (Ibid., p. 74 ). Ce qui remet en question les postulats du positivisme et de l'universalisme scientifique des modes de la connaissance moderne.

Mais, «il ne suffit pas de dénoncer l'illusion de la transparence, il faut soumettre le langage qui enferme toute une philosophie à la critique », pour « dissiper le halo sémantique (fringe of meaning comme dit William James) qui entoure les mots les plus communs et (...) contrôler les significations flottantes de toutes les métaphores » (Ibid., pp. 43, 45). Cette rupture peut rester impuissante si elle n'atteint pas la philosophie de la connaissance du social et de l'action humaine qui soutient les évidences; elle ne peut être effective que par « la résistance organisée d'une théorie de la connaissance du social dont les principes contredisent point par point les présupposés de la (...) première » (Ibid., p. 37). La théorie « constitue la condition fondamentale de la rupture et de la construction » (Ibid., p. 96).

<sup>162</sup> P. Corcuff cite P. Bourdieu, définissant cette notion: «l'intellectualisme est inscrit dans le fait d'introduire dans l'objet le rapport intellectuel à l'objet qui est celui de l'observateur». De plus, P. Corcuff remarque que «l'intellectualisme est un objectivisme appréhendant l'action de l'extérieur et en surplomb, comme un objet de connaissance, sans prendre en compte le rapport de l'agent à son action.» (op. cit., p. 37). Un des effets de l'intellectualisme, souligne-t-il, en citant Bernard Lacroix est de «donner a priori aux objets envisagés de l'extérieur et analysés par le sociologue ("l'URSS", "la France", "l'État", "la politique de la ville", "la classe ouvrière", etc.) une homogénéité et une consistance, sur le mode de la chose qu'ils n'ont pas». ( B. Lacroix, *Ordre politique et Ordre social - objectivisme, objectivation et analyse politique*», dans M. Grawitz et J. Leca *Traité de science politique*, Paris, P.U.F, 1985, tome 1, cité in P. Corcuff, op. cit., p. 37.)

<sup>163</sup> P. Corcuff, op. cit., p. 20.

<sup>164</sup> Ibid.; et N. Élias, *Engagement et distanciation - Contributions à la sociologie de la connaissance*, trad., franç., Paris, Fayard, 1993, in P. Corcuff, op. cit., p. 22.

concurrents malheureux); - et, dans son sillage, le principe de *symétrie*, signifiant que "les mêmes types de causes doivent expliquer les croyances "vraies" et les croyances "fausses""<sup>165</sup>

Latour et Callon traitent ainsi de la même manière la vérité et l'erreur, les «vainqueurs» de l'histoire des sciences comme les «vaincus». Pour eux, aucune explication sociologique n'est plus valide qu'une autre, ce sont les «rapports de force»<sup>166</sup> et les capacités de «conviction»<sup>167</sup> mises en oeuvre qui sont décisives à cet égard.

Corcuff identifie une autre ligne de divergence entre les postures des auteurs s'inscrivant dans des perspectives constructivistes, relative à la question de la permanence et de la continuité. Selon lui, ces perspectives «traitent de manière variable la double question, d'une part de la permanence et de la continuité d'un même acteur à travers les différentes périodes de sa vie, et d'autre part, de son unité ou de son éclatement au cours d'un même moment»<sup>168</sup>. Si l'espace social chez Bourdieu, par exemple, est conçu comme pluridimensionnel, étant composé d'une «pluralité de champs définissant chacun des modes spécifiques de domination», les «dispositions durables et transposables» qu'implique l'habitus tendent à former un système, c'est-à-dire à être unifiées entre elles.<sup>169</sup>

D'autres travaux en sciences sociales posent toutefois comme problématique «la double question de la continuité dans le temps et de l'unité dans l'espace de l'individu». Par exemple, au croisement des analyses de George Herbert Mead<sup>170</sup> et d'Erving Goffman<sup>171</sup>, François Dubet<sup>172</sup> met l'accent sur l'idée de l'éclatement du moi. À partir de

<sup>165</sup> Ibid., p. 69.

<sup>166</sup> B. Latour, *Les Microbes*, Paris, Métailié, 1984, p. 11, in P. Corcuff, op. cit., p.73.

<sup>167</sup> M. Callon, *Éléments pour une sociologie de la traduction - La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc*, L'Année sociologique, n° 36, 1986, in P. Corcuff, op. cit., p. 71.

<sup>168</sup> P. Corcuff, op. cit., p. 19.

<sup>169</sup> Ibid., p. 33. Cependant, P. Corcuff souligne que, pour P. Bourdieu, «l'unité et la continuité de la personne à l'oeuvre tendanciellement avec l'habitus ne sont pas en général celles que se représente consciemment et rétrospectivement la personne elle-même (...) mais une unité et une continuité largement non conscientes reconstruites par le sociologue (en fonction de la place dans l'espace des classes sociales, des positions institutionnelles occupées, des expériences successives au sein de différents champs)». (Ibid., pp. 32-33).

<sup>170</sup> «Philosophe pragmatiste américain et psychologue social qui a eu quelques influences sur les diverses formes de sociologie interactionnistes aux États-Unis, a avancé également des pistes intéressantes (en ce qui concerne la double question de la continuité dans le temps et de l'unité dans l'espace de l'individu», notamment à travers son livre *L'esprit, le soi et la société*, trad. Franç., Paris, P.U.F., 1963. ( P. Corcuff, op. cit., pp. 96-97).

<sup>171</sup> Ce sociologue américain (1922-1982) «a focalisé ses investigations sur les interactions de face-à-face de la vie quotidienne (...). Une des questions qui a traversé (s)es différentes recherches (...) concerne l'identité du sujet (...) traitée dans une oscillation permanente entre la position de "l'unité" et celle de "l'éclatement"». Un ouvrage particulièrement intéressant dans cette perspective est *Les cadres de l'expérience*, trad. franç., Paris, Minuit, 1991. ( P. Corcuff, op. cit., pp. 98-99).

<sup>172</sup> F. Dubet, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Le Seuil, 1994, in P. Corcuff, op. cit., p. 103.

la notion d'expérience, qui est pour lui une «manière de construire le réel et surtout de le “vérifier”, de l'expérimenter», il remet en question les notions *d'acteur* et de *système*. Selon lui, «l'acteur est «divisé» et son moi est «“dissocié” dans les tensions entre (les) trois logiques de l'action (l'intégration, la stratégie et la subjectivation)» qu'il repère dans la pluralité des expériences de l'individu. C'est ce qui le mène à mettre aussi en question la notion de système. En fait, pour lui «il n'existe pas d'unité de l'ensemble social (...), chaque logique de l'action renvoie à des éléments autonomes “du” système social», et «la notion de système social ne vaut pas plus que le simple constat d'une coprésence de ces éléments». <sup>173</sup>

Corcuff souligne, par ailleurs, l'existence d'une autre question traitée de manières divergentes dans les perspectives constructivistes: la conception de l'historicité. En effet, «elles ne manifestent pas toutes la même prise de distance à l'égard d'une conception traditionnelle de l'historicité: la vision évolutionniste, c'est-à-dire la vue unidirectionnelle (dans une seule direction) et unidimensionnelle (les différentes dimensions d'une société évoluant globalement dans le même sens) des mouvements de l'histoire».

Dans la pensée d'Élias, par exemple, la notion d'historicité occupe une place centrale. Pour lui, «les hommes, leurs modes de relations et les formes de sensibilité qui leur sont associées sont des produits historiques, dont les caractéristiques varient en fonction des époques». Mais si elle n'est pas finaliste, cette historicité achoppe néanmoins sur quelques pièges de l'évolutionnisme. Corcuff écrit à cet égard:

«Cette historicité n'est pas conçue comme finaliste, c'est-à-dire que l'histoire des sociétés humaines n'est pas orientée vers une fin donnée à l'avance. Pour lui, l'histoire de l'humanité est “née de multiples projets, mais sans projet”, animée de multiples finalités, mais sans finalité. Toutefois, il n'évite pas complètement tous les pièges évolutionnistes, tendant à réduire le mouvement des histoires humaines à une vision unidirectionnelle et unidimensionnelle. C'est cette tentation qui l'amène à défendre “une théorie objective de l'évolution de la société” et à penser l'histoire occidentale à travers la catégorie homogène de “processus de civilisation”». <sup>174</sup>

Dans le mouvement de l'histoire, qu'il tente de décrire en respectant sa dynamique à travers des concepts tels que celui de «configuration»<sup>175</sup>, Élias privilégie la longue durée,

<sup>173</sup> P. Corcuff, op. cit., p. 103.

<sup>174</sup> Ibid., p. 29.

<sup>175</sup> À propos du concept de configuration, F. Dosse écrit: «...son concept central de configuration laisse apparaître des processus de recompositions complexes des éléments antérieurs. Il permet tout à la fois de s'opposer à l'illusion d'invariants transhistoriques et aux surgissements énigmatiques des entreprises discontinuistes. Élias rend possible tout à la fois de penser en terme de continuités et de discontinuités indissociables. Par ailleurs, il permet de

le global et l'unité de ce mouvement. Mais selon Corcuff ceci le rend «moins sensible à l'hétérogène, à l'erratique, au discontinu et au contradictoire dans le travail de l'histoire».<sup>176</sup>

Comme Élias, Anthony Giddens développe une théorie de la structuration<sup>177</sup> qui s'inscrit dans une perspective constructiviste et accorde une place importante à l'histoire et à la dimension temporelle mais, contrairement à lui, il reste très critique à l'égard de l'évolutionnisme. En effet, Giddens tente de sortir des dualismes classiques des sciences sociales (objet/sujet, micro/macro, etc.) à travers une double sociologie des structures sociales et de l'action sans arriver à «penser d'une manière équilibrée les processus de co-production du tout et des parties». Mais si comme Élias la dimension temporelle et l'historicité occupent une place centrale dans son travail, il tient à souligner les dangers de l'évolutionnisme dans une critique dont certains aspects rejoignent les critiques de Raymond Boudon, de Friedrich Nietzsche et de Michel Foucault. Corcuff écrit:

«un des dangers de l'évolutionnisme (tendance à associer la temporalité à une séquence linéaire et à penser l'histoire de cette façon comme si elle était animée d'un mouvement dont la direction est perceptible) est ce qu(e Giddens) appelle "la compression unilinéaire", qui rabat sur une seule ligne d'évolution générale les mouvements propres aux sociétés humaines. Cette direction de l'histoire n'est bien souvent que la généralisation d'un aspect spécifique du travail de l'histoire, qui confond alors "l'évolution générale avec une évolution spécifique". On retrouve ici les convergences avec la tentative de Raymond Boudon pour restituer une place au hasard et au désordre, en mettant en cause les théories à prétentions universalistes du changement, du développement ou de la modernisation. Mais avec sa critique, Anthony Giddens rejoint, par certains aspects, une mise en cause encore plus radicale et systématique des évolutionnismes, formulée, en puisant dans l'oeuvre du philosophe Friedrich Nietzsche (1844-1900), par le philosophe historien Michel Foucault (1926-1984). Michel Foucault cherche, contre les "génèses linéaires" ayant pour ambition de "recueillir dans une totalité bien refermée sur soi la diversité enfin réduite du temps", à redonner toute leur place au discontinu, à l'erratique, à l'hétérogène, au singulier et à l'accidentel, c'est-à-dire à "déployer les dispersions et les différences".»<sup>178</sup>.

À travers le parcours synthétique de Corcuff au sein du constructivisme social, nous avons exploré les questions et les postures théoriques qui sous-tendent des travaux qui se sont, particulièrement, attaqué au problème de la sortie des antinomies traditionnelles des sciences sociales. Bien que non exhaustive, cette exploration limitée par l'objet de notre

---

comprendre la dialectique d'incorporation des contraintes par les individus, le mode d'individuation à l'intérieur d'une même configuration spécifique qui engage tous les niveaux de la situation historique». Donc Élias propose «des modèles d'intelligibilité plus dynamiques, moins figés», (F. Dosse, *L'Empire du Sens: l'humanisation des sciences sociales*, Paris, La Découverte, 1995, 432 p., pp. 112-113).

<sup>176</sup> P. Corcuff, op. cit., p. 29.

<sup>177</sup> Anthony Giddens, *La constitution de la société. éléments d'une théorie de la structuration*, Paris, P.U.F., 1987, in P. Corcuff, op. cit., p. 48.

<sup>178</sup> P. Corcuff, op. cit., pp. 52-53.

travail nous permet de découvrir un espace commun de questions et de problèmes et de dégager un «univers conceptuel de référence» projetant une autre lumière sur la question du statut de notre connaissance. Cette exploration révèle en effet un nouvel usage des notions de vérité scientifique et de réalité.

Si dans la problématique constructiviste, cette réalité tend à être appréhendée non plus comme naturelle ou donnée une fois pour toutes mais comme construite, elle est aussi conçue comme ayant des aspects pluriels. Sont aussi plurielles les vérités scientifiques qui ne visent «elles-mêmes (...) qu'une partie des usages sociaux de la notion de vérité». Elles paraissent, elles aussi, comme historiquement et socialement situées, sans que la notion de vérité, elle-même, cesse de constituer un «horizon régulateur pour le travail scientifique». <sup>179</sup> La reconnaissance de caractère complexe de la réalité et du caractère pluriel de la notion de vérité est à la base de la mise en cause des modes de penser dichotomiques réducteurs qui dominent notre connaissance. La mise en évidence des limites des outils théoriques qui sont issus de ces modes de penser aboutit à une réflexion sur les «domaines de validité» de ces outils, sur leurs «écarts comme leur proximité des contextes d'action», d'où «l'importance accordée à une réflexivité sociologique». <sup>180</sup>

Ainsi, cette démarche théorique «dénaturalise» et «défatalise» ces modes de penser dont « la répétition et la solidification apparaissent assez ruineuses pour la compréhension et l'explication des phénomènes sociaux complexes». Ce qui n'est pas sans lien avec les considérations éthiques et politiques de l'action sociale. <sup>181</sup> Cette dénaturalisation permet en fait de défaire les “fondements naturels des inégalités”, les “lois de l'économie”, le “caractère inéluctable du progrès”, la “seule politique possible”...etc.

L'une des conséquences les plus importantes de cette conception de la réalité, comme socialement construite et plurielle, concerne l'un des paramètres de sa connaissance: le temps. Sa conception a été longtemps dominée par les modes de penser dichotomiques,

---

<sup>179</sup>Ibid., 115-116

<sup>180</sup> Ibid., p. 117.

<sup>181</sup>Ibid., p. 8, 117-118. P. Corcuff écrit«...En historicisant et en dénaturalisant ce qui apparaît “naturel”, nécessaire, “posé là de toute éternité”, la sociologie défatalise, selon le mot de Pierre Bourdieu. Certes la sociologie nous montre que tout n'est pas possible du fait des contraintes (extériorisées et intériorisées) nées du travail socio-historique antérieur, mais “ce que le monde social a fait, le mode social peut, armé de ce savoir, le défaire”.» (P. Bourdieu, Questions de sociologie, Paris, Minuit, 1980, p. 46, in P. Corcuff, op. cit., p. 118).



opposant un temps subjectif ( objet en soi) à un temps subjectif (objet pour soi), ou un temps plus réel à un temps moins réel. Mais la remise en cause de ces vieilles dichotomies offre une piste pour penser le temps autrement. Comme un «symbole social» (Élias) remplissant plusieurs fonctions et résultat d'une long processus d'apprentissage, ou comme intégré dans un récit (Paul Ricoeur) qui reconstruit la trame de l'histoire, la rend possible et lui procure un sens (signification et direction).

### **3- 4- Le temps au-delà des modes de penser dichotomiques: le temps comme symbole social et le temps raconté.**

Selon Élias, «le temps n'existe pas en soi, il n'est ni une donnée objective comme le soutenait Newton, ni une structure a priori de l'esprit humain comme le soutenait Kant. (Il) est avant tout un symbole social résultat d'un long processus d'apprentissage », contrairement à ce qui est posé dans les différentes polémiques sur la nature du temps où il est présenté comme une donnée naturelle.<sup>182</sup> Se sont les tentatives traditionnelles de résoudre le problème sur le plan philosophique qui expliqueraient notre incapacité à prendre en compte les fonctions d'orientation et de régulation sociale de ce symbole, ainsi que les difficultés rencontrées dans notre réflexion sur ce paramètre important de la réalité. Ces tentatives seraient préoccupées par la question de savoir si c'est la nature du sujet, situé à un point zéro de la connaissance (*tabula rasa* intellectuelle), qui joue un rôle décisif dans la construction des représentations humaines ou c'est celle de l'objet (monde extérieur). Mais pour Élias, l'individu n'a pas la capacité de forger tout seul le concept de temps. Il écrit:

« Celui-ci comme l'institution sociale qui en est inséparable, est assimilé par l'enfant au fur et à mesure qu'il grandit dans une société où l'un et l'autre vont de soi. (...) La transformation de la contrainte exercée de l'extérieur par l'institution sociale du temps en un système d'autodiscipline embrassant toute l'existence d'un individu illustre de façon saisissante la manière dont le processus de civilisation contribue à former les *habitus*<sup>183</sup> sociaux qui sont partie intégrante de toute structure de personnalité. »<sup>184</sup>

<sup>182</sup> N. Élias, op. cit., p. 166 et passim.

<sup>183</sup> Si P. Bourdieu et N. Élias utilisent la notion d'*habitus* dans le même sens, Selon P. Corcuff la définition qu'en donne le premier (Cf. note n°: 146) est plus précise que celle qu'en donne le deuxième. En effet, ce «vieux terme d'origine la latine (...) est pour Norbert Élias une "une empreinte" sociale sur la personnalité, un produit des différentes configurations au sein desquelles un individu agit » (P. Corcuff, op. cit., pp. 32, 28).

<sup>184</sup> Ibid., pp. 16-17.

Pour démontrer l'enracinement social du concept de temps et remettre en question l'évidence des postulats qui dominent notre réflexion sur sa nature, Élias propose une théorie évolutionnaire des symboles et du savoir humains. Cette théorie repose sur l'hypothèse que « notre savoir est le résultat d'un long processus d'apprentissage qui n'a pas eu de commencement dans l'histoire de l'humanité. Tout individu, si grand que puisse être son apport créateur, construit à partir d'un fonds du savoir déjà acquis qu'il contribue à augmenter »<sup>185</sup>. Il n'en va pas autrement pour ce qui est de la connaissance du temps. Celle-ci n'est pas isolable de notre expérience du monde et se modifie avec elle.

Tout cela doit contribuer à modifier la conception des rapports entre individu, société et nature, affirme Élias. Une réflexion sur le temps devrait remettre en question l'image d'un individu comme un être isolé face à la totalité de l'univers et qui se comporte en conséquence, ainsi que celle où la société et la nature seraient séparées. Il faut corriger l'image d'un « univers hermétiquement clos » pour reconnaître l'imbrication mutuelle et l'interdépendance entre nature, société et individu comme trois niveaux du même processus d'intégration.

Dans ce processus, la particularité du temps repose selon Élias sur le fait qu'il est « la représentation symbolique d'un vaste réseau de relations qui réunit diverses séquences de caractère individuel, social ou purement physique » qui renvoient aux diverses fonctions que peut remplir le temps<sup>186</sup>. Ainsi, « le temps ne se laisse pas commodément ranger dans l'un des tiroirs conceptuels où on classe encore aujourd'hui les objets de ce type ». L'opération de datation et de détermination du temps ne renvoie ni au « décalque conceptuel » d'un flux existant objectivement ni à une forme d'expérience commune à l'ensemble des hommes et précédent tout contact avec le monde »<sup>187</sup>. En fait, la

---

<sup>185</sup> Ibid., p. 11.

<sup>186</sup> Selon N. Élias, comme beaucoup d'autres symboles sociaux, le temps peut remplir simultanément plusieurs fonctions. En effet, « le concept du temps et le vocable qui le désigne constituent ensemble un exemple de symbole à fonction communicative. (...) La personne qui produit le motif sonore « temps » peut s'attendre à ce que le récepteur du message, à condition qu'il appartienne à une société d'une même langue, y associe le même motif mémoriel, du fait qu'il aura souscrit à la même convention ». De même, le temps comme symbole peut jouer le rôle d'instrument d'orientation. Les physiciens se servent du symbole « temps » de cette manière, mais aussi « au-delà le cadran d'une horloge de gare montre qu'on a ici affaire à un instrument d'orientation institutionnalisé au niveau social ». Enfin, « à la fonction de moyen d'orientation remplie par le temps s'en ajoute une autre, celle d'un instrument de régulation de la conduite et de la sensibilité humaines ». (op. cit., pp. 39-40).

<sup>187</sup> Ibid., pp. 20, 14.

représentation que nous avons du temps «repose à la fois sur des processus physiques - peu importe qu'ils soient façonnés par les hommes ou indépendants d'eux - et sur des observateurs capables d'embrasser du regard, de réunir dans une synthèse conceptuelle ce qui se présente en succession »<sup>188</sup>.

L'explication de ces divisions apparentes qui s'imposent aux discussions relatives au temps et qui traversent l'ensemble de notre univers symbolique passe par la compréhension de la détermination du temps sous l'angle de son évolution sociale à long terme, soutient Élias. Si on examine l'évolution de la chronologie et de ses instruments, nous constatons qu'il est

« plus facile de dégager la signification du «temps» si l'on comprend que la division de l'univers en une "nature", domaine des sciences physiques, et en des sociétés humaines, domaine des sciences sociales ou humaines, qui donne l'illusion d'un monde coupé en deux, est un artefact produit par un développement aberrant à l'intérieur de la science. Le concept de "nature" est aujourd'hui déterminé dans une large mesure par la forme et la signification sociales que lui ont données les sciences de la nature (...) qui ne s'intéressent qu'à un secteur limité de l'univers »<sup>189</sup>.

L'examen de l'évolution de la chronologie et de ses instruments montre selon lui que la prééminence du point de vue naturaliste est relativement récente. Cette prééminence est reliée à celle des sciences physiques dont l'essor et l'importance sociale ont contribué à faire apparaître le temps comme une donnée évidente inscrite dans le système vaste de la nature soumis à des lois universelles. Jusqu'à l'époque de Galilée, qui a défini l'objet de la physique moderne comme étant un système de relations quantifiables, la conception du temps était centrée sur des communautés humaines, le temps servait essentiellement de moyen d'orientation dans l'univers social et de mode de régulation de leur existence. Mais l'essor des sciences physiques et leur prépondérance a fait graduellement du «temps physique», qui n'est que dérivé du «temps social», le «prototype du temps» en général, relevant du domaine de compétence du physicien, alors que toute autre réflexion sur le temps est qualifiée de métaphysique.

Ce passage d'une chronologie centrée sur l'homme à une chronologie centrée sur la nature marque aux yeux d'Élias « l'une des premières étapes d'un long processus de conceptualisation dont les résultats sont aujourd'hui fossilisés » et passent pour évidents

---

<sup>188</sup> Ibid., pp. 13-14.

<sup>189</sup> Ibid., p. 14.

à cause de la réification de la fonction instrumentale des lois universelles, qui sont une « représentation symbolique des séries de changements par des lois immuables ou des abstractions assimilables à des lois »<sup>190</sup>. C'était l'un des premiers pas sur la voie de cette conceptualisation scindant l'univers en deux, qui domine notre pensée et notre langage au point de passer pour un axiome universel et qui classe les événements en naturels ou sociaux, objectifs ou subjectifs, physiques ou humains...etc. En réalité, ces dichotomies qui représentent des lignes secrètes d'affrontement sont une généralisation abusive faite à partir de l'évolution des sciences modernes de la nature. Elles reflètent une hiérarchie de statuts dans les sciences, le *rapport de forces* entre spécialistes des diverses disciplines qui s'était établi à ce stade.<sup>191</sup> Les recherches sur les problèmes du temps demeureront, dès lors, bloquées tant qu'elles seront conduites dans l'optique de l'opposition conceptuelle qui découle de la répartition des disciplines scientifiques actuellement prévalante et tant que le caractère construit du temps, dans le sens de son enracinement social n'est pas considéré.

Mais si Élias prend ses distances avec l'universalisme scientifique et philosophique sous l'angle duquel le problème de la détermination du temps est souvent traité, il ne prend pas pour autant le parti du relativisme historique. En effet, bien qu'il reconnaisse le rôle de la représentation du passé sous la forme de l'histoire dans l'enrichissement de nos connaissances, il conteste le postulat implicite du code traditionnel du travail historique selon lequel l'étude et la description narrative intensive des détails dans des périodes relativement courtes du passé représenterait « la manière unique et définitive d'explorer le passé humain et de construire des modèles symboliques du passé et du présent qui soient cohérents et vérifiables ». <sup>192</sup> Ces exposés narratifs pourraient selon Élias être utiles en tant qu'hypothèses provisoires sur certaines connexions entre les divers fragments du passé, mais leur utilité serait supérieure s'ils étaient inscrits dans un « cadre de référence

---

<sup>190</sup> Ibid., p. 142

<sup>191</sup> N. Élias écrit à cet égard: « ces dichotomies reflètent l'inégal développement de notre savoir et l'éclatement de la recherche en spécialités académiques apparemment sans lien les unes avec les autres. C'est ainsi que la nature a été associée au domaine des sciences exactes, notamment les sciences physiques, tandis que la réalité humaine en ses diverses manifestations - société, culture, expérience, etc.- était mise à l'écart comme ce qui justement n'appartiendrait pas à la nature. Pourtant l'humanité, c'est-à-dire la culture, la société ne sont pas des objets isolés de la nature; celle-ci n'aurait pas comme objet une existence détachée des sujets. De même, le temps social et le temps physique sont imbriqués l'un dans l'autre ». (Ibid., p. 96).

<sup>192</sup> Ibid., p. 211.

commun, unitaire, qui serait à la fois englobant et vérifiable »<sup>193</sup>. Ce cadre de référence rattacherait les unes aux autres ces différentes histoires et permettrait d'établir des comparaisons entre elles et de retracer leurs transformations à « long terme ».

En se basant sur un modèle évolutif et comparatif à long terme, Élias propose ainsi une étude du développement de la mesure et de l'expérience du temps qui présente quelques éléments essentiels d'une théorie évolutionnaire des symboles humains, une théorie sociologique du savoir et de l'activité de connaissance. Selon lui, elle est sociologique « dans la mesure où le sujet du savoir n'est plus l'individu mais le flot innombrable des générations ou si l'on veut l'évolution de l'humanité. Un tel changement de notre horizon intellectuel rend caducs maints concepts familiers ou en amoindrit l'importance »<sup>194</sup>.

En ce sens, l'accent qu'il met sur le caractère construit de notre découpage du temps et de nos concepts d'une façon générale permettent de dépasser la fausse alternative entre sujet et structure (dualisme sujet/objet). Cela permet aussi de dépasser le faux choix entre l'absolutisme scientifique et philosophique et le relativisme historique (les « invariants transhistoriques ») et les « surgissements énigmatiques des entreprises discontinuistes ». Ce qui « rend possible à la fois de penser en termes de continuités et de discontinuités »<sup>195</sup>.

Une autre façon de dépasser les modes de penser binaires dans la réflexion sur le temps est de concevoir son déroulement comme inséré dans un récit. Ce rapport essentiel du récit au temps a été démontré par Paul Ricoeur<sup>196</sup>. En effet, ce philosophe constate que « toutes les spéculations théoriques (...) achoppent sur le problème de la définition de la nature du temps ». Le choix étant impossible entre temps subjectif et temps objectif, il développe une approche originale du temps qui le relie à l'activité

---

<sup>193</sup> Ibid.

<sup>194</sup> Ibid., p. 35.

<sup>195</sup> F. Dosse, *L'empire du sens: l'humanisation des sciences sociales*, op. cit., pp. 112-113). F. Dosse évoque cet avantage de la pensée de N. Élias en examinant le concept central de configuration. (Cf. note n°: 175). Si dans sa réflexion sur le temps dans son livre *Du temps* (op. cit), ce concept n'est pas explicitement utilisé, son sens est omniprésent dans la problématique qui sous-tend cette réflexion.

<sup>196</sup> P. Ricoeur, *Temps et récit*, op. cit.

narrative. Selon lui, «la “structure aporétique du temps” (est une) source de l’angoisse profonde de l’homme, à laquelle il n’y a pas de réponse possible hors du récit»<sup>197</sup>. Il écrit:

«La spéculation sur le temps, est une ruminant inconclusive à laquelle seule réplique l’activité narrative. Non que celle-ci résolve par suppléance les apories. Si elle les résout, c’est dans un sens poétique et non théorique du terme. La mise en intrigue (...) (du récit) répond à l’aporie spéculative par un faire poétique capable (de l’)éclaircir. »<sup>198</sup>.

Ce récit rend acceptables les «faits et les méfaits du temps» en proposant une «médiation imparfaite» entre le passé, le présent et l’avenir ou «entre les trois dimensions de l’attente, de l’avenir et de la force du présent». En fait, le récit «assure la présentification de l’absence» dans la mémoire<sup>199</sup>, «justifie l’actuel» et annonce le futur. Donc il assure à l’histoire sa légitimité en «harmonis(ant) les épisodes du grand Tout d’une histoire doté d’un sens -signification et direction»<sup>200</sup>.

Ce lien essentiel entre le récit et le temps permet ainsi de dépasser la fausse question de l’existence a priori d’un temps subjectif ou objectif. En ce sens, le temps n’existerait et ne deviendrait humain, d’une certaine manière, que raconté.

Cette reconnaissance du caractère construit du temps a des conséquences qui sont d’une grande importance épistémologique. Elle ouvre en effet la voie à la légitimation d’une pluralité des temps et rend ainsi caduque la dichotomie subjectif/objectif (ou continu/discontinu) selon laquelle le temps est classiquement traité. Si le temps se présente comme un paramètre important de connaissance de la réalité, le statut même de cette connaissance s’en trouve modifié. Ce qui remet aussi en question la tendance dominante dans le débat entourant ce problème (la connaissance) à chercher des concepts unitaires susceptibles de réduire la complexité de la réalité à un modèle unique.

<sup>197</sup> Michel Lussault, Renouveler le dialogue, *EspacesTemps*, n°: 68-69-70, 1998, pp. 31-44, p. 38.

<sup>198</sup> Paul Ricoeur, op. cit., t. 1, p. 24, in M. Lussault, loc. cit., p. 38.

<sup>199</sup> M. Lussault écrit à ce propos: «La narration assure la présentification de l’absence, l’insertion dynamique dans l’actualité d’une action(..), des époques disparues (...). Le récit assure là la fonction première de la représentation, “énonciation puissante d’une absence”(…) Par là même, le récit apaise donc le scandale de la disparition, puisqu’il crée une chaîne solidaire, celle de l’existence (du groupe humain) qui survit à la labilité et qui en garde la mémoire... » (Ibid.)

<sup>200</sup> P. Ricoeur, op. cit., t. III, p. 457, in A. Adde, op. cit., p. 58.

**Conclusion: Les présupposés théoriques du travail de Wallerstein, une première analyse.**

L'examen des dispositions épistémologiques qui se dégagent des débats autour des problèmes que nous avons explorés au long de ce chapitre, permettent de saisir la logique qui se trouve derrière la construction d'approches théoriques telles que celle des «systèmes-mondes». Les problèmes identifiés dans ces débats sont justement à la base du projet théorique proposé par Immanuel Wallerstein. Nous citerons ici quelques points de convergence dont nous mettrons en lumière les manifestations au cours de notre reconstruction de la structure conceptuelle de cette approche théorique proposée pour l'analyse du social-historique (chapitre 3).

La construction de cette structure conceptuelle est en effet basée sur une critique des modes dominants d'analyse de la réalité socio-historique qui s'attaque au problème du rapport entre ces modes d'analyse et la réalité qu'ils déchiffrent. Cette critique s'attache à remettre en question l'évidence de leurs hypothèses en les dénaturalisant et en les défatalisant à travers l'accent mis sur leur caractère construit, leur enracinement social et leur historicité. Dans sa critique de ces hypothèses, Wallerstein part de présupposés qui rapprochent les positions qu'il adopte de celles que quelques unes des perspectives théoriques explorées adoptent quant aux problèmes épistémologiques décrits.

Confronté à des dilemmes de méthode tels que ceux que nous avons décrits dans sa réflexion sur la genèse et le développement du monde contemporain, Wallerstein tente de répondre à la question principale qui préoccupe Ferret: qu'est-ce qui fait qu'un particulier est le même (identité) à travers le temps malgré les changements qu'il peut subir? En ce qui concerne cette question qui se trouve au fondement de toute démarche théorique et qui cherche à savoir s'il y a un sens à parler d'un seul et même particulier qui continue à exister à travers les changements dans le temps, Wallerstein adopte une position qui se rapproche de celle de Ferret, ainsi que de Watzlawick, Weakland et Fish. Il construit la structure conceptuelle de la théorie des systèmes-mondes sur l'idée que la permanence et le changement ne sont pas incompatibles. Ceci se traduit par le choix de son unité d'analyse, le système historique - avec ses trois variantes: les mini-systèmes, les économies-mondes et les empires-mondes -, par sa description du fonctionnement de

l'économie-monde capitaliste (rythmes cycliques et tendances séculaires), par la méthode de travail qu'il propose (science sociale historique)...etc., comme le montrera le troisième chapitre de ce mémoire.

De même, Wallerstein identifie comme décisive la question cruciale des limites décrite par Ferret et que pose aussi le problème du découpage d'une unité d'analyse. Il aborde cette question à travers la définition qu'il donne à une économie-monde, comme système fondé sur «une division axiale du travail faisant appel à des processus de production intégrés». Cela lui permet de définir les zones géo-économiques ce qui se trouvent à l'intérieur de ce système-monde et celles qui ne lui appartiennent pas.<sup>201</sup> Ces limites peuvent selon lui changer à travers le temps sans modifier l'identité de ce système historique tant que cette définition reste valable. En traitant du «capitalisme historique» qui est l'objet de son analyse, Wallerstein cherche ainsi à démontrer que l'économie-monde (née au XVI<sup>e</sup> siècle) est toujours le même système historique qui organise le monde et qui est la scène de ses changements, malgré les transformations qu'elle a connues et même si ses limites spatiales se sont étendues à l'échelle de la planète. Il s'attache à mettre en lumière les éléments de continuité et de similitude<sup>202</sup> qui font l'identité de ce système historique au cours de son évolution, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Les transformations actuelles de notre monde ne peuvent être saisies que dans leur inscription dans l'histoire de l'économie-monde capitaliste, nous dit-il<sup>203</sup>.

Comme Ferret, Wallerstein pense qu'identité et changement sont compatibles. Les deux auteurs distinguent ce genre de changement de celui qui ne préserve pas l'identité. En effet, il y a selon Wallerstein des changements qui ne constituent pas des phénomènes conjoncturels de l'ordre de la reproduction des structures du système historique, mais qui sont structurels et qui mettent fin à la continuité du système dans «la longue durée»,

<sup>201</sup> I. Wallerstein, Système mondial contre système-monde: le dérapage conceptuel de Frank, in *Sociologies et sociétés* Ibid., pp. 219-222., p. 221. Consulter aussi le débat: I. Wallerstein/Frank au sujet de la définition des limites de l'économie-monde (Ibid., pp. 207-222.), ainsi que la description qui en est faite au troisième chapitre de ce mémoire.

<sup>202</sup> I. Wallerstein, Vers une recomposition des sciences sociales, *EspacesTemps*, n°: 29, 1985, pp. 36-42, p. 38.

<sup>203</sup> «...we seek to assess what happened in the world-system between 1945 and 1990, in order to make plausible projections about the trajectory of the world-system in the next twenty-five to fifty years. The years 1945-1990, however, cannot be appropriately appreciated without understanding that they are merely the latest period in the long history of the modern world-system, a historical social system which originated in the sixteenth century», (Terence Hopkins et I. Wallerstein [coordination de], *The World-System: Is There a Crisis?*, in *The Age of Transition: Trajectory of the World-System 1945-2025*, london, Zed Books, 1996, 278 p., pp. 1-10, p. 2).



c'est-à-dire qui brisent son identité, modifient les règles du jeu et produisent du radicalement nouveau. Les structures définissent l'identité du système mais elles ont une histoire, explicable elle-même en termes de structures. Elles ne sont pas éternelles mais ont une durée de vie limitée dans le temps (caractère historique et systémique de son unité d'analyse, son fonctionnement selon des rythmes cycliques maintenant et reproduisant son équilibre et des tendances séculaires l'éloignant de cet équilibre).<sup>204</sup>

L'exploration du problème de l'identité à travers le temps nous permet ainsi de comprendre que le choix du concept de système historique proposé par Wallerstein comme unité d'analyse des phénomènes socio-historiques, est basé sur une critique des dichotomies issues des paradoxes liés à ce problème et représente une certaine façon de concilier permanence et changement en dépassant les modes de penser binaires (histoire/système, continuisme/discontinuisme, etc.). Ce concept correspond à un autre découpage du monde visant à mieux rendre compte des réalités complexes (contradictions, crises, déséquilibres, transition...etc.) de notre monde qui ne peuvent être appréhendées à partir des dichotomies réductrices ni par les concepts réifiantes imposés par ces modes de penser.

Par ailleurs, la construction de la structure conceptuelle de l'approche des systèmes-mondes et le choix de l'unité de l'analyse qui est à son centre, sont fondés sur une certaine position adoptée par Wallerstein en ce qui concerne la question du statut de nos découpages du monde. L'examen des deux positions classiques quant à cette question (réalisme/idéalisme) nous permet de saisir l'importance et les conséquences du choix que fait Wallerstein à cet égard. Sur cette question, il adopte une position qui s'éloigne de ces deux options classiques et se rapproche plutôt de celle du «constructivisme social». L'espace commun de questions et de problèmes exploré dans la description de cette option épistémologique, permet de dégager un univers conceptuel de référence dont les éléments se retrouvent au fondement de la démarche théorique de Wallerstein.

En ce sens, la critique à laquelle Wallerstein soumet les postulats dominants de l'épistémologie moderne de la connaissance reflète une vigilance épistémologique qui l'incite à soumettre sa pratique et son objet d'analyse à une «réflexivité sociologique». Il

---

<sup>204</sup> Ibid., p. 8.

remet ainsi en question l'évidence des présupposés de cette épistémologie et la vision dans laquelle ils s'insèrent en mettant l'accent sur leur enracinement social et en essayant d'éviter un «intellectualisme» qui substitue à l'objet réel une conception «rationalisante» n'existant que dans l'esprit du spécialiste.

Le passage suivant met particulièrement en lumière la perspective du constructivisme social sous-jacente à ses analyses:

«It seems to me that the social facts with which we deal are social in two senses: they are shared perceptions of reality, shared more or less by some medium-large group but with different shadings for every individual viewer. And they are socially constructed perceptions. But let us be clear. It is not the analyst whose social construction of the world is of interest. It is that of the collectivity of actors who have created social reality by their cumulated actions. The world is as it is because of all that has preceded this moment. What the analyst is trying to discern is how the collectivity has constructed the world using of course his own socially constructed vision.»<sup>205</sup>

Mais comme les tenants du constructivisme social, il n'adopte pas la position du relativisme constructiviste de certaines approches qui vont jusqu'à nier l'existence de la réalité en soutenant qu'elle n'est que le produit de nos constructions. Il s'attaque à ce relativisme et tient à en distinguer sa conception de la réalité en écrivant:

«A real world exist, indubately. If it doesn't exist we don't exist, and that is absurd. If we don't believe this we should not be in the business of studying the social world. Solipsists cannot talk even to themselves, since we are all changing at each instant, and therefore, if one adopts the standpoint of a solipsist, our own views of yesterday are as irrelevant to our created visions of today as are the views of others. Solipsism is the greatest of hubris, greater even than objetivism. It is the belief that our ratiocinations create what we perceive and that we thereby perceive what exists, that we have created. But, on the other hand, it is also true that we can only know through our vision of it, a collective social vision no doubt, but a human vision nonetheless. This is obviously as true of our vision of the physical world as it is of our vision of the social world. In that sense, we all depend on the glasses with which we engage in this perception».<sup>206</sup>

En outre, sa critique des concepts qui se présentent comme évidents est fondée sur une mise en cause des «tendances substantialistes»<sup>207</sup> associées à nos usages courants du langage et écartées par le constructivisme social (ex: Élias) comme obstacle à la compréhension de la réalité. La remise en question des hypothèses et des concepts qui en sont issus amène Wallerstein à adopter une méthode socio-historique qui conçoit ces concepts comme des processus. Loin d'être immuables et figés, nos outils conceptuels sont relationnels (ex: définition des classes sociales) et socialement construits et nos

<sup>205</sup> I. Wallerstein, *The Heritage of Sociology, The Promise of Social Science*, loc. cit., pp. 51-52.

<sup>206</sup> Ibid., pp. 52-53.

<sup>207</sup> Cf. Note n°: 141. Consulter aussi chapitre 3 pour voir sa critique de la conception idéalisée et réifiante du capitalisme et de la modernité.

hypothèses sont historiquement contingentes. L'accent sur l'historicité de nos modes de penser, qui rapproche les positions théoriques de Wallerstein de celles qui sont adoptées dans les perspectives du constructivisme social, lui permet ainsi de dénaturiser et défataliser le monde social.

Mais s'il s'oppose, comme Norbert Élias d'ailleurs, à l'absolutisme qui caractérise les généralisations théoriques sur lesquelles nos concepts sont construits, tout comme lui il n'adopte pas la position du relativisme historique (de l'histoire historisante). Il pense que les événements historiques s'intègrent dans la longue durée et sont explicables par ses structures.

La place centrale qu'il accorde à la temporalité et à l'historicité ne l'amène pas, par ailleurs, à tomber dans l'historicisme ou l'évolutionnisme. Ce qui motive en grande partie sa critique des approches théoriques dominantes à l'étude du social historique, c'est sa remise en question de la vision unilinéaire et simplificatrice (comme Giddens) qui leur est sous-jacente et qui leur est imposée par le modèle évolutionniste et mécanique du déroulement temporel. Cette conception du temps s'inscrit selon lui dans une épistémologie historiquement contingente, résultat d'un contexte socio-historique et d'une lutte pour la légitimité entre modes du savoir dont les conséquences ont été codifiées dans la pensée du XIX<sup>e</sup> siècle.

Au temps univoque, qui se déploie «en tant que simple déroulement chronologique» dans un cours linéaire et selon une froide mécanique (principe extérieur à la société et échappant aux hommes), Wallerstein substitue une conception du temps comme socialement construit, s'insérant dans une méta-histoire et se déployant selon des rythmes différents unifiés dans la longue durée. Ainsi, si l'épistémologie classique semblait nous donner le choix entre une historicité banalisée dans le modèle universaliste de la connaissance qu'elle implique et entre une historicité radicalisée et irréductible du travail historique traditionnel ou de l'historicisme réduisant le cours de l'histoire à un déroulement unidirectionnel et unidimensionnel (le progrès), Wallerstein élargit l'éventail des choix temporels et construit son approche en partant de l'idée de la pluralité des temps.

C'est contre la cristallisation des résultats de la lutte épistémologique dont la conception du temps porte les traces, que Wallerstein réagit en remettant en question les présupposés de l'épistémologie dominante des modes de la connaissance. Cette réaction est à situer dans le mouvement général de résistance à l'hégémonie de cette épistémologie et de contestation de la conception particulière du temps qu'elle implique. Les origines de la théorie des systèmes-mondes sont en fait à situer parmi les manifestations de cette réaction qui s'expriment à travers des approches théoriques dont les influences sur la structure conceptuelle de cette théorie sont nombreuses. Cela rend nécessaire un examen plus approfondi de ce en quoi la théorie des systèmes-mondes constitue «une réponse, une critique, une maturation relativement à des états antérieurs»<sup>208</sup>. Ce qui permettra de reconstituer plus précisément le jeu de ses concepts et de discerner avec une plus grande exactitude la nature des obstacles qu'elle identifie comme engendrés par les modes d'analyse qu'elle soumet à la critique.

---

<sup>208</sup> G. G. Granger, loc. cit., pp. 113-114.

## CHAPITRE 2.

### LE TRAITEMENT DU TEMPS ET L'HÉRITAGE INTELLECTUEL DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

Examiner les origines théoriques de l'approche des systèmes-mondes nous mène à chercher à saisir ce à quoi elle réagit dans sa critique de l'épistémologie dominante de la connaissance. Cela implique au préalable une exploration du consensus autour du traitement du temps dans l'épistémologie qui domine ces modes d'analyse, des paradoxes engendrés par ce traitement particulier du temps («deshistoricisation» des concepts et historicisme<sup>209</sup> des grandes théories) et des perspectives théoriques qui expriment ce traitement...etc. De même, cet examen des origines théoriques de l'approche des systèmes-mondes nécessite l'exploration des transformations que la conception du temps a subi et qui s'inscrivent dans un mouvement de déconstruction/reconstruction théorique du stock conceptuel de l'épistémologie héritée du XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, c'est contre la conception particulière du temps que cet héritage nous impose, contre les «choix spatio-

---

<sup>209</sup> Le terme "historicisme" a plusieurs significations et usages, Georg G. Iggers écrit à ce propos: « In the last few years a considerable number of books and articles have appeared in Germany, the United States, and Italy on the topic of historicism. There is, However no consensus in this literature on the meaning of the term. Thus three different discussions have been carried on simultaneously, pursuing different themes and only occasionally intersecting. A number of writings have dealt with the so-called "crisis of historicism" in the context of the late nineteenth and the early twentieth centuries. Here historicism has come to be identified with relativism and loss of faith in the values of modern Western culture. This relativism has been considered a permanent aspect of intellectual life under the conditions of the modern world. A very different literature has identified historicism more narrowly with the historiographical outlook and practices of nineteenth - and to an extent twentieth-century scholarship in the human sciences. Finally the term "New Historicism" has been used recently in a still different context by literary and cultural critics in America. » ( Georg G. Iggers, *Historicism: the History and the Meaning of the Term*, in *Journal of the History of Ideas*, v. 56, n°: 1, January 1995, pp.129-152). Dans notre exposé, ce terme est utilisé dans son sens général décrivant la pensée du XIX<sup>e</sup> siècle ainsi décrit par J. Russ: « ....désigne l'idée que l'histoire et le devenir conduisent l'humanité, soit vers une fin, soit vers un état supérieur de culture et de rationalité (Cf. Les conceptions de Hegel, voire de Marx). Désigne, en particulier (sens aussi valable pour la présente analyse) chez Karl Popper, la croyance (critiquée par ce philosophe) en un destin de l'histoire humaine, parvenant nécessairement, à travers un certain nombre d'étapes et de phases, à travers des lois de l'évolution, à un but qui serait l'objet de prédictions absolues (évolutionnisme). » (*La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 447). Pour une bibliographie détaillée sur l'histoire de ce terme, consulter Georg G. Iggers, loc. cit., p. 129.

temporels» qui organisent la vision dominante du monde que Wallerstein réagit, dans sa mise en cause de l'épistémologie sous-jacente aux modes d'analyse ainsi que de la conception classique de la science qui les fonde. Mais avant d'entreprendre une telle exploration, examinons ce qui caractérise cette conception de la science qui s'inscrit dans l'héritage intellectuel du XIX<sup>e</sup> siècle.

### **1- La conception classique de la science et le projet inhérent à la modernité: l'héritage intellectuel du XIX<sup>e</sup> siècle.**

Deux idées sont généralement identifiées comme centrales dans cette conception de la science: la distinction fondamentale entre la nature et les humains et le projet newtonien d'une science universelle construite sur le modèle de la Mécanique céleste.

La première idée, qui définit le projet même de la modernité, est basée sur le dualisme cartésien ou sa «théorie des deux substances»: la *res cogitans* et la *res extensa*, séparant la matière et l'esprit, le monde physique et le monde social et spirituel. En effet, selon Descartes «les corps sont soumis à l'action des lois naturelles et mécaniques (...). Mais l'esprit lui, est libre»<sup>210</sup>. La deuxième idée caractéristique de cette conception de la science est fondée sur le modèle de la mécanique newtonienne selon lequel les faits de la nature sont mesurables quantitativement et descriptibles selon les relations présentées sous forme de lois universelles relevant d'une connaissance idéale qui atteint la certitude. Dans ce sens, «dès lors que les conditions premières sont données tout est déterminé». Ce qui définit la nature comme «un automate que nous pouvons contrôler»<sup>211</sup>.

Ce «désenchantement» du monde, dont le principe d'intelligibilité réside désormais dans la nature et ne lui est plus transcendant, puise sa signification au sein de la pensée moderne dans l'héritage des Lumières. Cet héritage emblématique de la modernité pose la possibilité pour l'individu - pilier et valeur suprême du projet de la modernité - de penser d'une manière autonome et libre en s'émancipant de l'Église et de la tradition. La pensée moderne se définit en effet comme une rupture avec la tradition, comme

<sup>210</sup> P. Kunzmann, F. -P. Burkard et F. Wiedmann, op. cit., p. 107.

<sup>211</sup> Ilya Prigogine, *La fin des certitudes*, Paris, Odile Jacob, 1998, 228 p., p. 20. Selon I. Prigogine la conception de la nature comme étant passive et soumise à des lois déterministes est une spécificité de l'Occident. En Chine et au Japon, «nature» signifie «ce qui existe par soi-même». ».(Ibid.).

affirmation de l'autonomie de l'individu face aux «mystères supposés du monde»<sup>212</sup>. C'est par l'usage de la raison que l'individu exerce sa liberté pour connaître la structure de la réalité et décoder ses lois nécessaires en la décomposant en ses éléments simples afin de trouver une solution rationnelle pour toutes les questions. Le développement de la science moderne est ainsi placé sous la dépendance de «l'analyse»<sup>213</sup>.

Conçues comme un reflet des structures de l'esprit, les mathématiques sont une voie excellente de la connaissance du réel (déduction). Quant à la démarche mécaniste des sciences de la nature, elle rend possible sa rationalisation à travers son explication quantitative en ordonnant les objets et les phénomènes singuliers de l'expérience sensible (induction). Cette explication fonctionne de manière strictement causale, c'est-à-dire sans «hypothèses inutiles», sans se préoccuper de l'essence des choses ni de leurs origines. D'où un refus de tout recours à la transcendance et une recherche de principes auto-organiseurs du monde qui s'exprime par l'édification de systèmes et l'adoption de l'approche des invariants transhistoriques ou universels rendant compte de l'ordre rationnel du monde et de son identité<sup>214</sup>. Cet usage de la raison et de la science vise principalement la maîtrise de la nature, corollaire de la liberté de l'individu et de l'idéal du gouvernement de l'opinion publique<sup>215</sup> comme piliers du projet de la modernité tel que l'exprime la pensée des Lumières.

<sup>212</sup> J. -M. Besnier, *Histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, t. 1, Paris, Grasset & Fasquelle, 1993, 544 p., p. 13.

<sup>213</sup> La méthode analytique, caractéristique de la pensée critique de René Descartes qui est emblématique de la pensée moderne, procède en décomposant le réel complexe en éléments aussi simples que possible. Alors que «la pensée organique» telle que la définit Pierre Fougeyrollas «entend se saisir du réel dans sa totalité spatio-temporelle et dans son intégralité existentielle; elle est donc de nature synthétique». Selon lui, «la science mathématique de la nature est d'inspiration analytique; Galilée et Newton en ont eu pleinement conscience. En philosophie, l'empirisme a prétendu réduire la pensée à la démarche analytique; en revanche le rationalisme s'est voulu synthétique. Au total, la modernité s'est accompagnée d'un développement des savoirs et d'une réflexion placés sous la dépendance de l'analyse plutôt que la synthèse». (P. Fougeyrollas, *L'attraction du futur: essai sur la signification du présent*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1991, 274 p., p. 248).

<sup>214</sup> Ceci correspond selon J. -M. Besnier à l'idéal de systématicité intégrale caractéristique de la science moderne (ex: système de Hilbert,...etc.). Voir à ce propos les caractéristiques d'un système formel et ses critiques, dont l'idée de l'élimination du temps et de l'altérité tels qu'exprimées par Theodor W. Adorno. Consulter: «de système philosophique et ses critiques» (*Histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, t. 1, op. cit., pp. 429-449).

<sup>215</sup> L'un des piliers du projet de la modernité est la conception du fondement de la légitimité de L'État moderne. Ce projet est fondé sur le refus «d'accorder une quelconque légitimité à un pouvoir divin (...), la seule source de légitimité du pouvoir politique réside dans l'opinion publique, en dépit de ses variations et de ses fluctuations » (Ibid., pp. 38). P. Kunzmann, F.- P. Burkard et F. Wiedmann écrivent, dans ce sens: «Pour l'organisation de L'État, la pensée des Lumières a eu des effets radicaux (à travers) des principes importants: - la théorie des contrats: la souveraineté doit être considérée comme un contrat passé entre le peuple et le gouvernement; - la souveraineté du peuple: l'autorité de L'État repose sur le peuple; - la séparation des pouvoirs, celui-là doit être partagé entre différents organes exerçant un contrôle (les uns sur les autres (...)); - l'exigence de la séparation démocratique du pouvoir» (op. cit., p. 103).

Les progrès de cette entreprise rationaliste ont fondé une foi dans le progrès et un optimisme humaniste qui est caractéristique de cette pensée. Le temps de la modernité se définirait, en ce sens, par l'amélioration du sort du plus grand nombre grâce aux progrès irréversibles de la raison, libérant «l'humanité de tout ce à quoi elle se trouve encore asservie» et la science des «subjectivités idéologiques antérieures pour atteindre une objectivité spécifiquement scientifique»<sup>216</sup>. Cela aboutit à une conception de l'évolution historique faisant succéder des étapes dans une progression linéaire inévitable. La représentation de la temporalité se trouve en fait au fondement de la définition de la modernité et la distingue de ce qui n'est pas moderne, c'est-à-dire antique, médiéval ou traditionnel. Ainsi, «tout passe par le temps: celui de la tradition est supposé répétitif et tire de là sa valeur normative; celui de la modernité est donné pour novateur et irréversible».<sup>217</sup>

Mais comme le souligne Pierre Fougeyrollas, «le temps réellement vécu par les individus et les sociétés est toujours, à la fois, répétitif et novateur»<sup>218</sup>. Comment cependant combiner le sens du devenir avec l'approche des invariants immuables? C'est cette question qui préoccupe Wallerstein lorsqu'il essaye de saisir le sens de l'évolution historique. En ce sens, ce à quoi il réagit en construisant son approche théorique, ce sont les représentations de la temporalité qui dominent les modes d'analyse ainsi que leurs conséquences cognitives et sociales. C'est aussi la question que pose Fougeyrollas en affirmant la nécessité d'une pensée qui combine le sens du devenir avec celui de l'invariance et en soulignant que

«tout le XX<sup>e</sup> siècle a été marqué par une oscillation entre d'une part la fidélité au siècle précédent, à sa croyance au progrès, à sa conscience de l'évolution universelle et à son optimisme éducatif et libérateur, et, d'autre part, une réaction contre ces convictions considérées comme illusoire et mensongères».<sup>219</sup>

C'est comme réaction à cette conception particulière du déroulement temporel que l'approche des systèmes-mondes se présente. Elle s'attaque aux choix faits dans les différentes disciplines de la connaissance, en ce qui concerne la question du temps, et s'inspire dans sa critique d'autres approches théoriques qui mettent de l'avant une autre

---

<sup>216</sup> P. Fougeyrollas, op. cit., p. 45.

<sup>217</sup> Ibid., p. 49.

<sup>218</sup> Ibid.

<sup>219</sup> Ibid., pp. 50



conception du déroulement temporel et font partie d'un mouvement de déconstruction théorique de l'héritage intellectuel du XIX<sup>e</sup> siècle.

Afin de mieux comprendre les caractéristiques des choix temporels remis en question dans ce mouvement, examinons les représentations de la temporalité et leurs conséquences dans deux cultures: celle des sciences de la nature et celle des sciences humaines. Cette distinction de deux cultures au sein des modes de la connaissance du réel est faite à partir de la nouvelle conception de la science fondée sur la méthode de Descartes et le projet newtonien d'une science universelle. La vérité étant associée dans ce projet à l'observable et aux lois gouvernant ses relations, la science est devenue synonyme de la science naturelle définie comme totalement distinguée d'une autre forme de connaissance «parfois appelée “arts”, parfois “humanités”, d'autres fois “lettres” ou “belles lettres” ou encore “philosophie”.»<sup>220</sup>.

Ainsi, si «la science en vint à être définie comme la recherche des lois universelles de la nature qui restent vraies en tout temps»<sup>221</sup>, c'est cet idéal que les sciences sociales naissantes ont adopté dans leur quête de légitimité et à travers le processus de leur institutionnalisation. Leur création se révèle donc comme faisant «partie intégrante de la tentative du XIX<sup>e</sup> siècle de garantir et de développer une connaissance «objective» de la réalité sur la base de découvertes empiriques»<sup>222</sup>. Le positivisme fut alors adopté par les sciences sociales, aspirant à reproduire le modèle d'une science universelle (modèle de la Mécanique céleste, des sciences de la nature), comme le fondement de leur légitimité.

Les principes du positivisme logique (surtout le principe de la vérification)<sup>223</sup> s'inscrivant dans la philosophie analytique et qui a été une orientation principale de la

---

<sup>220</sup> I. Wallerstein (sous la direction de), *Ouvrir les sciences sociales: rapport de la Commission Gulbenkian pour la restructuration des sciences sociales*, trad. de l'américain par Jean-Michel et Sophie Blanquer, Paris, Descartes, 1996, 117 p., pp. 12. Richard Lee, le secrétaire scientifique de cette commission et chercheur au centre Fernand Braudel écrit, à propos des deux cultures ainsi séparées: « Truth or systematic knowledge represented by the 'New Science', was divorced from human values; these latter were preserved in the emphasis on 'willing the good' of classical rehtoric, the pole opposite from the sciences around which humanistic studies coalesced at the other end of the disciplinary hierarchy » (*Imagining the Future: Constucting Social Knowledge after 'Complexity Studies'*, présenté au XIV<sup>e</sup> Congrès Mondial de de l'Asscciation internationale de sociologie, Montréal, Juillet 1998, 24 p., p. 13. Cet article est aussi disponible sur le site internet du centre Fernand Braudel à l'adresse suivante <http://fbc.binghamton.edu/> ).

<sup>222</sup> I. Wallerstein, *Ouvrir les sciences sociales*, op. cit., p. 19.

<sup>223</sup> Cf. note n°: 42 à propos du positivisme logique. Avec son principe de la vérification, selon lequel n'ont de sens que les propositions analytiques tautologiques (les énoncés logico-mathématiques) ou empiriques (pouvant faire l'objet d'une vérification expérimentale), le positivisme logique jette dans la zone du non-sens tout énoncé

pensée européenne dans les années 1920 et 1930, ont reproduit et approfondi le gouffre séparant les sciences de la nature des humanités surtout à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Richard Lee écrit :

« During the mid-twentieth century, these (...) principles reproduced and deepened the gulf between the (universal, ordered/law-like, factual/expository) sciences and the (particularistic, chaotic/anarchic, impressionistic/poetic) humanities, while leaving the position of those studies of social reality which did not meet the criteria a subject of debate »<sup>224</sup>.

C'est dans le cadre de ce débat théorique que nous examinerons les représentations de la temporalité qui sont la cible de la critique de Wallerstein et que nous pourrions observer l'oscillation du XX<sup>e</sup> siècle entre l'être et le devenir.

## **2- Le problème de l'historicité et la construction historique des sciences au XIX<sup>e</sup> siècle: le consensus autour du traitement du temps.**

### **2-1- L'élimination du temps et de l'historicité dans les sciences de la nature.**

Nulle science n'échappant à ses origines, le problème du temps en physique pose des questions sur la compatibilité de la notion de «loi universelle» avec celle de temporalité. Ainsi le physicien Étienne Klein s'interroge : «doit-elle (la physique) être le formalisme de l'intemporel ou bien le protocole des modifications? En d'autres termes faut il voir le monde plutôt comme un système ou plutôt comme une histoire? »<sup>225</sup>.

---

échappant à ce critère et « lance son cri de guerre contre la tradition philosophique spéculative et métaphysique ». Cette doctrine anti-métaphysique, étroitement liée aux sciences et fruit de l'élaboration de philosophes et de savants, nous donne, ajoute J. Russ, « un exemple particulièrement saisissant de l'application de l'idéal cartésien. Valorisation du savoir scientifique, volonté rationaliste, passion de l'unité de la science: tout signale cette orientation apparentée au projet de Descartes ou de l'Aufklärung » (J. Russ, *La marche des idées contemporaine*, op. cit., p. 38).

Bien que le principe de vérification ait fait l'objet de critiques nombreuses et diverses s'attaquant par exemple à l'idée de l'indépendance des faits ou soulignant l'importance du contexte et des modèles discréditant ainsi le positivisme logique, celui-ci constitue encore une base idéologique importante de nombreux travaux et recherches. Selon Lee, il continue à trouver dans les succès présumés de la science et de la technique au XX<sup>e</sup> siècle sa plus grande légitimation comme modèle de compréhension et de contrôle du monde matériel. R. Lee, *Structures of Knowledge*, in *The Age of Transition*, op. cit., pp. 178-206, p. 18.

<sup>224</sup> R. Lee, *Imagining the Future*, loc. cit., pp. 4, 15.

<sup>225</sup> É. Klein, op. cit., pp. 22-23. Question cruciale qui apparaît à l'horizon de toute la philosophie et la science du XIX<sup>e</sup> siècle déterminant des modes de recherche opposés selon le choix théorique fait. Voir à propos de l'idée du XIX<sup>e</sup> siècle comme siècle de l'histoire et du système, J. Russ, *Histoire de la Philosophie: de Socrate à Foucault*, op. cit., Chap. 6, pp. 108-130.

En effet, en physique, la vieille dualité de l'être (Parménides) et du devenir (Héraclite) qui depuis son origine a hanté la pensée occidentale, «n'a cessé d'opposer à travers les âges deux camps: d'un côté celui qui comprend Isaac Newton et Albert Einstein, partisans d'une éradication du temps en physique; de l'autre, celui qui compte des physiciens comme Ilya Prigogine, persuadés que l'irréversibilité est en fait présente à toutes les échelles de la physique, mais qu'on a tort de l'oublier ou de ne pas la voir. »<sup>226</sup>

La formulation des «lois de la nature» a, en ce sens, apporté un élément crucial dans ce débat ancien opposant l'être au devenir, une ontologie de continuants à une ontologie de devenants. En effet, la mathématisation du temps qui est apparue depuis Galilée a donné la possibilité d'ordonner des expériences et de les relier mathématiquement, donc de formuler des lois. Reprenant les travaux de Galilée, ceux de Newton ont constitué l'aboutissement «suprême» de la recherche des certitudes à travers la notion de «lois de la nature» qui sont restées le modèle pour la physique et la science en général, depuis trois siècles.

Cependant, si «les lois énoncées par la physique n'ont pas pour objet de nier le devenir au nom de la vérité de l'être», puisqu'elles «visent à décrire le changement, les mouvements caractérisés par une vitesse variant au cours du temps», leur énoncé contribue, au contraire, au «triomphe de l'être sur le devenir»<sup>227</sup>. Les principes de la Mécanique sont en fait sous-tendus par un temps réversible où la connaissance des conditions initiales d'un système, c'est-à-dire de son état en un instant quelconque permet de calculer tous les états suivants ainsi que tous les états précédents.

Le temps que décrivent les principes de la Mécanique est donc universel, absolu et invariable. Il s'écoule uniformément, identiquement à lui-même et indépendamment de tout ce qui se produit au sein de l'univers. À travers ce concept idéalisé, «Newton a en quelque sorte mis le temps hors du temps». À cet égard, le physicien Étienne Klein souligne que «soumis à un tel temps l'univers ne peut avoir d'histoire». Il est statique et déterministe.<sup>228</sup> Appliqué à la science, le principe de causalité cherchant à décrire des régularités observées par des lois tend à éliminer le temps. Même si « la forme

---

<sup>226</sup> É. Klein, op. cit., p. 23.

<sup>227</sup> I. Prigogine, op. cit., p. 19.

<sup>228</sup> É. Klein, op. cit., pp. 26, 29.

essentielle de la loi, de la règle empirique, devrait être celle d'une modification en fonction du temps (...), la science tend (...) de plus en plus (dans la Mécanique newtonienne) à supprimer la variation dans le temps (...), l'antécédent et le conséquent, la cause et l'effet se confondent et deviennent indiscernables simultanés. Et le temps lui-même, dont le cours n'implique plus le changement, est indiscernable, inimaginable, inexistant. C'est l'univers immuable dans l'espace et le temps, la sphère de Parménide impérissable et sans changement ».<sup>229</sup>

Mais notre expérience psychologique nous donne le sentiment que « non seulement l'univers entier mais encore chaque particulier que nous y observons suit un cours déterminé dans le temps, a un commencement et une fin, et qu'il nous est impossible de nous le représenter dans l'ordre renversé »<sup>230</sup>. Ainsi, « le temps psychologique est manifestement irréversible. (...) il a un sens privilégié d'écoulement, (...) (il) est fléché »<sup>231</sup>. La pensée scientifique a d'ailleurs témoigné d'une forte résistance à la tendance à neutraliser le temps et le faire disparaître. Klein écrit:

« (l')absence de flèche du temps dans le schéma newtonien a été ressentie comme un authentique scandale par plusieurs savants du XIX<sup>e</sup> siècle: Ludwig Boltzmann, Willard Gibbs, Ernest Zermelo, Joseph Loschmidt et récemment Ilya Prigogine l'ont dénoncée comme étant contre nature. Car il existe bel et bien des événements qui ne peuvent se dérouler qu'en sens unique, c'est-à-dire selon un temps fléché. Bien plus, la grande majorité des événements dont nous sommes témoins sont irréversibles »<sup>232</sup>

Si les principes de la Mécanique découlant de la conception causale de persistance des objets réduisent les phénomènes au déplacement et éliminent le temps, le principe de Carnot - deuxième principe de la thermodynamique<sup>233</sup> - se concentre sur les concepts de temps, de changement et d'irréversibilité.<sup>234</sup> Contrairement aux principes de conservation

<sup>229</sup> É. Meyerson, op. cit., pp. 256-257.

<sup>230</sup> Ibid., pp. 238-239.

<sup>231</sup> É. Klein, op. cit., p 24.

<sup>232</sup> Ibid., 29-30.

<sup>233</sup> Les *Réflexions sur la puissance motrice du feu* de Sadi Carnot, parues en 1824, contiennent le principe de ce qui deviendra le deuxième principe de la thermodynamique qu'il découvrit en voulant calculer le rendement théorique des machines à vapeur. En fait, il « se rendit compte que la transformation de la chaleur en énergie mécanique était limitée par le sens irréversible dans lequel s'effectuent les transferts de la chaleur ( du chaud vers le froid uniquement), comme si la chaleur portait en elle une qualité spéciale en rapport avec l'irréversibilité ». La forme définitive de ce principe a été développée par Clausius en 186. (Ibid., pp30-31). Consulter aussi note n°: 234.

<sup>234</sup> Ce principe postule « d'abord, l'existence pour tout système physique d'une grandeur appelée entropie, fixée par l'état physique du système, et qui représente grosso modo le degré de désordre ou de hasard présent dans le système (...). Le deuxième principe indique, ensuite et surtout, que la quantité d'entropie contenue dans un système isolé ne peut que croître lors d'un quelconque événement physique (...). Ainsi, puisqu'il ne peut y avoir d'entropie qu'au cours du temps, ce dernier se retrouve fléché » (Ibid.).

« conçus avec la préoccupation constante, bien que latente de la causalité, de l'identité à travers le temps (...), le principe de Carnot est clairement un énoncé de non conservation mais de changement ». En effet, « il affirme non pas une identité, même apparente, mais une diversité. Étant donné un état, ce principe établit qu'il doit se modifier et dans quelle direction ». Ainsi, « c'est un principe du devenir, des Geschehens ». Contre l'idée d'identité affirmée par les théories mécaniques, les principes de conservation et même la forme des lois, « le principe de Carnot stipule que l'univers entier se modifie avec le temps, dans une direction constante ».<sup>235</sup>

Certes, Héraclite avait défendu l'idée du changement perpétuel selon lequel « tout passe et (...) rien ne subsiste » et comparait les choses au courant d'un fleuve dans lequel on n'entre pas deux fois (pas le même). Cependant, il y a une différence fondamentale entre ses idées et celles qui découlent du principe de Carnot. En effet, « Héraclite était convaincu que (le) flux était circulaire, que le courant revenait à son point d'origine ». Or, « le principe de Carnot nous fait envisager un changement continuuel d'où *toute supposition de retour est exclue* (...), (puisque) le cours des phénomènes a une direction déterminée, (et) comporte quelque chose d'irréversible »<sup>236</sup>

Toutefois, permettant de prédire le monde - condition qui répond aux objectifs de la science moderne cherchant à atteindre des certitudes -, le modèle newtonien et son vocabulaire ont continué à dominer la vision du monde que construit cette science. Ce modèle, dont le succès a été favorisé par les réalisations de la technique renforçant l'idée du progrès, est celui qui a le plus influencé la construction des sciences sociales au XIX<sup>e</sup> siècle. Si la théorie du changement et de la transition née dans cette période porte les empreintes du contexte socio-intellectuel qui caractérisé ce siècle, elle est aussi fascinée d'une part par le modèle de la physique newtonienne, et d'autre part par l'idée de la fin

<sup>235</sup> É. Meyerson, op. cit., p. 297.

<sup>236</sup> Ibid., p. 299. (C'est nous qui soulignons ici). À propos de l'idée de cycle versus celle de ligne droite ou la conception cyclique du temps (retour du même) versus la conception linéaire, É. Klein écrit: « La topologie du temps est très pauvre. Elle n'offre que deux variantes, la ligne et le cercle, c'est-à-dire le temps linéaire, qui va de l'avant et le temps cyclique, qui fait des boucles. Ce dernier favorisé par le caractère magique du cercle, a toujours prévalu dans les mythes, comme dans celui de l'éternel retour qui se trouvait déjà chez les Grecs (stoïciens) et qui séduisit des philosophes comme (...) Nietzsche. (...) Mais cette conception du temps, aussi séduisante ou consolatrice soit-elle, est aujourd'hui délaissée par la physique, car elle viole ce qu'on appelle le principe de causalité. (...) La figuration du temps par une ligne géométrique postule qu'il y a un temps à la fois et que ce temps est continu. », (É. Klein, op. cit., pp. 20-21). Voir aussi à propos de cette opposition Jean-Marie Vaysse, *Hegel, temps et histoire*, Paris, P.U.F., 1998, 132 p., pp. 112-116 passim.

des cycles et l'exclusion de l'idée du retour du même que traduit la notion du «progrès/développement».

## **2-2- La construction des sciences sociales et le traitement du temps.**

### 2-2-1- Le projet d'une connaissance rationnelle et objective des phénomènes socio-historiques.

Profondément ressenti surtout après la révolution française, le besoin d'organiser le changement social, de le rationaliser et de concilier l'ordre et la stabilité avec le progrès s'est traduit par la construction d'une connaissance rationnelle de la société. Dans le but de comprendre et d'analyser les mécanismes du changement social et de le contrôler, les penseurs sociaux ont construit la science sociale moderne en adoptant le modèle de la physique newtonienne. Cela a été déterminant dans la clarification du débat au sein des universités entre les «arts» et les «sciences» au cours du processus de professionnalisation du savoir et de son institutionnalisation.

Ce besoin de décrire les faits sociaux en tant que système pour comprendre les régularités de la vie sociale et son évolution historique et d'en construire une connaissance rationnelle, définie par les normes d'objectivité et de cohérence, a mené à doter les sciences sociales de méthodes parallèles à celles des sciences de la nature. En effet, les différentes disciplines des sciences sociales ont souligné à travers le processus de leur institutionnalisation ce qui les différenciait de la discipline historique, c'est-à-dire leur méthode nomothétique<sup>237</sup>. Cette méthode exprimait «leur intérêt à dégager des lois générales présumées régir le comportement humain, leur disposition à percevoir les phénomènes à étudier comme des cas (et non des individualités), leur besoin de segmenter la réalité humaine dans le but de l'analyser, le caractère possible et souhaitable de méthodes scientifiques rigoureuses (telles que la formulation reliée à une théorie d'hypothèses pouvant être testées par des procédures strictes, si possible quantitatives), la préférence pour la preuve réduite systématiquement (par exemple des sondages) et

<sup>237</sup> Selon P. Kunzmann, F. -P. Burkard et Frantz Wiedmann « la distinction entre la science de la nature et celle de l'esprit, (...) est effectuée d'après les principes suivants: La science de la nature est, selon (Wilhelm) WINDELBAND, nomothétique et cherche des lois générales, la science de l'esprit est idiographique et cherche les faits particuliers, avant tout historiques. Chez (Heinrich) RICKERT elles sont respectivement qualifiées de généralisante et individualisante», P. Kunzmann, F. -P. Burkard et F. Wiedmann, op. cit., p. 175.

pour des observations contrôlées à l'égard des textes canoniques et d'autres sources résiduelles ». <sup>238</sup>

Ainsi, si la dimension temporelle de l'existence sociale est devenue cruciale à cause de l'intérêt porté au progrès et aux politiques d'organisation du changement social, l'adoption de la mécanique newtonienne et du positivisme comme modèles pour l'établissement de généralisations a, au contraire, renforcé dans les sciences sociales la recherche des structures atemporelles stables, des déterminismes et des certitudes qui sont présumées être vrais en tout temps et en tout lieu.

La nouvelle domination de la primauté de la science sur la pensée du XIX<sup>e</sup> siècle européen est aussi manifeste dans la méthode idiographique<sup>239</sup> adoptée par la science historique qui s'est développée dans le contexte de ce siècle. En essayant de prendre une distance avec les formes imaginaires de la représentation du passé (le mythe, la légende) et du récit de fiction en général, Léopold Von Ranke définit l'historien comme un observateur désintéressé, soucieux de précision et d'exactitude, racontant l'histoire «wie es eigentlich gewesen ist». La discipline historique se fonde ainsi sur un «projet d'objectivité» qui fait qu'elle «participe de l'esprit général de la science, la recherche méthodique en vue de la vérité objective (en partant) d'un donné: les traces du passé, les monuments et les documents». <sup>240</sup> Cependant, à travers sa revendication d'un savoir idiographique et antithéorique, «ce projet d'objectivité» rejette la recherche des schémas généraux expliquant les données empiriques, donc des lois scientifiques du monde social. Mais son refus de la philosophie spéculative le rapproche de la science en tant que «modes modernes de la connaissance». <sup>241</sup>

Cette opposition des méthodes a entraîné une querelle sur le mode de recherche approprié à l'étude du social-historique, *la Methodenstreit*, opposant le camp nomothétique des sciences sociales, au camp idiographique de l'histoire renforçant ainsi l'opposition système/histoire dans la conception de l'évolution historique.

<sup>238</sup> I. Wallerstein, *Ouvrir les sciences sociales*, op. cit., pp. 36-37.

<sup>239</sup> Cf. note n°: 237.

<sup>240</sup> Jean François Robinet, *Le temps de la pensée*, Paris, P.U.F, 1998, 284 p., p. 226.

<sup>241</sup> Ibid.

Le processus d'institutionnalisation des sciences sociales les a par ailleurs définies comme se distinguant les unes par rapport aux autres. En fait, «une fois que la science sociale fut distinguée de cette façon de l'histoire idiographique, les chercheurs en sciences sociales nomothétiques - économistes, politologues, et sociologues - s'efforcèrent de délimiter leurs terrains séparés, s'affirmant comme fondamentalement différents les uns des autres (à la fois quant à leurs objets d'étude et quant à leurs méthodologies).»<sup>242</sup>

Étant donné que les processus étudiés par ces disciplines sont considérés comme universels et déterministes, l'espace est devenu théoriquement un «facteur non pertinent», «résiduel», pris en compte mais «secondaire pour l'analyse». Néanmoins, «une conception particulière de la spatialité», qui était souvent implicite, a fondé les différentes sciences sociales. En effet, «presque tous les chercheurs en sciences sociales supposaient que les frontières politiques fixaient les paramètres spatiaux des autres interactions clefs - la société du sociologue, l'économie nationale du macroéconomiste, le régime du politologue, la nation de l'historien. Chacun présumait la convergence spatiale fondamentale entre les processus politiques, sociaux et économiques.»<sup>243</sup> Ainsi c'est l'État, envisagé comme entité individuelle, qui est considéré comme le cadre du développement et du progrès qui constituent les mots-clé de la théorie de la transition née dans le contexte du XIX<sup>e</sup> siècle et prévalante encore aujourd'hui.

Par ailleurs, cette connaissance certaine «promise par les spécialistes des sciences sociales (et qui) semblait aussi être une conséquence évidente de la foi dans le progrès», a insaturé une autre ligne de division opposant l'étude du monde moderne-civilisé (l'histoire et les trois sciences nomothétiques) et l'étude du monde non moderne (anthropologie et études orientales). À l'origine de cette ligne de division se trouve la croyance que l'accession de l'Occident à la modernité constitue un progrès, la culmination d'un unique développement historique continu dont la première phase ou le prologue est l'Antiquité. Par contraste, les autres «civilisations» sont considérées selon

---

<sup>242</sup>I. Wallerstein, *Ouvrir les sciences sociales*, op. cit., p. 37.

<sup>243</sup>Ibid., p. 32.



cette même logique comme des «histoires figées qui n'avaient pas progressé et qui finalement n'avaient pas pu culminer dans la modernité »<sup>244</sup>.

### 2-2-2- Une conception particulière du déroulement temporel, les modèles explicatifs de la transition à la modernité.

Par opposition aux modernes, présumés être seuls à avoir développé une conscience historique, pour avoir fait une rupture avec l'ordre ancien des choses (ex: Révolution française, Révolution industrielle, progrès de la technique), les non-modernes, même quand il s'agit de grandes civilisations, sont considérés comme dominés par l'immobilité, par l'idée de l'ordre du monde invariable et providentiel.

Dans cette perspective, même si l'Antiquité est considérée comme le prologue de la modernité, la conception que les Grecs ont du temps reste, comme celle des non-modernes, dominée par une vision du monde caractérisée par la répétition, les cycles, ou le retour du même. Dans les théories proposées par les philosophes de l'Antiquité pour concilier la permanence du même et l'apparition du nouveau (problème du changement), les transformations du monde étaient expliquées par l'idée du cycle caractérisé par la croissance, l'apogée et le déclin. En effet, « les Grecs ne semblent pas avoir l'idée d'un temps orienté vers une fin absolue (...). Ils conçoivent bien que les gens sont responsables à la fois de leurs actes individuels et collectifs, mais ils estiment que la modification des régimes politiques (par exemple) s'inscrit dans une trajectoire elle-même cyclique d'amélioration et de décadence»<sup>245</sup>, comme dans le *cosmos* dominé par les cycles et la répétition: le cycle de la reproduction des espèces biologiques, le cycle du parcours des astres...etc.

L'interprétation occidentale moderne de l'histoire provient, au contraire, d'une «espérance d'un accomplissement définitif de l'humanité à travers une temporalité historique linéaire (et cumulative) »<sup>246</sup>. C'est la théologie chrétienne qui a ouvert la voie

<sup>244</sup> Ibid., p. 29.

<sup>245</sup> J.-F. Robinet, op. cit., p. 218. J.-F. Robinet écrit : «Parce que les Grecs écrivent leur histoire (inscription des événements dans une causalité immanente qui relève de la liberté humaine et non de l'intervention des dieux, constitution de l'histoire en se séparant des catégories du mythe), ils accèdent à la conscience historique. (...) Mais leur conscience historique reste limitée. L'horizon de leur monde est constitué par l'idée d'une nature qui détermine l'essentiel de la vie et d'un *cosmos* qui englobe tout. Dans le *cosmos* domine visiblement le temps de la répétition et du cycle» (op. cit., p. 218).

<sup>246</sup> Ibid., p. 221.

pour cette interprétation de l'histoire à travers la réinterprétation augustinienne d'Aristote qui « conserve de l'aristotélisme les éléments constitutifs du cycle (croissance/déclin) et la notion de nécessité (mais) s'en distingue en construisant une philosophie de l'histoire universelle qui exclut le retour du même (cycle unique) »<sup>247</sup>. Mais si la philosophie de l'histoire augustinienne proposée sous la forme d'une « histoire du salut » conserve l'idée du cycle, fût-ce un cycle unique, maintenant ainsi l'idée d'une limite, l'acquisition de l'idéologie du progrès d'une position dominante dans le paysage intellectuel, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, renforce l'idée de la cumulativité des connaissances déjà présente dans le « débat des Anciens et des Modernes »<sup>248</sup> et évacue la notion de cycle, favorisant une nouvelle lecture universelle de l'histoire.

Cette lecture propose un ensemble nouveau de valeurs s'inscrivant en continuité avec saint Augustin et les modernes en considérant le « développement » et la croissance comme processus naturels et nécessaires. Mais elle est en rupture avec eux en ce que l'expansion de ces notions n'est plus « bridée », comme elle l'avait été pendant longtemps, par « la conscience d'une limite, d'une sorte d'optimum à partir duquel la courbe devait nécessairement s'inverser »<sup>249</sup>.

En remontant à Aristote, Cornélius Castoriadis souligne, lui aussi, cette spécificité de l'idée du « développement » au sein de la modernité, en mettant l'accent sur le changement qu'elle a subi. En effet, dans la pensée aristotélicienne, « il ne peut y avoir de

---

<sup>247</sup> Gilbert Rist, *Le développement: Histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1996, 427 p., p. 61.

Selon G. Rist, l'originalité augustinienne quant au problème du développement réside dans trois facteurs importants qui influenceront l'histoire de cette notion: « a) La philosophie de l'histoire - proposée sous forme d'une histoire du salut - concerne l'ensemble du genre humain. Par rapport aux auteurs précédents qui s'intéressaient à l'histoire locale, nationale ou impériale, saint Augustin affirme l'universalité de son schéma, puisque toutes les nations de la terre sont soumises à la province divine. b) Les événements historiques particuliers n'ont d'importance que par rapport à leur inscription dans le plan de Dieu. L'histoire concrète n'est pas négligée, ni abandonnée à d'autres, comme c'était le cas pour Aristote, mais elle est interprétée dans le cadre du conflit qui oppose la cité des hommes à la cité de Dieu. Autrement dit, l'histoire occupe une place importante, mais seconde par rapport à la philosophie de l'histoire. c) En dépit de ses apparences sinueuses, l'histoire, obéit à une nécessité; l'enchaînement historique qui va de la création à la fin des temps ne peut être détourné ni par le hasard ni par les artifices humains. Le dessein de Dieu, arrêté de toute éternité, doit se dérouler inéluctablement », (Ibid., pp. 60-61).

<sup>248</sup> Ibid., pp. 62-64.

<sup>249</sup> Ibid., p. 66. Consulter aussi la section « repères pour l'interprétation occidentale de l'histoire » pour voir l'évolution de la notion de « développement » depuis Aristote passant par St. Augustin jusqu'aux Modernes. (Cf. G. Rist, op. cit., pp. 52-80.)

développement sans point de référence, un état défini qui doit être atteint, et la nature fournit, pour tout être un tel état final »<sup>250</sup>. Castoriadis écrit dans ce sens,

«le développement est le processus de réalisation du virtuel, le passage de la *dunamis* à l'*energeia*, de la *potentia* à l'*actus*. Cela implique évidemment qu'il y a une *energeia* ou un *actus* pouvant être déterminés, définis, fixés, qu'il y a une norme appartenant à l'essence de ce qui se développe, ou comme dirait Aristote, que cette essence est le devenir-conforme à une norme définie par une forme finale: l'*entelecheia* ». <sup>251</sup>

Cependant, dans la représentation moderne du développement, cette conception du déroulement de l'histoire connaît un changement. Selon Castoriadis,

« le développement historique et social consiste à sortir de tout état défini, à atteindre un état qui n'est défini par rien sauf par la capacité d'atteindre de nouveaux états. La norme est qu'il n'existe pas de norme. Le développement historique et social est un déploiement indéfini, infini, sans fin (aux deux sens du mot fin). Et pour autant que l'indéfini nous est insoutenable, la définitude est fournie par la croissance des quantités ». <sup>252</sup>

Cette idée du mouvement vers le toujours plus agit selon Castoriadis à un niveau très profond parce qu'elle est devenue ancrée dans l'imaginaire social avec «la propagation et la victoire finale de (cette) nouvelle "idée", l'idée que la croissance illimitée de la production et des forces productrices est *en fait* le but central de la vie humaine». Elle est à l'origine de tout un ensemble de valeurs, d'attitudes et de normes, d'une «nouvelle définition de la réalité et de l'être». Cette vision a été renforcée par l'idée animant les scientifiques et les philosophes selon laquelle «il n'y a pas de limites aux possibilités de la raison». <sup>253</sup>

Désigner le changement, l'idée du progrès/développement comme la norme, la propriété spécifique de l'Occident, mène la modernité à être la proie du «culte historiciste du nouveau» où le vrai est pensé en fonction du présent, en fonction de «l'actuel du présent et de l'inactuel du passé». Dans cette perspective, «parce qu'une chose est ancienne elle est suspecte d'être fautive et le nouveau, parce que nouveau, a

<sup>250</sup> Cornélius Castoriadis, Réflexions sur le «développement» et la «rationalité», sous la direction de Candido Mendès in *Le mythe du développement*, Paris, Le Seuil, 1977, 277 p., pp. 205-241, pp. 213.

<sup>251</sup> Ibid., pp. 212.

<sup>252</sup> Ibid., p. 215.

<sup>253</sup> Ibid., pp. 214, 215. L'expansion de cette idéologie coïncide selon C. Castoriadis avec l'émergence et le triomphe de la bourgeoisie, et se manifeste dans l'idée de progression illimitée de notre connaissance et de notre puissance (domination de la nature). Mais elle est de moins en moins acceptée socialement ce qui constitue la crise du développement. (Ibid., pp. 214, 216-217).

toutes les apparences du vrai. Pour prouver (la fausseté d'une idée) il suffit de dire qu'elle appartient au passé ».<sup>254</sup>

Cet ensemble de valeurs caractéristique de la manière spécifique dont l'Occident au sein de la modernité a problématisé son rapport au temps, son rapport au passé et à l'avenir comme universel, comme seul valable, constitue selon Gilbert Rist «une manière prophétique d'envisager l'histoire», «un universalisme particulier selon lequel une société étend à toutes les autres les valeurs, historiquement construites, auxquelles elle croit»<sup>255</sup>. L'Occident incarnant dans cette perspective le modèle du progrès à l'exception des autres civilisations, le problème de l'explication de son ascension se pose aux sciences sociales. C'est le modèle évolutionniste du devenir historique qui a alors dominé les explications produites dans cette perspective.

Les modèles proposés par les différentes explications de la transition à la modernité l'ont en effet présentée comme un passage nécessaire d'un stade de l'évolution historique à un autre. Rist écrit, dans ce sens:

« si les différents auteurs varient quant à leur manière d'identifier les divers "stades" par lesquels doivent passer toutes les sociétés, ils sont néanmoins d'accord sur l'essentiel: d'abord, le progrès est consubstantiel (ou connaturel) à l'histoire, ensuite, tous les peuples parcourent le même chemin, enfin, tous n'avancent pas au même rythme que la société occidentale qui détient par rapport aux autres, une indiscutable "avance" comme en témoignent l'abondance de sa production, le rôle prépondérant qu'y jouent la raison et l'ampleur de ses découvertes scientifiques et techniques. À partir de ces présupposés largement partagés, chacun raconte l'histoire du monde selon l'intérêt qu'il porte à un domaine particulier du savoir (ex: Jean Baptiste Say, Auguste Comte, Karl Marx, Lewis Morgan...) »<sup>256</sup>.

Les différentes explications de cette transition, la présentant comme s'inscrivant dans un modèle universaliste où le progrès apparaît comme une nécessité naturelle, ont été favorisées au XIX<sup>e</sup> siècle par un évolutionnisme social qui «permet d'ancrer solidement dans l'imaginaire collectif la supériorité occidentale sur les autres sociétés » et qui a pu s'attribuer une certaine «caution scientifique» grâce à «sa proximité sémantique» avec le

<sup>254</sup> J. -F. Robinet, op. cit., p. 224.

<sup>255</sup> G. Rist, op. cit., p. 76. À ce sujet, Rist souligne qu'Ibn Khaldûn (Abd al-Rahman Ibn Khaldûn, historien et sociologue arabe né à Tunis en 1332 et décédé au Caire en 1406, a laissé une immense *Chronique universelle* précédée de *Prolégomènes* où il expose sa philosophie de l'histoire) un bon lecteur d'Aristote envisageait l'histoire de manière bien différente en construisant sa théorie sur la notion de cycle (voir pp. 61-62, 76. Consulter aussi Ronald Edari, *The Rise and Fall Theories*, in *Social Change*, Dubuque (Iowa), W. C. Brown Publishers, 1976, 80 p., pp. 13-15 ). Ce propos peut selon Rist «être élargi à de nombreuses autres cultures qui ne possèdent pas de terme pour désigner "le développement" et qui se représentent "la bonne vie" en associant par exemple, la richesse matérielle non pas à son accumulation mais à sa redistribution» (Ibid., p. 76).

<sup>256</sup> Ibid., pp. 70-73.

darwinisme<sup>257</sup>. La métaphore biologique sur laquelle repose l'évolutionnisme social contribue ainsi à en renforcer le caractère évident et naturel, donc universel.

Le caractère évident de ces présupposés a aussi été renforcé par la conquête politique et économique par l'Europe du monde dans laquelle ses succès technologiques ont joué un rôle important. Ces succès furent alors identifiés à une vision du monde supérieure, à un mouvement vers le progrès universel. Les théories de la modernisation et du développement décrivent ce mouvement selon un «schéma commun de modernisation de toutes les nations/peuples/régions» qui a eu une influence considérable sur les sciences sociales dans la période postérieure à 1945 et qui a constitué une norme pour les politiques nationales des pays décolonisés.

Selon André Guichaoua et Yves Guissault, si ce sur quoi insistent les théoriciens de la modernisation (aspects socio-culturels de la modernisation) peut distinguer leurs analyses de celles des théoriciens du développement (accent sur les indicateurs du développement, identification de ses causes et mécanismes, recherche sur ses issues), les deux termes de modernisation et de développement sont utilisés généralement indifféremment, tout en étant eux-mêmes synonymes d'industrialisation et de croissance économique. Mais, surtout, presque toutes les analyses faites sous l'un ou l'autre des deux termes reconstituent sur le plan théorique, d'une manière explicite ou pas, un schéma bipolaire entre deux types de société aux caractéristiques opposées: les sociétés modernes et les sociétés non-modernes ou traditionnelles. « Pour l'essentiel le débat sur ces caractéristiques porte non pas sur leur contenu ou leurs présupposés, largement partagés, mais sur les moyens de changement. Rupture ou passage graduel »<sup>258</sup>. L'illustration la plus connue de ces théories de la modernisation est le schéma de Walt W. Rostow<sup>259</sup> classant les sociétés sur un axe de développement qui distingue cinq étapes: « société traditionnelle, préparation au décollage économique (diffusion de l'éducation, accroissement de l'épargne et de l'investissement, introduction de technologies plus productives), décollage économique (phase au cours de laquelle le taux

<sup>257</sup> Il faut cependant distinguer l'évolutionnisme social et le darwinisme (évolutionnisme biologique). Voir G. Rist, op. cit., pp. 73-75.

<sup>258</sup> André Guichaoua et Yves Guissault, *Sciences sociales et développement*, Paris, Armand Colin, 1993, 190 p., p. 19.

<sup>259</sup> Walt. W. Rostow, *Les étapes de la croissance économique*, trad. franç., Paris, Le Seuil, 1963, 201 p.

d'investissement est censé doubler, marche vers la maturité (recours général à des technologies modernes et diversification des productions), et, enfin, société de consommation».<sup>260</sup>

Les théories de la modernisation et du développement tentaient ainsi d'expliquer l'asymétrie des rapports dans un monde où les nations se divisent entre riches (occidentales) et pauvres (non occidentales) en partant de l'État-nation comme unité d'analyse et en érigeant les sociétés occidentales industrialisées comme modèle que les pays de Tiers-monde doivent imiter, pour réaliser les mêmes succès économiques et construire les mêmes structures politiques.<sup>261</sup>

De ces schémas se dégage une vision de l'histoire décrite par Guichaoua et Goussault comme étant néo-évolutionniste. Néanmoins, si le souci de concilier le progrès avec l'ordre qui sous-tend ces schémas évolutionnistes renforce la «conscience historique» spécifique à la modernité (théorie du changement continu), il mène aussi à des théories qui mettent plus l'accent sur la stabilité que sur le changement telles que le fonctionnalisme<sup>262</sup> qui a dominé longtemps les sciences sociales. Cette perspective qui a plusieurs variantes (Branislaw Malinowski, A. R. Radcliffe-Brown, Talcott Parsons, Robert Merton) pose que

« le fonctionnement harmonieux de l'organisme social (encore la métaphore biologique) trouve (...) sa cohérence et son explication dans l'analyse synchronique des interrelations et fonctions contemporaines agissantes. Les lois générales des sociétés sont donc (décrites selon un) système explicatif logique et intégré »<sup>263</sup>.

<sup>260</sup> A. Guichaoua et Y. Goussault, op. cit., pp. 15-16, 19-20.

<sup>261</sup> Richard Lee écrit : « Modernization theory represented the effort of western social science (in the light of the Cold War and the political drive for national liberation) to come to grips with a world which included the non-western and non-rich. It both expressed a real concern for development and harboured a political component in the search to control the appeal of communism in the Third world. A Soviet version mirrored its western counterpart », (R. Lee, *The Structures of Knowledge*, loc. cit., p. 181). Selon R. Lee, ce modèle de développement a été fourni par la science qui a offert l'idée du développement linéaire basé empiriquement et épistémologiquement sur des unités indépendantes. En rassemblant autour de lui toutes les tendances idéologiques, pendant la première moitié de ce siècle, ce modèle a éclipsé toutes les autres alternatives. Mais dès la fin des années 60, ce modèle est de plus en plus apparu comme incapable d'être à la hauteur de ses promesses de progrès universel

<sup>262</sup> Consulter A. Guichaoua et Y. Goussault, op. cit., pp. 17-19, pour une description de l'évolutionnisme, le fonctionnalisme, le néo-évolutionnisme ou le structuro-fonctionnalisme comme références principales des courants développementalistes.

<sup>263</sup> Ibid., pp. 17-18.

Mais en cherchant à rendre compte de la stabilité et de l'équilibre des systèmes sociaux, le fonctionnalisme a évacué des thèmes aussi importants que le changement social et le conflit.

Les schémas évolutionnistes du déroulement de l'histoire, qu'incarnent les théories de la modernisation, subissent cependant à partir des années 1960 une crise qui se traduit par la remise en cause de l'idée du développement et du modèle mécanique qui la justifie.

### **3- Résistances et contre-courants: l'héritage intellectuel du XIX<sup>e</sup> siècle en question.**

Si la pensée du XX<sup>e</sup> siècle reste en grande partie puissamment ancrée dans l'héritage de celle du XIX<sup>e</sup> siècle, à partir surtout des années 1960, elle est marquée par un désenchantement généralisé quant à l'optimisme des Lumières et les promesses du progrès construites autour des succès de la science et de la technique. Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, des fissures sont apparues dans les fondements et les certitudes sur lesquelles repose l'autorité du concept de science.

La fin des années 60, et surtout 1968, sont souvent considérées, comme une période de temps très importante dans la culture occidentale. Cette période marque la culmination des doutes et des attaques contre les grandes théories, les idéologies et les modes d'explication dominants de la pensée moderne. Ce sont des doutes qui, au-delà de la crise de cette période historique, esquissent les questions et la logique de notre temps et annoncent les fractures ultérieures, la déconstruction généralisée du stock conceptuel du XIX<sup>e</sup> siècle, affirment de nombreux analystes.

L'une des manifestations de ce désenchantement généralisé, est le fait que «quels que soient les modèles de référence, des incertitudes commencent à s'exprimer (...). En Europe et aux États-Unis, la crise idéologique qu'expriment de diverses manières les élites intellectuelles met en cause un projet de société et ses valeurs. Des auteurs aussi divers que R(aymond) Aron (...), H(erbert) Marcuse, ou V(ance) Packard rendent

compte des résistances et des insatisfactions en acte»<sup>264</sup>. Une série de critiques virulentes vient ainsi mettre en cause les théories de la modernisation et l'ensemble des schémas évolutionnistes de l'histoire.

### 3-1- le développement en question, l'épuisement des paradigmes évolutionnistes.

Dès le début des années 50, la Commission économique pour les Nations Unies (CEPAL), a déjà exprimé des réserves à l'égard de la doctrine dominante du «développement», en mettant en lumière des décalages entre les principes sur lesquels elle repose<sup>265</sup> et les situations historiques concrètes. Selon les résultats de son enquête, les différences entre les structures des économies développées et celle des «économies dominées» conduisent à un «échange inégal», dans la longue durée, et à la détérioration des «termes de l'échange» pour les pays du Sud. Ce qui établit entre l'ensemble de ces structures des relations qui s'organisent selon le modèle centre/périphérie.

Ces résultats sont à l'origine des travaux d'un nombre important de chercheurs «intéressés aux phénomènes historiques internes des pays latino-américains afin d'expliquer leurs relations avec le «système capitaliste international». Par-delà leurs différences individuelles, ces travaux forment une école: celle de la dépendance. Elle propose «un corpus de concepts et une perspective théorique, qui remet radicalement en question l(e) paradigme dominant, (...) de la modernisation»<sup>266</sup>.

Dans leur critique de ce paradigme, les différentes analyses «dépendantistes» s'appuient sur des bases théoriques convergeant «autour d'un thème central, véritable centre de gravité de toutes les disciplines sociales et humaines de l'époque: la structure»<sup>267</sup>. En se référant à la distinction entre la conjoncture et la structure, ces analyses mettent en fait l'accent sur le caractère structurel du sous-développement. En ce

<sup>264</sup> A. Guichaoua et Y. Goussault, op. cit., p. 34.

<sup>265</sup> Le transfert massif des capitaux, notamment d'origine privée, l'exportation des matières premières et le libre jeu du marché dans le cadre de la théorie des avantages comparatifs censée profiter à tous les échangistes. (G. Rist, op. cit., p. 185). En fait, la théorie classique du commerce international, élaborée par David Ricardo (1772- 1823), prétend que, dans l'échange international, «chacun des partenaires a intérêt à se spécialiser parce que l'échange élève le niveau du revenu global dans les deux pays». (Samir Amin, *Le développement inégal*, Minuit, Paris, 1973, 365 p., p. 113).

<sup>266</sup> G. Rist, op. cit., p. 190.

<sup>267</sup> A. Guichaoua et A. Goussault, op. cit., p. 23



sens, ce n'est pas un retard de type «rostowien» qui expliquerait le sous-développement de la périphérie mais la nature de ses rapports avec les pays développés du centre.

L'influence du structuralisme, omniprésente à cette époque (années 60 et 70), a ainsi marqué les analyses dépendantistes. En effet, l'éclosion du structuralisme coïncide, comme l'affirme François Dosse<sup>268</sup>, avec un contexte d'épuisement des paradigmes évolutionnistes. Cela s'exprime à travers un désenchantement par rapport à l'humanisme optimiste issu des Lumières et à la conception historiciste, concevant le déroulement du temps historique comme évolution continue vers le progrès. Ceci mène à la recherche d'un renouvellement épistémologique dont le structuralisme, à cette époque, semble fournir le modèle.

La conception de toute réalité comme système de relations et comme unité organisée, que propose Claude Lévi-Strauss, constitue en effet un apport considérable à l'épistémologie et à la méthode des sciences sociales. Empruntée directement aux travaux du linguiste Ferdinand de Saussure, la notion de structure est au cœur du dispositif théorique du structuralisme. Elle désigne «un ensemble d'éléments qui entretiennent des relations de dépendance les uns avec les autres. L'interaction de ces éléments va dans le sens d'une complexité croissante, jusqu'à produire un système. En ce sens, la structure signifie à la fois ce qui organise les éléments entre eux et ce qui permet de produire leur évolution et leur accomplissent»<sup>269</sup>.

En appliquant la méthode structurale aux sociétés «archaïques», afin d'étudier leurs systèmes de signes et de «classification», Lévi-Strauss tente d'atteindre les formes d'organisation inconscientes - structures - sous-jacentes aux sociétés et aux cultures. Loin des dichotomies entre civilisés et non-civilisés, il soutient que les croyances décrites comme étant primitives «relèvent d'une vision du monde aussi cohérente que logique

<sup>268</sup> F. Dosse, *Histoire du structuralisme*, I, II, Paris, La Découverte, 1991, 472 p. et 588 p.

<sup>269</sup> P. Kunzmann, F. -P. Burkard et F. Wiedmann, op. cit., p. 233. Claude Lévi-Strauss écrit à propos de la notion de structure sociale: «Le principe fondamental est que la notion de *structure sociale* ne se rapporte pas à la réalité empirique mais aux modèles construits d'après celle-ci. Ainsi apparaît la différence entre deux notions si voisines qu'on les a souvent confondues, (...) celle de *structures sociales* et celle des *relations sociales*. Les *relations sociales* sont la matière première employée pour la construction des modèles qui rendent manifeste *la structure sociale* elle-même. En aucun cas celle-ci ne saurait donc être ramenée à l'ensemble des relations sociales, observables dans une société donnée. Les recherches de structure ne revendiquent pas un domaine propre parmi les faits de société; elles constituent plutôt une méthode susceptible d'être appliquée à divers problèmes ethnologiques, et elles s'apparentent à des formes d'analyse structurale en usage dans des domaines différents». (C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Plon, 1958, pp. 305, in J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 302).

(capable d'analyser, de classer, de procéder à des distinctions aussi ordonnées que minutieuses), d'une approche synthétique globale, faisant partie de nous mêmes et au fond de notre esprit». À travers cette réhabilitation de la société archaïque et de la pensée primitive, Lévi-Strauss dégage le concept d'ethnocentrisme. En affirmant que «nul critère ne permet de juger dans l'absolu d'une culture ou d'une civilisation, (il) refoule l'idée d'une valeur hiérarchique attribuée de l'une par rapport à l'autre»<sup>270</sup>. Ce qui remet en question les présupposés de la vision évolutionniste de l'histoire.

Mais si le structuralisme permet de remettre en question les schèmes évolutionnistes de l'histoire, il aboutit à une conception «fixiste» de celle-ci. Contrairement au structuralisme ethnologique, les théories dépendantistes dont les analyses convergent autour de la notion de structure cherchent à «penser le rapport entre le développement et le sous-développement, de manière globale, dans une perspective historico-structurale». Elles permettent ainsi de penser ce rapport de «manière nouvelle», en substituant à la naturalité des étapes de la croissance une vision historique des transformations de la périphérie en fonction de son inscription dans le système capitaliste mondial»<sup>271</sup>. Elles évitent ainsi les écueils sur lesquels bute le structuralisme.

Selon Dosse, le structuralisme s'affranchit de l'histoire, du temps qui ne relève plus dans cette perspective que de la simple contingence: il met l'accent sur la synchronie plutôt que sur la diachronie, c'est-à-dire sur les racines atemporelles et universelles éclairant les phénomènes. Cet affranchissement du temps, à travers l'accent mis sur l'immutabilité et la permanence fondamentales des structures «à la jointure de la nature et de la culture», rapproche le structuralisme d'un formalisme logique. Ce structuralisme qui s'inscrit dans la filiation d'Auguste Comte sert alors de modèle de scientificité pour les sciences sociales, mais débouche selon Dosse sur un naturalisme et une évacuation du sujet. Cela a pour effet d'«ontologiser la structure» qui «s'est donnée au nom de la Science, de la Théorie comme l'alternative à la vieille métaphysique occidentale»<sup>272</sup>. Lévi-Strauss rompt ainsi avec l'évolutionnisme d'Auguste Comte mais non avec le naturalisme et le scientisme du positivisme<sup>273</sup>, qui ont été justement mis en cause par

<sup>270</sup> J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 303.

<sup>271</sup> G. Rist, op. cit., p. 190.

<sup>272</sup> F. Dosse, *Histoire du structuralisme*, op. cit., t. 1, p. 10.

<sup>273</sup> *Ibid.*, p. 29.

Edmund Husserl comme obstacles à la compréhension du monde et «maladies» de la science moderne<sup>274</sup>.

Ce rejet de la conception historiciste de l'histoire avec l'écllosion du structuralisme marque, selon Dosse, le basculement de la conscience historique occidentale vers «une temporalité refroidie»<sup>275</sup>. Ce nouveau rapport à la temporalité instauré par le structuralisme s'explique selon cet auteur par le pessimisme foncier de l'Europe du XX<sup>e</sup> siècle par rapport à l'histoire, par son désenchantement par rapport à l'héritage des Lumières et à ses promesse du progrès.

Malgré ses apories, cette négation du temps est néanmoins perçue par Dosse, et par bien d'autres<sup>276</sup>, comme étant un passage nécessaire de la pensée occidentale pour sortir de la philosophie de l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle, de sa téléologie. La méthode structurale permet en effet de dépasser le «simple niveau descriptif de l'analyse» et d'«ébranler les causalismes génétiques quelque peu mécaniques qui se sont imposés à cette pensée». Ce

<sup>274</sup> En Europe la phénoménologie, qui forma de 1930 à 1960 un horizon philosophique majeur comme l'affirme J. Russ, a été une référence majeure dans les critiques du positivisme et de ses postulats. Elle marquait aussi une conscience de la crise de la culture et de la science, une crise dont Edmund Husserl (1859-1938) cherche à élucider le sens. Il tente ainsi d'édifier une philosophie rigoureuse, mettant un terme à la détresse de la pensée et de la vie européennes » (J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., pp. 44, 30). À partir de cette philosophie conçue comme «science rigoureuse» et «source originare», Husserl construit le projet de la «refondation radicale des divers champs scientifiques» afin d'établir les fondements de la connaissance, des sciences. C'est ce qui l'amène à pratiquer un découpage de la pensée moderne en identifiant un certain nombre d'écueils «nuisant à l'exercice de la réflexion et donc à la constitution d'une philosophie rigoureuse: psychologisme, naturalisme, positivisme». (Ibid., p. 45).

Faisant dépendre les lois de la pensée logique de processus psychiques, le psychologisme (surtout chez les empiristes anglais) implique «un relativisme tendant à dissoudre toute objectivité (et qui) débouche sur un scepticisme où meurt l'idée même de vérité», affirme E. Husserl. (Ibid.).

Le naturalisme constitue une autre maladie de la modernité. En effet, réduisant l'esprit et ses idéaux à des faits de la nature, et concevant la totalité de l'être (valeurs, culture, esprit) comme matière inerte en singeant sans exercice critique le modèle des sciences de la nature, «le naturalisme en vient à traiter la conscience comme une chose» (Ibid.).

Le positivisme, selon lequel il ne faut s'en tenir qu'aux faits, est une autre doctrine qui représente un péril menaçant la pensée et la réflexion selon E. Husserl. En effet, «renonçant à poser les questions ultimes de la raison (celles de la vérité, de l'esprit, etc.), le positivisme, en s'en tenant uniquement aux modèles hérités des sciences de la nature, en refoulant les interrogations profondes de l'humanité, a plongé cette dernière dans une détresse profonde que Husserl explicite et dont il dégagera le sens dans *la Krisis* (*La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, NRF-Gallimard, 1936) » (J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, pp. 45-46).

La solution à cette crise objectiviste est selon E. Husserl de construire une science véritable de l'esprit, une science des essences, c'est-à-dire des contenus intelligibles «objets d'une connaissance rigoureuse et d'une intuition intellectuelle». Pour lui, seules les essences sont en mesure de guider la théorie car leur suppression entraînerait celle de l'objet correspondant, mais ceci ne signifie d'aucune manière renoncer à l'expérience car le principe de la phénoménologie est d'aller aux choses elles-mêmes. (Ibid., p. 48).

<sup>275</sup> F. Dosse, *Histoire du structuralisme*, op. cit., t. 1, p. 9.

<sup>276</sup> F. Dosse cite, par exemple, Sylvain Auroux (*La sémiotique des encyclopédistes*, Payot, 1979), Maurice Godelier (entretien avec l'auteur), Gérard Genette (*Poétique et histoire*, Figures III, Le Seuil, 1972). Voir *Histoire du structuralisme*, op. cit., t 2, pp. 547-550.

qui l'ouvre à «la complexité des organisations synchroniques»<sup>277</sup> que Lévi-strauss propose d'étudier au sein d'un programme de synthèse des sciences sociales .

Dosse soutient ainsi que la crise du structuralisme, qui fait partie d'une crise générale des grandes théories, et les écueils sur lesquels il achoppe ne doivent pas servir à nier les apports considérables de sa méthode et de son épistémologie, ni leur caractère «bénéfique». L'éclosion du structuralisme constitue, en ce sens, une «rupture épistémologique» avec l'historicisme du XIX<sup>e</sup> siècle qui doit être suivie par la récupération du sens du mouvement, du «bougé de la structure». Dans cette perspective, la coupure réalisée à travers la négation de l'historicité n'est considérée que comme premier pas nécessaire d'une démarche qui «doit ensuite saisir le changement dans sa faculté créatrice, innovante, ainsi que dans ses manifestations qui ont (aussi) pour sens de maintenir la structure en place en l'adaptant». Dans cette démarche, «l'étude synchronique des systèmes, de leurs connexions apparaît alors clairement comme un premier moment, un stade dans une pensée structuraliste historicisée (...). L'étude des systèmes paraît (en ce sens) être un préalable à celle des transformations (. Ce qui permet d'avoir) une idée très précise de ce qu'est la production des connaissances»<sup>278</sup>.

Il ne s'agit pas ici d'un simple retour à l'historicisme du XIX<sup>e</sup> siècle mais de l'introduction d'une nouvelle historicité, une nouvelle manière de problématiser le rapport au temps, de concevoir les rapports entre l'être et le devenir, de découper le social-historique, permettant d'éviter la fausse alternative entre le continuisme téléologique et le discontinuisme relativiste, entre le systémique et l'historique et proposant une conception plutôt dynamique de la réalité.

D'ailleurs, cette tendance à substituer une «interprétation dynamiste des choses» au «statisme structural» se manifeste aussi dans les sciences de la nature qui reconnaissent, de plus en plus, l'innovation, le désordre, l'indétermination comme inhérents à la nature. Cela remet en question la conception classique de la science et de la réalité et ouvre la voie à une convergence épistémologique entre les sciences de la nature et les sciences sociales.

---

<sup>277</sup> Ibid., p. 543.

<sup>278</sup> Ibid., pp. 549, 547.

Si le structuralisme, est une conséquence de la tentation de systématisme intégrale et «la résultante, (...au sens) large(...) de la montée du concept de science dans le domaine de l'étude des sociétés»<sup>279</sup>, comme l'affirme Dosse, les certitudes du modèle classique de cette science, c'est-à-dire de la conception newtonienne mécanique de l'univers, sont fortement ébranlées par les nouvelles dispositions du savoir qui sont aujourd'hui manifestes dans les sciences.

### **3-2- Une nouvelle conception de la science et de la réalité.**

Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, les fondements de la conception classique de la science ont été ébranlés par des crises qui ont causé des fracturations profondes au sein de l'édifice scientifique et modifié la conception de notions importantes dominant notre vision de la réalité telles que celles de causalité, temps, espace, objet, sujet...etc. Ayant pour origine certains développements importants des mathématiques et des sciences de la nature, ces fissures profondes de l'édifice de la science classique, ont renforcé la déconstruction généralisée de la pensée moderne qui prend toute sa signification à notre époque.<sup>280</sup>

Si dès le XIX<sup>e</sup> siècle, avaient débuté la formalisation et l'axiomatisation systématiques aussi bien de la logique que de la mathématique afin d'atteindre une vérité absolue, en 1931, Kurt Gödel met radicalement fin à cette espérance. Son théorème d'incomplétude<sup>281</sup> met en lumière les difficultés d'une rationalisation totale et systématique ainsi que l'impossibilité d'atteindre une vérité absolue.

Étant fortement reliée aux mathématiques, la logique a aussi été bouleversée par les résultats du théorème de Gödel. Sur la base de la critique de Gödel de la fermeture des systèmes formels, Alfred Tarski et Jan Lukasiewicz affirment la possibilité de «logiques plurivalentes» admettant d'autres valeurs que le vrai et le faux et rejetant le principe du «tiers exclu». Ils minent donc les certitudes de «l'absolutisme» logique. Ainsi, «régresse

<sup>279</sup> F. Dosse, *Histoire du structuralisme*, t. 1, op. cit., p. 29.

<sup>280</sup> J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 180.

<sup>281</sup> Il le fait en démontrant qu'il « existe des propositions vraies qui sont indécidables (on ne peut ni les démontrer, ni démontrer leur contraire) dans le champ de l'arithmétique, si celle-ci est supposée consistante. Cette non déductibilité signifie que le système des axiomes est incomplet: d'où le nom de théorème d'incomplétude» (Ibid., pp. 72-74). L'indécidabilité qui est l'autre face de l'incomplétude et que Gödel établit au sein d'ensembles formalisés complexes signifie qu'il existe des « limites à la méthode axiomatique, à l'élaboration d'un système rationnel et déductif» (Ibid., p. 181).

l'idée de principes logiques indiscutables, telle cette loi du tiers exclu qui depuis Aristote formait l'âme ou le socle de tout raisonnement logique». Ce qui signale déjà la fin des certitudes, le crépuscule des évidences au sein de la science moderne.<sup>282</sup>

Par ailleurs, dès le début du siècle, de véritables révolutions dans le domaine des relativités restreinte et générale ainsi que dans celui de la mécanique quantique concernant l'infiniment petit, bouleversent la physique. La théorie de la relativité met en question l'indépendance absolue du temps et de l'espace newtonien de la physique classique. Elle amène à renoncer au temps et à l'espace absolus en démontrant qu'ils sont « relatifs à chacun des observateurs, ils dépendent de leurs vitesses relatives et de celle de la lumière ». Contrairement à la mécanique newtonienne, cette théorie permet d'unifier le temps et l'espace en postulant qu'ils « forment un continuum dans lequel ils sont liés. »<sup>283</sup> Mais si les théories de la relativité ont fait disparaître certains absolus (l'espace et le temps newtoniens, la conservation de la masse), la véritable révolution de l'édifice de la science commence avec la théorie quantique. Avec cette théorie « ce n'étaient pas seulement nos notions habituelles d'espace et de temps qui étaient remises en question, mais des notions de caractère franchement intellectuel, des principes reliés aux catégories de cause et de substance. Et même des principes purement logiques, comme ceux d'identité et de contradiction, paraissent quelque peu bousculés ».<sup>284</sup>

La théorie quantique remet en question la nature même du réel: ses équations découvrent un réel inaccessible, contrairement aux principes de la physique classique, incluant la théorie de la relativité, posant qu'il existe une réalité indépendante de l'observant qu'on peut décrire à l'aide d'éléments possédant des propriétés précises et définies (déterminisme strict et possibilité de connaissance précise du réel). «Ce caractère impénétrable et lointain de la réalité se traduit et s'exprime (par exemple) par l'impossibilité fondamentale de connaître à l'avance avec précision quelconque

<sup>282</sup>Ibid., pp. 74-75, 181.

<sup>283</sup> Ibid., p. 81.

<sup>284</sup> Cité par J. Russ, Robert Blanché écrit à cet égard: «la mécanique relativiste bouleversait des notions qui nous sont si familières qu'on l'a d'abord regardée comme révolutionnaire. Pourtant cette révolution n'atteignait d'abord que l'enveloppe extérieure, si l'on peut dire, de la raison, sa couche la plus superficielle, les formes de l'intuition sensible. La théorie ne touchait rien aux principes de l'entendement, satisfaisant au mieux, au contraire, à ses exigences de détermination et d'invariance. C'est pourquoi elle allait bientôt apparaître comme le parachèvement de la mécanique classique. » ( R. Blanché, *La science actuelle et le rationalisme*, P.U.F, 1973, p. 55, in *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 85).

l'ensemble des objets inscrits dans cette théorie (relations d'incertitude ou d'indétermination de Werner Heisenberg)»<sup>285</sup>. Ceci signifie que l'aléatoire gise au coeur de la réalité et permet de parler d'une indétermination inhérente des phénomènes. Cette incapacité d'atteindre le réel comme ensemble d'objets définissables et mesurables, avec une précision infinie, s'exprime dans la théorie quantique à travers l'abolition de la distinction classique entre l'onde et la particule (la non-séparabilité)<sup>286</sup>.

Ces développements posent selon Russ le problème de l'objectivité scientifique (interaction entre système physique, objet d'expérience et l'appareil de mesure) et de l'indéterminisme inhérent aux composants élémentaires qui «participent de manière essentielle à la crise des fondements de la physique classique apparue dès le début du XX<sup>e</sup> siècle»<sup>287</sup>. De plus, en remettant en question la substance, le déterminisme et la conservation de la substance (elle tend à se dissiper), la mécanique quantique bouscule les principes directeurs de la pensée. Elle conduit à repenser les principes de la connaissance et annonce ainsi de très nombreux aspects de l'épistémologie moderne et de la science contemporaine. En unifiant la philosophie et la physique dans ses interrogations (au moins en Allemagne), elle dépasse le point de vue positiviste réducteur, affirme Russ. Selon elle, cette théorie est « certainement l'une des théories qui échappe à la critique husserlienne développée dans *la crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* ».<sup>288</sup> Les métamorphoses annoncées par les mathématiques et la physique vont ainsi aboutir à une crise des fondements sans précédent.

<sup>285</sup> Ibid., p. 228. Selon les relations d'incertitude (indétermination) de (Werner) Heisenberg « les composantes de la matière paraissent se comporter intrinsèquement selon un mode probabiliste, et il ne s'agit ici nullement d'un simple manque de connaissances ou de précision dans les mesures, qui peuvent un jour être améliorés ». De plus, « pour interroger ces composantes élémentaires, l'observateur intervient obligatoirement sur ce qu'il veut observer, par suite de la différence d'échelle entre l'observateur et l'objet observé (...), il devient ainsi difficile sinon impossible de garantir la validité de l'adéquation d'un concept physique dont la mesure n'est pas fermement assurée » (Ibid., p. 82).

<sup>286</sup> Ibid., p. 220. Ces développements renforcent l'idée de l'évanouissement de la substance invoquée déjà par la conception électronique de la matière et la «géométrisation relativiste du physique». R. Blanché écrit à cet égard : «...ces éléments ( les éléments derniers en microphysique) vont jusqu'à perdre leur permanence dans le temps, ou à ne la conserver que sous une forme virtuelle; et comme leur indiscernabilité ne s'accompagne plus de ce minimum de discriminabilité qu'apporte une différence saisissable de localisation, ils perdent même leur individualité propre. Bref leurs attributs de la chose substantielle, *res*, sont progressivement retirées. Le réel repose sur un fond d'irréalité; l'infrastructure du monde microphysique n'a qu'une «existence fantomatique», sa réalité «se résout dans la pénombre». » (R. Blanché, op. cit., p. 55, in J. Russ *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 85-86).

<sup>287</sup> Ibid., p. 81.

<sup>288</sup> Ibid., p. 89. Voir note n°: 274.

Aujourd'hui, les sciences physiques sont travaillées par des questions de méthode décisives. Elles sont caractérisées par une orientation vers le complexe et le désordre, ainsi que par des questions liées au problème du déterminisme; l'existence même de la méthode est parfois contestée dans l'épistémologie contemporaine.

Le concept de méthode est parfois évacué dans des travaux comme ceux du physicien Paul Feyerabend, qui défend une théorie anarchiste de la connaissance pour rendre à l'esprit scientifique sa liberté face à toutes les règles imposées par les logiciens. De même, pour Feyerabend qui établit une symbiose entre la science, la poésie et le mythe, la séparation entre science et non science est artificielle et nuisible à l'avancement de cette science. Ce qui rappelle qu'«il n'existe pas de méthode expérimentale complètement objective, se développant sans passions, sans désirs et sans mythes (...), (c'est) un appel à l'ouverture de l'esprit scientifique».<sup>289</sup>

Par ailleurs, la méthode scientifique de nos jours remet en question le principe de simplification et s'affronte à la complexité. Jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, la méthode en physique et dans toutes les sciences obéissait de manière très cartésienne à la recherche d'unités simples et identifiables. Ces réalités simples permettraient en physique d'appréhender la totalité de l'univers, pensaient les savants. Mais ces principes ont subi des attaques sérieuses avec la notion de complexité.

En fait, «au paradigme de la simplification (celui qui gouverne la démarche de la science classique) s'oppose le paradigme de la complexité, qui reconnaît que toute approche par isolement systématique des unités ne permet pas de rencontrer le réel »<sup>290</sup>. Selon Russ, la complexité commence à se manifester au début du XX<sup>e</sup> siècle en ce qui concerne les particules atomiques qui cessent d'apparaître comme des objets élémentaires simples et deviennent complexes. C'est surtout la mécanique quantique qui a contribué à mettre de l'avant cette notion, en abolissant la distinction classique entre les particules et les ondes (la non-séparabilité).

Il existe aussi beaucoup d'autres façons de définir et de concevoir la complexité dans la science moderne telle, par exemple, celle où « l'univers peut être conçu comme

---

<sup>289</sup> Ibid., p. 218.

<sup>290</sup> Ibid., p. 219.



constitué par l'emboîtement d'une série d'objets d'un niveau déterminé (par exemple le niveau des atomes s'emboîte dans celui des molécules): à l'intérieur de chaque niveau et entre les niveaux existent des interactions. Leur nombre immense aboutit à un enchevêtrement inextricable qui défie la notion cartésienne d'analyse». De même, la notion de complexité est conçue dans la théorie de l'information dans une connexion forte avec le désordre.<sup>291</sup> À partir de cette théorie, Henri Atlan rapproche les deux notions ainsi: « La complexité est un désordre apparent où l'on a des raisons de supposer un ordre caché; ou encore, la complexité est un ordre dont on ne connaît pas le code»<sup>292</sup>.

Cet éclatement des cadres anciens de la méthode, leur substitution par un paradigme complexe et ouvert sont liés à de profondes transformations dans la conception du réel lui-même. Les notions d'ordre et de déterminisme qui le caractérisent dans la conception classique de la science sont en fait remises en question par une classe importante de phénomènes physiques relevant de la théorie du «chaos» qui a été mise en évidence, essentiellement depuis 1960. Ces phénomènes définissant les «systèmes chaotiques» par une grande sensibilité aux conditions initiales sont décrits par Russ comme suit:

«...une série de phénomènes obéissant à des lois parfaitement déterministes (...) mais dont les systèmes d'équations sont non-linéaires. Ces systèmes (...) possèdent une caractéristique très particulière et très spectaculaire: leur évolution est extrêmement sensible aux conditions initiales. Ainsi, au bout d'un certain temps, deux trajectoires de ce système, aussi voisines que l'on veut à l'instant initial, divergent exponentiellement. Les conditions initiales ne pouvant être connues qu'avec une précision finie, il en résulte qu'il est impossible de prédire où en sera le système, au-delà d'un temps déterminé. L'évolution de tels systèmes paraît totalement *imprévisible* et ils semblent donc instables (...) le comportement du système peut évoluer, allant d'un comportement rigoureusement stable, simple et prévisible jusqu'à une forme entièrement chaotique (où aucune régularité ne semble se manifester), en passant par une série d'états stables et multiples, chaque passage étant marqué par une bifurcation. On découvre donc, dans des systèmes déterministes des états de stabilité et d'instabilité intrinsèques (qui peuvent être décrits) par des lois probabilistes, qui recouvrent cependant un système déterministe.»<sup>293</sup>

La remise en question des notions d'ordre et de déterminisme a ainsi fait éclater les anciennes dichotomies conceptuelles: loin de constituer des antinomies inconciliables ou des termes en opposition, il y a entre l'ordre et le désordre, le déterminisme et les aléas, la stabilité et l'instabilité, qui forment la trame du réel, des ponts et des passages permanents. On peut considérer comme premier l'un ou l'autre des termes en opposition ou s'attacher à leurs relations réciproques et dialectiques. Ne retenir que l'ordre des

<sup>291</sup> Ibid., p. 220

<sup>292</sup> Henri Atlan, *Entre le cristal et la fumée*, Points Sciences-Le Seuil, 1979, p. 77, in J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 224.

<sup>293</sup> J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 228.

phénomènes comme principe d'explication est « infidèle à l'image de l'univers qui s'affirme depuis plus d'un siècle », soutient Russ. Selon elle, à partir du jeu ordre/désordre et à la lumière des crises et des révolutions qui affectent la physique depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, se dégage une nouvelle conception de l'univers. Des chercheurs de disciplines diverses de la connaissance s'intéressent à cette conception: «Edgar Morin, mais aussi Ilya Prigogine, Prix Nobel de chimie en 1977, auteur avec Isabelle Stengers d'un livre de philosophie des sciences, la Nouvelle Alliance, qui connut un grand succès, Henri Atlan, médecin et biologiste, s'intéressent au chaotique et à l'imprévisible».<sup>294</sup>

Tout signale en sciences physiques l'idée d'un désordre immanent aux choses, d'un grand jeu ordre/désordre. Russ écrit à cet égard:

«conçus dans leur réciprocity et leur forme dialectique, ils (l'ordre et le désordre) représentent un jeu complexe, une loi de l'univers lui-même. Né d'un chaos total, l'univers aboutit à l'ordre des galaxies, qui semble lui-même tendre, selon certains à la désorganisation finale. Ainsi, l'ordre, le désordre, l'organisation désignent-ils un cycle. Il fait dialoguer l'ordre et le désordre pour accéder à une nouvelle image de l'univers.»<sup>295</sup>

Ce jeu de l'ordre et du désordre dans les systèmes complexes s'exprime surtout dans les systèmes auto-organisés où l'ordre se crée à partir du désordre et où l'on ne peut plus parler d'une causalité linéaire à cause des effets de rétroaction (feedback).<sup>296</sup>

Dans cette nouvelle image, comme le désordre et le déterminisme, le temps se trouve lui aussi réhabilité « travers les inventions contemporaines et les turbulences novatrices». Si, depuis Galilée, la physique classique a tenté de formuler des lois intemporelles fidèles à l'image d'un univers immuable, l'indétermination fondamentale du réel introduit une «irréversibilité temporelle». Cela conduit des physiciens comme Prigogine à parler d'une évolution intrinsèquement irréversible de l'univers.<sup>297</sup> Selon ce dernier, « le temps

<sup>294</sup> Ibid., p. 229.

<sup>295</sup> Ibid., p. 230.

<sup>296</sup> Andrée Fortin, La sociologie, science de/dans la société, Sociologie et sociétés, vol. XII, n°: 2, octobre 1980, pp. 75-95, p. 77.

<sup>297</sup> J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 237. Le temps absolu newtonien a été d'abord découronné par les théories de la relativité en constituant l'espace temps dans un continuum. Ensuite, la théorie quantique introduit une «irréversibilité temporelle» qui se manifeste seulement au niveau macroscopique (ex: croissance de l'entropie dans les systèmes isolés). Mais les équations fondamentales de la mécanique quantique restent réversibles, comme celles de la mécanique classique ou de la relativité. Ce paradoxe a, selon Russ, abouti à l'affrontement de deux écoles: «la première voit dans l'irréversibilité apparente du temps le fruit d'une connaissance insuffisante de l'univers (Henri Poincaré). (...) La deuxième veut démontrer que les équations

irréversible a (...) aujourd'hui pénétré à tous les niveaux de la physique et permet d'entrevoir la possibilité d'une cohérence nouvelle articulée autour de ce devenir que la physique d'hier définissait comme un obstacle». Ainsi, contrairement à la physique classique, les sciences contemporaines et «le paysage actuel donnent à voir l'irréversibilité et la mort des choses. Les galaxies naissent et meurent, les systèmes planétaires semblent voués à la dissolution ». Cela permet à la notion d'historicité de faire son entrée dans l'édifice des sciences de la nature: l'irréversibilité confère un âge et une histoire aux systèmes physiques.<sup>298</sup>

Cette réhabilitation du temps s'inscrit dans une conception du monde qui propose une nouvelle définition des rapports entre l'être et le devenir, entre l'identité et la non-identité, entre l'identité et la négation. L'être se présente comme ayant une nature dynamique, du moment qu'on n'«étudie pas tant des objets que des processus, des phénomènes (, que la) notion d'être s'applique plus à des objets en évolutions, en situation ». <sup>299</sup>

Étudier l'être en processus et en interaction mène aussi à une révision du statut épistémologique de nos concepts proposés par les modes de la connaissance comme évidents. Quand l'identité et la négation ne paraissent plus contradictoires, comme en témoigne l'idée de la non-séparabilité de l'onde et de la particule, les découpages évidents de la réalité ne semblent plus nécessaires et ne reflètent plus son ordre rationnel, mais semblent plutôt arbitraires. Comme l'écrit Andrée Fortin:

«...quand on étudie un système complexe, biologique, écologique, sociologique, etc., il n'est pas simple de démêler ce qui est dans le système et ce qui lui est extérieur, par exemple la nature versus la culture; tout découpage est finalement arbitraire. L'opposition objet/environnement, contenant/contenu, dedans/dehors, être/non-être, identité/négation, change de sens et perd sa pertinence quand on étudie l'être en processus et en interaction». <sup>300</sup>

Ceci rejoint la mise en cause par le constructivisme social de l'opposition entre le sujet et l'objet découlant de la conception classique de la science et fondée sur le dualisme cartésien. Sa mise en cause dans la physique quantique, à travers l'idée de l'interaction

---

déterministes réversibles conduisent, en réalité, à un univers dont l'évolution est intrinsèquement irréversible. I. Prigogine est l'un des maîtres de cette école ». (Ibid. p. 237)

<sup>298</sup> Ibid. 237-238.

<sup>299</sup> A. Fortin. loc. cit., pp. 77-78.

<sup>300</sup> Ibid., p. 78-79.

entre l'observateur, l'observé et les conditions de l'observation, fait que «la science ne saurait plus prétendre à une existence indépendante du sujet (...) dont le rôle est prépondérant dans la définition même de la science et de l'objet scientifique».<sup>301</sup> Ce qui signifie la non-neutralité de la science et appelle à un décloisonnement disciplinaire entre les deux cultures: celle des sciences sociales et celle des humanités.

Si ces sciences humaines furent pendant longtemps fascinées par «le modèle axiomatique» des mathématiques et par la physique newtonienne, ces modèles sont remis en question dans ces sciences même et limités à des domaines de validité restreints. Ainsi Fortin remarque:

«cette vision qui se dégage des sciences de la nature n'est plus étrangère à la science sociale, elle ne lui est pas imperméable; elle ne s'est pas développée à l'écart des sciences sociales: elle s'appuie sur l'étude des systèmes complexes, non réductibles à des causalités simples et linéaires et où le nombre de variables est très grand; les systèmes biologiques sont bien sûr de bons exemples de tels systèmes complexes, mais les écosystèmes et les systèmes sociaux partagent les mêmes caractéristiques de complexité et de non-linéarité »<sup>302</sup>

Cela oblige les sciences sociales à repenser leur objet et leurs méthodes. De nombreux analystes pensent que, dans tous les domaines, s'installe une nouvelle manière de traiter le savoir accordant une importance majeure aux relations et structures. L'intérêt pour la complexité peut être illustré par un mouvement théorique «mettant au premier plan les relations et non plus les choses (qui) va envahir très lentement (la) culture (et la pensée contemporaines), et ce jusqu'à notre époque de communication universelle». Réseaux, information et communications deviennent des concepts centraux dans cette nouvelle conception du monde Selon Russ, «...information et communication régissent désormais toutes choses et parcourent le champ du savoir. Les problèmes du langage dominant l'ensemble des mises en perspectives et des interrogations. Nous sommes au sein de relations, de réseaux, de liaisons, d'interconnexions (...). Même le pouvoir (Foucault) relève d'un simple jeu de relations. L'éthique et la morale relèvent de l'agir communicationnel (Habermas), principe d'une raison pratique». De même, désordre et chaos pénètrent avec force tous les champs de la recherche scientifique et deviennent des centres d'intérêt majeurs pour la pensée contemporaine.<sup>303</sup>

---

<sup>301</sup> Ibid., p. 79.

<sup>302</sup> Ibid.

<sup>303</sup> J. Russ, *la marche des idées contemporaines*, op. cit., pp. 438-439.

Il est même possible de détecter une parenté entre les itinéraires esthétique et scientifique. Des transformations se sont accomplies en même temps en art, en esthétique (surtout concernant l'abstraction) et en mathématiques. Russ note en effet que « dans l'art comme dans la science, on retrouve (...) un même intérêt pour le complexe, l'irrégulier (lien entre fractales et art décoratif, musique et peinture souligné par Lévi-Strauss), l'aléatoire, etc. Par exemple, à travers la disparition de la notion d'oeuvre comme ensemble ordonné, le désordre envahit le domaine de l'art ». Ces développements amènent Russ à conclure à la possibilité de détecter ici un mouvement de fond de la pensée et de la culture. «La science et l'art se répondent, manifestant les mêmes troubles, les mêmes inquiétudes et les mêmes puissances de l'esprit ».<sup>304</sup>

Ces attaques sérieuses venant des sciences de la nature contre l'idéal de la simplicité et l'accent mis sur la nécessité d'adopter des méthodes respectant la complexité inhérente au réel devraient selon Dosse permettre un dépassement du préjugé opposant comme incompatibles l'analyse diachronique et l'analyse synchronique dans les méthodes des sciences sociales<sup>305</sup>. De même, leur objet devrait être analysé en termes de relations et structures qui ne sont pas conçues comme étant statiques mais qui s'inscrivent dans une conception dynamique du réel, contrairement à celles qui sont impliquées dans les analyses structuralistes. En sciences sociales, ce message a d'abord été saisi par Fernand Braudel, héritier de la première génération de l'école historique française des Annales.

### **3-3 Les Annales et Braudel, rompre avec l'historicisme: la longue durée et la pluralité des temps.**

Fernand Braudel, maître de l'école historique française des Annales et héritier de ses directeurs, Marc Bloch et Lucien Febvre, a déjà essayé de répondre au défi du dépassement de l'opposition entre l'analyse diachronique et l'analyse synchronique en mettant en lumière la non-linéarité du déroulement historique et la pluralité des temps.

Avant même l'éclosion du structuralisme<sup>306</sup>, l'école des Annales a déplacé le centre d'intérêt de l'étude historique de «l'histoire historisante» vers la longue durée, «vers les

<sup>304</sup> Ibid., p. 417.

<sup>305</sup> F. Dosse, *Histoire du structuralisme*, t. 2, op. cit., p. 550.

<sup>306</sup> Giuliana Gemelli ( préface de Maurice Aymard), Fernand Braudel, trad. de l'ital. par Brigitte Pasquet et Béatrice Propetto Marzi, Paris, Odile Jacob, 1995, 377 p.

grands socles sous-jacents, trop facilement enterrés par l'école positive au profit d'une histoire à souffle court, étroitement politico-militaire». Cependant, les données structurelles sont dynamisées à travers la dialectisation des phénomènes de conjoncture et de structure, affirme Dosse.<sup>307</sup> C'est donc une rupture épistémologique que vise à réaliser l'école des annales.

Fondé en 1929, dans un contexte marqué par la crise économique ainsi que par le traumatisme de la guerre de 1914 et de ses effets, le projet de l'école des Annales prend ses distances avec l'histoire «événementielle» mettant l'accent sur le politico-militaire ainsi qu'avec l'évolutionnisme qui domine les sciences sociales. Cette histoire renouvelée emprunte toutefois à ces sciences sociales leurs procédures qu'elle vise à intégrer dans un programme de synthèse théorique. Ce programme qui occupe une place centrale dans son projet offre une troisième voie entre l'histoire historisante et événementielle et entre les généralisations structurelles (incluant même le marxisme). Cela met en cause le débat, qui a souvent été décrit comme une opposition entre méthode idiographique et méthode nomothétique (*Methodenstreit*) et qui a souvent obligé les analystes du social-historique à choisir entre ces deux modes de recherche.

C'est pour en finir avec cette fausse alternative que Braudel insiste sur la nécessité de complexifier le réel et non de le simplifier, qu'il met l'accent sur la non-linéarité du discours historique. Il élabore alors une typologie de temporalités multiples, où «la longue durée se double (...) d'une pluralisation du temporel, (où) elle se subdivise en plusieurs temporalités»<sup>308</sup>. Cette «structure feuilletée du temps» présente une construction de temps solidaires les uns les autres, s'intégrant dans une totalité indissociable: le court terme, le moyen terme, le long terme.

Il est, cependant, important de ne pas considérer ces temps, que construit Braudel comme un «contre-feu au structuralisme», comme s'intégrant dans une longue tranche chronologique. La longue durée désigne un rythme d'évolution. Ainsi, en soulignant les risques de déformation de la longue durée<sup>309</sup>, Jacques Le Goff, l'un des représentants de

<sup>307</sup> F. Dosse, *Histoire du structuralisme*, t.1, op. cit., p. 217.

<sup>308</sup> F. Dosse, L'histoire en miettes: des Annales militantes aux Annales triomphantes, *EspacesTemps*, n°: 29, 1985, pp. 47-60, p. 51

<sup>309</sup> Certains analystes pensent que chez Braudel il y a une tendance à immobiliser le temps sous l'influence du structuralisme (ex: Jacques Le Goff, Le changement dans la continuité, *EspacesTemps*, n°: 34-35, 1986, pp. 20-22;

la troisième génération des Annales, affirme que le schéma des temps construit par Braudel correspond à des rythmes différents de la durée, de l'évolution de l'histoire. En ce sens, il n'y a pas pour lui une identité entre la longue durée et les structures de Lévi-Strauss. Selon Le Goff, «ce n'est pas la substance de la longue durée qui l'intéressait (Braudel) le plus mais le rythme».<sup>310</sup>

Braudel met aussi l'accent sur la multidimensionnalité de la réalité historique et la complexité du social à travers la distinction qu'il établit entre la vie matérielle, la vie économique et le capitalisme qui forment trois étages. Cette distinction controversée insiste sur «la non absorption totale de la vie économique et sociale par (le capitalisme)»<sup>311</sup>, sur son caractère dynamique, contrairement à ce que laissent entendre les analyses dominantes du capitalisme. En effet, comme le souligne Giuliana Gemelli, pour Braudel

«le système social ne s'identifie avec aucune des structures qui le composent, mais il représente plutôt, selon la définition, empruntée à Georges Gurvitch, "l'ensemble des ensembles", c'est-à-dire une idée-limite où on peut isoler des totalités. Celles-ci permettent de définir des sous-ensembles, caractérisés par des équilibres instables et en tension permanente, qui sont comme des points d'arrêt vertical hypothétique tout au long d'un processus horizontal qui représente la zone d'interaction avec le milieu. La vie matérielle, le marché et le contre-marché représentent ces points de suspension verticale, l'économie-monde est leur système dynamique»<sup>312</sup>.

Dans le même sens, Alain Minc souligne cette irréductibilité et cette résistance de l'ensemble de la vie économique au capitalisme en décrivant les caractéristiques de l'économie-monde, qui est un concept utilisé par Braudel pour désigner «des espaces de dimensions assez vastes organisés économiquement comme des tous, des univers se

---

F. Dosse, Les habits neufs du Président Braudel, *EspacesTemps*, n°: 34-35, 1986., pp. 83-93). G. Gemelli nie cette influence et soutient que c'est plutôt contre C. Lévi-Strauss que F. Braudel polémique implicitement. Selon elle, Braudel dynamise la conception du réel et rejoint le langage de la thermodynamique. Elle écrit: «Ce qui frappe le plus dans la structure complexe de l'histoire du capitalisme, c'est que l'auteur a réussi à organiser la rencontre entre le langage de la théorie scientifique, (...) de la thermodynamique, et tout en suivant avec une détermination lucide le cheminement de sa pensée. L'asymétrie spatio-temporelle (dans) les économies-monde (...) traduit dans le langage historique les asymétries spatio-temporelles de la physique moderne (ordre produit à partir des asymétries des pôles d'irradiation énergétique)» (G. Gemelli, op. cit., p. 121-122.) Consulter aussi, dans le troisième chapitre de ce mémoire, la réponse de I. Wallerstein à des critiques comme celles de J. Le Goff et de F. Dosse.

<sup>310</sup> J. Le Goff, loc. cit., p. 22. C'est ce que fait I. Wallerstein aussi en insistant sur l'importance de faire la différence entre le long terme et le très long terme (structures de C. Lévi-Strauss), c'est-à-dire entre l'EspaceTemps structurel et l'EspaceTemps éternel. Consulter à ce sujet le chapitre 3 du présent travail.

<sup>311</sup> Michel Morineau, Un grand dessein: civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle), in Maurice Aymard, Alain Caillé, F. Dosse, François Furquet, Yves Lacoste, Michel Morineau, Philippe Steiner, I. Wallerstein, *Lire Braudel*, Paris, La Découverte, 233 p., pp. 25-57, p. 25.

<sup>312</sup> G. Gemelli, op. cit., pp. 120-121.

suffisant à eux-mêmes et fonctionnant au profit, par l'impulsion d'un centre: une cité, ordinairement en Europe, à l'époque moderne»<sup>313</sup>. Selon Minc,

«l'économie-monde ne prend jamais dans ses rets l'intégralité de la vie économique: en fonction des circonstances, des époques et des accidents, des pans plus ou moins grands lui échappent. Si elle poursuit, d'ailleurs, l'instinct de puissance jusqu'à tout dominer, elle périrait asphyxiée car sa nature première est de jouer des porosités avec les structures du marché et les structures du quotidien. Elle vit comme l'électricité des différences de potentiel. Son influence ne se limite pas, toutefois, à sa propre sphère: sa sophistication, sa créativité, ses motivations ne cessant de l'entraîner dans un mouvement qui se réfléchit par osmose, imitation ou domination sur les deux autres univers économiques»<sup>314</sup>.

C'est vers le caractère complexe, dynamique, multidimensionnel et hybride de la réalité que Braudel tente avec lucidité d'attirer notre attention, loin de l'image idéalisée du capitalisme projetée autant par ses «encenseurs» (libéralisme) que par ses «dénoncateurs» (marxisme). Cette lucidité invite comme le souligne Michel Morineau à :

«Consentir à une ambiguïté fondamentale du capitalisme ou à une ambivalence (au lieu d'une univocité triomphale), une ambiguïté et une ambivalence à la source, cette fois, et non plus seulement dans les effets, qui obligent à ne pas fermer les yeux, à les ouvrir tout grands, au contraire, sur ses coups d'épée dans l'eau, ses fiascos et ses scories, à tenir compte vraiment de la totalité de l'ensemble»<sup>315</sup>.

Cette totalité ne peut jamais être complètement objectivée par l'analyste non seulement à cause de l'ambiguïté fondamentale du capitalisme mais aussi à cause de l'opacité de la vie quotidienne. En fait, si «le marché est le monde des réalités claires transparentes même» que le discours économique saisit facilement, la vie matérielle est une zone difficile d'accès pour l'analyse. Elle est «souvent difficile à observer, faute de documentation historique suffisante»<sup>316</sup>.

Le contraste qui caractérise la vie économique et le capitalisme sert aussi à dissocier le marché et le capitalisme que les deux visions concurrentes du monde, le libéralisme et le marxisme, associent en soutenant que «le capitalisme suppos(e) avant tout l'institution d'un marché libre et concurrentiel». Mais Braudel soutient au contraire que le capitalisme est le domaine du contre-marché. En fait «ce qui pour Braudel définit la vie économique, ce sont les activités vraiment concurrentielles. Le capitalisme, lui, est défini comme une

<sup>313</sup> M. Morineau, loc. cit., p. 51.

<sup>314</sup> Alain Minc, L'expansion, 20 décembre 1985, cité in Pierre Daix, *Braudel*, Paris, Flammarion, 1995, 565 p., p. 484.

<sup>315</sup> M. Morineau, op. cit., p. 41.

<sup>316</sup> Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Armand Colin, vol. 1, 8, 1979, cité in I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 238.



zone de concentration, où la monopolisation atteint un degré relativement élevé, c'est-à-dire comme un anti-marché».<sup>317</sup>

Cette idée, souvent controversée<sup>318</sup>, est destinée avant tout à choquer et à «rappeler que ce qui est normal dans le capitalisme ce n'est pas la concurrence mais le monopole. Ce n'est pas seulement normal, c'est central pour le fonctionnement du capitalisme. Ce n'est ni une distorsion, ni une nouveauté, ni un développement tardif. (...) L'idée fondamentale (ici est) qu'il y a une sorte de tension dans le capitalisme entre le marché dit concurrentiel et les monopoles»<sup>319</sup>.

Par les mêmes formulations inversées, Braudel affirme par ailleurs que la distinction ancienne entre les trois secteurs spécialisés du commerce, de la manufacture et de la finance, est nulle du point de vue de la réalité historique du capitalisme. En fait, si «les libéraux et l'essentiel des marxistes voyaient dans les capitalistes les grands promoteurs de la spécialisation économique; à l'inverse, Braudel était persuadé que la réussite d'un capitaliste s'explique par son refus de la spécialisation».<sup>320</sup>

Mais Braudel ne souligne pas explicitement les conséquences de ses affirmations. Ce sont plutôt les spécialistes des sciences sociales et d'autres historiens qui en font l'objet de leurs polémiques. L'oeuvre de Braudel a eu en effet une influence considérable sur la scène intellectuelle non seulement française ou européenne mais aussi américaine<sup>321</sup>. Gemelli écrit:

«en proposant une histoire totale "anti-systématique", les Annales du second après-guerre se sont différenciées très efficacement d'un univers largement dominé par les paradigmes de dérivation marxiste, positiviste ou idéaliste. (...) Il s'agit là d'un des éléments qui ont le mieux déterminé le pouvoir d'attraction des Annales dans la conjoncture culturelle et politique de (cette période)»<sup>322</sup>.

Un grand nombre de travaux historiques contemporains sont depuis près d'un demi-siècle orientés par les Annales. Cette école qui a mis à distance l'histoire traditionnelle

<sup>317</sup> Ibid., p. 237, 240.

<sup>318</sup> Voir, par exemple, les critiques d'économistes comme Michel Aglietta, *Le Schumpeter de l'histoire*, *EspacesTemps*, n°: 34-35, 1986, pp. 38-41; et de Alain Lipietz, *Le Proudhon du vingtième siècle*, *EspacesTemps*, n°: 34-35, 1986, pp. 47-50.

<sup>319</sup> I. Wallerstein, *Hôtel d'Amérique*, loc. cit., pp. 42-46, p. 46

<sup>320</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 241.

<sup>321</sup> Consulter au sujet de l'influence de l'oeuvre de Braudel en France, en Europe et aux États-Unis G. Gemelli, *Le rôle de la conjoncture ( les Annales ESC, les Annales en Europe, Braudel et L'Amérique)*, in *Fernand Braudel*, op. cit., pp. 137-245.

<sup>322</sup> Ibid., p. 141.

strictement positiviste, soucieuse des «événements» et des «faits» avant tout, demeure aujourd'hui un point de référence indispensable, affirme Russ. Les longues séquences ou durées ouvertes à l'économie, à la sociologie, aux sciences humaines d'une manière générale, dans une interdisciplinarité complexe, remplacent comme objet d'étude de l'historien «les formes, les divisions et subdivisions traditionnelles de l'histoire, les “faits”, les “civilisations”, “Empires”, ces ensembles consacrés par la tradition».<sup>323</sup>

La troisième génération des Annales<sup>324</sup> a pris, cependant, une distance avec le programme intellectuel qu'impliquent les idées de Braudel. De l'histoire «recousant les discontinuités» et où «la connaissance (globale) s'attachait (...) à un horizon unitaire», on passe aux histoires multiples où «l'attention portée aux longues séquences ne signifie nullement appréhension continue, saisie unitaire de l'histoire: coupé et fracturé le temps historique comporte des cassures, des ruptures structurales, faisant passer une génération d'un état social à un autre (objet historique: strates, couches discontinues de matériaux)». De nos jours, on parle souvent d'un «retour de l'événement» en ce qui concerne la recherche historique dans l'école française.<sup>325</sup> C'est ce que Dosse décrit comme un «émiettement de l'histoire»<sup>326</sup>.

L'oeuvre de Braudel constitue, quant à elle, la référence majeure du travail du sociologue américain Immanuel Wallerstein. Il systématise le programme de Braudel et en fait un fondement principal de son projet intellectuel: celui de la théorie des systèmes-mondes.

<sup>323</sup> J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 282.

<sup>324</sup> Selon F. Dosse, l'histoire de l'école des Annales n'est pas immobile. Il y identifie trois générations successives qui marquent des ruptures dans son discours derrière la continuité revendiquée. Il écrit: «Nous pouvons (...) dissocier dans cette école trois générations successives qui ont chacune un rapport à l'histoire sensiblement différent. La continuité masque en fait de nombreuses inflexions, ruptures entre le discours historique des années trente et celui des années quatre-vingts, même si un certain nombre de paradigmes fondateurs se trouvent aujourd'hui» (Ibid., p. 48). La première est identifiée comme «des Annales de M. Bloch et L. Febvre», la deuxième comme «des Annales de Fernand Braudel» et «la troisième génération des Annales» (décrite aussi généralement comme «la nouvelle histoire». Voir J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., pp. 281-290.).

<sup>325</sup> J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 282. Si le global ne constitue pas l'objet de l'histoire, il demeure son horizon, selon J. Russ. Il faut, affirme-t-elle, comprendre prudemment l'expression de «retour» qui est ambiguë, tel que le soutient J. Le Goff, codirecteur des Annales. Si l'événement «fait l'objet d'un intérêt renouvelé, cela ne signifie nullement reviviscence des vieilles méthodes». J. Le Goff et beaucoup d'autres historiens y saisissent, de nos jours «la pointe de l'iceberg historique, reflétant les longues durées et les périodes étendues, non point, on le voit, le fameux “fait” cher à l'histoire positiviste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit donc pas tant, aujourd'hui, de reconstruire les événements superficiels et ponctuels, dans leur unicité, que de les relier à un ensemble.» (Ibid., 284).

<sup>326</sup> Voir F. Dosse, *L'histoire en miettes: des Annales militantes aux Annales triomphantes*, in *EspacesTemps*, n<sup>o</sup>: 29, 1985, pp. 47-60. Consulter aussi du même auteur, *L'histoire en miettes: des «Annales» à la «nouvelle histoire»*, Paris, Pocket, éd. Révisée et corrigée avec préface inédite de l'auteur, 1997, 268 p.

### 3-4- Immanuel Wallerstein, la construction d'un projet intellectuel alternatif.

La position qu'adopte Braudel dans le découpage historique est décrite comme celle du «juste milieu» dans les débats en sciences sociales autour de son oeuvre<sup>327</sup>. Elle s'inscrit dans une vision synthétique large qui «frappe les imaginations » et saisit Wallerstein, comme de nombreux autres chercheurs en sciences sociales. L'invitation à prendre en considération la complexité et le dynamisme de la réalité socio-historique loin du réductionnisme positiviste exacerbé et de l'universalisme pur a trouvé un écho chez toute une génération de chercheurs «dans le sillage des événements de 1968, qui ont bouleversé le monde universitaire», explique Wallerstein.<sup>328</sup> Mais c'est lui qui a le plus consciemment poursuivi des recherches dans une problématique braudélienne<sup>329</sup>.

Pour Wallerstein, Braudel représente celui à «qui il revient d'avoir assuré la continuité des traditions de résistance (à la pensée universaliste sectorisante<sup>330</sup>) dans une conjoncture qui aurait dû leur être défavorable». Selon lui les principes du travail historique que Braudel défend sont en continuité avec ceux qui ont été adoptés par les

<sup>327</sup> I. Wallerstein, *Hôtel d'Amérique*, loc. cit., p. 42.

<sup>328</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>329</sup> I. Wallerstein dirige le centre Fernand Braudel pour l'étude des économies, des systèmes historiques et des civilisations à l'Université de Binghamton. (State University of New York). Il écrit en ce qui concerne ce centre: «j'ai été de ceux qui furent saisis par cet esprit et j'ai voulu faire un centre de recherche axé essentiellement sur l'économie-monde capitaliste qui prendrait comme point de départ la longue durée et le large espace» (*Ibid.*, p. 43). Pour une idée plus précise des travaux de ce centre, consulter *Report on an Intellectual Project: The Fernand Braudel Center, 1976-1991*, publié sur le site internet de ce centre <http://fbc.binghamton.edu/>

<sup>330</sup> La domination de cette pensée à partir de 1850 est, pour I. Wallerstein, le résultat d'une offensive qui «se dessine, à partir de 1815, en vue d'étendre (l'hégémonie britannique assurée dans l'ordre économique et militaire, mais aussi politique) aux domaines de la culture et de l'idéologie, afin de la consolider et de la justifier». Au-delà des nombreuses variantes de cette pensée, il y a un idée centrale commune relevant de deux principes: «la route de la connaissance commence par le particulier et débouche sur l'abstrait (pensée universalisante avec ses deux variantes: nomothétique et idiographique); les différents "secteurs" du savoir empruntent des voies distinctes et parallèles, reflétant des processus distincts et parallèles du monde réel (pensée sectorisante donnant naissance à dans le domaine des sciences sociales à diverses disciplines spécialisées)» Selon I. Wallerstein, la pensée sectorisante «mène droit à l'interprétation (vulgaire mais néanmoins très influente) selon laquelle l'exemple britannique forme un modèle universel. Cette thèse a deux implications: les Britanniques méritent les avantages dont ils jouissent, et si d'autres qu'eux veulent y accéder, ils doivent impérativement les imiter». Quant à la pensée sectorisante, «elle interdit à l'analyse de considérer l'ensemble et d'apprécier le cours dialectique du monde historique réel. Ce faisant il rend plus difficile, pour tout le monde, la perception des structures sous-jacentes qui soutiennent le système mondial et donc l'organisation d'un changement». (*Impenser la science sociale*, op. cit., pp. 219-221).

trois mouvements de résistance à la pensée «universaliste sectorisante»: les *Staatwissenschaften*<sup>331</sup>, les premières Annales et le marxisme<sup>332</sup>.

Pour lui, l'école des Annales manifeste une résistance à la pensée «universaliste-sectorisante» en «se fai(sant) l'avocate de la totalité contre la pensée “segmentaire”, des fondements économiques et sociaux contre la façade politique, de la “longue durée” contre “l'événementiel”, de “l'homme global” contre “l'homme fractionné”. Contre la “pensée universalisante” elle concentre ses efforts contre la variante idiographique, très répandue en France. Elle prône l'étude de l'histoire quantitative au détriment de la narration chronologique, la fusion de l'histoire et des “sciences sociales” contre la croyance en l'unicité historique, “l'histoire structurelle” contre “l'histoire historisante”». Mais il affirme que, «si l'école des Annales passe moins de temps à attaquer la variante nomothétique de la pensée universalisante, elle ne la considère pas moins illégitime que l'autre, ce qui ressort bien des diverses critiques faites par Braudel à Lévi-Strauss»<sup>333</sup>.

Malgré l'existence d'un sentiment de parenté entre les prémisses annalistes et la tradition des *Staatwissenschaften*, ceci n'est jamais souligné dans leurs écrits, affirme Wallerstein. Tandis qu'entre 1945-1968, période durant laquelle l'école des Annales accède à une renommée internationale, il est possible de noter une «curieuse confluence à travers l'histoire économique entre le marxisme et (cette école), sinon dans le monde

<sup>331</sup> Le message de la *Staatwissenschaft*, qui émerge en Allemagne, est simple : «la Grande-Bretagne du libéralisme et du libre commerce n'est pas le modèle que tous les autres pays peuvent ou doivent adopter. Les modèles sociaux des différentes parties du monde résultent de leurs histoires différentes, qui ont conduit nécessairement, à différentes structures institutionnelles, qui déterminent dans le présent des développements sociaux différents». Selon I. Wallerstein, «ce mouvement prend justement le nom de *staatwissenschaften*, précisément pour mettre l'accent sur le rôle central que jouent, dans le monde moderne les structures d'État. On admet implicitement que dans les régions non hégémoniques de l'économie-monde, l'État constitue en fait l'élément central du mécanisme de défense contre la domination économique, politique et culturelle du centre (dans ce cas essentiellement la Grande-Bretagne). Ce raisonnement conduit ses partisans à chercher l'identification des particularités nationales ou structurelles et par conséquent, à attaquer la pensée universalisante dans ses deux variantes. Ses mots clefs *Nationalökonomie* (économie nationale) et *Volkswirtschaft* (économie traditionnelle) reflètent ce souci (...) le principal débat théorique qu'a suscité cette école a été le *Methodenstreit*» (Ibid., p. 221).

<sup>332</sup> Selon I. Wallerstein, comme mouvement de résistance, «le marxisme naît et se développe (au moins jusqu'aux années 1970) en dehors de l'université, et au sein des mouvements anti-systémiques - anticapitalistes - des classes ouvrières». Selon I. Wallerstein, «dès le départ, Marx attaque un principe fondamental de la “pensée universalisante”, le concept de nature humaine (...). Selon lui, le comportement humain n'est pas individuel mais social, non pas transhistorique mais enraciné dans l'histoire, tout en restant structurellement analysable: “Toute histoire est histoire de la lutte des classes”. Quant à la pensée “sectorisante”, les marxistes considèrent ses affirmations comme étant la quintessence de la pensée bourgeoise, qu'il faut remplacer par une véritable pensée prolétarienne globale». (Ibid., p. 223).

<sup>333</sup> Ibid., p. 222.

entier, du moins dans de nombreux pays»<sup>334</sup>. Il explique l'influence de la montée des Annales dans une conjoncture caractérisée par l'hégémonie américaine, la guerre froide et l'apogée du stalinisme par le fait qu'elle a représenté «un milieu particulièrement favorable à l'expression d'une volonté d'équilibre» et de résistance face aux Anglo-saxons comme aux Soviétiques s'exprimant dans le domaine de la culture et des idées. En fait, «école de résistance à l'hégémonie anglosaxonne, elle se démarquait nettement du Parti communiste français».<sup>335</sup>

Toutefois selon lui, si Braudel et les premiers annalistes prenaient leurs distances quant à l'idéologie marxiste, la considérant comme l'image même du péril qui guette toute science sociale éprise du modèle à l'état pur», leur message de dynamisation de la structure et de la conjoncture restait ouvert, à «tous les marxistes intéressés par le monde empirique réel, qui s'intéressent aussi bien aux structures qu'à la conjoncture et désirent, en retour collaborer avec les Annales». Cette école de pensée «anti-systémique» aide ainsi aux yeux de Wallerstein à «préserver un marxisme de résistance parmi les marxistes»<sup>336</sup>.

Quant à lui, il a été amené à prendre en considération la longue durée en étudiant, au début de sa carrière scientifique, les problèmes de développement de l'Afrique après sa décolonisation, dans une perspective s'inscrivant dans la tendance du «néo-

---

<sup>334</sup> I. Wallerstein décrit ainsi les manifestations de la confluence entre les Annales et le marxisme entre 1945 et 1966/68, dans certains pays occidentaux: « Les marxistes qui ne sont pas pris dans la nasse du dogmatisme stalinien ou trotskyste, qu'ils soient membres ou anciens membres du parti, ou qu'ils soient étrangers aux différents partis, répondent tantôt tacitement, tantôt ouvertement à cette main tendue. (...) La réponse est particulièrement importante dans des pays comme la Pologne et la Hongrie où il est alors difficile d'être marxiste sans être en même temps stalinien (...). Mais elle est également importante dans un pays comme le Québec, où il est difficile de se proclamer marxiste de quelle obédience que ce soit (...). Dans les principaux pays occidentaux - France, Grande-Bretagne, Italie - la réponse est inégale. Certains trouvent la confluence acceptable, tandis que d'autres, la jugent inconfortable, la rejettent. Les marxistes britanniques, parce qu'ils sont les plus isolés, sont aussi les plus disposés à l'accepter. Les marxistes italiens, marqués par la tradition non empirique de la Croce ( ce qui réduit la proximité avec l'esprit des Annales) et parce qu'ils ont toujours la possibilité d'affirmer leur antidogmatisme en recourant à la figure de Gramsci (ce qui rend le lien avec les Annales moins nécessaire), sont ceux qui répondent le moins favorablement. C'est la réponse française qui est la plus diversifiée. On peut considérer Pierre Vilar comme un annaliste, mais pas Albert Soboul. Le Parti communiste français, lui-même, est passé d'une franche hostilité à une position sceptique, donc moins tranchée. De plus, les deux épicrocentres de la guerre froide, les États-Unis et l'URSS, et chez leurs deux alliés les plus dépendants idéologiquement, l'Allemagne de l'Ouest et l'Allemagne de l'Est, il n'y a absolument pas eu de «curieuse confluence», tout au moins avant 1967. La détente a produit un changement, mais néanmoins, il a quand même fallu attendre longtemps pour que l'école des Annales ait droit de cité». (Ibid., p. 227).

<sup>335</sup> Ibid., pp. 224, 225.

<sup>336</sup> Ibid., pp. 226, 230.

marxisme/dépendance»<sup>337</sup>. Sensibilisé par les vieux débats de son champ de spécialisation au problème de l'unité de l'analyse - l'unité au sein de laquelle les processus sociaux ont lieu réellement -, il était arrivé à la nécessité de dépasser le cadre de l'État-nation pour élargir les limites spatiales et temporelles de cette unité de base de notre grille d'analyse du monde. Situé dans la longue durée et étant d'une large étendue, le concept d'économie-monde comme système historique semble répondre à ces préoccupations. Ce concept décrit selon Wallerstein des structures qui ont eu leur genèse au XVI<sup>e</sup> siècle en Europe, mais qui sont au XIX<sup>e</sup> parvenues à incorporer toutes les régions de la planète.<sup>338</sup> Ces structures sont celles du «capitalisme historique» dont il tente de décrire la genèse et le développement à travers son oeuvre la plus connue, «The Modern World-System»<sup>339</sup>. Son objectif est d'exposer la nature et l'évolution du «système-monde moderne» jusqu'à nos jours ainsi que les perspectives de cette évolution dans le futur.

Au fondement de la construction conceptuelle de sa théorie, se trouve l'idée de la pluralité des temps que Wallerstein reprend à Braudel et qu'il oppose aux dichotomies traditionnelles de la conception du temps dont il dénonce les conséquences sur la vision dominante du monde. C'est ainsi une analyse des processus de changement social du

---

<sup>337</sup> Alvin So écrit : « I. Wallerstein started out as a specialist on Africa. His earlier works present studies of developmental problems facing Africa after independence (...). Consequently, during his initial stage I. Wallerstein was strongly influenced by the neo-marxist literature of development. For example, he has incorporated many concepts from the dependency school - such as unequal exchange, core-periphery exploitation, and the world-market - into his world-system perspective. I. Wallerstein has also adopted many basic tenets of the dependency school, such as the argument that "feudal forms of production characteristic of much of American history are not persistent from the past but rather products of Latin America's historical relations with the core" (...). In fact, I. Wallerstein (...) has included the concepts of (André Gunder) Frank, (Theotonio) Dos Santos, and (Samir) Amin as part of his world-system perspective, on the grounds that these concepts have in common a critique of both the modernization school and the marxist developmentist perspective (ex: Paul Baran, Paul Sweezy, Harry Magdoff). However, at a later stage, when I. Wallerstein had fully developed his world-system perspective, it seemed that he moved beyond the domain of the neo-marxist dependency school. This shift in I. Wallerstein's orientation may be explained by the strong influence of Fernand Braudel and the French Annales school on I. Wallerstein's conception of the world-system.» ( *Social Change and Development: Modernization, Dependency and World-System Theories*, Californie, Sage, 1990, 282 p., p. 171-172).

<sup>338</sup> Selon I. Wallerstein: « Il fallait trouver l'unité au sein de laquelle les processus sociaux ont lieu réellement (...), il fallait élargir l'espace en même temps que le temps. Pas à l'infini, car je m'érige en même temps contre une sorte d'universalisme (...) qui dit qu'on peut trouver des structures qui traversent toute l'histoire humaine et qui sont les mêmes essentiellement. (...) Je pense que les structures importantes sont celles qui appartiennent à un système historique donné, mais ce système historique donné a une certaine dimension dans le temps et dans l'espace. C'est une sorte d'unité d'analyse intermédiaire entre l'humanité à travers tous les âges, donc l'universalisme abstrait ( qui a des fondements presque prépondérants dans les sciences sociales), et des unités d'analyse beaucoup trop limitées pour arriver à comprendre ce qui se passe» ( *Vers une recomposition des sciences sociales*, loc.cit., pp. 37-38)

<sup>339</sup> I. Wallerstein, *The Modern World-System*, I, II et III, I: Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century (1450-1640), II: Mercantilism and the Consolidation of the European World-Economy (1600-1750), III: The Second Era of Great Expansion of the Capitalist World-Economy (1730-1840), New York, Academic Press, 1974, 1980, 1989, 360 p., 370 p., 372 p.

monde moderne que propose Wallerstein en utilisant une unité d'analyse et une méthode de travail s'inspirant de Braudel mais s'insérant dans un cadre théorique plus systématisé. Ce cadre d'analyse exprime, dans son traitement du problème du changement ( pris dans ses deux sens: reproduction du système ou rupture de son identité et transition vers un autre système socio-historique), les mêmes sensibilités enregistrées dans l'examen du traitement de la question du temps et révélant la déconstruction de l'héritage intellectuel du XIX<sup>e</sup> siècle.

À travers le projet théorique qu'elle propose, l'approche des systèmes-mondes se présente comme une critique des modes dominants de la recherche et des idées qui organisent les sciences sociales. Dans cette perspective, les structures de la connaissance dans lesquelles ces idées s'insèrent sont conçues comme indissociables de la genèse et de l'évolution du système-monde moderne. Sa critique des idées dominantes en sciences sociales vise «spécialement les théories du développement et de la modernisation qui «dans le monde entier, à première vue, dominaient toute la science sociale des années 1960 ». Mais «plus largement, l'analyse des systèmes-mondes est (selon lui) à situer dans une réaction générale contre le positivisme idéologique, ou l'apolitisme factice qui en fait, n'exprimaient, dans le champ propre de la science sociale que la vision du monde propre à l'hégémonie américaine ». Wallerstein affirme cependant que «si l'analyse des systèmes-mondes ne fut parmi bien d'autres, qu'une forme particulière de cette critique, rétrospectivement, on peut dire qu'elle s'en est détachée: bien plus profondément que toutes les autres critiques elle a rompu avec la science sociale du XIX<sup>e</sup> siècle, même si peut-être elle n'est pas allée aussi loin qu'elle aurait dû. »<sup>340</sup>

Cette approche, présentée par Wallerstein comme une nouvelle *Weltanschauung* plus proche des réalités actuelles, est sous-tendue par une conception de la science et de la réalité partagée par diverses approches et perspectives théoriques contemporaines. Leurs sensibilités communes, signalent selon de nombreux analystes des mutations loin des paradigmes classiques de l'analyse, de l'explication et de la compréhension du monde et vers des espaces de pensée inédits. Russ écrit dans ce sens:

---

<sup>340</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 301; et R. Lee, *Structures of Knowledge*, loc. cit., pp. 179-192, 201-204.

«Associé à la ruine des valeurs du XIX<sup>e</sup> siècle, ce mouvement (de déconstruction/reconstruction théorique) met à jour ces nouveaux paradigmes qui gouvernent la pensée de notre temps: complexité, aléatoire, absence de fondements stables, imprédictibilité...etc.»<sup>341</sup>.

C'est ce que Walerstein interprète comme un passage à une période des sciences sociales qu'on pourrait appeler «l'interprétation des processus» prenant ses distances avec le positivisme. Il s'agit selon lui d'une «science sociale engagée dans la recherche d'une méthode» loin du moralisme des sciences sociales philosophiques et de l'abandon nihiliste de toute valeur.<sup>342</sup> Ce sont des manifestations épistémologiques et culturelles d'une vraie transition, une transition des structures de notre système historique, soutient-il. Sa pensée pourrait être considérée comme l'une des manifestations de ce mouvement général de reconstruction du champ théorique en sciences sociales.

### **Conclusion.**

Si les origines théoriques (néo-marxisme/théorie de la dépendance) de la pensée de Wallerstein sont à situer parmi les manifestations de la contestation de la conception du temps héritée de la pensée du XIX<sup>e</sup> siècle ( incarnée par les théories dominantes du développement et de la modernisation qu XX<sup>e</sup> siècle), ce penseur pousse plus loin sa critique de l'héritage de cette pensée en s'inspirant de Braudel ainsi que des univers conceptuels de référence (complexité, relations et structures...etc.) proposés par les nouveaux paradigmes de la connaissance.

L'ébranlement du rapport particulier au temps instauré par la modernité, c'est-à-dire de la croyance au progrès issue de la pensée des Lumières et de la tentation de l'élimination du temps, illustre une véritable déconstruction du «stock conceptuel» issu des idées du XIX<sup>e</sup> siècle. Leur lent désagrègement au long du XX<sup>e</sup> siècle annonçait déjà l'indétermination radicale qui caractérise aujourd'hui la science et qui est désormais inhérente à tous ses champs.

Cette crise de la pensée scientifique révèle celle de la raison qui est apparue au sein de la modernité comme étant l'incarnation ultime de la rationalité formelle (science: sommet

<sup>341</sup> J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 438. Selon elle, l'absence de fondements n'empêche d'ailleurs ni la recherche du savoir, ni l'action: nous sommes entrés dans une ère de «nihilisme actif». écrit elle. (Ibid.)

<sup>342</sup> *Impenser la science sociale*, op. cit., pp. 208, 209.



de l'hierarchie des savoirs). En effet, si «la Science newtonienne, philosophies hégéliano-marxistes, positivismes divers, nous promettaient la certitude», la raison «descend (...) de son piédestal, quand le règne de l'aléatoire s'introduit, quand la complexité s'installe dans l'ordre même des choses, quand le désir d'ordre s'incline devant les puissances du “chaos”. Même le réel expérimental est “voilé”». <sup>343</sup> Le paradigme universaliste ainsi que les modèles et les méthodes qui lui sont attachés (induction, empirisme, objectivisme,...etc.) se trouvent ainsi remis en question.

Cette reconnaissance des difficultés d'une rationalisation totale et absolue de la réalité peut être aussi illustrée par l'intégration de plus en plus importante de la notion de complexité défiant la notion cartésienne d'analyse, comme principe de compréhension de l'univers. L'inextricable enchevêtrement du réel, décrit par cette notion, invite les chercheurs à mettre en cause les frontières rigides de leurs disciplines, à intégrer dans leurs analyses l'aléatoire, l'indéterminé, le temps et l'espace, et à reconnaître le caractère arbitraire de nos découpages, le caractère construit de la science ainsi que le caractère provisoire des théories et des paradigmes. Un mouvement de rapprochement pourrait ainsi s'établir non seulement entre les sciences sociales et l'histoire mais entre les diverses disciplines des sciences sociales, ainsi qu'entre la culture des humanités et celle des sciences de la nature.

Si ces développements de la pensée contemporaine remettent en question «les modèles traditionnels de légitimité», ils invitent à l'élaboration d'un nouveau principe d'intelligibilité de l'évolution historique dépassant les anciennes dichotomies ainsi que les fausses alternatives imposées par les paradigmes classiques de la science. Ces paradigmes ainsi que leurs prémisses constituent la cible des attaques de Wallerstein dans sa tentative de comprendre notre monde à partir de la construction de l'approche des systèmes-mondes. Il construit ce projet en réponse à la recherche d'une méthode qui caractérise, aujourd'hui, les sciences sociales. C'est la structure conceptuelle de ce projet théorique que nous examinerons dans le troisième chapitre de ce mémoire.

---

<sup>343</sup> Ibid., pp. 437-438.

### CHAPITRE 3.

#### LE PROJET INTELLECTUEL DE LA THÉORIE DES SYSTÈMES-MONDES.

En réfléchissant sur la méthode qui assurera une compréhension optimale des transformations de notre monde et réduira les distortions de sa réalité, Wallerstein est amené à constater que la plupart des analyses réalisées dans cette perspective ramènent cette réalité soit à des propositions abstraites (généralisations structurelles), soit à des récits historiques se référant à des événements jugés décisifs. Or, ces démarches ne permettent pas de saisir la complexité de la réalité vivante de notre monde. C'est ce qui l'incite à prendre l'unité qui fait l'objet de l'analyse comme thème principal de sa réflexion. Il précise que nous avons besoin d'«envisager le capitalisme à travers l'ensemble de son histoire, et dans l'unité de sa réalité concrète» comme «un système social historiquement situé», c'est-à-dire comme un «système historique». C'est dans sa réalité vivante que cet objet de son analyse doit être examiné. Son objectif est donc de «décrire cette réalité et d'y distinguer avec précision ce qui a toujours relevé d'un mouvement perpétuel de changement, de ce qui n'a jamais connu aucune modification, de façon à pouvoir appréhender l'entière réalité de ce système historique, le capitalisme».<sup>344</sup> C'est ce qui signifie examiner sa genèse et son fonctionnement et réfléchir sur sa trajectoire probable dans le futur en explicitant l'éventail des choix historiques qui sont devant nous.

L'intérêt de Wallerstein pour la compréhension de la genèse et du développement du capitalisme historique, le mène à remettre en question l'épistémologie (l'universalisme) sous-jacente au découpage du monde imposé par les modes de la connaissance moderne ainsi que les présupposés et hypothèses présidant à ce découpage. Selon lui, les modes d'analyse issus des paradigmes qui dominent la connaissance au sein de la modernité nous empêchent de saisir la continuité de ce système historique et son identité à travers le

---

<sup>344</sup> I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., pp. 13, 11.

temps ainsi que d'appréhender la nature des transformations que sa réalité est en train de subir. Ces modes d'analyse nous obligent à penser la réalité en termes d'oppositions binaires apparemment incompatibles et imposent comme naturels et évidents des découpages du monde qui entravent la saisie de la dynamique du réel. La naturalisation de ces découpages ne permet pas de considérer sérieusement le temps et l'espace qui sont pourtant des paramètres importants de notre saisie de ce réel.

Le but de Wallerstein est de préparer la recherche d'un nouveau paradigme ouvrant nos modes d'analyse et d'intégrer à la définition même du changement social le temps et l'espace, dont il démontre la centralité dans la connaissance du monde. C'est ainsi aux a priori rarement remis en question dans nos tentatives de comprendre le monde que Wallerstein s'attaque, et ce à partir d'un projet intellectuel systématisant la connaissance du social-historique mais sans se réfugier dans les certitudes du XIX<sup>e</sup> siècle. Il présente la théorie des systèmes-mondes comme suit:

«Ce n'est pas une théorie de plus qui prétendrait expliquer l'ensemble ou telle partie du monde social. C'est avant tout une protestation: elle combat les présupposés qui, dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ont présidé à la formation des sciences sociales. Dans cette science, la recherche s'est finalement bornée à développer une série d'hypothèses a priori qu'elle a rarement remises en cause. Au lieu d'ouvrir largement les questions les plus brûlantes, ce mode de recherche qu'on pratique à présent dans le monde entier, a fini au contraire par les refermer. Encombrés des oeillères héritées du XIX<sup>e</sup> siècle, nous ne pouvons plus assumer la tâche que nous nous sommes fixée, et répondre ainsi à l'attente du public: présenter rationnellement les véritables choix historiques qui se présentent. Dès sa naissance, l'analyse des systèmes-mondes s'est voulue une protestation morale et au sens le plus large politique, mais aussi une position théorique: si elle combat le mode dominant de recherche, c'est à partir d'un projet scientifique, qui cherche un savoir systématique du monde social ».<sup>345</sup>

Avec une grande vigilance épistémologique, Wallerstein soumet son travail théorique à une réflexivité sociologique qui s'attache avant tout à se défaire des notions communes et des principes partagés par les traditions théoriques dominantes. À cet égard, il affirme que le débat dans lequel il est engagé « porte sur le principes. (Et) de tels débats sont toujours difficiles (car) ils touchent aux engagements les plus profonds »<sup>346</sup>.

Pour dénaturiser les principes dominants dans ces débats, il met en lumière leur enracinement social et leur caractère construit en attaquant la vision du monde dans laquelle ils s'inscrivent et l'épistémologie qui les sous-tend. Si, selon P. Bourdieu, J.-C. Chamboredon et J.-C. Passeron, une telle rupture doit atteindre la philosophie de la

<sup>345</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 269.

<sup>346</sup> Ibid., p. 269.

connaissance du social et de l'action humaine qui soutient les évidences<sup>347</sup>, c'est cette même logique qui se retrouve au fondement du travail de Wallerstein et qui détermine le choix de ses concepts. Cette logique le pousse à critiquer les principes et les paradigmes qui ont présidé à la formation des sciences sociales héritées du XIX<sup>e</sup> siècle et l'incite à élaborer une perspective présentant une résistance organisée aux traditions théoriques dominantes (positivisme, modèle newtonien mécanique...) à partir d'autres hypothèses. À travers le découpage nouveau qu'elles proposent du monde, ces hypothèses tentent de rendre compte d'une réalité en transition en affrontant son incertitude et en respectant sa complexité.

Pour assurer une rupture avec l'illusion d'évidence immédiate qui se dégage des présupposés inconscients des sciences sociales, la critique de Wallerstein des paradigmes qui empêchent notre saisie de ces réalités vise donc l'épistémologie qui fonde notre vision du monde et les modes dominants de son analyse. Ainsi, si «le raffinement d'une grille d'analyse ne se poursuit jamais à l'infini mais s'achève par la substitution pure et simple d'une grille par une autre»,<sup>348</sup> c'est à cela que Wallerstein nous invite en proposant d'«impenser» la science sociale. Les premiers éléments de la grille de déchiffrement du monde, qui sont la cible de cette critique, sont les notions de temps et d'espace qui se trouvent au centre des choix théoriques qui fondent sa réflexion.

### **1- La critique de l'épistémologie universaliste: la complexité de la réalité et l'historicité des structures de la connaissance.**

Pour Wallerstein, l'universalisme «représente toute une épistémologie». Il le décrit comme un «système de croyances relatives à l'objet du savoir et aux méthodes de la connaissance»<sup>349</sup>. Cela explique la profondeur de l'engagement envers le modèle de la connaissance engendré par ce système de croyances et les difficultés entourant les débats sur les principes qui en découlent. Le fondement principal de ce «système de croyance» est selon lui

«l'idée qu'il est possible de formuler des propositions générales permettant d'interpréter le monde de façon significative - qu'il s'agisse du monde physique ou du monde social -, que ces propositions ont une validité universelle et permanente, et que l'activité scientifique a précisément pour objet d'établir de

<sup>347</sup> Cf. note n°: 161.

<sup>348</sup> P. Bourdieu, J.-C. Chamboredon et J.-C. Passeron, op. cit., p. 53.

<sup>349</sup> I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., p. 79.

semblables propositions générales sous une forme excluant tout élément prétendument subjectif, c'est-à-dire historiquement déterminé»<sup>350</sup>.

Ainsi triomphait à partir du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, avec Descartes, Locke et Newton la conviction que «par la raison, on pouvait atteindre la vérité, la certitude sous la forme de lois universelles»<sup>351</sup>. Cette vérité, «toujours évanescence mais supposée relever d'une réalité bien tangible» a été selon Wallerstein l'objet d'une «véritable révélation» au sein de la pensée moderne<sup>352</sup>.

La conviction en question est fondée sur l'image d'un combat opposant la modernité scientifique et rationnelle à la culture traditionnelle a-scientifique et superstitieuse. Selon Wallerstein, cette image fondamentale est relative à la «notion de déroulement temporel», c'est-à-dire à la manière particulière que les «modernes» ont conçu leur rapport avec le temps. En fait, «la modernité était supposée consister en nouveautés temporelles, alors que “la tradition” était conçue comme ancienne et antérieure à la modernité (voire même) a-historique et virtuellement éternelle». C'est ce que Wallerstein considère comme une prémisse «historiquement fautive» et «fondamentalement trompeuse»<sup>353</sup> qu'il remet en question dans une analyse qui présente cette image comme un récit, une méta-histoire justifiant un certain état du système historique actuel. L'idée de progrès qui se trouve au coeur de cette image est un objet principal de sa critique. Il la met en cause quand il attaque les éléments de ce récit<sup>354</sup> ainsi que l'épistémologie qui en fournit la justification.

Pour dénaturer cette image, Wallerstein met l'accent sur le caractère hybride et complexe de la réalité, contrairement à la conception idéalisée qu'on a tendance à en projeter à travers des concepts tels que celui de modernité ou de capitalisme. Dans ce même objectif, il met aussi l'accent sur l'enracinement social de l'épistémologie qui soutient cette image idéalisée de la réalité.

---

<sup>350</sup> Ibid.

<sup>351</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 40.

<sup>352</sup> I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., p. 79.

<sup>353</sup> I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., pp. 73-74.

<sup>354</sup> Consulter plus loin la critique des éléments de ce récit ou de cette méta-histoire qui fonde la théorie du progrès inévitable.

### 1-1- Un défi à notre conception du monde: Modernité et Capitalisme n'ont jamais existé.

Selon Wallerstein, la notion de modernité est issue d'une conception idéalisée construite à partir d'un ensemble d'abstractions cristallisées dans le travail de l'histoire qui ne permettent pas de juger la réalité socio-historique à laquelle cette notion correspond. À vrai dire, soutient-il avec Bruno Latour<sup>355</sup>, on peut dire que ce à quoi cette notion prétend correspondre n'a jamais existé. Cette thèse de Latour, pose selon lui un défi à notre conception de la réalité. Cette réalité serait selon Latour constituée d'«hybrides», de «mélanges impurs» (impure mixtures). Ceux-ci ne constituent pas l'exception mais sont plutôt un phénomène central qui reste sous-analysé, soutient-il. Ce qui paraît primordial pour lui est en effet de dépasser la segmentation théorique et sociale de la réalité en trois catégories: la nature, le politique et le discours. Pour Latour, les *réseaux* de la réalité sont à la fois réels comme la nature, racontés comme le discours et collectifs comme la société<sup>356</sup>. Contrairement à ce que suggère la «constitution»<sup>357</sup> construite par les modernes pour assurer leur domination, la nature et la société ne sont pas séparées. Ainsi, dans l'«anthropologie symétrique» que propose Latour, il n'y a ni «cultures», ni «natures» mais des mélanges impurs de nature et de culture ou des «natures-cultures». Prendre en considération cette idée et la rendre centrale dans nos analyses est selon Wallerstein une condition pour la compréhension de notre monde. Cette compréhension nécessite également selon Latour de déceler deux genres de pratiques différentes, mais inséparables que la notion de modernité cache: d'un côté, la création constante, par «traduction», de nouveaux mélanges de nature et de culture, et

<sup>355</sup> *We have never been modern*, Cambridge, Harvard University Press, 1993.

<sup>356</sup> I. Wallerstein, *The Heritage of Sociology, the Promise of Social Science*, op. cit., p. 45. (Notre traduction).

<sup>357</sup> I. Wallerstein écrit: «Latour conceives of the world in which we live as based on what he calls a Constitution, which renders the moderns “invincible” by proclaiming that nature is transcendent and beyond human construction, but that society is not transcendent and therefore humans are totally free. Latour believes that, if anything, the opposite is true» (loc. cit., p. 47). Il cite Latour: «because it believes in the total separation of humans and nonhumans, and because it simultaneously cancels out this separation, the Constitution has made the moderns invincible. If you criticize them by saying that nature is a world constructed by human hands, they will show you that it is transcendent, that science is a mere intermediary allowing access to Nature, and that they keep their hands off. If you tell them that society is transcendent and that their laws infinitely surpass us, they will tell you that we are free and that our destiny is in our own hands. If you object that they are being duplicitous, they will show you that they never confuse the laws of Nature with imprescriptible human freedom» (B. Latour, op. cit., p. 37, in I. Wallerstein, *The Heritage of Sociology, the Promise of Social Science*, loc. cit., p. 47)

de l'autre, un processus de "purification" séparant deux zones ontologiques distinctes, les humains et les non humains, ajoute Wallerstein<sup>358</sup>.

Reconnaître ces processus comme fondamentaux dans la construction de la réalité de notre monde, mène Latour à soutenir que «nous n'avons jamais été modernes». Le concept de modernité est une erreur, un leurre, affirme-t-il.<sup>359</sup> Cette thèse constitue, aux yeux de Wallerstein, un défi à l'héritage scientifique codifié par le XIX<sup>e</sup> siècle ainsi qu'aux notions directrices qui en découlent telles que celle de Nature et de Raison. Elle attire notre attention sur la complexité de la réalité vivante et le processus continu de sa reconstruction qui lui confère son caractère hybride défiant nos dichotomies traditionnelles reliées à une conception idéalisée et simplificatrice de notre monde. Dans ce sens, il affirme la nécessité de dépasser la distinction binaire entre ce qui est symbolique et ce qui est matériel à laquelle réfère l'un des usages dominants du concept de culture. Il adopte une position qui défend un réalisme constructiviste refusant la distinction traditionnelle entre l'idéal et le réel et soutenant qu'elle est utilisée comme moyen de contrôle idéologique et qu'elle masque la nature de la réalité<sup>360</sup>.

<sup>358</sup> Ibid., p. 46. I. Wallerstein écrit: «The two processes, he (B. Latour) argues, are not separate, and cannot be analyzed separately, because paradoxically, it is precisely by forbidding hybrids (purification) that it becomes possible to create hybrids, and conversely it is by conceiving of hybrids that we limit that proliferation» (Ibid.). Il cite le passage suivant de Latour qui explique cette idée: «What link is there between the work of translation or mediation and that of purification? This is the question on which I would like to shed light. My hypothesis - which remains too crude - is that the second has made the first possible: the more we forbid ourselves to conceive of hybrids, the more possible their interbreeding becomes - such is the paradox of the moderns... The second question has to do with premoderns, with the other types of culture. My hypothesis - once again too simple - is that by developing themselves to conceiving of hybrids, the other cultures have excluded their proliferation. It is this disparity that could explain the Great Divide between Them - all the other cultures - and Us - the westerners - and would make it possible finally to solve the insoluble problem of relativism. The third question has to do with the current crisis: if modernity were so effective in its dual task of separation and proliferation, why would it weaken itself today by preventing us from being truly modern? Hence the final question, which is also the most difficult one: if we have stopped being modern, if we can no longer separate the work of separation from the work of purification, what are we going to become? My hypothesis - which like the previous ones, is too coarse - is that we are going to have to slow down, reorient and regulate the proliferation of monsters by representing their existence officially» (B. Latour, op. cit., p. 12, in I. Wallerstein, *The Heritage of Sociology, the Promise of Social Science*, loc. cit., p. 46.)

<sup>359</sup> «No one has ever been modern. Modernity has never begun. There has never been a modern world. The use of the present tense is important here, for it is a matter of a retrospective sentiment, of a rereading. I am not saying we are entering a new era; on the contrary we no longer have to continue the headlong flight of the post-post-modernity, we are no longer obliged to cling to the avant-garde; we no longer seek to be even cleverer, even more critical, even deeper into the "era of suspicion". No, instead we discover that we have never begun to enter the modern era. Hence the hint of the ludicrous that always accompanies postmodern thinkers; they claim to come after a time that has never even started» (B. Latour, op. cit., p. 47, cité par I. Wallerstein, Ibid., p. 48).

<sup>360</sup> En ce qui concerne le concept de culture, qui est l'un des concepts les plus fondamentaux de la vision du monde sous-jacente à la science sociale, I. Wallerstein note l'existence de deux usages courants qui sont très souvent confondus. Cette confusion conceptuelle est elle-même la conséquence du développement de l'économie-monde capitaliste: Dans son premier usage, le concept de culture, désigne les caractéristiques partagées d'un groupe (I), tandis que dans le deuxième, ce concept nous réfère à une distinction binaire entre ce qui est symbolique et ce qui est matériel, entre superstructure et infrastructure, ce qui va dans le sens des vieilles distinctions philosophiques

Mais si la réalité est irréductible à nos concepts idéalisés, cela ne signifie pas selon Wallerstein qu'il n'est pas possible de l'analyser ou de l'expliquer. Tout en soulignant que la représentation dominante que nous avons par exemple du capitalisme ne correspond à rien qui ait réellement existé dans l'histoire, il fait du capitalisme historique l'objet de son analyse comme système social historiquement situé. Et c'est en référence à ce système historique que l'épistémologie universaliste sous-jacente à l'image idéalisée de la réalité doit être analysée, contrairement à ce que suggère l'idée de vérité universelle excluant tout élément historique au sein de la science moderne.

### **1-2- Enracinement social de l'épistémologie universaliste et contingence historique de l'idée de vérité scientifique.**

Considérant l'opposition entre l'option réaliste et l'option idéaliste comme un moyen de contrôle idéologique masquant la nature de la réalité, Wallerstein décrit ce qui motive son intérêt pour les structures de la connaissance caractérisant le système-monde moderne comme suit:

«The degree to which this historical system (the modern world-system) became conscious of itself and began to develop intellectual and/or ideological frameworks which both justified it, and impelled its forward movement, and thereby sustained its reproduction».<sup>361</sup>

Dans l'examen du fonctionnement de ce système historique et de sa géo-culture, il part de l'idée que:

«The culture, that is the idea-system, of this capitalist world-economy is the outcome of collective historical attempts to come to terms with the contradictions, the ambiguities, the complexities of the socio-political realities of this particular system. We have done it in part by creating the concept of culture (usage I) as the assertion of unchanging realities amidst a world that is, in fact, ceaselessly changing. And we have done it in part by creating the concept of culture (usage II) as the justification of the inequities of the system, as the attempt to keep them unchanging in a world that is ceaselessly threatened by change. The question is how is it done? Since it is obvious that interests fundamentally diverge, it follows that such constructions of "culture" are scarcely neutral. Therefore, the very construction of culture becomes a battleground, in fact, of the opposing interests within this historical system».<sup>362</sup>

La géoculture est ainsi pour lui le cadre du fonctionnement d'un système historique et l'ensemble de ses présupposés intellectuels. Elle est un enjeu important pour la stabilité

---

entre l'idéal et le réel, l'esprit et le corps. Ce deuxième usage se réfère ainsi aux divisions dans un groupe et non aux éléments partagés pense I. Wallerstein. (I. Wallerstein, *Geopolitics and Geoculture: Essays on the Changing World-System*, New York, Cambridge University Press, 1991, 248 p., p158-162).

<sup>361</sup> I. Wallerstein, *Geopolitics and Geoculture*, op. cit., pp. 162.

<sup>362</sup> Ibid., p. 166. Consulter aussi note n°: 360 au sujet des usages du terme de «culture».



et la survie du système-monde. Mais il tient à en distinguer la signification de l'image de la superstructure qui a dominé les sciences sociales, surtout dans la littérature marxiste où le culturel ne serait qu'un reflet du matériel. Il écrit dans ce sens:

«Some describe the geoculture as the superstructure of the this world-economy. I prefer to think of it as its underside, the part that is more hidden from view and therefore more difficult to assess, but the part without which the rest would not be nourished. I term it the geoculture by analogy with geopolitics, not because it is supra-local or supra-national but because it represents the cultural framework within which the world operates»<sup>363</sup>.

La géoculture de l'économie-monde capitaliste est selon lui constituée par une combinaison du nationalisme, de l'universalisme et du libéralisme. En ce qui concerne les structures de la connaissance de ce système historique, «la croyance en l'universalisme a constitué la pierre angulaire de l'édifice idéologique sur lequel (il) s'est appuyé»<sup>364</sup>. Selon Wallerstein, cet universalisme est le produit d'une étape particulière de l'histoire des sciences et de l'évolution du savoir. Il s'agit de l'un des paradigmes qui ont suivi et consolidé l'émergence du capitalisme historique. Il écrit:

«...The combination of nationalism/universalism/liberalism as the main elements in the geo-culture of the world-system served, for a very long time, to obscure the tensions of the world-system and thereby, in effect, to hold them in check»<sup>365</sup>.

Combiné au nationalisme et au libéralisme, cet universalisme fondé sur le modèle la science newtonienne a servi à assurer la cohésion sociale, la stabilité politique ainsi que l'efficacité économique nécessaires à l'accumulation illimitée du capital (raison d'être du capitalisme historique). Cette géo-culture a en fait justifié les inégalités structurelles inhérentes à ce système et nécessaires pour son fonctionnement en renforçant et en jouant sur les différences (races, sexes, classes...etc.) au lieu de les abolir. En ce sens, les antinomies présumées entre universalisme et particularisme ou entre d'une part, l'universalisme et d'autre part, le racisme et le sexisme n'ont pas fonctionné d'une façon opposée mais ont joué au sein de cette géoculture des rôles convergeant pour contenir les contradictions du système-monde moderne, contrairement à la croyance générale.<sup>366</sup>

<sup>363</sup> Ibid., p. 11.

<sup>364</sup> I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., p. 79.0

<sup>365</sup> I. Wallerstein (et T. Hopkins), *The Age of Transition*, op. cit., p. 8.

<sup>366</sup> I. Wallerstein écrit à cet égard: «The two principal ideological doctrines that have emerged in the history of the capitalist world-economy - that is universalism on the one hand and racism and sexism on the other - are not opposites but a symbiotic pair (...) their "right dosage" has made possible the functioning of the system, one that takes the form of a continuing ideological zigzag. It is this zigzag which is at the base of the deliberate confusions inherent to the two usages of the concept of culture» (*Geopolitics and Geoculture*, op. cit., p. 167). Selon lui, ces

La domination de l'épistémologie universaliste comme pilier de la géoculture du système-monde moderne a servi, au XIX<sup>e</sup> siècle, à légitimer sur le plan symbolique le pouvoir hégémonique de la Grande-Bretagne au sein de l'économie-monde capitaliste, en en faisant un modèle pour toutes les nations aspirant à réaliser le progrès (cohésion des États). Au XX<sup>e</sup> siècle, surtout entre 1945 et 1960, un consensus de fond a régné autour de ce modèle au-delà de la diversité des traditions théoriques et politiques du XIX<sup>e</sup> du siècle (libéralisme, socialisme, conservatisme). Dans la perspective des systèmes-mondes, cette période coïncide avec une conjoncture marquée par l'hégémonie américaine ainsi que par une phase d'expansion économique<sup>367</sup>. Le consensus autour de ce modèle a par ailleurs participé à orienter les activités économiques au nouveau mondial «dans des directions telles que l'intégration des procès de production et le fonctionnement sans heurts du système interétatique s'en trouvaient optimisés (efficacité économique)»<sup>368</sup>.

En outre, la norme de progrès/développement, qui est à l'origine de ces activités et au centre de l'universalisme, a aussi servi à réclamer la formation et l'imposition d'un moule culturel dont «(l')existence était particulièrement importante au niveau de la science et des technologies, mais (qui) n'était pas non plus sans importance dans le domaine des idées politiques et dans celui des sciences sociales». Dans ce sens, Wallerstein parle d'une forme d'«impérialisme culturel» sous-jacente au concept de «culture universelle» qui a une place prépondérante dans l'héritage humaniste des Lumières. Ce moule culturel s'auto-justifie selon lui à travers l'idée de rupture ou de «passage d'un univers de la connaissance religieuse, aux fondements culturels prétendument étroits, à un univers de la connaissance scientifique, supposé transcender

---

idéologies ont été aussi utilisées par ceux qui voulaient changer l'ordre des choses comme justification de leur lutte. Il écrit: «The paired ideologies of universalism and racism-sexism then have been very powerful means which the contradictory tensions of the world-system have been contained. But of course, they have also served as ideologies of change and transformation in their slightly different clothing of the theory of progress and the conscientization of oppressed groups. This has resulted in extraordinary ambivalent uses of these ideologies by the presumed opponents of the existing system, the antisystemic movements» (Ibid., p. 180). Consulter à propos de la façon dont le racisme fonctionne pour contenir les contradictions de l'économie-monde capitaliste et justifier ses hiérarchies, I. I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., pp. 74, 75, 76-77, 78-79, 84-85. En ce qui concerne le rôle du sexisme à cet égard consulter I. Wallerstein, *Geopolitics and Geoculture*, op. cit., pp. 167, 172-174, 175, 180-183. Consulter aussi Joan Smith (ed.), *Racism, Sexism and the World-System*, New York, Greenwood Press, 1988, 221 p.

<sup>367</sup> Une phase d'expansion du cycle de Kondratieff (phase A). C'est un cycle économique. Consulter la section: La théorie du progrès possible décrivant le fonctionnement de l'économie-monde capitaliste, c'est-à-dire les tendances séculaires et rythmes cycliques.

<sup>368</sup> I. I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., p. 82.

dans ses fonctions mêmes les différents particularismes».<sup>369</sup> Cependant, les deux idées directrices de cette connaissance scientifique, Nature et Raison, ont selon Wallerstein plutôt servi à «masquer l'irrationalité profonde de l'accumulation sans limites»<sup>370</sup> et à renforcer l'apparence de naturalité et d'évidence des modèles imposés par le scientisme et la culture universaliste.

Wallerstein pense toutefois que l'apparence de naturalité et d'évidence des structures de l'accumulation est de plus en plus mise en doute comme l'est l'idéologie universaliste qui la sous-tend. Les prémisses épistémologiques, qui assurent la légitimité socio-culturelle de ces structures et dominent la pensée moderne depuis au moins deux siècles, sont l'objet de nombreuses critiques. La métaphysique dans laquelle ces prémisses s'insèrent commence en fait selon Wallerstein à perdre sa crédibilité à cause de son incapacité de contenir les contradictions internes au capitalisme historique ainsi que son échec théorique illustré par «l'impossibilité de décrire en termes universalistes, les bouleversements sociaux du monde contemporain et la crise structurelle que nous vivons désormais».<sup>371</sup> Ces prémisses demeurent néanmoins profondément ancrées dans toutes les institutions, incluant même les mouvements de contestation (mouvements anti-systémiques<sup>372</sup>) qui sont supposés transformer le système.

<sup>369</sup> Ibid.

<sup>370</sup> Ibid., p. 84.

<sup>371</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 44. I. Wallerstein distingue une crise structurelle, une vraie crise, d'une crise conjoncturelle correspondant à une phase descendante des cycles d'évolution d'un système historique tel que l'économie-monde capitaliste. Il écrit à propos de la crise structurelle : «...We may talk of a crisis, a real crisis, meaning a turning point so decisive that the system comes to an end, is repalced by one or more alternative successor systems. Such crisis is not a repeated (cyclical) event. It happens only once in the life of any system. And it is not a quick event but a transition, a long period lasting a few generations (...). We have identified the moment of shift (...) as 1967/73 (...) the beginning of a systemic crisis» (*Is There a Crisis in the World-System*, in *The Age of Transition*, op. cit., pp. 8-10). Nous analyserons les causes, les aspects de cette crise et les bases théoriques de la description qu'en fait I. Wallerstein plus loin en exposant d'une façon plus systématique les hypothèses alternatives qu'il propose pour remplacer les hypothèses de base qui sont issues de l'épistémologie universaliste et qui dominent les modes de recherche. Voir section : Une autre chronosphie: la théorie du progrès possible, dans ce chapitre.

<sup>372</sup> I. Wallerstein définit un mouvement anti-systémique comme suit: «An antisystemic movement is a movement to transform the system. An antisystemic movement is at the same time a product of the system». (*Geopolitics and Geoculture*, op. cit., p. 180). Il écrit aussi : «We mean by antisystemic movements all those movements organized by persons who seek to transform the world-system in a more democratic egalitarian direction. This has included movements of the working classes, nationalist and/or ethnic movements, women's movements, and a variety of other kinds of movements. The concept is an inclusive one in terms of the social composition of the movements and their primary locus of concern, but it is an exclusive one as well, seeking to omit movements narrowly focussed on the ascending of the stratification ladder by some particular group» (Fernand Braudel Center, *Intellectual Report*, p. 8). En ce qui concerne la culture de ces mouvements, I. Wallerstein écrit: «What culture does such a movement incarnate? In terms of culture (usage I), it is hard to see how they could not have been impregnated by and expressed the paired ideologies of universalism and racism». (*Geopolitics and geoculture*, op. cit., p. 180). Si ces mouvements sont le produit même de l'économie-monde capitaliste, leur crise est selon I. Wallerstein l'un des

La mise en doute de la validité des prémisses de l'idéologie universaliste est pour Wallerstein la manifestation culturelle et épistémologique de la crise de l'ensemble du capitalisme historique. Cette crise culturelle est surtout évidente depuis la Révolution culturelle de 1968 qui a «mis fin à la domination indiscutable et indiscutée» des idéologies et paradigmes qui sous-tendent ce système historique.<sup>373</sup> L'année 1968 marque en effet l'ébranlement de l'emprise dominante du libéralisme et de l'universalisme sur la géoculture de l'économie-monde capitaliste. C'est surtout l'impact géoculturel de ce «point de retournement» qui semble décisif pour Wallerstein. Cette révolution culturelle a selon lui

«marqué la fin d'une ère, l'ère de la centralité automatique du libéralisme, non pas seulement en tant qu'idéologie mondiale dominante mais comme la seule qui puisse revendiquer une rationalité sans compromis (s'exprimant à travers la domination de l'appareil conceptuel de l'épistémologie universaliste), et, par conséquent, doté d'une légitimité scientifique. La révolution mondiale de 1968 a ramené le libéralisme à la position qu'il occupait dans les années 1815-1848, celle d'une idéologie parmi d'autres»<sup>374</sup>.

---

signes d'une crise structurelle, de la transition vers un autre système historique (l'autre signe est la crise de la science). Consulter à propos de la crise de ces mouvements *Geopolitics and geoculture*, op. cit., pp. 109, 110, 111-115. Consulter aussi Giovanni Arrighi, T. Hopkins et I. Wallerstein, *Anti-systemic Movements*, New York, Verso, 1989, 123 p; I. Wallerstein, *The Politics of the World-Economy: the States, the Movements, and the Civilization*, New York, Cambridge University Press, 1984, 191 p, notamment part. II, pp. 97-145.

<sup>373</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 229.

<sup>374</sup> I. Wallerstein, *L'après-libéralisme: essai sur un système-monde à réinventer*, trad. de l'ang. (É. -U.) par Patrick Hutchinson, La Tour d'Aigues (France), L'Aube, 1999, pp. 110-111. Le tournant 1967/1973 est considéré par I. Wallerstein comme le début de la crise structurelle de l'économie-monde capitaliste. Il écrit: «When we look at the period 1945-1990, we immediately notice a few things about it. It starts out as a period of incredible global economic expansion which then slows down. It starts as a period of unquestioned US hegemony in the world-system and than this hegemony begins its decline. We have identified the moment of shift for each of these phenomena as 1967/73». ([Avec T. K. Hopkins], *The World-System: Is There a Crisis?*, in *The Age of Transition*, op. cit., p. 9). Cette période coïncide aussi avec la montée des protestations contre l'hégémonie américaine dans le monde ainsi que contre le pouvoir de L'URSS. Les vieux partis politiques ainsi que leurs idéologies sont aussi l'objet de vives contestations. I. Wallerstein décrit 1968 comme une révolution au sein du système-monde moderne et formule, à ce sujet une série d'hypothèses: « Thesis 1: 1968 was a revolution of the world-system (...) Thesis 2: The primary protest of 1968 was against US hegemony in the world-system (and soviet acquiescence in that hegemony). (...) Thesis 3: The secondary, but ultimately more passionate protest of 1968 was against the "old left" antisystemic movements (social and national movements). (...) Thesis 4: Counterculture was part of revolutionary euphoria, but was not politically central to 1968». En ce qui concerne l'héritage de cette révolution, I. Wallerstein pose deux hypothèses. Il écrit, en fait: «I shall (...) put before you what I think are the two principal legacies of 1968: Thesis 5: Revolutionary movements representing "minority" or underdog strata need no longer, and no longer do, take second place to revolutionary movements representing presumed "minority" groups. (...) Thesis: The debate on the fundamental strategy of social transformation has been reopened among the antisystemic movements, and will be the key political debate of the coming twenty years». (*Geopolitics and Geoculture*, op. cit., pp. 65-77). Il accorde une grande importance à 1968 comme point de retournement dans la géoculture de l'économie-monde capitaliste. Dans ce sens, il affirme que «l'importance de 1968 n'a certes pas résidé dans l'ampleur des changements politiques qu'elle a apportés. Dès 1970, les soulèvements avaient été supprimés ou s'étaient éteints à la façon des pétards mouillés partout. L'importance de ces événements n'a pas consisté non plus dans la nouveauté des idées qu'elle a agitées. Le maoïsme a connu un bref moment de gloire dans les années soixante-dix mais était déjà désintégré dès la mi-décennie, particulièrement en Chine elle-même. Les thématiques des nouveaux mouvements sociaux - le nationalisme culturel des minorités, le féminisme, l'écologie - ont été relativement plus coriaces que le maoïsme mais doivent encore trouver une réelle assise idéologique. L'importance de 1968 aura plutôt résidé dans le fait que son séisme a fracturé le consensus du condominium Wilson-Lénine (libéralisme-socialisme) en soulevant la question de savoir si l'idéologie "développementaliste" pouvait ou non en réalité se targuer de la moindre

Apportant une «première note grinçante de réalisme» quant au triomphalisme et à l'optimisme de l'idéologie libérale, 1968 a ébranlé les assises intellectuelles du système-monde moderne. En fait, le libéralisme a «depuis plus d'un siècle démontré que la fonction des sciences sociales était de faire reculer les limites de l'analyse rationnelle (nécessaire condition du réformisme rationnel)»<sup>375</sup> en imitant le modèle de la science newtonienne et baconienne. Mais les limites de ce projet de la connaissance corollaire de la modernité sont devenues manifestes à travers la crise des prémisses de l'épistémologie universaliste. Cette crise s'exprime sur deux plans inséparables, affirme Wallerstein: le plan politico-culturel et le plan épistémologique, ainsi que dans deux genres d'analyses: les études culturelles (cultural studies) et les études de la complexité (complexity studies). Ces deux mouvements traduisent selon Wallerstein un scepticisme quant la «neutralité scientifique» comme idéal central du projet de la connaissance moderne et des doutes à l'égard de la validité de la «science newtonienne et baconienne» comme seule version défendable du savoir. Cela signifierait une distance prise quant à l'idée reçue du progrès comme seule éventualité dans le devenir du système historique actuel.

### **1-3- Les études culturelles et les études de la complexité: une demande d'ouverture des modes de la connaissance.**

La validité universelle des assises intellectuelles du système-monde moderne a été mise en cause par de nombreux groupes sociaux qui ont attaqué l'épistémologie universaliste «en tant que forme déguisée d'un particularisme, oppressif en tant que tel»<sup>376</sup> en affirmant «qu'il y a toutes sortes de groupes “oubliés” dans les sciences sociales - les femmes, le monde non-occidental en général, les “minorités” dans les pays occidentaux, et d'autres groupes historiquement définis comme politiquement et socialement marginaux»<sup>377</sup>. Ces contestations ont soulevé selon Wallerstein des questions

---

réalisation d'importance durable. Son choc aura ainsi semé le doute idéologique, et érodé la foi des bâtisseurs». ( *L'histoire continue*, trad. de l'ang. (É. -U.) par Patrick Hutchinson, La Tour d'Aigues (France), L'Aube, 1999, pp. 27-28). Ainsi c'est surtout l'impact géoculturel de 1968 qui est significatif pour I. Wallerstein. Cet événement est selon lui en continuité avec 1989. Le premier a marqué le début de l'ébranlement de l'emprise du libéralisme, de la doctrine du développement, du projet de réformisme rationaliste, ainsi que des modèles de la connaissance qui les sous-tendent, mais 1989 signale la fin de cette emprise. La chute des communisimes n'est ainsi que la continuité de 1968, c'est-à-dire l'échec du libéralisme et non son triomphe, contrairement à ce que suggèrent les thèses dominantes de l'interprétation de cet événement. Il s'agit donc d'une révolution contre l'économie-monde capitaliste.

<sup>375</sup> I. Wallerstein, *L'après-libéralisme*, op. cit., pp. 62, 109.

<sup>376</sup> I. Wallerstein (sous la direction de), *Ouvrir les sciences sociales*, op. cit., p. 63.

<sup>377</sup> Ibid., p. 60.

théoriques fondamentales posant qu'«il y avait des présupposés construits au sein même de l'édifice théorique des sciences sociales (et en fait même dans les sciences naturelles<sup>378</sup> et les lettres), dont bon nombre comprenait des jugements, des méthodes ou des raisonnements *a priori* qui n'avaient aucune justification théorique ni empirique».<sup>379</sup>

Les réactions à ces prémisses se sont exprimées dans le cadre des «études culturelles». Trois thèmes ont surgi dans ces études. Elles sont marquées «en tout premier lieu, (par) le caractère central des études de genre et toutes sortes d'études “non eurocentriques”»; en deuxième lieu (par) l'importance accordée à l'analyse historique locale, très située, associée par beaucoup à un nouveau “tournant herméneutique”»; en troisième lieu (par) l'estimation des valeurs associées aux réussites technologiques par rapport à d'autres valeurs». Pour Wallerstein, ces études font partie d'une demande plus générale d'ouverture des sciences sociales. Cela plaide pour «le caractère éminemment valable pour les sciences sociales contemporaines, de l'entreprise de soumission de toutes nos prémisses théoriques à une inspection des assertions a priori cachées et injustifiées». Il s'agit d'un «appel à (...) une transformation des relations de pouvoir qui ont créé cette forme particulière d'institutionnalisation des sciences sociales que nous avons connue». la question qui se pose ici est la détermination des modalités de l'ouverture des sciences sociales «de telle façon qu'elles puissent répondre adéquatement et complètement aux objections légitimes sur leur caractère provincial et ainsi justifier la revendication d'une pertinence, d'une applicabilité ou encore d'une valeur universelle»<sup>380</sup>.

<sup>378</sup> Par exemple, I. Wallerstein cite quelques travaux féministes qui soutiennent l'existence d'un ensemble d'hypothèses tenues a priori pour vraies, sans qu'elles soient fondées sur aucune réalité, et ce au sein même des sciences de la nature. Ce qui représente selon lui un défi à la culture des sciences sociales et de la science en général. Il écrit «...There is something even more important, wherein feminists have very definitely been challenging the culture of sociology. This has been the assertion that there has been a masculinist bias not only in the domain of social knowledge (where, so to speak, it might have been theoretically expectable) but also in the domain of knowledge of the natural world (where in theory it should have not existed). In this assertion, they have attacked the legitimacy of the claim to objectivity in its sanctum sanctorum, a claim that is central to the classical culture of sociology. (...) feminists are not satisfied with having social knowledge defined as a domain in which social biases are expectable (if undesirable); they are insisting that this applies equally to the knowledge of natural phenomena». (*The Heritage of Sociology, the Promise of Social science*, loc. cit., pp. 37-38). Il expose ce défi à partir des travaux de quelques féministes dont la formation est dans les sciences de la nature: Evelyn Fox Keller, (biophysicienne), *Reflections on Gender and Science*, New Haven, Yale University Press, 1985; Donna J. Haraway (biologiste), *Simians, Cyborgs and Women: the Reinvention of Nature*, New York, Routledge, 1991; et Vandana Shiva (physicienne), *Various Chapters in Maria Mies & Vandana Shiva, Ecofeminism*, New Delhi, Kali for women, 1993. Pour voir la description de I. Wallerstein de ces travaux, consulter *The Heritage of Sociology, the Promise of Social science*, loc. cit., pp. 38-44.

<sup>379</sup> I. Wallerstein, *Ouvrir les sciences sociales*, op. cit., p. 61.

<sup>380</sup> *Ibid.*, p. 70-71, 61-62, 65.

Ces études posent un défi aux divisions organisationnelles entre les sciences sociales et mettent en cause la réalité et la validité de la distinction entre les deux cultures: celle des sciences de la nature et celle de sciences sociales en tant que «superdomaines». Derrière la distinction entre ces deux cultures il y a toujours eu le postulat «inexprimé mais réel que la science était plus rationnelle, plus sérieuse, plus “dure”, plus efficace et donc plus conséquente que la philosophie, ou les arts et lettres (fondé sur le prémisses latent) qu’elle était d’une certaine manière, plus moderne, plus européenne, et plus masculine». En ce sens, «c’est par réaction à ces non-dits que les tenants des analystes de genre et de toutes les études non-européocentriques ont mis en avant leurs conceptions et revendications dans le cadre plus général de la revalorisation des études culturelles». Par ailleurs, ce problème se traduit selon Wallerstein par la question de l’opposition entre le local et l’universel ou par celle de l’opposition entre action et structure. Dans ce sens, «les structures (l’universel) étaient présentées comme impersonnelles, éternelles, ou au moins très durables, et au-delà du contrôle des efforts humains, (sinon celui des experts rationnels, scientifiques)», tandis que le local était jugé immédiat et marqué par le caractère central des études de genre. Ainsi, on pensait que «plus l’échelle était mondiale, plus il était difficile (...) d’organiser efficacement, de présenter, de défendre et d’affirmer des perspectives, des intérêts, et des épistémologies alternatifs».<sup>381</sup>

Les études culturelles expriment, par ailleurs, le scepticisme à l’égard des mérites du progrès technologique. Ce scepticisme va selon Wallerstein des «doutes modérés jusqu’au rejet absolu des produits de cette technologie» qui ont pris deux formes: une forme politique et une forme intellectuelle. La forme politique s’exprime, par exemple, à travers le «vaste ensemble des préoccupations et mouvements écologistes». Alors que la forme intellectuelle s’exprime par «le retour des valeurs à un niveau central dans les analyses universitaires (ce que certains peuvent traduire par le retour de la philosophie)», par le scepticisme post-moderne remplaçant le criticisme moderne et mettant en cause toutes les grandes théories, par le retour des approches herméneutiques, ainsi que par la référence centrale dans les discussions au langage comme objet d’étude et comme «clef d’auto-analyse épistémologique».<sup>382</sup>

---

<sup>381</sup> Ibid., pp. 71-72.

<sup>382</sup> Ibid., p. 72. I. Wallerstein considère le postmodernisme comme l’un des deux indicateurs culturels d’un conflit entre ce qu’il appelle les deux modernités «la modernité de la modernisation technologique» et «la modernité de

Mais si les études culturelles ont mis en lumière des problèmes existants et apporté des solutions à certains d'entre eux, ce genre d'analyse a aussi créé d'autres problèmes tels que la réduction du poids des structures réelles et le rejet de la théorie. Wallerstein affirme que

«l'accent mis sur l'action et la signification a parfois conduit à négliger de façon presque volontariste les contraintes structurelles réelles qui pèsent sur le comportement humain (, qu'i)nsister sur l'importance des espaces locaux peut aboutir à laisser de côté les interrelations plus larges de l'édifice historique(, et que l)e scepticisme post-moderne a parfois mené à une position antithéorique excessive, condamnant d'autres perspectives tout autant critiques à l'égard de l'approche positiviste».<sup>383</sup>

Or pour Wallerstein, la recherche de la cohérence est une «obligation continue» pour le genre d'analyse alternative qu'il faut construire pour rendre compte du social-historique. Ceci ne l'empêche pas néanmoins de reconnaître que la montée des études culturelles a eu un impact considérable sur les sciences sociales et qu'elle présente l'avantage de saper les divisions disciplinaires que ce soit entre les sciences sociales ou entre les deux cultures des humanités et des sciences de la nature. En effet, «les projets culturalistes ont mis en cause tous les paradigmes théoriques existants, même ceux qui étaient critiques à l'égard du courant dominant de la science sociale nomothétique».<sup>384</sup> Cet impact est considéré par Wallerstein comme étant, à certains égards, analogue aux nouvelles évolutions de la science qui s'expriment à travers les études de la complexité (complexity studies).<sup>385</sup>

---

libération (*l'après-libéralisme*, op. cit., pp. 185-187) «Entre 1500 et 1800, ces deux modernités allaient de pair. Entre 1789 et 1968, leur conflit latent était contenu par le brouillage réussi de la différence entre les deux modernités par l'idéologie libérale» (Ibid., p. 207). Ce mouvement qu'on appelle le postmodernisme est selon I. Wallerstein «d'un des modes de rejet de la modernité de la modernisation technologique en faveur d'un retour vers la modernité de libération» Ainsi «il n'est en rien postmoderne». Comme concept explicatif, le post-modernisme conduit selon lui à la confusion, mais « en tant que phénomène doctrinal, il relève sans doute d'une intuition profonde sur l'avenir car nous allons désormais dans la direction d'un autre système historique» (Ibid., p. 208).

<sup>383</sup> Ibid., p. 73.

<sup>384</sup> Ibid.

<sup>385</sup> I. Wallerstein parle de ces deux mouvements comme analogues quant à leur remise en cause de l'héritage intellectuel du XIX<sup>e</sup> siècle et de ses modèles de légitimité épistémologique. Ils convergent dans un mouvement théorique s'éloignant des certitudes et des évidences qui découlent de cet héritage. Il écrit: «In the physical sciences, there is a strong and growing knowledge movement, complexity studies, that talks of the arrow of time, of uncertainties, and believes that human social systems are the most complex of all systems. And in the humanities, there is a strong and growing knowledge movement, cultural studies, that believes that there are no essential esthetic canons, and that cultural products are rooted in their social origins, their social receptions, and social distortions. It seems to me clear that complexity studies have moved the natural sciences and the humanities respectively onto the terrain of social science. What had been a centrifugal field of forces in the world of knowledge has become a centripetal one, and social science is now central to knowledge» (*The Heritage of Sociology: the Promise of Social Science*, loc., Cit., p. 59).



Si la première justification de l'universalisme était dans les sciences de la nature, et surtout dans la physique newtonienne, les nouvelles recherches au sein de ces mêmes sciences mettent en cause cet universalisme. La critique que fait Wallerstein des présupposés sous-jacents aux paradigmes dominants des sciences sociales s'inspire beaucoup des travaux de l'un des principaux portes-paroles de cette contestation - Ilya Prigogine - dont les arguments sont proches de la contestation de l'universalisme qui se joue dans les sciences sociales.

Prigogine appelle selon Wallerstein à une rupture avec l'universalité du modèle newtonien pour reconnaître le temps, l'irréversibilité et la diversité comme des prédicats de la nature. Loin d'être complètement fautive, la physique newtonienne ne représente pour Prigogine qu'un «segment particulier limité» de cette nature. Les «systèmes loin de l'équilibre», qui ne sont pas une exception dans la nature, n'obéissent pas au modèle de réversibilité temporelle décrit par la physique newtonienne mais sont «l'expression d'une flèche du temps» dont le rôle est essentiel et constructif car elle est une source d'ordre. L'étude de ces «systèmes complexes» montre que l'irréversibilité n'est pas une erreur de perception ou induite par l'ignorance et que les lois de la nature n'expriment plus des certitudes mais des possibilités. Cela contribue à «rendre l'idée de la loi de la nature compatible avec l'idée d'événement, de nouveauté, de créativité nouvelles»<sup>386</sup>. Wallerstein en conclut que la complexité et la non-linéarité sont ce vers quoi les sciences de la nature tendent actuellement, contrairement à la science classique qui a choisi «dans l'équation du réel (...) l'aspect déterministe et la face de la linéarité et de la simplification»<sup>387</sup>. Les concepts que Wallerstein retient dans le corpus théorique de Prigogine sont ceux de «flèche du temps» et de «fin des certitudes» qui mettent en cause la conception newtonienne de l'univers. Ceci constitue à ses yeux un défi au modèle épistémologique adopté par les sciences sociales et sape les bases de la division des deux cultures. Il écrit:

«If I raise this challenge here, (...) it is largely because we have been so accustomed to assuming Newtonian mechanics represented an epistemological model which we ought to emulate that it is important to recognize that this epistemological model is under severe challenge within the very culture in which it originated. But, even more important, it is because this reformulation of dynamics inverts completely the relation of social science to natural science. (...) Prigogine has reunited social science and natural science not on the nineteenth-century assumption that human activity can be seen as simply a

<sup>386</sup> Ibid., pp. 68-69.

<sup>387</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 288.

variant of other physical activity, but on the inverted basis that physical activity can be seen as a process of creativity and innovation. This is surely a challenge to our culture, as it has been practiced»<sup>388</sup>.

Prigogine affirme, par ailleurs, que si la physique newtonienne proclamait «l'extraterritorialité théorique» des scientifiques, nous savons maintenant qu'elle est théoriquement impossible. Wallerstein écrit en citant Prigogine: «loin du positivisme, qui prétendait modeler la science sociale sur l'exemple des sciences physiques, on sait à présent que "toute science est science faite par les hommes pour des hommes"». Ainsi la vérité scientifique est elle-même historique.<sup>389</sup> Ce qui indique un scepticisme à l'égard de l'idéal de la neutralité scientifique.

Ceci déstabilise sérieusement les prémisses intellectuelles du projet de la connaissance instauré par la modernité, c'est-à-dire les présupposés de son épistémologie universaliste. C'est ce qui se traduit, pense Wallerstein, par un passage à une phase de la connaissance qu'il appelle «l'interprétation des processus». L'objet de l'activité scientifique réside désormais selon lui «plus dans une sorte d'interprétation contrôlée que dans l'affirmation de lois universelles».<sup>390</sup>

S'il refuse l'absolutisme théorique de cet universalisme, Wallerstein reconnaît cependant la nécessité d'une forme quelconque d'universalisme qui constitue une base de la revendication de la pertinence par une discipline et une condition d'une communauté du discours scientifique. Il tient, surtout, à mettre en évidence la contingence historique de l'idéologie universaliste tout en soulignant l'importance d'accepter un universalisme pluraliste et d'ouvrir nos modes d'analyse à la complexité et à la diversité de la réalité.<sup>391</sup> Selon lui, les défis posés par les études culturalistes et les études de la complexité aux cadres traditionnels de la science classique ne permettent pas pourtant de parler d'un véritable rapprochement entre les deux cultures ou les trois (sciences de la nature,

<sup>388</sup> I. Wallerstein, *The Heritage of Sociology, the Promise of Social Science*, op. cit., p. 35. I. Prigogine écrit: «We can now invert this perspective: we see that human creativity and innovation can be understood as the amplification of laws of nature already present in physics and chemistry» (The End of certainty, New York, Free Press, 1997, p. 71, cité in I. Wallerstein, *The Heritage of Sociology*, op. cit., p. 35).

<sup>389</sup> I. Prigogine et I. Stengers, *La nouvelle alliance: métamorphose de la science*, Paris, Gallimard, 1979, p. 281, in I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 43.

<sup>390</sup> Ibid., p. 209.

<sup>391</sup> I. Wallerstein tient à souligner, avec les autres chercheurs qui ont participé à la rédaction du rapport de la Commission Gulbenkian, qu'ils partent, d'une «conviction très ferme qu'une forme d'universalisme est le but nécessaire d'une communauté de discours». Ils «cro(ient) qu'il est important d'accepter la coexistence de différentes interprétations d'un monde incertain et complexe. Seul un universalisme pluraliste nous permettra de saisir la richesse des réalités sociales dans lesquelles nous vivons et avons vécu.» (*Ouvrir les sciences sociales*, op. cit., pp. 65-66).

sciences sociales et lettres), les divisions organisationnelles restent tenaces. L'avantage de ces deux types d'analyse réside dans le fait qu'ils ont suscité «des débats qui ont éveillé des doutes sur la clarté des distinctions». Wallerstein soutient ainsi qu'«on semble évoluer vers une conception plus “non-contradictoire” entre les différents domaines du savoir» et que les sciences sociales semblent être devenues le lieu de la potentielle réconciliation des «clans polarisés».<sup>392</sup>

Cette mise en cause de l'épistémologie universaliste sous-jacente aux modes de la connaissance moderne permet à Wallerstein de mettre en doute l'apparence de naturalité et d'évidence des principes et des modes de recherche qui en découlent ainsi que des concepts qu'elle implique. Cela le conduit à conclure à la nécessité d'une réforme de nos concepts ainsi que des principes qui ont présidé à la formation des sciences sociales. Pour répondre à la nécessité de la recherche d'une méthode qui s'impose aux sciences sociales, il procède à une remise en question radicale des hypothèses principales qui fondent l'organisation des sciences sociales et des découpages qu'elles imposent à la pensée à travers les concepts proposés. Les premiers concepts que sa critique vise sont le temps et l'espace. Ils se trouvent à l'origine du problème du découpage de l'unité de l'analyse du social-historique, qui est central dans la pensée de Wallerstein, ainsi que derrière la théorie du progrès inévitable qu'il cherche à mettre en doute. En ce qui concerne ces catégories (société, temps, espace, développement, progrès,...etc.), qui sont des concepts construits socialement et non pas des réalités universelles, Wallerstein écrit:

«toutes ces catégories sont désormais tellement enracinées dans notre subconscient que, sans elles, nous pouvons à peine décrire le monde. Or ces catégories qui informent notre histoire, l'analyse des systèmes-mondes soutient qu'elles résultent elles-mêmes d'une histoire. (...) Bien entendu, cette histoire procède à son tour de la métaphysique propre au monde moderne(théorie du progrès inévitable)»<sup>393</sup>

Il soumet les présupposés de la science sociale des deux derniers siècles, ainsi que la méta-histoire puissante dans laquelle ils s'inscrivent à un examen critique du point de vue du XX<sup>e</sup> siècle finissant. Il nous faut, dit-il, reconstruire nos concepts fondamentaux et définir de nouvelles méthodes de recherche qui libèrent la pensée et lui permettent de saisir les processus, «où l'identité n'est jamais complète, où la contradiction est intrinsèque, et l'interprétation objective». Ne faisant plus obstacle à la compréhension

<sup>392</sup> Ibid., p. 74.

<sup>393</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 286.

du monde, les méthodes des sciences sociales permettront dès lors d'éclairer les choix politiques et de «reconstruire une stratégie de changement».<sup>394</sup>

## **2- La centralité du temps et de l'espace comme éléments du découpage du monde.**

Dans sa révision des principes organisant les sciences sociales et déterminant notre compréhension des transformations de notre monde (le changement social), le problème central qui préoccupe Wallerstein est celui du choix de l'unité de l'analyse de ce monde. L'examen des prémisses épistémologiques sous-jacentes à ce choix le mène à identifier deux éléments fondamentaux de la définition et du découpage de cette unité d'analyse: le temps et l'espace. Ce sont selon lui «les premiers éléments que nous étudions quand nous essayons de comprendre notre monde»<sup>395</sup>. Les constructions que nous édifions autour de ces catégories déterminent les outils de base et les principes de nos analyses. Il s'attache ainsi à mettre en évidence le caractère construit de ces catégories et à souligner les pièges et les apories marquant les sciences sociales à cause des choix réalisés quant à ces deux dimensions de la réalité. À la place de ces «choix spatio-temporels», il propose d'autres choix qui visent à minimiser les distorsions et maximiser la puissance de l'analyse. Il s'attaque ainsi aux problèmes reliés au découpage de la réalité et à l'origine desquels nous trouvons le dilemme de la permanence et du changement et la question de la nature de ce découpage.

Toute analyse est selon Wallerstein confrontée à un dilemme de méthode relié au rapport entre la réalité et les concepts que nous construisons pour l'appréhender. Il décrit ainsi ce dilemme :

«Pour analyser le monde réel, nous devons abstraire cette réalité avec des notions générales. Par définition, un concept affirme toujours une permanence. (... À travers l'usage d'un concept) nous affirmons qu'un ensemble de différences spécifiques peuvent se résumer sous (le) terme (qui lui correspond) et qu'elles demeurent ainsi dans une relation interne stable. Si à chaque usage d'un concept, nous voulions produire un sens nouveau, toute communication serait impossible. Mais, autre évidence,

<sup>394</sup> Ibid., p. 211.

<sup>395</sup> I. Wallerstein, Le futur de la science sociale, *EspacesTemps*, n°: 68-69-70, 1998, pp. 45-58, p. 57. Voir aussi I. Wallerstein, SpaceTime as the Basis of Knowledge, Keynote address at 19 Nordiske Sociologokongres, 13-15 June 1997 (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel <http://fbc.binghamton.edu/>).

tout est perpétuel changement. Un concept exprime toujours une relation, il n'a donc aucun sens hors de son contexte global, un contexte qui bien sûr évolue dans une perpétuelle agitation»<sup>396</sup>.

Ce dilemme pose, affirme Wallerstein, «un grave problème de méthode qui réside dans la difficulté, voire l'impossibilité de soutenir en même temps la continuité des structures et le perpétuel changement qui les traverse»<sup>397</sup>. Il fait de ce dilemme son problème majeur et pense que les apories relatives aux analyses du changement ainsi que la faiblesse de la puissance d'analyse des modes de recherche dominants en sciences sociales sont engendrées par les choix que ces disciplines de la connaissance ont fait quant à ce dilemme. Elles ont en effet opté pour des méthodes reprenant le modèle triomphant des sciences de la nature. Choissant dans l'équation du réel «l'aspect déterministe et la face de la linéarité et de la simplification»<sup>398</sup>, ce modèle a organisé les sciences sociales autour de l'opposition entre épistémologie idiographique et épistémologie nomothétique.

Selon Wallerstein, ceux qui adoptaient la première «pensaient que chaque situation sociale était particulière et que tout ce qu'un spécialiste puisse faire, était de construire par empathie ou par herméneutique». Alors que ceux qui adoptaient la deuxième «pensaient que chaque situation sociale pouvait être analysée en terme d'universel, ce qui recouvre des lois s'appliquant à tout le temps et l'espace (ce qui rendait ces sciences plus scientifiques)»<sup>399</sup>. Mais la conception particulière de l'espace et du temps, sur laquelle est fondé ce dualisme qui s'impose comme évident, constitue aux yeux de Wallerstein un piège. Cette conception «nous éloigne de la compréhension adéquate du monde social» et ne nous permet pas de «saisir les opportunités des bifurcations d(e ce) monde»<sup>400</sup>. C'est ce qui l'incite à contester l'évidence de ce dualisme en mettant en lumière le caractère construit des catégories de temps et d'espace et en mettant l'accent sur l'idée de leur pluralité comme solution aux dilemmes de méthode auxquels toute analyse est confrontée.

<sup>396</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., pp. 292-293.

<sup>397</sup> Ibid., p. 293.

<sup>398</sup> Ibid., p. 288.

<sup>399</sup> I. Wallerstein, *Le futur de la science sociale*, loc. cit., pp. 49-50.

<sup>400</sup> Ibid., pp. 54, 45. Consulter au sujet de la notion de bifurcation et la fin du système historique actuel, la section: Une autre chronologie: la théorie du progrès possible.

## 2-1- L'enracinement social des concepts de temps et d'espace.

La méthode d'analyse dominante en sciences sociales est fondée sur une conception du temps et de l'espace qui en fait des cadres éternels d'enregistrement des phénomènes (marquage chronologique ou topologique), faisant partie de l'ordre de la nature et échappant aux hommes. Mais selon Wallerstein, ces deux dimensions relèvent d'une construction sociale dont dépend la stabilité même de l'ordre établi; ce qui en fait un enjeu important. En soulignant ce caractère construit du temps et de l'espace ainsi que la pluralité de leurs représentations sociales possibles, Wallerstein écrit:

«... Je souhaite contester ces vérités évidentes. Le sens de l'espace et du temps, dans nos existences est une invention humaine et des groupes d'individus différents les définiraient différemment (...). Non seulement nous pouvons les modifier de manière significative mais les sciences sociales en ont édifié une large interprétation et par conséquent une manipulation (...). Enfin notre conceptualisation de (l'espace et du temps) peut avoir un impact crucial sur notre futur social commun et il est donc très important de regarder attentivement l'histoire et l'usage de ce(s) concept(s)»<sup>401</sup>

À ces conceptions décisives dans la détermination de notre futur social, nous nous initions depuis l'enfance, comme au langage, aux valeurs, etc. Mais si nous reconnaissons généralement l'origine sociale de ces constructions conceptuelles, la reconnaissance de leur irréductible relativité tend à «s'arrêter au seuil de l'espace et du temps. Pour la plupart d'entre nous le temps et l'espace sont simplement donnés, durables, objectifs, extérieurs, interchangeables». De même, «peu d'entre nous diraient qu'il y a plusieurs types de temps et d'espace». Wallerstein soutient toutefois que le temps n'est pas un simple fait donné de la nature et qu'il est une «création sociale».<sup>402</sup>

Pour lui, l'histoire n'est pas «un phénomène qui va de soi. (...), n'est pas une simple addition de «faits». L'historien invente l'histoire, de la même façon que le peintre invente sa peinture (mais aussi) comme l'artiste (...) (sa) liberté d'action (...) n'est pas totale, car des contraintes sociales pèsent sur elle. (...) Le récit, par un historien, des événements passés, «interprète» ceux-ci selon des continuités de long terme ou des conjonctures de moyen terme qui sont susceptibles de déplacement». Par exemple, «l'histoire prémoderne de l'Inde est une invention de l'Inde moderne».<sup>403</sup>

<sup>401</sup> Ibid., p. 46.

<sup>402</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 158.

<sup>403</sup> Ibid., pp. 153-154.

Pour décrire le déploiement du temps, Wallerstein reprend le terme de «durée» utilisé par Braudel pour décrire les différents rythmes du déroulement temporel. Le choix même de cette notion «bergsonienne» pour décrire le temps exprime l'importance accordée dans leurs analyses au rapport au temps, à ses représentations, c'est-à-dire à sa dimension subjective, construite socialement et non seulement objective et donnée. Dans son explication de l'objectif de Braudel de «neutraliser les prétentions de systématisation du structuralisme», Gemelli écrit:

«...non sans raison, l'une des références en négatif de l'essai de Braudel sur la longue durée est 'la dialectique de la durée' de Gaston Bachelard, qui, dans sa polémique avec Émile Meyerson, réduisait la dimension temporelle à une donnée formelle. Braudel, au contraire - choisissant plutôt une optique bergsonienne - soutenait que 'ce n'est pas la durée qui est tellement une création de notre esprit, mais bien les morcellements de cette durée'».<sup>404</sup>

Les différents rythmes, dont parle Braudel et auxquels se réfère Wallerstein, expriment ainsi des rapports différents au temps, des manières différentes de «morcellement de la durée», de son découpage.

Les limites géographiques sont, elles aussi, loin d'être données et évidentes. Elles sont selon Wallerstein le résultat d'un long processus historique et toute réponse en ce qui concerne leur définition implique un jugement politique et historique. Le caractère arbitraire de ces définitions est surtout manifeste en ce qui concerne les zones de troubles et de conflits politiques (ex: Israël et la Palestine) mais aussi les espaces liés à des événements du passé (ex: confusion quant à l'espace dans lequel s'était inscrite la Révolte des Pays-Bas bourguignons).<sup>405</sup> Les couples Est/Ouest, Nord/Sud (espace idéologique) sont également « des catégories géographiques socialement instituées et d'une importance capitale pour notre compréhension du monde contemporain. Mais nous admettrons volontiers qu'elles sont aussi liées à une période de temps donnée ». En fait, l'usage du couple Est/ouest ne remonte qu'à 1945 et n'a plus de sens après la dislocation de l'U.R.S.S. et du camp socialiste.<sup>406</sup>

<sup>404</sup> G. Gemelli, *Braudel*, op. cit., pp. 162-163. Au sujet de la notion bergsonienne de «durée», consulter la note n°: 120. Voir aussi un autre concept qu'utilise I. Wallerstein pour souligner la dimension construite et symbolique du temps, c'est-à-dire la notion de chronosophie, voir note n°: 483 et section: En finir avec la chronosophie linéaire, la critique d'une méta-histoire, du troisième chapitre de ce mémoire. Consulter aussi I. Wallerstein, *Time and Duration: The Unexcluded Middle*, Conférence de prestige sur le thème «Temps et durée», Université Libre de Bruxelles, September 25, 1996 (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel).

<sup>405</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 163.

<sup>406</sup> *Ibid.*, 165. Consulter aussi l'exemple du Kosovo illustrant la différence de l'EspaceTemps de référence dans les conflits (Cf. *Le futur de la science sociale*, loc. cit., p. 47).

Ces exemples illustrent aussi, l'idée qu'avance Wallerstein, des liens entre le temps et l'espace. Selon lui, ces deux concepts «sont irrémédiablement liés l'un à l'autre et ils constituent une seule dimension qu('il) appelle(...) EspaceTemps».<sup>407</sup> Dans la conception dominante de l'EspaceTemps organisant les sciences sociales et aboutissant au dualisme nomothétique/idiographique, ce concept a un sens univoque et éternel. Or, Wallerstein propose au contraire un modèle de cinq types d'EspaceTemps en usage dans le monde moderne. Il souligne les conséquences des choix effectués par les sciences sociales parmi ces types d'EspaceTemps, c'est-à-dire de l'usage qu'elle ont en fait, ainsi que l'impact crucial de l'idée alternative de leur pluralité sur notre futur social commun.

## **2-2- La pluralité des EspacesTemps: un modèle complexe à la base du découpage du social-historique.**

À travers l'accent mis sur l'idée de la complexité de la réalité ainsi que sur celle de la pluralité des interprétations possibles des dimensions du temps et de l'espace, Wallerstein cherche à rejeter le dualisme simplificateur et réducteur de la *Methodenstreit* et tente d'attirer notre attention sur d'autres types d'EspaceTemps que ceux qui monopolisent les sciences sociales.

Pour construire ces types d'EspaceTemps, il part de l'idée centrale de la pluralité des temps (Braudel) en ajoutant à chaque type de temps le type d'espace qui lui correspond. En fait, bien qu'il se soit «souvent qualifié de géo-historien»<sup>408</sup> et que les descriptions qu'il fait de la réalité historique incluent l'espace, Braudel ne mentionne pas explicitement ce concept comme dimension centrale dans le modèle complexe de temps sociaux qu'il construit.<sup>409</sup> Aux types de temps sociaux construits par Braudel, Wallerstein ajoute en outre une cinquième catégorie, le temps transformationnel, auquel correspond aussi un type particulier d'espace. Il définit ainsi un modèle complexe constitué par cinq types d'EspaceTemps, qui correspondent chacun à «un niveau différent d'analyse avec des conceptions différentes de l'espace et du temps»: «l'EspaceTemps épisodique de la

<sup>407</sup> I. Wallerstein, *Le futur de la science sociale*, loc. cit., p. 46.

<sup>408</sup> Afin d'en savoir plus sur le rôle de Braudel pour faire de l'espace un personnage historique, consulter Christian Grataloup, *L'appel des grands espaces*, *EspacesTemps*, n°: 34-35, 1986, pp. 71-76; Charles-Pierre Péguy, *L'univers géographique de Fernand Braudel*, *EspacesTemps*, n°: 34-35, 1986, pp. 77-82.

<sup>409</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 161.



géopolitique, l'EspaceTemps cyclo-idéologique, l'EspaceTemps structurel, et l'EspaceTemps transformationnel»<sup>410</sup>.

Selon lui, l'«EspaceTemps géopolitico-épisode» permet d'analyser le contexte des événements. Il désigne «les catégories avec lesquelles nous débattons de l'histoire immédiate, qui n'est pas juste l'histoire en cours (...). L'élément-clé réside en une définition courte en terme de temps et d'espace et en la liaison des événements, au sens que leur donne le contexte immédiat dans lequel ils se produisent».<sup>411</sup>

Le concept d'«EspaceTemps cyclo-idéologique» décrit le sens donné à l'histoire par des groupes particuliers. Sous ce type d'EspaceTemps se rangent «les catégories par lesquelles nous expliquons quelques fois l'histoire par d'autres facteurs qui mettent l'accent sur une période de temps long et qui impliquent une définition de la situation prenant sens dans le temps et l'espace de groupes particuliers»<sup>412</sup>.

Le troisième type d'EspaceTemps, l'«EspaceTemps structurel» permet de saisir les «phénomènes à la lumière d'explications structurelles du fonctionnement du système-monde». Selon Wallerstein, «ces explications reposent sur un temps beaucoup plus lent et définissent en fait le type de système historique dans lequel nous vivons aussi bien que ses frontières dans le temps et dans l'espace».<sup>413</sup>

Quant aux analyses où le critère de définition est une affirmation d'intemporalité et de non spatialité, c'est-à-dire où l'espace et le temps ne s'appliquent pas, Wallerstein pense qu'elles se réfèrent à l'«EspaceTemps éternel».

Enfin, l'«EspaceTemps transformationnel» est la référence d'un type d'analyse complètement opposé. Cette analyse repose sur «la spécificité de l'événement, sa particulière qualité et son effet sur les grandes institutions de notre monde». À cet égard,

---

<sup>410</sup> I. Wallerstein, *Le futur de la science sociale*, loc. cit., pp. 47, 46. Ces catégories d'EspaceTemps sont ainsi construites: au temps événementiel (court terme) correspond l'espace géopolitique immédiat (EspaceTemps géopolitique), au temps conjoncturel (moyen terme) correspond l'espace idéologique (EspaceTemps cyclo-idéologique), au temps structurel (long terme) correspond l'espace structurel (EspaceTemps structurel), au temps éternel (très long terme ex: structures de C. Lévi-Strauss et idée du changement continu qui se trouve à la base de l'idée de progrès) correspond l'espace éternel (EspaceTemps éternel), au temps transformationnel (le Kairos) correspond l'espace transformationnel (EspaceTemps transformationnel). Consulter I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., pp. 158-171.

<sup>411</sup> I. Wallerstein, *Le futur de la science sociale*, loc. cit., p. 46.

<sup>412</sup> Ibid.

<sup>413</sup> Ibid.

Wallerstein affirme que dans ce type d'analyse «ce qui compte c'est la transformation profonde, la rupture qui (...) s'est produite et a affecté tout le reste. Bien que le lieu et le temps ne semblent pas jouer, au sens où ils ne participent pas intrinsèquement à cette rupture, ou même à son explication immédiate, l'EspaceTemps transformationnel est supposé se produire au "bon" moment, par conséquent dans les seuls lieu et temps dans lesquels il pouvait se dérouler»<sup>414</sup>.

Ces cinq types d'EspaceTemps soulèvent toujours des controverses quant à la détermination du type le plus pertinent comme référence dans l'analyse. Les analyses issues des sciences sociales ne sont pas neutres à propos de ces controverses, affirme Wallerstein. Mais selon lui, elles sont souvent ambiguës. Ce qui l'incite à essayer de «réduire une partie de l'ambiguïté et (...à) souligner la non neutralité des conceptualisations».<sup>415</sup> En effet, les conceptualisations dominantes de l'espace et du temps en sciences sociales sont selon Wallerstein dominées par le choix de deux seulement de ces cinq types d'EspaceTemps: l'EspaceTemps éternel et l'EspaceTemps géopolitico-épistémologique qui transforment le temps et l'espace en un phénomène socialement sans importance, c'est-à-dire extérieur à la société. Ce choix est légitimé directement dans le premier type et indirectement dans le deuxième, par le modèle newtonien mécanique, qui triomphait au XIX<sup>e</sup> siècle «en tant que seule forme véritable et légitime du savoir»<sup>416</sup>.

Ce choix se trouve derrière l'organisation des sciences sociales entre épistémologie idiographique et épistémologie nomothétique: leurs méthodes d'analyse ne se réfèrent à aucun des trois autres catégories d'EspaceTemps. Contrairement à cet usage particulier de l'espace et du temps, Wallerstein met plutôt l'accent sur ces trois catégories oubliées qui sont plus réelles et fondamentales, soutient-il comme Braudel. La référence à ces trois catégories d'EspaceTemps et l'accent sur leur pluralité sont à la base de ses critiques des hypothèses principales sur lesquelles reposent les clivages spatio-temporels des sciences sociales qui sont responsables de leurs divisions. Ces arguments se trouvent également à la base des hypothèses alternatives qu'il construit dans l'objectif de préparer

---

<sup>414</sup> Ibid., p. 47.

<sup>415</sup> Ibid., p. 47.

<sup>416</sup> Ibid., pp. 54, 58.

la science sociale à s'affranchir de l'héritage intellectuel du XIX<sup>e</sup> siècle. Cela nous permettrait de mieux comprendre et analyser les processus de développement de notre monde et la complexité de sa réalité, pense Wallerstein.

### **3- Critique des découpages et clivages spatio-temporels des sciences sociales et nouvelles hypothèses.**

L'héritage du XIX<sup>e</sup> siècle s'exprime dans les sciences sociales à travers des hypothèses qui sont tenues pour évidentes et qui sont rarement remises en question. Ayant identifié cet héritage comme historiquement contingent de la création du système-monde/capitaliste moderne et comme un obstacle à notre compréhension des transformations de notre monde, Wallerstein procède à sa «déconstruction» en attaquant ses hypothèses qui sont à la base de l'épistémologie des sciences sociales. Une lecture attentive de leurs prémisses lui permet de remarquer que les clivages qu'elles engendrent sont tous en rapport avec l'EspaceTemps. La partition du savoir du monde social en six disciplines - l'histoire, l'économie, la science politique, la sociologie, l'anthropologie, les études orientales - reflète en effet trois clivages spatio-temporels: le clivage passé/présent, la division marché/société civile/État, le clivage civilisé/autre qui dominant les sciences sociales depuis leur naissance.

Selon le premier clivage, l'histoire est «supposée traiter du passé, l'économie, la science politique, la sociologie du présent». Le deuxième clivage sépare l'économie, la science politique et la sociologie sur la base de l'hypothèse de l'autonomie du marché, de l'État et de la société civile. Ce découpage est fondé sur l'idée de l'identité de leurs frontières géographiques avec celles de l'État «dans sa définition juridique actuelle, réellement ou potentiellement (espace hypothétique est la ligne de démarcation)». Quant au troisième clivage, il fonde la distinction entre, d'une part, l'histoire, l'économie, la science politique et la sociologie ne s'intéressant qu'à l'Occident, et d'autre part l'anthropologie (sociétés primitives) et les études orientales (grandes civilisations) étudiant le monde non-occidental. Une certaine division temporelle est aussi contenue dans ce clivage géographique. Les civilisations qui constituaient l'objet des études

orientales incarnaient d'une certaine manière «le passé traditionnel de l'Ouest que celui-ci avait en quelque sorte dépassé».<sup>417</sup>

Dans les débats sur les méthodes qui ont caractérisé les sciences sociales depuis leur naissance, ces six disciplines ont été divisées entre le camp nomothétique et le camp idiographique, c'est-à-dire entre l'EspaceTemps éternel et l'EspaceTemps géopolitico-épisodique. Wallerstein écrit

«trois d'entre (ces disciplines) s'affirmaient nomothétiques, l'économie, la science politique et la sociologie, et les trois autres idiographiques, l'histoire, l'anthropologie et les études orientales. Les premières utilisaient l'EspaceTemps éternel et les secondes l'EspaceTemps géopolitico-épisodique. Et aucune d'entre elles ne semblait utiliser les trois autres catégories d'EspaceTemps».<sup>418</sup>

Wallerstein remet en question ce fractionnement des sciences sociales en attaquant les divisions spatio-temporelles sur lesquelles elles se fondent ainsi que la méta-histoire puissante dans laquelle ils s'inscrivent. En fait,

«cette partition du monde social en six disciplines ne fut pas accidentelle. Elle reflétait la vision du monde dominant, la vision de l'occident au XIX<sup>e</sup> siècle et plus particulièrement du libéralisme qui se cristallisa comme géoculture du système-monde en réponse aux soulèvements occasionnés et symbolisés par la Révolution française. C'était l'époque de la croyance au progrès, progrès vers un monde plus civilisé, progrès dont les impulsions étaient censées se trouver en occident, progrès vers un monde dans lequel la différenciation des institutions était supposée être le point d'appui du système social».<sup>419</sup>

Cependant, aujourd'hui, la nécessité de réviser cette vision du monde se fait de plus en plus sentir. Il écrit:

«Nous sommes contraints par la réalité, et le monde du XIX<sup>e</sup> siècle s'est dissout dans le nôtre: le XX<sup>e</sup> siècle a démenti bien des prémisses et des espérances des lumières. Lentement mais sûrement, les complexités du monde social se sont imposées à nous, et le condominium des "idiographes" et des "nomothètes" a vu sa crédibilité affaiblie, ou tout au moins ébranlée».<sup>420</sup>

Cela le mène à soutenir la nécessité de reconstruire les manières même de penser. Contre les modes de penser qui dominent la vision du monde qui les sous-tend, il propose de construire une autre vision fondée sur des hypothèses qui ne cherchent pas à se réfugier dans les certitudes des présupposés inconscients de la pensée moderne. Le mode d'analyse qu'il construit sur ces hypothèses est supposé mieux épouser le mouvement de la réalité dans sa complexité en attirant l'attention sur les trois

<sup>417</sup> Ibid., pp. 48, 49, 52-53.

<sup>418</sup> Ibid., p. 53.

<sup>419</sup> Ibid., p. 49.

<sup>420</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 168.

EspacesTemps oubliés par les sciences sociales: l'EspaceTemps structurel, conjoncturel et transformationnel. L'accent mis sur ceux-ci remet en question l'émiettement des sciences sociales, l'unité d'analyse de référence ainsi que la méta-histoire qui les sous-tend. Ce sont des hypothèses dont le contenu a été traité dans la description que nous avons fait jusqu'ici de la pensée de Wallerstein, mais que nous dégagerons ici d'une façon plus systématique et séparée comme fondements du projet théorique qu'il propose pour refaçonner les sciences sociales et les grilles d'analyse du social-historique. Elles sont selon lui des outils de la transformation du monde social.

### **3-1- Contre l'émiettement des sciences sociales: une science sociale historique.**

Wallerstein dénonce le fractionnement des sciences sociales en disciplines spécialisées sur la base de la distinction société civile/marché/État (sociologie, économie, science politique). Il met en cause également la division des sciences sociales fondée sur le clivage présent/passé, c'est-à-dire entre d'une part, des disciplines ayant pour objet des règles universelles (EspaceTemps éternel) et d'autre part, le mode de recherche prévalant en histoire et qui en fait une étude des faits singuliers du passé (EspaceTemps géopolitico-épisodique).

Selon lui, la première ligne de démarcation entre les sciences sociales est l'une des constructions idéologiques du XIX<sup>e</sup> siècle qui « concevait l'État et le marché, la politique et l'économie, comme des domaines analytiquement séparés et largement autonomes: chacun possédait ses lois particulières, ses logiques ». Mais pour lui, dans la pratique l'économie, la politique, la société et la culture « ne forment pas des territoires autonomes, n'ont pas de logique séparée; les normes et les rationalités s'entrelacent à un tel degré qu'on ne trouvera aucun modèle valable pour isoler les facteurs qui tiennent aux seules catégories d'économie, de politique ou de société ». Ce sont des abstractions analytiques qui pourraient être utilisées pour des fins heuristiques mais qui ne doivent jamais être réifiées.<sup>421</sup> Leur imbrication totale, constante et réciproque, fait que les diverses disciplines ne sont qu'une pour l'approche des systèmes-mondes. Cette approche traite ainsi de la réalité globale comme «un tout indivisible». Elle tente de la décrire «dans son

---

<sup>421</sup> Ibid., pp. 273, 38.

intégrité en l'abordant successivement dans ses aspects économique, politique et idéologico-culturel»<sup>422</sup>.

Par ailleurs, cette approche refuse l'idée de l'opposition entre sciences sociales et histoire reposant sur l'hypothèse du dualisme nomothétique/idiographique. Selon Wallerstein, le pouvoir d'explication de la méthode idiographique est très limité. En effet, «la poussée idiographique, utilisant l'EspaceTemps géopolitico-épisode, affirme (...) l'absence d'explication utile à ce qui s'est passé, au-delà de la narration de la séquence d'événements qui précédaient l'objet de notre observation». Les détails relevant du temps et de l'espace immédiats dans chaque séquence temporelle que décrit cette méthode sont, en ce sens, nombreux mais ne nous apprennent rien, soutient Wallerstein.<sup>423</sup> Quant à la méthode nomothétique, qui se réfère à l'EspaceTemps éternel (présent éternel), elle réifie les objets étudiés et les réduit à des définitions étroites dans les comparaisons et généralisations systématiques qu'elle implique et qui éliminent le temps et l'espace. Cette séparation entre mode de recherche idiographique et mode de recherche nomothétique est selon Wallerstein arbitraire. Pour lui, «toute description s'inscrit dans un temps» et toute séquence singulière ne peut qu'être décrite avec des catégories générales.<sup>424</sup>

Pour résoudre le dilemme que pose habituellement la question du choix entre ces deux modes d'analyse du social-historique, il faut chercher une voie moyenne entre eux. C'est l'approche des systèmes-mondes qui offre cet avantage heuristique, affirme-t-il. Dans la science sociale historique que cette approche se propose de construire, c'est un seul et même chercheur qui «analyse les lois générales d'un tel ou tel système comme les séquences particulières qu'il a traversées» et qui mène l'analyse dans des cadres systémiques qui ne sont pas éternels mais qui «restent assez vastes dans l'espace et dans

<sup>422</sup> I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., pp. 11-12.

<sup>423</sup> I. Wallerstein, *Le futur de la science sociale*, loc. cit., p. 55.

<sup>424</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 276. Le rapport intellectuel du centre Fernand Braudel cite deux prémisses de base de la théorie des systèmes-mondes: «The Fernand Braudel Center for the study of Economies, Historical Systems and Civilizations exists to engage in the analysis of large-scale social change over long periods of historical time. We operate on two assumptions. One that there is no structure that is not historical. In order to understand a structure one must not only know its genesis and its context; one must assume that its form and its substance are constantly evolving. The second assumption is that no sequence of events in time is structureless, that is fortuitous. Every event occurs within existing structures, and is affected by its constraints. Every event creates a part of the context of the future events. Of course there are ruptures in structures which represent fundamental change. But such ruptures are too explicable in terms of the state of structures. We therefore do not separate the study of historical sequence and the study of structural relationships» (loc. cit., p. 1)

le temps (longe durée) pour inclure les logiques qui déterminent l'essentiel d'une période (rythmes cycliques et tendances séculaires) ». <sup>425</sup>

Wallerstein rejette ainsi le piège du choix obligé entre l'EspaceTemps géopolitico-épistémologique et l'EspaceTemps éternel en mettant l'accent sur la pluralité des temps, en attirant notre attention sur les trois autres types d'EspaceTemps comme l'a déjà fait Braudel et en insistant sur l'importance d'une analyse rendant compte de toutes les dimensions de la réalité sociale. Ces arguments s'expriment aussi à travers le choix d'une unité d'analyse ayant une double nature systémique et historique et effectuant un découpage du monde qui ne coïncide pas avec la séparation traditionnelle entre marché, société civile et État: le système historique.

### **3-2- Une autre unité d'analyse, un autre découpage du monde: le système historique.**

La spécification et la justification de l'unité de l'analyse est selon Wallerstein la première étape pour préparer l'assise d'une méthode maximisant la puissance d'analyse d'une démarche théorique. Dans la perspective alternative de l'analyse du social-historique construite par Wallerstein, cette proposition constitue l'élément central de la solution au dilemme de méthode résultant de la difficulté de soutenir en même temps la continuité des structures et leur changement perpétuel. Cette solution adoptée par Wallerstein pour faire face à ce problème majeur, reflète ses choix théoriques (complexité et multidimensionnalité de la réalité, caractère construit de nos découpages du monde, etc.) ainsi que sa critique des prémisses épistémologiques de sciences sociales. Si ces prémisses sont en général des a priori rarement discutés dans la plupart de nos analyses, Wallerstein insiste au contraire sur la nécessité de les expliciter et de les défendre ouvertement <sup>426</sup>. C'est ce qu'il fait quand il annonce que pour lui « toute activité humaine a lieu dans un ensemble contextuel, qu'il appelle système historique » <sup>427</sup>.

Il explique ainsi la nature double de cet ensemble contextuel: «... systématique car (les ensembles étudiés) comprennent des structures permanentes qu'on peut analyser dans

<sup>425</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., pp. 276-277.

<sup>426</sup> Ibid., p. 293.

<sup>427</sup> Ibid.

leurs relations réciproques, historique (car) ils mènent des vies, naissent et meurent». Le caractère historique des structures de cet ensemble contextuel est d'autant plus important qu'il est complexe. Wallerstein écrit, dans ce sens:

«tous les phénomènes complexes ont leurs lois, leurs contraintes, leurs tendances et leurs vecteurs, c'est-à-dire leurs structures. Toute structure réelle, par opposition aux structures imaginaires, a ses particularités qui tiennent à sa genèse, à son évolution, son environnement; elle a donc une histoire propre, essentielle à son mode de fonctionnement. Plus la structure est complexe, plus son histoire est donc cruciale. Par là, il ne s'agit pas de savoir manier une thèse métaphysique, mais plutôt de savoir manier cette vérité dans le monde réel, pour l'étude de tout phénomène complexe»<sup>428</sup>.

S'agissant d'une réalité hypercomplexe, le système social doit donc être analysé à la fois en tenant compte de ses structures réelles et de son histoire. Wallerstein conçoit le monde social comme « une succession et une coexistence de plusieurs entités de grande échelle et de longue durée, (qu'il) appelle des systèmes historiques. (II) les (définit) par trois caractères. D'abord, ils sont relativement autonomes, c'est-à-dire qu'ils fonctionnent surtout en suivant des processus qui leur sont internes. Ensuite, ils sont limités dans le temps: ils ont un début et une fin. Enfin, ils ont des limites spatiales lesquelles, cependant, peuvent varier au cours de leurs histoire ».<sup>429</sup>

Tout découpage spatio-temporel pose à l'analyste le problème des limites et des paramètres de sa définition, qui est selon Wallerstein «l'une des questions-clé pour les chercheurs en sciences sociales».<sup>430</sup> Dans le découpage de l'unité d'analyse qu'il propose, Wallerstein aborde le problème des limites « par la division du travail, par les conditions qui permettent d'assurer la survie de la société ». Pour lui, « un système historique doit former un réseau intégré de processus économiques, politiques et culturels dont la somme assure l'unité (...). Si les paramètres d'un quelconque processus particulier changent, les autres processus doivent s'adapter à leur tour d'une manière ou d'une autre à ce changement ».<sup>431</sup>

Le changement des limites de cette unité d'analyse dans l'espace et dans le temps rend difficile la tâche de leur définition. Elle l'est d'autant plus que ces paramètres sont inconscients. Les paramètres du découpage de l'unité d'analyse sont en effet structurels,

---

<sup>428</sup> Ibid., p. 261.

<sup>429</sup> Ibid., p. 262.

<sup>430</sup> I. Wallerstein, *Le futur de la science sociale*, loc. cit., p. 56.

<sup>431</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 262.



affirme Wallerstein. Il inscrit les limites de cette unité d'analyse dans l'EspaceTemps structurel. Mais «parce qu'ils sont structurels, ils sont intériorisés dans un niveau subconscient de façon à ne pas être en permanence mis en question, de façon à ce qu'ils fonctionnent avec une automaticité apparente».<sup>432</sup> Cette apparente automaticité constitue la condition de possibilité du contrôle social de l'action, souligne Wallerstein. Cela constitue l'une des raisons qui expliquent le refus des sciences sociales au XIX<sup>e</sup> siècle de s'intéresser à ces paramètres. Il affirme qu'«observer l'EspaceTemps structurel peut entraîner la subversion de son aptitude à structurer le discours culturel et par la même celle du système historique lui-même»<sup>433</sup>.

L'unité de l'analyse qui se trouve au centre de ces sciences sociales, la société, est ainsi selon Wallerstein trompeuse et ambiguë. Il pense que «son histoire l'a trop chargée de connotations fausses (...) à présent pratiquement ineffaçables». Son usage, soutient-il, «ne se sépare pas de l'institution de la science moderne au XIX<sup>e</sup> ; elle s'insère dans un dualisme dont l'autre terme est l'État ». Selon lui, ce dualisme s'est imposé comme unité d'analyse depuis que la Révolution française a instauré l'idée de la normalité du changement et posé le problème de son traitement aux sciences sociales, aux idéologies et aux mouvements anti-systémiques qui se sont développés pour exprimer cette idée et y répondre.<sup>434</sup>

Sur la base de l'État/société comme unité d'analyse, une certaine lecture de l'histoire (un récit) s'est imposée. Elle stipule que le mouvement essentiel de l'histoire s'est fait de l'économie urbaine à l'économie nationale, de la sphère locale à l'État-national et que le monde est constitué de sociétés qui sont des entités autonomes. Celles-ci ont des trajectoires parallèles et similaires vers le développement mais quelques unes ont commencé leur marche avant les autres et ont progressé plus rapidement constituant ainsi un modèle à suivre. Cela pose aux sciences sociales le problème de l'explication de ce développement. Mais dans le cadre de ces explications le monde devient un épiphénomène qu'on analyse comme un phénomène récent (depuis 1945 ou même depuis seulement 1970).

<sup>432</sup> I. Wallerstein, *Le futur de la science sociale*, loc. cit., p. 56.

<sup>433</sup> Ibid.

<sup>434</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., pp. 227, 24. Consulter aussi à ce sujet I. Wallerstein, *l'après-libéralisme*, op. cit., notamment chap. I et II.

Selon Wallerstein, le contexte réel de ce développement n'est pas toutefois la société mais le système historique qu'il identifie comme étant l'économie-monde capitaliste. Il écrit: « ce ne sont pas les sociétés mais le système-monde lui-même qui s'est développé. Autrement dit, l'économie-monde capitaliste s'est d'abord consolidée, puis ses structures fondamentales ont fini par exercer une emprise toujours croissante sur les processus sociaux qu'elle englobait ». Cette économie-monde qui a émergé au XVI<sup>e</sup> siècle continue à être le système-monde moderne mais c'est l'utilisation de la société comme unité d'analyse qui masque cette continuité historique. Le concept de société présente en fait «un grave défaut: il réifie et cristallise les phénomènes sociaux». Or, pour Wallerstein «leur véritable signification ne réside pas dans leur solidité mais précisément dans leur fluidité, leur caractère malléable. Le concept de société implique que l'analyse doive porter sur une réalité tangible même si elle se “développe”». Nous avons donc besoin d'un instrument plus précis pour comprendre et disséquer les processus sociaux. C'est ainsi que le concept de système historique, qui assure l'unité de la science sociale historique semble aux yeux de Wallerstein préférable à celui de société comme unité d'analyse. Il écrit: « Nos analyses seraient plus fructueuses si nous corrigions notre méthode en multipliant les comparaisons systématiques entre entités plus larges, entre systèmes historiques ».<sup>435</sup>

En se basant sur son critère de détermination des limites d'un système historique, c'est-à-dire la division des processus de production intégrés, Wallerstein repère deux formes de systèmes historiques, les mini-systèmes et les systèmes-mondes. De plus, selon le type de structure politique qui surplombe les systèmes-mondes, il en identifie deux classes: les empires-mondes et les économies-mondes. Il écrit:

«je dirais que (l)es divisions autonomes de travail (critère de délimitation) ne peuvent occuper, historiquement, que des entités assez réduites, au sens spatial et temporel - je les appelle des mini-systèmes -, ou au contraire des entités de large échelle et de longue durée, que j'appelle des systèmes-mondes. Ces systèmes-mondes, je les réparties en deux variantes majeures: les systèmes que surplombe une structure politique unique, les empires-mondes, et les économies-mondes qui en sont dépourvues».<sup>436</sup>

L'existence dans l'histoire de ces trois formes de systèmes historiques, les mini-systèmes, les empires-mondes et les économies-mondes peut être décrite selon un aperçu

<sup>435</sup> Ibid., pp. 85-86, 83, 74.

<sup>436</sup> Ibid. p. 263.

schématique qui divise cette histoire en trois époques. Dans la première, le monde était constitué seulement de mini-systèmes. C'est la période qui « précédait l'année 8000 ou 1000 avant notre ère (et) dont nous connaissons peu de choses »<sup>437</sup>. De 8000 avant J.-C. à 1500 après J.-C., les mini-systèmes, les empires-mondes et les économies-mondes ont coexisté. Durant cette période, les empires-mondes étaient le système historique le plus fort, le plus stable et qui souvent absorbait les autres formes de systèmes historiques. La logique de base des empires-mondes est selon Wallerstein la domination politique alors que celle des économies-mondes est la domination économique dépassant les frontières étatiques<sup>438</sup>. Par ailleurs, l'expansion des premiers était toujours suivie d'une implosion. Même s'ils ont une durée de vie significative ( de l'ordre d'un demi-millénaire), « les empires-mondes paraissent avoir des limites spatiales et temporelles intrinsèques, puisque leur expansion a toujours atteint un point où le pouvoir central se trouvait dépassé par des forces de désintégration, ils se sont contractés ».<sup>439</sup>

Contrairement aux autres systèmes historiques, une économie-monde a échappé à la décomposition autour de 1500, s'est consolidée et donna naissance au système-monde moderne. Ce système-monde, qui n'était de 1450 à 1750 qu'euro-péen, s'est répandu sur la totalité du globe et a absorbé dans sa course tous les mini-systèmes et les empires-mondes selon un processus qui ne semble pas avoir comporté de limites intrinsèques. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, se trouvait ainsi une « situation structurelle inédite » où il n'existait qu'un seul et unique système historique: l'économie-monde capitaliste. Ceci pose selon Wallerstein trois problèmes théoriques: l'explication de ce grand tournant des années 1500, de l'expansion incessante de ce système ainsi que des « conséquences au fait que ce

<sup>437</sup> Ibid., p. 22.

<sup>438</sup> I. Wallerstein, *The Modern World-System*, t I, op. cit. pp. 62-63. Au sujet de la nature de ces systèmes historiques, I. Wallerstein avance une autre série d'hypothèses. Il écrit: « tout d'abord, les "mini-systèmes", qui occupaient un espace réduit et une durée relativement brève, environ six générations. Très homogènes dans leurs structures culturelles et politiques, ils avaient pour logique de base la "réciprocité" des échanges. En second lieu, les "empires-mondes": au moins à leur apogée - car ils semblent suivre tous un même destin, où l'implosion succède au mouvement d'expansion -, ils formaient de vastes structures politiques qui englobaient une large variété de modèles "culturels". Leur logique de base était l'extraction du tribut: les producteurs directs, en général des ruraux qui, au niveau local s'administraient eux-mêmes, ce tribut remontait jusqu'au centre du système, pour enrichir une minorité toute puissante d'officiels. Quant aux économies-mondes, elles intègrent les structures de production dans de vastes chaînes de tailles inégales que recourent de multiples cadres politiques: selon leur logique de base, la distribution inégalitaire du surplus accumulé doit profiter à ceux qui dans la structure du marché parviennent à former pour un temps des monopoles: c'est une logique "capitaliste" » (*Impenser la science sociale*, op. cit., pp. 280).

<sup>439</sup> Ibid., p. 264.

système fonctionne aujourd'hui sans aucun horizon extérieur»<sup>440</sup>. Mais la plupart des explications traditionnelles de ce tournant sont basées sur des distinctions «floues» entre le capitalisme et les systèmes historiques qui l'ont précédé.

### **3-3- L'accumulation: la *differentia specifica* du système-monde capitaliste/moderne.**

Selon Wallerstein, les structures et les processus vraisemblablement spécifiques à l'économie-monde capitaliste/«moderne» sont «moins distincts en pratique qu'en théorie»<sup>441</sup>. Ce qui fait la spécificité historique (*differentia specifica*) de cette économie-monde c'est qu'elle est « gouvernée par le désir rationnel de maximiser l'accumulation » du capital à travers la maximisation des profits, au moyen de l'efficacité et à travers l'exploitation du travail par les propriétaires des moyens de production. Dans le capitalisme historique, le capital a fini par être « employé dans le but premier et délibéré de son auto-expansion » contrairement aux autres systèmes historiques où le processus de l'accumulation du capital était bloqué en l'un des points de son circuit ou en étant considéré comme amoral et irrationnel. L'économie-monde est ainsi ce système social où «se sont trouvés à la fois élargi sans interruption le champ d'exercice des lois d'accumulation, accru sans cesse le degré de pénétration de ces dernières dans “la machine sociale” alors même que dans la société l'opposition à ces règles haussait le ton et s'organisait ».<sup>442</sup> Cette loi de l'accumulation illimitée, qui constitue la raison d'être de ce système, ne régit pas seulement l'activité économique mais elle agit surtout sur l'imaginaire social et à un niveau psychologique très profond, d'où l'efficacité de sa légitimation sociale. Wallerstein écrit:

« le développement comme réalisation du plus, c'est le mythe de Prométhée. C'est l'accomplissement de toute notre libido. C'est la combinaison, ou plutôt, la fusion du plaisir et de la puissance. Le désir nous habite sous, mais ce fut le propre de l'économie-monde capitaliste, comme système historique, que de donner à ces désirs, pour la première fois, une légitimité sociale. “Accumulez, accumulez!” tel est le mot d'ordre du capitalisme »<sup>443</sup>.

<sup>440</sup> Ibid., p. 267.

<sup>441</sup> I. Wallerstein, L'Occident, le capitalisme et le système-monde moderne, *Sociologie et sociétés*, vol. XXII, n°: 1, avril 1990, pp. 15-52, p. 27.

<sup>442</sup> I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., pp. 18, 14, 12

<sup>443</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 124.

La seule spécificité de l'économie-monde capitaliste est ainsi «la priorité structurelle accordée à l'accumulation incessante du capital»<sup>444</sup>. Cette priorité accordée à l'accumulation constante constitue un argument sur lequel Wallerstein se base dans les polémiques sur l'identification de l'économie-monde capitaliste comme une nouveauté par rapport aux autres systèmes historiques.

L'usage de cette unité d'analyse soulève en effet des questions qui sont l'objet de débats sérieux exprimant des divergences théoriques importantes. L'usage qu'en fait Wallerstein lui-même susciterait une ambiguïté et soulèverait des questions telles que: si le seul système historique qui a échappé à la déconstruction est l'économie-monde capitaliste et que c'est sur cette économie-monde que Wallerstein travaille exclusivement, sa théorie est-elle celle du système-monde (au singulier) ou des systèmes-mondes (au pluriel)? Si ce système-monde s'est étendu à la totalité du globe, pourquoi ne pas parler d'un système mondial? L'économie-monde capitaliste constitue-t-elle vraiment une nouveauté si d'autres systèmes historiques ont connu une activité économique visant l'accumulation?

L'usage que Wallerstein fait des types de système historique qu'il construit soulève de nombreuses questions et critiques telles que, par exemple, celle d'André Gunder Frank, qui est relative aux notions de système mondial et de système-monde. Frank va jusqu'à mettre en cause l'idée de transition marquant l'espace et le temps de l'unité de l'analyse qu'utilise Wallerstein.

Frank affirme en effet que «...le système-monde n'est pas né en 1550, (qu')il n'a pris son essor en Europe et (...qu')il n'est pas particulièrement capitaliste»<sup>445</sup>. Selon lui, «le raisonnement de Wallerstein est contradictoire en lui-même et par rapport aux faits historiques». C'est au «système mondial» comme unité d'analyse qu'il faudrait se référer pour comprendre la problématique de la transition (ou de la continuité) d'un mode de production féodal à un mode de production capitaliste. Les affirmations de Wallerstein en ce qui concerne l'économie-monde capitaliste seraient également vraies pour

<sup>444</sup> I. Wallerstein, *Système mondial contre système-monde: le dérapage conceptuel de Frank*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXII, n° 2, octobre 1990, pp. 219-222, p. 220

<sup>445</sup> André Gunder Frank, *De quelles transitions et de quels modes de production s'agit-il dans le système mondial réel? Commentaire sur l'article de I. Wallerstein*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXII, n° 2, octobre 1990, p. 207-219., p. 208.

«d'autres systèmes mondiaux ou (pour) le même système mondial qui existait avant le XVI<sup>e</sup> siècle»<sup>446</sup>, soutient-il. De même, les relations systémiques (centre/périphérie, hégémonie/rivalité) entre les régions de l'économie-monde s'étendraient vers 1550 bien au-delà de l'Europe. Des faits tels que les réseaux commerciaux à l'extérieur de l'Europe<sup>447</sup> mériteraient selon Frank d'être analysés pour sortir d'une définition étroite et contraignante du «système du monde».

Parce que Wallerstein parle de ces réseaux commerciaux et reconnaît leur importance<sup>448</sup> sans les inclure dans la même économie-monde sur laquelle il travaille, Frank pense que celui-ci se montre ambigu. Selon lui, il «a maintenant des doutes au sujet de sa position» et se trouve «en présence d'une amalgamation inconfortable entre les modèles de l'Europe médiévale et du monde moderne (...). Il fait donc partie de ceux qui minent et questionnent ouvertement de diverses façons sa propre certitude "incontestable"». <sup>449</sup> Il y aurait aussi une contradiction à noter entre l'idée, soutenue par Wallerstein, d'une rupture qualitative vers 1500 et son «refus de reconnaître (...) un caractère unique à son "système-monde capitaliste/moderne"»<sup>450</sup>.

Pour Frank, il n'y a pas eu de rupture vers 1500: c'est là que résiderait le vrai problème. Il ne nie pas cependant que la réponse de Wallerstein à la question de la transition ou de la continuité des grandes structures sociales puisse être utile. Il affirme néanmoins que la position de Wallerstein et sa thèse centrale sont gravement minées par «sa perspective euro-centrique étroite» et ses «arguments contradictoires»<sup>451</sup>. En utilisant des arguments qui rappellent beaucoup ceux qu'utilise Wallerstein contre les vieilles interprétations du capitalisme, Frank soutient qu'en prétendant qu'il y a eu une

<sup>446</sup> Ibid., p. 209. Consulter aussi la liste des douze caractéristiques qui sont selon I. Wallerstein censées décrire l'économie-monde capitaliste et dont Frank soutient la validité pour d'autres systèmes historiques (Ibid.).

<sup>447</sup> Par exemple, le réseau commercial dont parle Janet Abu-Lughod (*Before European Hegemony: the World System A.D. 1250-1350*, New York, Oxford University Press, 1989, 443 p.), et qui reliait La Chine, le réseau commercial musulman à travers le Moyen-Orient et les Mongols, ainsi que d'autres exemples. Consulter au sujet de ces exemples la page 213 du même article de A. G. Frank.

<sup>448</sup> I. Wallerstein parle du réseau commercial décrit par J. Abu-Lughod, en faisant de l'effondrement des Mongols l'un des quatre facteurs qui font partie de la conjoncture qui explique l'émergence de l'économie-monde capitaliste; une explication à travers laquelle il cherche, par une formule-choc, à faire de cette genèse une aberration et non une progression inévitable explicable en termes structurels comme le font la plupart des analyses classiques de l'avènement du système-monde moderne. Nous décrivons cette thèse en exposant la critique de l'idée de progrès. Consulter, à ce propos, l'article de I. Wallerstein, *L'Occident, le Capitalisme et le système-monde moderne*, loc. cit.

<sup>449</sup> A. G. Frank, De quelles transitions et de quels modes de production s'agit-il dans le système mondial réel? Commentaire sur l'article de I. Wallerstein, loc. cit., p. 209.

<sup>450</sup> Ibid., p. 210. Voir aussi, l'exemple cité par A. G. Frank à propos de cette contradiction (Ibid.).

<sup>451</sup> Ibid., p. 212.

discontinuité vers 1500, celui-ci est prisonnier d'une vieille *Weltanschauung*. Or, il pense que « nous devons oublier une transition imaginaire à l'intérieur d'un système imaginaire (...); nous devons regarder les transitions réelles dans le système mondial réel ». Il propose d'adopter une perspective « continuiste » selon laquelle « l'histoire laisse voir que ce même système historique mondial, économique et interétatique existe au moins depuis cinq mille ans. De part et d'autre de cette soi-disant ligne de division du monde vers 1500, il y a plus de continuité ou même de transition, que de discontinuité dans cette économie-monde capitaliste en tant que système historique ». <sup>452</sup>

Ces commentaires de Frank sur les hypothèses avancées par Wallerstein quant à la spécificité de l'économie-monde capitaliste sont particulièrement intéressants car ils mettent en lumière la question de la détermination des limites de l'EspaceTemps structurel de l'unité d'analyse de référence. Ces limites sont en fait l'objet d'un débat dont Wallerstein n'ignore pas l'importance. Il écrit :

« Mais quel est donc l'espace structurel de cette économie-monde capitaliste ? Le premier point que je voudrais préciser, c'est que les limites extérieures de cet espace ont évolué. Quand et comment ? La question fait objet de sérieux débats : c'est mon second point. À mon sens, au cours du "long" XVI<sup>e</sup> siècle, l'économie-monde capitaliste a inclus géographiquement l'essentiel de l'Europe et une partie les deux Amériques, mais non point la Russie, ni l'empire Ottoman, ni le sub-continent indien ni l'Afrique occidentale. Je pense que ces parties ont été incorporées plus tardivement à ce système au cours de sa deuxième grande phase d'expansion, c'est-à-dire environ de 1750 à 1850. Mais d'autres tout en utilisant le même modèle de base, affirmeraient qu'elles étaient déjà "à l'intérieur" du système-monde aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (...) un débat semblable existe sur les limites géographiques de l'économie-monde capitaliste après 1945. La majorité situait les pays de l'ancien bloc dit socialiste "à l'extérieur" du système et considérait qu'ils s'en étaient en un certain sens retirés. Une minorité dont j'étais pensais que c'était là une façon incorrecte de conceptualiser l'histoire de ce qui se produisait même après 1945 (...) Encore une fois ce qui est en question, c'est la façon dont nous conceptualisons, et par conséquent mesurons l'espace structurel ». <sup>453</sup>

Dans ce débat, Wallerstein tient à expliciter les paramètres auxquels il se réfère pour la délimitation de l'espace structurel en question. En effet, dans sa réponse à la critique de Frank, il met l'accent sur sa propre définition de l'économie-monde comme étant un « système fondé sur une division axiale du travail faisant appel à des processus de production intégrés ». Selon lui, cette définition est utile car elle « est la seule qui puisse expliquer la courte durée de tous ces systèmes et la façon dont ils ont fonctionné au cours de l'histoire. En ce sens, les limites de l'économie-monde capitaliste épousent les

<sup>452</sup> Ibid., pp. 213, 212.

<sup>453</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 165.

limites propres à la division sociale du travail définissant en même temps celles d'un système interétatique.<sup>454</sup>

Ainsi, s'il admet qu'il y avait entre 8000 avant J.-C. à 1500 après J.-C. de nombreuses cellules importantes d'activité politico-économique qu'il appelle empires-mondes, il n'y inclut pas les régions qui étaient englobées dans un réseau commercial avec ce même système historique. En vertu de cette même définition, Wallerstein soutient aussi qu'il y a eu de nombreux systèmes-mondes, contrairement à Frank qui parle d'un seul système, le système mondial, qui est le seul à avoir existé dans le temps et dans l'espace. Pour lui, «le système-monde moderne (ou l'économie-monde capitaliste) n'est qu'un seul système parmi d'autres. Sa caractéristique particulière est d'avoir été assez fort pour détruire tous les autres systèmes qui lui étaient contemporains»<sup>455</sup>.

Wallerstein souligne que le trait d'union qu'il utilise dans le terme d'économie-monde ou de système-monde vise d'ailleurs à mettre l'accent sur l'idée qu'il ne s'agit pas d'un système «dans le monde», ni «du monde», ni d'une économie mondiale ou internationale, mais plutôt d'un système qui «est un monde», d'un «monde qui est une économie»<sup>456</sup>. Le monde avait été selon lui jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle constitué de multiples économies-mondes, contrairement à ce que soutient Frank. S'il affirme l'existence de plusieurs économies-mondes jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, Wallerstein n'a cependant travaillé, tout comme Braudel<sup>457</sup>, que sur l'économie-monde capitaliste/moderne qui existait selon lui depuis le XVI<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>454</sup> Ibid., p. 85.

<sup>455</sup> Ibid.

<sup>456</sup> Ibid. Voir aussi I. Wallerstein, *Hôtel d'Amérique*, loc. cit., p. 43 et note n°: 19.

<sup>457</sup> L'un des passages qui suscitent la confusion malgré les distinctions établies par I. Wallerstein entre l'économie-monde capitaliste moderne et les autres économies-mondes est celui où il écrit, en ce qui concerne l'une des différences entre son travail et celui de Braudel: «Une autre différence entre lui et moi, c'est que je ne crois pas que le capitalisme n'ait existé que dans l'économie-monde moderne. Braudel a beaucoup insisté auprès de moi, en public comme en privé, sur l'idée qu'il y avait des économies-mondes avant ce que j'appelle le système-monde moderne. Effectivement je lui donne raison en ce sens qu'il y a eu à travers 3000-5000 ans d'histoire beaucoup d'autres économies-mondes que l'économie-monde actuelle. Mais j'insiste quand même sur la différence, c'est-à-dire que pour des raisons internes aux structures des économies-mondes, toutes les économies-mondes antérieures n'ont jamais survécu. Elles se sont désintégrées, ou ont été avalées par un empire-monde ou bien encore se sont transformées en empire-monde. Mais pour une raison qu'il faut expliquer bien qu'il ne soit pas facile de le faire, quelque chose s'est passé avec ce dernier avatar qui a pu résister à la destruction ou à l'auto-destruction et a perduré suffisamment longtemps pour que le système capitaliste prenne racine, s'épanouisse et donc devienne ce qu'il est. Donc je maintiens que le système capitaliste existe dans le monde depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Il y avait eu des essais de création du système capitaliste à maintes reprises auparavant mais elles n'ont pas réussi. Je pense que Braudel n'aimait pas trop cette façon de formuler le problème, il voulait voir de multiples capitalismes dans l'histoire du monde. Pourtant il a exclusivement travaillé sur le même capitalisme que moi. Il n'a jamais écrit un



La position de Wallerstein demeure toutefois ambiguë, des contradictions peuvent facilement être relevées dans ses affirmations à propos des économies-mondes et certaines d'entre elles suscitent encore la confusion même après ces explications. Il tient à affirmer l'existence d'autres capitalismes ou économies-mondes qui n'ont pas réussi à survivre avant l'économie-monde capitaliste moderne, mais ne parle que d'un seul capitalisme. Il n'explique pas l'échec des premiers essais de création de systèmes capitalistes ni la raison pour laquelle l'économie-monde capitaliste a survécu. Par ailleurs, cette façon de penser la genèse du capitalisme suggère, en quelque sorte, une lecture volontariste de l'histoire<sup>458</sup> pourtant mise en cause par Wallerstein.

Cependant, ce qu'on peut retenir ici comme le plus significatif, c'est que Wallerstein vise à souligner que «s'il s'est produit en Europe (de l'ouest) quelque chose de particulier qui était radicalement nouveau, ce quelque chose n'était pas un événement nécessairement progressiste»<sup>459</sup>. La seule différence entre ce système historique nouveau et les autres, c'est la poursuite de l'accumulation sans répit du capital, comme raison d'être de ce système. Selon lui, «aucun autre système historique antérieur ne semble avoir eu un mot d'ordre comparable de l'absence des limites sociales»<sup>460</sup>.

### **3-4- La division du travail et les zones géo-économiques.**

Cette quête de l'accumulation illimitée, qui est la dynamique centrale de l'économie-monde capitaliste et sa raison d'être, a impliqué selon Wallerstein l'extension de la division sociale du travail du point de vue géographique et fonctionnel. L'objectif d'«accroître le montant global du surplus centralisé dans le(s) mains (des capitalistes)», a en effet engendré un processus d'incorporation de régions<sup>461</sup> ou de zones qui étaient externes à l'économie-monde dans des «réseaux» marchands ou des «chaînes de marchandises» (commodity chains) sur lesquelles sont situées les multiples activités

---

livre sur le capitalisme antique; je ne sais pas s'il aurait maintenu sa position s'il avait essayé de le faire. C'était une position un peu théorique» (Ibid. P. 44).

<sup>458</sup> Consulter, par exemple, la critique de Philippe Steiner, *Féodaux et bourgeois*, in *EspacesTemps*, 1986, n°: 34-35, pp. 66-70.

<sup>459</sup> I. Wallerstein, *Système mondial ou système-monde, le dérapage conceptuel de Frank*, loc. cit., p. 219.

<sup>460</sup> I. Wallerstein, *L'Occident, le capitalisme et le système-monde capitaliste*, loc. cit., p. 19.

<sup>461</sup> Dans l'approche des systèmes-mondes, une région est ainsi définie «A region of the world-economy refers to a zone of multiple states which, although fully integrated into the world-economy, also manifests a high degree of integration of production processes within its bounds, and thus approaches the situation of being a single, fairly large state» (Fernand Braudel Center, *Intellectual Report*, loc. cit., p. 5)

particulières de production»<sup>462</sup>. C'est la prolétarisation non complète (semi-prolétarisation) des secteurs de travailleurs dans ces nouvelles zones incorporées qui a rendu les profits possibles. Les travailleurs dans les nouvelles zones incorporées appartiennent en fait en majorité à des ménages<sup>463</sup> (households) semi-prolétarisés où les salaires forment une fraction moins importante du revenu total, contrairement aux ménages dans les anciennes zones qui dépendent plus de leur revenu salarial à cause d'une mercantilisation plus extensive du travail, c'est-à-dire une prolétarisation plus complète. Cela est à l'origine d'une différence du seuil minimal de rémunération de la main d'oeuvre entre ces deux zones, qui est avantageuse pour les producteurs dont le souci est la disponibilité et le coût de cette main d'oeuvre. Si la prolétarisation croissante est l'une des conséquences les plus acceptées du développement du capitalisme, ce qui semble ainsi étonnant pour Wallerstein c'est que la prolétarisation incomplète a été la norme statistique dans l'économie-monde capitaliste, contrairement à ce que l'on pourrait croire.<sup>464</sup>

Ce processus a engendré une «hiérarchisation de l'espace calquée sur la structure des processus productifs (qui) a conduit à une polarisation toujours plus grande entre zones

---

<sup>462</sup> I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., p. 29-30. Voir aussi I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 126.

<sup>463</sup> I. Wallerstein introduit une nouvelle façon de définir les classes sociales: il ne parle pas de prolétaires mais il part pour analyser les structures dans lesquelles les travailleurs sont engagés au sein de l'économie-monde, d'une unité d'analyse, qu'il appelle ménages. Il écrit: «On peut se demander s'il est conceptuellement possible d'appliquer le qualificatif de "prolétaire" à des individus. Pour ma part, j'en doute fort. Sous le régime capitaliste, de même que dans les régimes historiques antérieurs, les individus tendent généralement à vivre dans le cadre de structures relativement stables, qu'on peut appeler "ménages", au sein desquelles est partagé un fonds commun de revenu courant et de capital accumulé. Le fait que ces "ménages" voient leurs frontières évoluer en permanence au rythme de l'arrivée et du départ d'individus ne leur retire rien en tant qu'unités élémentaires de calcul rationnel des revenus et des dépenses. Pour assurer leur subsistance, les membres du ménage regroupent l'ensemble des revenus auxquels ils ont droit, quelle qu'en soit l'origine, et les répartissent entre les diverses dépendances réelles auxquelles ils ont à faire face. Leur objectif minimal est la subsistance, puis, pour des revenus plus élevés, la recherche du mode de vie qui leur convient le mieux, et enfin, avec des revenus encore plus grands, la participation au grand jeu du capitalisme, comme agents de l'accumulation. Dans tous ces projets concrets, l'unité économique activement engagée est le ménage. Habituellement, celui-ci trouve son unité dans les relations familiales, mais il n'en a pas toujours été ainsi ou pas exclusivement. La cohabitation au sein du ménage a été la règle la plus générale, encore que celle-ci soit moins stricte à moins que la marchandisation se généralise» (Ibid., p. 24). Consulter aussi, dans le présent travail, la section: En finir avec la chronosphie linéaire, la critique d'une métahistoire (troisième chap. de ce mémoire). Pour en savoir plus au sujet du concept de ménage, la façon dont il a été construit, ses applications, consulter également Fernand Braudel Center, *Intellectual Report*, loc. cit., pp. 9-10. Consulter aussi, Hans-Dieter Evers, Joan Smith, Wallerstein I. (ed.), *Households and the World-Economy*, Beverly Hills (Calif.), Sage, 1984, 296 p; I. Wallerstein et Maria del Carmen Baerga, *Creating and Transforming Households: the Constraints of the World-Economy*, Cambridge (Eng.), Cambridge University Press, 1992, 311 p.

<sup>464</sup> Dans ce sens, I. Wallerstein écrit: «le développement historique du capitalisme s'est traduit par une prolétarisation croissante de la force de travail. Ce constat n'est pas original, ni en rien surprenant, (...). Ce dont on peut s'étonner, ce n'est nullement qu'il y ait eu une si forte prolétarisation, mais au contraire qu'elle ait été limitée. (...) L'appartenance des salariés à des ménages semi-prolétarisés plutôt qu'à des ménages prolétarisés a justement été la norme statistique» (*Le capitalisme historique*, op. cit., pp. 23-27).

centrales et zones périphériques de l'économie-monde »<sup>465</sup>. Comme les théoriciens de la dépendance, Wallerstein soutient que les rapports liant les zones centrales aux zones périphériques de l'économie-monde capitaliste sont celles d'un «échange inégal». Ces relations sont, en ce sens, fondamentalement basées sur l'exploitation, puisque les périphéries désignent les zones géographiques qui sont «perdantes dans la distribution du surplus qui s'oriente de façon privilégiée vers les zones du “centre” (zones gagnantes)»<sup>466</sup>. Mais selon Wallerstein, les différences initiales entre ces deux zones au début de ce processus de polarisation étaient plutôt faibles. Leurs disparités (accumulation du capital, organisation sociale de la production locale, organisation politique des États en formation<sup>467</sup>) se sont plutôt affirmées à travers le développement de l'économie-monde capitaliste. Wallerstein écrit, dans ce sens, «quelles que fussent les différences, liées à des facteurs historiques ou autres, elles ont été amplifiées, renforcées et consolidées par le système capitaliste (...). C'est donc le capitalisme historique qui a lui-même donné naissance aux prétendus “écarts historiques” (...), qui ont pris une ampleur si dramatique entre les différentes régions de l'économie-monde»<sup>468</sup>. En ce sens, le «sous-développement» est produit par le développement du capitalisme historique et lui est corollaire.

Cependant cet échange inégal n'est pas en lui-même une spécificité du capitalisme historique. Il ne s'agit pas d'un phénomène nouveau dans les systèmes historiques. Ce qui distingue l'économie-monde capitaliste, à cet égard, est «d'avoir réussi à camoufler cet échange inégal». Le secret de ce camouflage réside dans la «séparation apparente entre les instances économique (division sociale du travail à l'échelle mondiale) et politique (les États souverains)»<sup>469</sup>. Mais selon Wallerstein, l'hypothèse de la séparation entre ces deux instances est fondée sur deux mythes: l'idée de l'autorégulation des marchés selon laquelle c'est le jeu de l'offre et de la demande qui fixe les prix sans

<sup>465</sup> Ibid., p. 30.

<sup>466</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 126.

<sup>467</sup> Au sujet de ces disparités, consulter I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., pp. 31-32, et *Impenser la science sociale*, op. cit., pp. 126-130.

<sup>468</sup> I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., pp. 31-33.

<sup>469</sup> Ibid., p. 30. I. Wallerstein définit ces deux instances ainsi: «L'instance économique renvoie à la division sociale du travail à l'échelle mondiale, à l'univers des procès de production intégrés, orientés vers l'accumulation illimitée de capital. L'instance politique, de son côté renvoie en apparence au monde des États souverains indépendants les uns des autres, chacun d'eux paraissant disposer d'une autonomie de décision pour tout ce qui relève de sa juridiction politique, et ayant à son service des forces armées pour imposer son autorité». (Ibid.). Consulter aussi, I. Wallerstein, *The Politics of the World-Economy*, op. cit., part. I., pp. 27-96.

aucune intervention ainsi que l'idée de la souveraineté étatique, élément fondamental du pouvoir de l'État moderne. Ces deux idées fondamentales sont mises en cause dans l'analyse de Wallerstein comme deux mythes, à partir de sa référence au fonctionnement effectif du système-monde moderne où l'imbrication des deux instances économiques et politiques semble évidente. Il écrit :

«l'importance cruciale dans les processus économiques, même en définissant ces derniers de la manière la plus étroite, saute aux yeux dès lors qu'on considère de près le fonctionnement effectif du système. (...) Les modalités par lesquelles l'État constituait un rouage décisif dans la maximisation de l'accumulation de capital étaient (...) variées et nombreuses (ex: politiques commerciales, droit du travail, impôt, dépense...etc.)»<sup>470</sup>.

Pour lui, l'accumulation du capital au centre est à la fois à l'origine de la puissance des appareils étatiques dans ces zones de l'économie-monde capitaliste et fonction de cette puissance. Il écrit dans ce sens :

«...À son tour, la concentration du capital dans les régions centrales fournissait à la fois l'assiette fiscale et le mobile politique à la mise en place d'appareils d'État relativement puissants, qui avaient notamment la capacité d'affaiblir les appareils d'État des régions périphériques, ou de les maintenir dans une situation d'infériorité. Ils pouvaient de la sorte exercer une pression sur ces structures étatiques pour leur faire accepter, et même les faire activement contribuer au renforcement de la spécialisation des territoires sous leur juridiction dans des activités hiérarchiquement inférieures de la filière marchande, recourant aux forces de travail les moins bien payées, et suscitant (ou consolidant) les structures domestiques adéquates à la reproduction de ces forces de travail».<sup>471</sup>

En outre, pour Wallerstein «l'État moderne n'a jamais constitué une entité politique entièrement autonome, contrairement à ce que suggère le mythe de la souveraineté étatique, qui se trouve au fondement de la pensée politique moderne. Les différents États se sont constitués et ont pris forme comme parties intégrantes d'un système interétatique (dont les limites coïncident avec celle de l'économie-monde capitaliste), constitué d'un ensemble de règles dans le cadre desquelles agissent les États, et d'un ensemble de modèles de légitimité en dehors desquels ils ne pouvaient survivre». C'est de ce système interétatique que les États souverains tirent leur identité et leur légitimité. Ces États sont aussi intégrés dans une hiérarchie de pouvoir caractérisée par un «équilibre des puissances» et structurés de «façon pyramidale avec un sommet très étroit».<sup>472</sup> Cet

<sup>470</sup> Ibid., pp. 46-54. Pour une description plus longue des modalités de l'intervention étatique dans l'économie-monde capitaliste, consulter les sections: de la souveraineté étatique aux politiques commerciales, le droit du travail, l'impôt et la dépense. (I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., pp. 46-54).

<sup>471</sup> Ibid., pp. 32. Consulter aussi I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., pp. 85-86.

<sup>472</sup> Ibid. P. 55. Comme exemples de ce pouvoir hégémonique, I. Wallerstein cite Les Provinces Unies au XVII<sup>e</sup> siècle, la Grande-Bretagne au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et les États-Unis au XX<sup>e</sup> siècle. En ce qui concerne les hégémonies et leurs assises, consulter I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., pp. 55-58.

équilibre de forces ne s'explique pas seulement sur le plan politique mais surtout sur le plan économique. Wallerstein écrit:

«...l'équilibre des forces qui s'imposait à la fois aux États faibles et aux États puissants, ne se limitait pas à un épiphénomène politique pouvant être facilement remis en question. Il trouvait ses racines au plus profond des modalités d'accumulation dans le capitalisme historique. Cet équilibre des forces n'était pas non plus, réductible à un réseau de relations entre appareils d'État, car les acteurs à l'oeuvre au sein de chaque État étendaient leurs activités par-delà les frontières, que ce soit directement ou par l'intermédiaire d'alliances avec d'autres forces à l'oeuvre dans d'autres États».<sup>473</sup>

L'État a ainsi une place importante dans les écrits de Wallerstein. Dans ses analyses de la structure de l'économie-monde capitaliste, il insiste sur le rôle central<sup>474</sup> du système interétatique composé d'États dits souverains. L'existence de ce système interétatique conditionne selon lui l'échange inégal.

Cet échange inégal, ainsi que l'hiérarchisation de l'espace dans laquelle il s'inscrit sont également camouflés par l'existence d'une troisième zone géo-économique: la semi-périphérie, qui occupe une position intermédiaire entre les deux autres zones quant à la complexité des activités économiques en son sein et la puissance de ses structures étatiques. Dans la perspective des systèmes-mondes, ce concept est défini comme suit:

«The concept of semi-periphery is that of a group of states which form an in-between mode in a trimodal distribution of the world-system (one that is not simply an arbitrary statistical grouping. ...) Semi-peripheral states can be identified and analyzed by looking at the kinds of commodity chain boxes

<sup>473</sup> Ibid., p. 58. Cette idée de la base économique de l'hégémonie a été décrite comme un économicisme réducteur caractérisant l'analyse de I. Wallerstein de l'État. Consulter, par exemple, P. Steiner, Féodaux et bourgeois, loc. cit., p. 67. Nous ajouterons aussi que ce qu'il faut souligner pour comprendre l'analyse de I. Wallerstein c'est qu'il cherche à mettre en cause une analyse exclusivement géopolitique de la logique du système interétatique et de L'État. Dans ce sens, il accorde une grande importance au politique mais le rôle décisif reste pour lui celui de l'économique. Il soutient en fait que c'est dans le cadre de l'économie-monde capitaliste que se forment les États et que nous avons tort de les considérer comme primaires dans la conception moderne de l'État (Ibid., p. 86). On pourrait, ici, noter une influence de K. Marx et de F. Braudel. Ainsi, si les analyses de I. Wallerstein accordent une très grande importance aux structures réelles dans toutes leurs dimensions et toute leur complexité, celles-ci sont essentiellement définies en termes économiques. Il accorde une place importante à l'aspect culturel, idéologique, politique, mais l'économique reste en dernière instance l'explication ultime. Néanmoins, il tient, comme nous l'avons vu avec le concept de culture (Cf. note n°: 366 et citation n°: 363) à prendre ses distances avec une conception de l'idéal qui en ferait un reflet du matériel, une superstructure. De même, il accorde un rôle constructif à l'idéal en analysant le rapport au temps, sa représentation comme s'insérant dans un méta-récit, en décrivant le rapport au temps non pas comme chronologie, mais comme chronosophie.

<sup>474</sup> Dans une entrevue avec la revue *EspacesTemps*, I. Wallerstein souligne ainsi la différence du poids accordé à l'État dans ses travaux et dans ceux de F. Braudel: «je suppose que là aussi c'est une question de biographie. Pour lui, la grande lutte se passe entre l'histoire économique et sociale et l'histoire politico-diplomatique qui régnait. Il fuyait un peu l'État parce qu'il craignait de retomber dans l'événementiel. Alors que pour moi c'est le contraire. Au sein de la sociologie des années cinquante, seule la sociologie politique visait un peu plus large. Je me trouvais donc plus à l'aise pour discuter des questions politiques. Effectivement, il parle relativement peu de l'État, ce n'est pas qu'il le néglige mais l'État n'a pas un rôle aussi central que dans mes écrits et une des choses sur laquelle j'insiste dans la structure de l'économie-monde capitaliste, c'est la superstructure politique du système interétatique composé d'États dits souverains. Il est clair qu'un tel système existait au XVI<sup>e</sup> siècle mais qu'il serait très difficile de faire valoir son existence au XII<sup>e</sup>. Cela peut expliquer pourquoi je ne prends pas le XIII<sup>e</sup> siècle comme point de départ et que Braudel s'y montrait très favorable» (Hôtel d'Amérique, loc. cit., p. 44).

that tend to lie within their borders. If they have a fairly even mix of core-like (highly profitable) and peripheral-like (not very profitable) boxes, then we may call them semi-peripheral. Such a mix has tended to correlate with (be caused by, be the explanation for) a relatively high degree of state intervention in the economy designed to protect and improve the relative world market position of the enterprises (and populations) located within that state»<sup>475</sup>

Le centre et la périphérie ne sont pas donc les seules catégories structurelles possibles dans la perspective de Wallerstein. Mais si ces deux concepts relèvent désormais du langage courant, celui de «semi-périphérie» est encore controversé<sup>476</sup>. Ces catégorisations sont intéressantes en tant que manifestations des débats sur la conceptualisation de l'espace structurel de l'économie-monde capitaliste. La contribution de Wallerstein à ces débats à travers le concept de semi-périphérie est ici à examiner surtout parce qu'elle constitue une manifestation importante de l'accent qu'il met sur la complexité de la réalité du capitalisme.

Il refuse en effet une conception simplement «bimodale» de la hiérarchie de l'espace de l'économie-monde capitaliste : ce système historique est trop complexe pour être compris seulement à partir du couple conceptuel centre/périphérie. Il propose une conception «trimodale» de l'espace hiérarchisé de ce système constitué de zones centrales, de zones semi-périphériques et de zones périphériques. Il s'agit d'une tentative de raffiner les outils conceptuels en vue d'améliorer la puissance de l'analyse de son approche. Cette contribution conceptuelle permettrait de mieux saisir le caractère dynamique des relations structurelles au sein de l'économie-monde capitaliste et de s'éloigner d'une conceptualisation figée de celles-ci. Alvin So écrit pour souligner cette caractéristique du concept de semi-périphérie:

«The formulation of the semi-periphery concept is a theoretical breakthrough because it enables researchers to examine the complexity and the changing nature of the capitalist world-economy. This three-tiered model allows Wallerstein to entertain the possibilities of upward mobility ( a periphery moving into the semi-periphery or a semi-periphery moving to the core) as well as downward mobility (a core moving into the semiperiphery or a semi-periphery moving into the periphery). With this intermediate layer of semi-periphery in the model, the world-system perspective is capable of studying the changing locations of the state in relation to the contradictions and crises that are built into the working of the capitalist world-system»<sup>477</sup>.

<sup>475</sup> Centre Fernand Braudel, *Intellectual Report*, loc. cit., pp. 5-6.

<sup>476</sup> Au sujet des critiques adressées à cette catégorie structurelle, consulter I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 166; Thomas Richard Shannon, *An Introduction to the World-System Perspective*, Boulder (Colorado), Westview Press, 1989, 208 p., pp. 99-111 passim.

<sup>477</sup> A. Y. So, *Social Change and Development*, op. cit., p. 198.

Ce caractère dynamique des relations structurelles au sein de l'économie-monde capitaliste est selon Wallerstein ce qui a empêché la désintégration de ce système historique. En effet, la semi-périphérie absorbe les tensions entre la périphérie et le centre. Elle permet aussi à celui-ci d'éviter les effets des changements cycliques auxquels il est sujet, en récupérant les secteurs qui sont en déclin.<sup>478</sup>

Par ailleurs, Wallerstein souligne dans le même sens qu'il y a une mobilité entre les positions structurelles de ces zones géo-économiques. Les États socialistes étaient ainsi considérés comme des États semi-périphériques cherchant à accéder au centre de l'économie-monde capitaliste.<sup>479</sup> Cependant, s'il y a une mobilité entre ces positions, ceci n'est pas aux yeux de Wallerstein une orientation du système vers une situation plus égalitaire. Ce qui est un gain pour les uns est une perte pour les autres, car l'inégalité de la structure du système-monde capitaliste est une force motrice de son fonctionnement. Il est théoriquement impossible que les États se développent simultanément. L'énorme hiatus entre la situation des uns et des autres n'est pas une anomalie destinée à disparaître, contrairement à ce que postulent les doctrines dominantes du développement. Il est plutôt un mécanisme essentiel de la structure de l'économie-monde capitaliste. L'idée du développement/progrès sert ainsi à camoufler la nature de ce système historique et à balayer ses effets négatifs.

### **3-5- L'idée du «développement/progrès» en question.**

La hiérarchisation spatiale de l'économie-monde capitaliste est justifiée par une certaine représentation du temps, c'est-à-dire par la croyance au progrès et au développement. Cette idée-clé de la pensée moderne a selon Wallerstein longtemps joué un rôle important pour balayer les effets négatifs du capitalisme en expliquant le passage du féodalisme au capitalisme comme un progrès inévitable. Il écrit: «s'il est une idée associée par excellence au monde moderne, et qui en donne la clé, c'est bien l'idée de progrès»<sup>480</sup>. Son impact est si considérable sur la métaphysique du monde moderne, qu'elle rallie autour d'elle toutes les tendances idéologiques et détermine jusqu'au programme des mouvements anti-systémiques.

---

<sup>478</sup> Ibid., pp. 180-181.

<sup>479</sup> Ibid., p. 186-187.

<sup>480</sup> I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., p. 95.

Cette métaphysique du système-monde moderne est l'une des plus importantes cibles de la démarche de déconstruction/reconstruction théorique à laquelle Wallerstein procède pour rendre compte du fonctionnement réel de notre monde et saisir le sens de ses transformations. La construction de la structure conceptuelle sous-jacente à la théorie des systèmes-mondes et des hypothèses qui lui sont reliées vise dans son ensemble une rupture avec cette conception du déroulement historique comme un progrès/développement. Il commence par mettre en lumière cette conception et la façon dont elle a fonctionné (un méta-récit, une méta-histoire, un mythe). Ensuite, il oppose aux explications de type civilisationnel et structurel de la transition au système-monde capitaliste/moderne une explication conjoncturelle. En outre, il met en cause les éléments et les catégories de cette méta-histoire ainsi que son rapport à la réalité. Il ne se contente pas toutefois de mettre en cause la réalité du développement qu'elle décrit, il propose un autre modèle du déroulement du temps historique. Il le construit en mettant l'accent non pas sur l'EspaceTemps éternel sous-jacent à l'idée de progrès/développement (changement éternel) mais sur les EspacesTemps structurel, cyclico-idéologique et transformationnel, c'est-à-dire sur la continuité, la répétition, mais aussi sur l'idée de limite temporelle et de rupture.

### 3-5-1- En finir avec la chronosophie linéaire, la critique d'une méta-histoire.

Pour décrire la représentation du temps sous-jacente à la notion de progrès, Wallerstein utilise le terme de «chronosophie» inventé par Krzysztof Pomian (1977) permettant de comprendre la relation entre le présent, le passé et le futur. Selon lui, les sciences sociales sont dominées depuis deux siècles par « une chronosophie linéaire », la théorie du progrès. Il affirme en ce sens qu'au fondement de l'idée de «développement», se trouve l'hypothèse selon laquelle « du passé au présent et au futur le lien (doit) forcément prendre l'aspect d'une courbe ascendante (...) l'histoire humaine décrit une progression et même une progression inévitable »<sup>481</sup>. La pensée du XIX<sup>e</sup> siècle a ainsi adopté le progrès non comme une éventualité dans le devenir des sociétés mais comme la norme, l'état normal d'une société désignant, sa capacité de croître indéfiniment. Dans cette pensée, l'Occident incarne la norme. C'est l'une de ses propriétés spécifiques, des

<sup>481</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., pp. 297, 286.



« valeurs positives » qu'il possède; ce qui en fait un modèle pour l'ensemble du monde. Plus spécifiquement, c'est l'Angleterre qui incarne le modèle de cette réussite à travers sa « Révolution industrielle ».

L'utilisation de la notion de chronosophie est ici importante parce qu'elle reflète les choix théoriques de Wallerstein. Il veut en effet dépasser une conception du temps « forgée par un sens commun newtonien », <sup>482</sup> c'est-à-dire l'EspaceTemps éternel transformant le temps en un « en-soi » transcendant aux faits sociaux. Il cherche à montrer l'inscription du temps non seulement dans la matérialité physique mais aussi dans un discours, une représentation de la temporalité; ce qui peut être exprimé à travers la notion de chronosophie. Il insiste ainsi sur l'idée qu'il faut cesser de ne traiter la durée qu'en termes de chronologie ou de chronométrie <sup>483</sup>. La notion de chronosophie, qui semble selon lui plus appropriée pour exprimer la durée, se réfère au discours tenu sur le temps, à la signification que nous attribuons à la relation entre le passé, le présent et le futur.

Pour exprimer cette relation, Wallerstein utilise par ailleurs l'idée du récit à travers laquelle Ricoeur met l'accent sur le rapport essentiel entre le temps et l'activité narrative. Comme lui, Wallerstein décrit la représentation moderne du déroulement temporel comme s'insérant dans un méta-récit ou un mythe. Il écrit en définissant le mythe:

« un récit, une méta-histoire qui propose un cadre au sein duquel on peut interpréter les structures, les modèles cycliques et les événements d'un système historique donné. On ne saurait ni le prouver ni le réfuter. On peut seulement le proposer ou le défendre pour sa valeur heuristique, parce qu'on pense

<sup>482</sup> C. Grataloup, *Après l'empire, le beau temps*, *EspacesTemps*, n°: 30, 1985, pp. 40-66, p. 55.

<sup>483</sup> Selon K. Pomian « la pluralité du temps est réelle et irréductible ». Il fait de cette idée le « pré-supposé fondamental de son livre (*l'Ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984) dont l'objet est d'en interroger les catégories et de les mettre en ordre pour identifier les facteurs et les conditions nécessaires et suffisantes pour qu'il y ait temps. » (Jean-Marie Baldner, *Les désordres du temps*, *EspacesTemps*, n°: 30, 1985, pp. 60-70, p. 69). K. Pomian définit, principalement, trois types de temps: la chronologie, la chronométrie et la chronosophie. Il écrit: « Chronometry, chronology and chronosophy are three ways to make time visible, to translate time into signs: chronometry represents time by the marks on calendars and instruments (can only be cyclical). Chronology does by tables and series of dates and names which show the progression of events from an original point until the present moment (introducing the linearization of time). As for chronosophy, it speaks of time; it makes time the object of a discourse or rather of discourse in general. These three ways of transcending time into signs differ on several accounts ». Plus spécifiquement en ce qui concerne la valeur cognitive et normative de la chronosophie, K. Pomian écrit: « ...it is clear that chronosophies are always produced by the holders of knowledge, we cannot avoid the question of the relation between the present, the past and the future. For they not only encounter this question when they dedicate themselves to chronometry or when they elaborate systems of chronology and their associated discourses. The question is posed in its sharpest form, if not primarily, of those who do not share concerns of this type. In effect, it is inevitably raised when one indulges in reflection about knowledge itself, when one attempts to characterize its content and mode of transmission, to identify its author or authors, to demonstrate its validity. Reflection on knowledge leads us to confront, if only implicitly, the whole problematic between knowledge and the physical world wherein utilitarian activities are deployed, between knowledge and power, between power and the physical world ». (*The Secular Evolution of the Concept of Cycles*, *Review*, vol. II, n°: 4, Spring 1979, pp. 563-646, pp. 568-567, 571.

expliquer tel système historique concerné de manière plus élégante, plus cohérente et plus convaincante qu'on ne pourrait le faire avec un autre mythe, ou bien encore parce qu'il n'exige qu'un minimum de corrections ad hoc pour rendre compte des faits ».<sup>484</sup>

En décrivant l'idée de développement comme un mythe, Wallerstein n'utilise pas ce terme dans le sens d'une «chimère» ou d'un «rêve inaccessible», mais d'un «récit fondateur qui garantit l'ordre social et donne sens aux expériences historiques (...) pour peu qu'on le tienne pour vrai»<sup>485</sup>. Cela place le mythe au coeur de la pensée moderne rationaliste et scientifique. Selon lui, les catégories issues de cette pensée, et avec lesquelles nous analysons la réalité, s'intègrent dans un mythe fondateur, une méta-histoire très puissante dont l'autorité n'a été remise en cause par aucune des parties « dans les grands débats théoriques qui opposèrent le conservatisme au libéralisme, et le libéralisme au marxisme »<sup>486</sup>.

La science sociale a été en effet dominée par une chronosophie linéaire qui s'exprime selon un récit concevant l'histoire comme une évolution continue et inévitable. Wallerstein décrit ce mythe comme suit:

« (D)ans une Europe médiévale et féodale (plongée dans les temps obscurs), où les paysans subissaient l'autorité des seigneurs, a émergé ou s'est créée une nouvelle couche sociale, la bourgeoisie urbaine, qui a renversé politiquement l'ancien système (et l'aristocratie) après avoir sapé ses bases économiques (Révolution industrielle) . Il en est résulté une économie capitaliste de marché, (...) un système politique représentatif fondé sur les droits de l'individu (et un épanouissement scientifique et technologique). (...) Tous ces bouleversements allèrent de concert. Toutefois, ils n'eurent pas partout lieu au même moment: certains pays ont connu le progrès avant d'autres. La Grande-Bretagne fut longtemps le favori de la course, ce qui n'a rien d'étonnant puisque le mythe s'est formé au temps de l'hégémonie britannique dans l'économie-monde. D'autres pays étaient plus "en retard", ou moins développés. Mais d'après l'optimisme fondamental de ce récit, il n'y avait pas lieu de désespérer: les peuples qui étaient en retard pouvaient- et devaient- imiter les plus avancés ou les pays en progrès, et ainsi goûter à leur tour aux fruits d'un tel progrès »<sup>487</sup>.

Cette méta-histoire est puissante car elle fournit un cadre d'interprétation souple, adaptable, familier à tous et qui donne presque toujours une explication aux événements passés et une solution aux problèmes rencontrés.

Les explications dominantes de la transition du féodalisme au capitalisme cherchent des caractéristiques structurelles propres à l'Europe occidentale, à sa civilisation et à sa

<sup>484</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 61.

<sup>485</sup> G. Rist, F. Sabelli, *Il était une fois le développement*, op. cit., p. 11.

<sup>486</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 63.

<sup>487</sup> *Ibid.*, pp. 63-83.

culture qui l'on menée inévitablement vers l'ascension (ex: Marx, Weber...).<sup>488</sup> Ces explications s'incarnent dans celle du « modèle Anglais » qui soutient que l'Angleterre a connu au XIX<sup>e</sup> siècle des triomphes extraordinaires qui s'expliquent par « la sagesse anglaise qui remonte aux années 1066 et même avant » et son incontestable supériorité sur tous les plans.<sup>489</sup> En ce sens, le développement, la modernisation sont un processus de transformation économique nationale qui est « d'une manière ou d'une autre une imitation consciente » de ce modèle.<sup>490</sup> Wallerstein affirme cependant qu'il y a plusieurs sources d'erreurs dans le mythe qui sous-tend ce modèle.

En effet, si dans ce modèle évolutionniste mécanique du développement historique qui rallie autour de lui les libéraux et les marxistes c'est la Grande-Bretagne qui constitue l'exemple à suivre et si c'est la France qui est souvent utilisée dans la comparaison visant à démontrer sa suprématie, les différences présumées entre ces deux pays sont selon Wallerstein exagérées. Jusqu'en 1789 « les deux pays restaient essentiellement au même niveau de développement économique ». Ce qui a changé la situation, ce sont « la Révolution française et les guerres napoléoniennes, facteur d'avance économique pour la Grande-Bretagne, de retard pour la France ». Visant la justification de l'hégémonie britannique (XIX<sup>e</sup> siècle), cette comparaison utilise la France comme cible symbolique. Wallerstein écrit à cette égard :

« la France féodale face à la Grande-Bretagne capitaliste libérale, technicienne, c'est l'Orient face à l'Occident, c'est l'échec du barbare face au civilisé progressiste, c'est la misère face à la prospérité heureuse: Caliban face à Prospéro ».<sup>491</sup>

Le concept de « Révolution industrielle » est selon Wallerstein trompeur. Il a été utilisé par libéraux comme par les socialistes au XIX<sup>e</sup> siècle pour appuyer leurs idéologies. Mais au XX<sup>e</sup> siècle, « pour les libéraux et les sociaux-démocrates européens, c'est un moyen de faire supporter au Tiers-monde la responsabilité de son impuissance à se hisser au niveau de l'Europe, à moins d'une assimilation assidue de la culture occidentale : une fois de plus l'Orient doit s'aligner sur l'Occident le plus avancé. Et pour les militants, dans les mouvements de libération, ce concept est devenu un leurre qui, en pratique, définit jusqu'au programme du socialisme ». Or, conçu dans des

<sup>488</sup> I. Wallerstein, *L'Occident, le capitalisme et le système-monde moderne*, loc. cit., p. 33.

<sup>489</sup> *Ibid.*, pp. 35, 36.

<sup>490</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 51.

<sup>491</sup> *Ibid.*, pp. 58, 56.

conditions socio-historiques spécifiques à l'Europe occidentale du XIX<sup>e</sup> siècle, ce modèle ne peut s'appliquer si l'objet d'étude change dans le temps et dans l'espace (apparition d'anomalies dans l'ajustement des faits à ce cadre).<sup>492</sup> Wallerstein analyse ainsi le concept de développement non pas comme relevant du domaine supposé marginal des évolutions enregistrées dans le Tiers-monde ou dans les zones périphériques du système-monde mais comme un avatar du concept de « Révolution industrielle » qui constitue un modèle normatif.

Par ailleurs, en s'attaquant au problème de l'unité de l'analyse, Wallerstein tente de mettre en cause l'élément principal de cette méta-histoire. Comme nous l'avons déjà vu, pour lui « les États modernes ne sont pas le cadre essentiel du développement historique. Il serait plus utile de concevoir ceux-ci comme un ensemble d'institutions internes à l'économie-monde capitaliste; c'est celle-ci qui forme le cadre nécessaire pour l'analyse des structures, des conjonctures et des événements »<sup>493</sup>.

En outre, pour montrer qu'il n'y avait rien d'inévitable en ce qui concerne la transition du féodalisme à l'économie-monde capitaliste moderne, Wallerstein propose l'idée en vertu de laquelle l'émergence de ce système historique ne s'explique pas par les antécédents culturels ou institutionnels de l'Europe mais par la crise économique et sociale entre 1250 et 1450-1500. Loin de constituer un progrès et d'être inévitable, l'émergence du « système historique capitaliste/ moderne », s'expliquerait par « la faiblesse particulière de l'Europe occidentale ayant permis qu'un tel désastre se produise. Cette faiblesse, (il) la trouve dans la conjonction imprévisible de quatre effondrements, celui des seigneurs, celui des États, celui de l'Église et celui des Mongols »<sup>494</sup>.

<sup>492</sup> Ibid., pp. 59, 65-66.

<sup>493</sup> Ibid., p. 68.

<sup>494</sup> I. Wallerstein, *L'Occident, le Capitalisme et le système-monde moderne*, loc. cit., p. 220. En effet, la chute démographique en Europe occidentale à cause de la Peste noire entre 1250 et 1450 a selon I. Wallerstein mené, d'une part, à la disparition des diverses restrictions liées au servage, ce qui s'est traduit par une crise des revenus seigneuriaux. D'autre part, cette chute a entraîné « le renforcement de la paysannerie moyenne », comme le soulignent Marc Bloch, Maurice Dobb, Édouard Perroy...etc. Par ailleurs, les guerres, telles que celle des Deux-Roses et celle de Cent Ans, ont davantage réduit les revenus des seigneurs à cause de l'interruption de la production (et la réduction de leur nombre), ce qui les a affaiblis vis-à-vis des producteurs directs dont les révoltes se sont accentuées. Tout ceci a conduit au déclin du pouvoir des seigneurs et a exacerbé leur incapacité de garder le contrôle de la force du travail et de la surexploiter. (Ibid., pp. 40-41). De plus, selon I. Wallerstein, le déclin du pouvoir des seigneurs a aussi été aggravé par l'effondrement des États. En effet, les grandes dépressions économiques et les guerres ont affaibli les États et ont fait régresser les processus de sa construction. « Affaiblis vis-à-vis de la paysannerie, les seigneurs pouvaient au moins devenir plus forts vis-à-vis des rois » (Ibid., p42). Mais leur inclusion dans le processus de décision politique a renforcé les écarts entre les dirigeants et les bureaucrates. Ce qui a sapé la cohésion interne du pouvoir central et l'a davantage affaiblie. L'effondrement des

L'avènement simultané des trois premiers effondrements a fait que « dans l'ensemble, la période 1250-1450 a été désastreuse pour les classes dirigeantes de l'Europe collectivement (...), le désordre public était élevé (...). Ce fut une crise du système historique (qui) aux yeux de l'aristocratie menaçait de devenir un paradis de Koulaks ». Ceci aurait pu selon Wallerstein « entraîner la conquête de l'Europe occidentale par une puissance extérieure, ce qui aurait mis fin à toute possibilité de voir naître le capitalisme ». Mais ce moment précis de l'histoire de l'Europe était aussi, affirme-t-il, celui de l'effondrement momentané d'un réseau commercial ou un système-monde qui reliait d'un façon non hiérarchique les sous régions chinoise, arabo-persane, et européenne », à travers l'effondrement des Mongols qui constituaient un élément crucial de son fonctionnement. Cela signifiait « l'impossibilité pour quiconque de conquérir l'Europe à ce moment précis de son histoire » alors qu'elle était vulnérable « et que les barrières qui la protégeaient contre le capitalisme ont été levées ». <sup>495</sup>

La naissance de l'économie-monde capitaliste fut ainsi selon Wallerstein une issue de la crise de l'Europe. Ce système historique a établi de nouvelles règles du jeu servant de manière invisible les intérêts de la classe dirigeante après la crise du féodalisme en favorisant l'accumulation. Contrairement à ce système, les autres systèmes historiques ont mis, malgré leurs éléments proto-capitalistes (marchés, bases technologiques...), des limites à l'accumulation incessante du capital considérée comme une menace invisible et irrationnelle, donc inacceptable.

Si dans le mythe du développement décrivant la naissance de cette économie-monde capitaliste, on pose a priori que les rôles des aristocrates par rapport aux bourgeois (nouvelle classe) ou des paysans par rapport aux prolétaires sont opposés, Wallerstein rend obsolète la question de la formation d'une nouvelle classe: la bourgeoisie moderne. Il soutient « l'imbrication des classes nouvelles et anciennes dans le processus menant à l'apparition puis à la consolidation de l'économie-monde capitaliste ». Dans ce sens, le

---

seigneurs et celui des États se sont, selon I. Wallerstein, accompagnés de celui de l'Église. En effet, la force d'organisation de l'Église et le fait qu'elle n'était pas subordonnée à une autorité politique laïque, ont réduit fatalement son autorité morale et sa capacité de constituer, pour les autorités politiques, une force contraignante qui agirait contre les éléments proto-capitalistes. De plus, l'Église était elle-même « un prétendant séculier de plus au pouvoir et à la richesse » (Ibid., p. 45). Au sujet du facteur de « l'effondrement des Mongols », consulter note n°: 448 et citation n°: 495.

<sup>495</sup> Ibid., pp. 45, 46, 220.

coeur de sa problématique est que «l'opposition entre les "féodaux arriérés" et la "bourgeoisie conquérante" disparaît».<sup>496</sup>

Par ailleurs, selon lui le libéralisme politique que le mythe du progrès/développement pose comme l'oeuvre de la bourgeoisie n'est qu'un « mode de contrôle plus subtil », que le recours classique à la force, par lequel les couches supérieures auraient répondu aux protestations de la force laborieuse contre la mercantilisation croissante du monde, si elles n'avaient craint de « déchirer l'écran du marché et de ses processus anonymes, risquant ainsi de détruire l'une des conditions indispensables au succès du système capitaliste ». Mais les conséquences de ce libéralisme politique (perte du surplus global) ont été compensées par l'impérialisme en dehors des pays industriels, c'est-à-dire par l'expansion de l'économie-monde-capitaliste à de nouvelles zones que l'on pouvait exploiter au maximum.<sup>497</sup>

Ces hypothèses mettent en cause «la question posée par Weber, pour qui la compréhension du monde moderne demande la compréhension de la formation d'une bourgeoisie moderne distincte de la bourgeoisie ancienne»,<sup>498</sup> qui constitue la manière classique selon laquelle le problème de l'émergence du système-monde capitaliste moderne est traité. Mais ceci a été critiqué par de nombreux analystes comme un rejet de la question posée par Weber qui ne fournirait toutefois aucune explication, aucune solution au problème de l'émergence de l'économie-monde capitaliste. Wallerstein ne ferait que se dépalcer dans le temps pour déclarer que le XVI<sup>e</sup> siècle a préparé l'éclosion de l'économie-monde capitaliste des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup>. La solution à son émergence au XVI<sup>e</sup> siècle resterait introuvable selon Philippe Steiner.<sup>499</sup> On serait ici face à un

<sup>496</sup> P. Steiner, *Féodaux et bourgeois*, loc. cit., p. 68.

<sup>497</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 70. Voir aussi l'idée de l'opposition entre la «modernité de la modernisation technologique» et la «modernité de la libération», I. Wallerstein, *l'après-libéralisme*, op. cit., pp. 185-209.

<sup>498</sup> P. Steiner, *Féodaux et bourgeois*, loc. cit., p. 68.

<sup>499</sup> *Ibid.*, pp. 66-70, pp. 68-69. À propos du rejet de I. Wallerstein de la question de la formation de nouvelles classes en proposant l'idée du capitalisme comme sortie de la crise, P. Steiner écrit : «...Là où le bas blesse c'est que la position de I. Wallerstein ne permet pas de répondre à la question. Si les anciennes classes dominantes se tournent vers le capitalisme comme une solution à la crise économique et sociale, alors la question de la formation d'une nouvelle classe est désormais obsolète. Et pourtant (...) les choses ne sont pas si simples». En effet, selon P. Steiner «la première question qui vient (...) à l'esprit : comment peut-on expliquer la formation d'une nouvelle organisation sociale (à dimension planétaire) sur la base de l'adoption d'une solution qui alors n'existait pas dans les faits - si tel est le cas, il faudrait aller en chercher l'origine de l'économie-monde capitaliste ailleurs ou plus tôt - et qui n'existait pas plutôt comme projet ou comme idéologie portée par une classe ou un groupe social». (*Ibid.*, p. 69).

raisonnement qui «se trouve fréquemment en filigrane dans le travail de Wallerstein: il explique l'économie-monde capitaliste par ses résultats, dans une argumentation où systémisme et volontarisme vont de pair, comme le souligne Theda Skocpol»<sup>500</sup>.

Par ailleurs, Wallerstein s'attaque aux catégories de bourgeois et de prolétaire ainsi qu'aux autres concepts du mythe du développement en se référant à la la complexité de la réalité, son caractère hybride et sa nature dynamique. Selon lui, les concepts de « bourgeois et de prolétaire sont utilisés comme catégories figées, définies par rapport à une variante particulière, celle de l'Europe occidentale du XIX<sup>e</sup> siècle. Or, ces catégories sont relationnelles. De même, contrairement à l'image traditionnelle, la plupart des ménages ne sont en réalité ni « paysans » ni « prolétaires ». Selon lui, ils « forment un mélange des deux, ce qui fut toujours un aspect essentiel de l'exploitation de cette force laborieuse ». Si les ménages ne sont ni paysans ni prolétaires mais un mélange des deux, ceci signifie que le capitalisme n'est pas un système qui « se fonde sur la libre compétition entre producteurs, la liberté du travail et des échanges marchands, le concept de liberté renvoyant à leur disponibilité sur le marché de l'offre et de la demande », contrairement à ce que stipule l'idée dominante dans le mode de recherche traditionnel<sup>501</sup>. Sans entrer dans les détails de la longue théorisation du concept de «ménage», ce que nous voulons ici souligner est le fait que cette définition de l'unité économique d'analyse fournit à Wallerstein l'un des outils conceptuels d'une analyse dynamique des classes, décrivant des processus perpétuels de construction changeant constamment les formes et la composition de ces classes et s'éloignant d'une conception réifiante de celles-ci; ce qui est en cohérence avec les positions théoriques et les présupposés épistémologiques de son travail.<sup>502</sup>

<sup>500</sup> T. Skocpol, I. Wallerstein's World Capitalist System: A Theoretical and Historical Critique, in *American Journal of Sociology*, n°: 82, 1977, pp. 1975-1090, citée in P. Steiner, loc. cit., p. 69. P. Steiner écrit à cet égard, «Ce mode de raisonnement qui ne s'expose pas trop au grand jour - et pour cause - est celui que l'on peut qualifier de *téléologique* ou *a posteriori*, mais qui s'exprime aussi sous une forme systémique. Ce type de difficulté a déjà été relevé par T. Skocpol. (...) Au systémisme est (...) réservé le domaine du fonctionnement d l'économie-monde constituée et au volontarisme celui de l'émergence de l'économie-monde; les deux vont de pair». (Féodaux et bourgeois, loc. cit., p. 70).

<sup>501</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., pp. 69, 282.

<sup>502</sup> A. So écrit à propos de ce qui distingue la conception de I. Wallerstein des classes de celle de ses critiques: «...what separates I. Wallerstein from his class critics is that they have different conceptions of social class. I. Wallerstein's historical method has prompted him to conceptualize social class as a dynamic process of perpetual re-creation and hence of constant change of form and composition (I. Wallerstein *The Capitalist World-Economy*, New York, Cambridge University Press, 1979, 305 p., p. 224) contends that "classes do not have some permanent reality. Rather they are formed, they consolidate themselves, they disintegrate or disaggregate, and they are re-formed. It is a process of constant movement, and the greatest barrier to understanding their action is reification".

Cette définition de la composition des classes mène Wallerstein à remettre en question la définition dominante du capitalisme et à mettre l'accent sur son caractère hybride et ambigu. L'image du « capitalisme concurrentiel » fondé sur la libre compétition et le libre travail a en effet servi pour construire une échelle du capitalisme évaluant son développement dans les différents États et considérant toute déviation de la norme comme une anomalie à justifier. Or, selon Wallerstein « dans le monde moderne, il n'y a pas que des libres salariés travaillant dans des entreprises de libres producteurs: c'est là une situation minoritaire. Si pour unité d'analyse on prend l'économie-monde cela devient évident (...), alors c'est la moindre des choses on doit se demander si le caractère majeur du capitalisme ne tient pas justement à une combinaison, à un mélange qui associerait paradoxalement la liberté et son contraire ». <sup>503</sup>

Pour remettre en question l'image du libre échange caractérisant le capitalisme dans la pensée dominante, Wallerstein s'inspire de Braudel. Il commence par souligner le fait qu'il faut rejeter le faux schéma selon lequel « le marché définit d'abord le capitalisme en lui-même comme clef de son fonctionnement mais aussi par rapport à deux termes opposés auxquels on le compare d'habitude: le féodalisme (prémarché) et le socialisme (postmarché) ». La recherche sur la société féodale a prouvé qu'en réalité « des marchés existaient partout profondément imbriqués dans le fonctionnement de ce système historique ». De même, « le socialisme a montré (...) un penchant concret pour le marché ». Ensuite, Wallerstein reprend l'image inversée que Braudel esquisse du capitalisme. Au lieu de considérer le marché libre comme clef du système capitaliste historique, il attribue ce rôle aux monopoles. « Ce sont les monopoles dominant le marché qui constituent la singularité de notre système, qui le distinguent clairement de la société féodale ». <sup>504</sup> En transformant ainsi le concept de capitalisme, Braudel a selon lui

---

Consequently, for I. Wallerstein, social class is not an attribute but a set of changing relations with other classes in a particular historical context, and it cannot be defined narrowly in the production sphere. On this subject, I. Wallerstein (Ibid., p. 222) notes: "It is probably most useful if we use it (social class) as historically specific to this kind of world-system. Class analysis loses its power of explanation whenever it moves towards formal models and away from dialectical dynamics. Thus we wish to analyze here classes as evolving and changing structures, wearing everchanging ideological clothing, in order to see to whose advantage it is at specific points of time to define class membership in particular conceptual terms". This dynamic and historical conceptualization of social class is, of course, quite different from the approach of I. Wallerstein's critics, who tend to focus on the political economy and define social classes at the production level». (*Social Change and Development*, op. cit., pp. 227)

<sup>503</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., op. cit., p. 283.

<sup>504</sup> Ibid., pp. 237, 232.



détruit l'argument qui, pour les libéraux et les marxistes, justifiait leur adhésion à la théorie d'un progrès inévitable.

Pour remettre en question cette théorie, Wallerstein compare aussi les promesses du mythe du développement à la réalité des politiques qu'il fonde. Ce mythe qui se construit autour de l'idée du progrès ne réussit pas selon lui à expliquer pourquoi « contre toutes les prédictions, qu'autorisaient le modèle, l'écart ne cesse de se creuser entre les nations riches et les nations faibles - puisqu'enfin toutes étaient supposées accéder à la richesse des nations ». <sup>505</sup>

Il pense que trois faits ont contribué à cacher la réalité des écarts que le capitalisme historique a augmenté (et ne cesse de le faire) entre les riches et les pauvres. L'idéologie de la méritocratie a donné l'impression d'une mobilité qui n'est, en réalité, qu'individuelle car elle n'a pas affecté la physionomie de l'économie-monde où les couches défavorisées n'ont cessé de s'élargir. En outre, « les sciences sociales et historiques ont concentré leur attention sur ce qui se produisait parmi les classes moyennes », qui ne représentent que 10 à 15% de la population mondiale et qui subissent elles-mêmes une polarisation accrue. Enfin, Wallerstein pense que la croissance des écarts en question n'a pas occupé une place importante dans les débats car il est possible qu'on ait enregistré un déclin de la polarisation absolue de l'économie-monde « sous le poids de la force collective acquise par les mouvements anti-systémiques, et parce qu'on s'est approché des asymptotes économiques du système ». <sup>506</sup>

Le capitalisme a par ailleurs augmenté la paupérisation absolue. « Pour la proportion grandissante des forces du travail mondiales qui vivent dans des zones rurales ou migrent de ces dernières à des bidonvilles urbains, la situation est pire que celle de leurs ancêtres d'il y a mille ans » ils travaillent plus, sont plus exploités et se nourrissent moins bien. <sup>507</sup> De plus, l'expansion de l'idéologie universaliste qui est associée au capitalisme historique a selon Wallerstein causé la perte d'une masse importante de connaissances et les a reléguées au rang de simples sagesses. Alors que leurs méthodes se sont avérées, dans la plupart des cas, plus adaptées à l'environnement et moins désastreuses.

<sup>505</sup> Ibid., p. 66.

<sup>506</sup> I. Wallerstein, *Le capitalisme historique*, op. cit., pp. 102-103, 103.

<sup>507</sup> Ibid., p. 99.

Wallerstein affirme ainsi que le capitalisme comme système historique n'a pas représenté un progrès sur les différents systèmes historiques antérieurs qu'il a détruits, transformés », contrairement à ce que stipule l'idéologie dominante <sup>508</sup>. Il qualifie l'avènement du système-monde capitaliste comme étant « une rupture pénible et dramatique », qui a imposé au monde une « aventure irrationnelle » et une vie « où l'homme existe en fonction de son entreprise et non l'inverse », comme le souligne Weber.<sup>509</sup> Cela remet en question l'idée du progrès linéaire et inévitable qui sous-tend « l'idéologie dominante de l'actuel système-monde qui exalte la nouveauté »<sup>510</sup>.

Si tout ceci remet en question l'idée du progrès linéaire et inévitable qui sous-tend « l'idéologie dominante de l'actuel système-monde qui exalte la nouveauté », il ne semble pas suffisant pour Wallerstein de mettre en doute la réalité du progrès et de tourner en dérision l'idéologie qui lui est sous-jacente. Il insiste sur la nécessité de proposer une autre vision possible du monde, de construire un autre modèle pour comprendre la relation entre le présent, le passé et l'avenir<sup>511</sup>, c'est à dire une autre méta-histoire fondée sur une autre « chronosophie » remplaçant « la chronosophie linéaire » qui domine les sciences sociales depuis deux siècles.

### 3-5-2- Une autre chronosophie : la théorie du progrès possible (Rythmes cycliques, tendances séculaires et transition).

Remplacer la chronosophie linéaire par un autre modèle du déroulement temporel ne signifie pas simplement proposer une chronosophie cyclique. En fait, selon Wallerstein «pour seule alternative, les contestataires (de l'idéologie du progrès) avançaient généralement une chronosophie cyclique (qui est) peu convaincante»<sup>512</sup>. La chronosophie qu'il propose est plutôt la «théorie du progrès possible» à travers laquelle il insiste sur l'idée que le progrès n'est pas une trajectoire nécessaire mais une variable parmi d'autres dans le devenir des systèmes historiques. La construction de cette nouvelle chronosophie, passe par la révision des notions de temps et d'espace. C'est de l'idée

<sup>508</sup> Ibid., p. 96.

<sup>509</sup> I. Wallerstein, *L'Occident, le capitalisme et le système-monde moderne*, loc. cit., pp. 222, 49.

<sup>510</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 266.

<sup>511</sup> Ibid., pp. 266, 297.

<sup>512</sup> Ibid., p. 297.

fondamentale de la pluralité des EspacesTemps que Wallerstein part pour construire ce qu'il appelle «la théorie du progrès possible».

Nous avons déjà vu que cette idée s'exprime à travers le choix du concept de «système historique» comme unité d'analyse. Cette solution à la contradiction originelle entre changement et permanence constitue la première étape de la mise en cause de l'idée du progrès inévitable, du changement éternel. À travers ce choix, Wallerstein affirme que ce nouveau découpage du monde correspond à «quelque chose qui ne cesse d'évoluer, de changer de sens mais qui, par ailleurs, dure tant qu'elle demeure la même». Son premier principe de méthode consiste, dès lors, à «épuiser la description de l'inchangé, autrement dit du répétitif, du cyclique».<sup>513</sup> C'est ce qui le mène à attirer notre attention avant tout à l'EspaceTemps structurel et à l'EspaceTemps cyclico-idéologique. Contre l'exaltation de la nouveauté, il propose donc de décrire ce qui n'a pas changé essentiellement. Comme l'EspaceTemps structurel, l'EspaceTemps cyclico-idéologique «porte aussi la subversion du système de notre monde-moderne». Selon Wallerstein, «en insistant sur les modèles répétitifs à long terme (qui sont contenus dans l'EspaceTemps structurel), on questionne l'idéologie des lentes accumulations du progrès».<sup>514</sup>

Mais puisque rien n'échappe au changement également, la tâche essentielle devient d'apprendre à «distinguer le cyclique de la progression linéaire», c'est-à-dire de distinguer les «rythmes cycliques» ou les conjonctures des «tendances séculaires». Si les «rythmes cycliques» sont le résultat du fonctionnement normal de ces structures, les «tendances séculaires» sont le résultat de l'évolution constante des structures. Wallerstein écrit dans ce sens:

«Another way to describe this (la double nature du système historique) is to say that a system has cyclical rythms (resulting from its enduring structures as they pass through their normal fluctuations) and secular trends (sectors which have direction, resulting from the constant evolution of the structures). (...) - cycles that restore "equilibrium" and trends that move far from "equilibrium". »<sup>515</sup>

Comment agissent ces dynamiques du système historique de telle sorte que les phénomènes en son sein peuvent se répéter et changer en même temps? Wallerstein pense que «l'essentiel c'est (qu')il faut absolument admettre une relation entre les

<sup>513</sup> Ibid., p. 266.

<sup>514</sup> I. Wallerstein, *Le futur de la science sociale*, loc. cit., p. 56.

<sup>515</sup> I. Wallerstein, *The Age of Transition*, op. cit., p. 8.

tendances séculaires et les rythmes cycliques, qui en fait en sont la source possible. En effet, la phase B d'un cycle n'est jamais l'image inversée d'une phase A, autrement dit les conjonctures ne nous ramènent jamais au point d'origine (...), ce qui explique comment les phénomènes peuvent, en même temps se répéter et changer (processus en forme de spirale) »<sup>516</sup>.

Examiner le fonctionnement de ces dynamiques du système historique et leur relation, nécessite aussi selon Wallerstein d'identifier et de préciser clairement les contradictions structurelles inhérentes à un tel système. Il faut, affirme-t-il, «voir plus clairement quelles sont les contradictions d'un système donné et comment les procès cycliques fonctionnent comme des mécanismes de restauration d'un équilibre qui est inévitablement en train de se rompre au fur et à mesure que le système s'ébranle et s'éloigne irrémédiablement de l'équilibre»<sup>517</sup>.

Wallerstein essaye ainsi de saisir le mouvement de la réalité à travers la construction d'un modèle complexe, rendant compte à la fois des dynamiques qui éloignent le système historique loin de l'équilibre et de celles qui le restaurent. Sous la pression qui résulte de la tension entre ces deux tendances, les caractéristiques du système historique se modifient très lentement. Cela fait qu'elles restent invariables à travers les processus cycliques, ce qui préserve l'identité du système. De même, ceci rend ces tendances en principe prévisibles dans les règles de fonctionnement du système. Il décrit celles-ci à travers un modèle fondé sur le postulat suivant:

« Les hommes évoluent dans des systèmes historiques de grande échelle, de longue durée, mais qui ont, pourtant, une vie naturelle: ils naissent et ils meurent. Tous ces systèmes sont régis par des structures. Mais en même temps ils évoluent dans l'histoire: des conjonctures (rythmes cycliques) les traversent mais aussi des tendances séculaires qui à long terme mènent leur vie naturelle vers une fin »<sup>518</sup>.

Le fonctionnement des systèmes historiques dans la longue durée prend en effet la forme de rythmes cycliques qui alternent des périodes de prospérité et des périodes de

<sup>516</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 295.

<sup>517</sup> I. Wallerstein, *Le futur de la science sociale*, loc. cit., p. 56.

<sup>518</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 256.

stagnation ou de déclin (cycles de Kondratieff<sup>519</sup> et cycles logistiques<sup>520</sup> ayant chacun deux phases A et B). Mais s'il est en général admis que le capitalisme connaît des cycles relativement courts de prospérité suivie de déclin (business cycles, de 2 à 4 ans), les économistes n'acceptent pas facilement l'idée des cycles plus longs de Kondratieff (entre 50 et 60 ans). Ceci s'expliquerait par le pouvoir subversif de ces cycles qui révèlent le fonctionnement de notre système historique menaçant ainsi la sécurité idéologique de ses acteurs majeurs. Il écrit dans ce sens:

«N'avez-vous jamais été frappés par ce fait étrange que pratiquement tous les économistes s'accordent à reconnaître l'existence de cycles très courts, de 2 à 4 ans, qu'il appellent business cycles (à peu près de la durée des cycles météorologiques) mais que la plupart des mêmes économistes considèrent comme absurde l'analyse des cycles de 50-60, les fameux Kondratieff? Comment les uns peuvent-ils être considérés si évidents et les autres comme si peu vraisemblables? N'est-ce pas que les cycles longs révèlent certains modèles de fonctionnement du système de notre monde moderne, sa relation aux cycles de profit et des sources de profit et par conséquent menacent la sécurité idéologique des acteurs majeurs du système alors que les cycles ultra-courts semblent réconfortants, apportant l'assurance que les situations momentanément négatives ne le sont que momentanément»<sup>521</sup>.

En plus des cycles économiques, l'histoire du système historique actuel est caractérisée par l'alternance «au centre de l'économie-monde de périodes caractérisées par la présence d'une entité hégémonique dominant les autres et de périodes caractérisées au contraire par la présence de plusieurs entités politiques se faisant

<sup>519</sup> Il est en général admis que l'économie-monde capitaliste passe par des cycles relativement courts de prospérité suivie de déclin (business cycles). Mais, selon l'approche des systèmes-mondes, cette économie-monde connaît aussi des cycles plus longs: les « cycles de Kondratieff » et les « cycles logistiques », qui constituent un paramètre fondamental de son fonctionnement. C'est l'économiste russe N. D. Kondratieff, qui a en 1920 proposé l'idée de l'existence de ces cycles, dont chacun consiste en une période de croissance économique suivie par une période de stagnation et dure entre 40 et 60 ans. S'inspirant de François Simiand, I. Wallerstein parle de la période de croissance comme étant la « phase A » et de celle de la stagnation comme la « phase B » (I. Wallerstein et T. Hopkins, *Patterns of Development of the Modern World-System: Research Proposal*, *Review*, vol I, n°: 2, Fall 1977, pp. 111-145, pp. 122-123). Il mesure cette variation de l'activité économique en termes des taux de profit. Selon lui, ces cycles sont inhérents au processus du développement capitaliste de telle sorte que les périodes d'expansion économique rapide et de hauts taux de profits préparent et mènent inévitablement à des périodes de stagnation économique et de profits en déclin ( T. Shannon, op. cit., p.117). Voir aussi, T. Hopkins et I. Wallerstein (ed.), *Processes of the World-System*, Beverly Hills (Calif.), Sage, 1980, 320 p; T. Hopkins et I. Wallerstein *Patterns of Development of the Modern World-System*, loc. cit.; I. Wallerstein, *Cyclical Rythms and Secular Trends of the Capitalist World-Economy: Some Premises, Hypotheses and Questions*, *Review*, vol. II, n°: 4, Spring 1979, pp. 483-500, N. D. Kondratieff, *The Long Waves in Economic Life*, *Review*, vol. II, n°: 4, Spring 1979, pp. 519-562.

<sup>520</sup> Les cycles de Kondratieff pourraient avoir lieu au sein de fluctuations plus longues appelées «cycles logistiques ». Comme les cycles de Kondratieff, ceux-ci consistent en une période d'expansion économique relative (A), suivie par une période de stagnation (B), avec la possibilité d'avoir une phase de transition (T). Bien que des incertitudes entourent les dates exactes correspondant à ces périodes, I. Wallerstein affirme que la première logistique a commencé après 1450, a pris fin au début du XVI<sup>e</sup> siècle (le long XVI<sup>e</sup> siècle) et a été suivie par « la crise du XVII<sup>e</sup> siècle » (phase B) qui a persisté jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais I. Wallerstein semble moins certain en ce qui concerne les dates après 1750. Ce qui distingue les cycles de Kondratieff des cycles logistiques, en plus de la durée, est selon I. Wallerstein le fait que les dernières sont des fluctuations économiques plus fondamentales et plus profondes que les premières (Ibid., p. 120).

<sup>521</sup> I. Wallerstein, *Le futur de la science sociale*, loc. cit., pp. 56-57.

concurrence autour de la position hégémonique (rivalité) »<sup>522</sup>. Mais si cette idée de l'alternance des cycles d'hégémonie/rivalité est généralement acceptée dans la littérature des relations internationales, Wallerstein note que les analyses comparatives des différentes hégémonies ne sont pas nombreuses. De plus, les travaux qui tentent de mener de telles analyses ne se concentrent que sur la dimension politico-militaire. Il écrit:

«Pourquoi sommes-nous si peu disposés à accepter que le relatif déclin de la domination étatsunienne sur le système mondial dans les vingt dernières années ressemble fortement à ce qui est arrivé en Grande-Bretagne dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle? Pourquoi n'est-ce pas matière centrale d'analyse pour les sciences sociales?»<sup>523</sup>.

Si le fonctionnement de l'économie-monde capitaliste fait alterner des périodes d'expansion et des périodes de contraction c'est, en partie, à cause des contradictions qui résultent de contraintes imposées par les structures du système.<sup>524</sup> Celles-ci sont en effet caractérisées par le fonctionnement continu de trois antinomies: l'économie/la politique<sup>525</sup>, l'offre/la demande<sup>526</sup> et le capital/le travail<sup>527</sup>. Les contradictions issues de ces antinomies peuvent provoquer des « goulots d'étranglement » qui ralentissent l'accumulation. Ceci pousse « les forces économiques du système à agir pour ouvrir ou contourner ce goulot et retrouver le chemin de l'accumulation ».<sup>528</sup> Les conséquences de ces solutions sont

<sup>522</sup> Nicole Bousquet, Esquisse d'une théorie de l'alternance de périodes de concurrence et d'hégémonie au centre de l'économie-monde capitaliste », *Review*, vol II, n°: 4, Spring 1979, pp. 501-517, p. 503. La mise en rapport du cycle hégémonique aux cycles de Kondratieff donne un découpage du premier en quatre phases: « A1: ascending hegemony », « B1: hegemonic victory », « A2: hegemonic maturity », « B2: declining hegemony ». (Ibid., p. 504; T. Shannon, *An Introduction to the World-System Perspective*, op. cit., p. 121).

<sup>523</sup> I. Wallerstein, *Le futur de la science sociale*, loc. cit., p. 57.

<sup>524</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 295.

<sup>525</sup> Cette antinomie est due au fait que l'économie est structurée à une grande échelle (structure mondiale). Alors que l'activité politique a lieu, avant tout, dans des structures étatiques dont les frontières ne coïncident pas avec celles de l'économie. Selon I. Wallerstein, cette antinomie est centrale dans le fonctionnement de l'économie-monde capitaliste. (I. Wallerstein, *The Capitalist World-Economy*, op. cit., pp. 273-274).

<sup>526</sup> Selon I. Wallerstein, l'offre à l'échelle de l'économie-monde capitaliste dépend de décisions individuelles concernant la production pour le marché (production anarchique). Or la demande dans cette économie-monde dépend avant tout des salaires dont les niveaux sont socialement déterminés (demande effective fixée). Cette antinomie découle nécessairement de celle de l'antinomie et de la politique. En fait l'absence d'une structure politique unique et globale rend impossible de limiter l'offre à l'échelle mondiale, car celle-ci obéit à l'objectif de l'accumulation illimitée du capital. (Ibid., p. 275; I. Wallerstein, *Cyclical Rhythms and Secular Trends of the Capitalist World-Economy: Some Premises, Hypotheses and Questions*, *Review*, vol II, n°: 4, Spring 1979, pp. 483-500, p. 493).

<sup>527</sup> Le capital est accumulé par le surplus accumulé du travail. Ainsi, selon I. Wallerstein, c'est la prolétarianisation incomplète (ménages semi-prolétaires) qui a permis l'accumulation plus importante des profits (bourgeoisification). Ceci signifie que plus le rôle du travail diminue, plus le capital est accumulé. Or, le but de l'accumulation illimitée nécessite, en même temps, un niveau élevé de la demande qui ne peut être obtenu sans une plus large distribution des surplus et une prolétarianisation accrue (I. Wallerstein, *The Capitalist World-Economy*, op. cit., pp. 275-278).

<sup>528</sup> I. Wallerstein, La crise comme transition in, S. Amin, G. Arrighi, A. G. Frank et I. Wallerstein, *La crise, quelle crise? Dynamique de la crise mondiale*, Paris, Maspero, 240 p., pp. 10-56, p. 11.

selon Wallerstein des tendances séculaires que le fonctionnement des rythmes cycliques rend inévitables (l'expansion<sup>529</sup>, la mécanisation<sup>530</sup>, la marchandisation<sup>531</sup> et la prolétarianisation<sup>532</sup>).

Cependant, l'accent mis sur l'EspaceTemps structurel et l'EspaceTemps conjoncturel qui sont au centre de ce modèle - construit en s'inspirant de Braudel -, a été mis en cause comme évacuant la discontinuité, la rupture. En mettant l'accent sur ces deux types d'EspaceTemps dans leur rejet de la conception linéaire du temps, Braudel et Wallerstein sont soupçonnés d'accorder une priorité à l'immobile et d'éliminer la « médiation humaine ». Cela se traduirait par la construction d'un modèle d'auto-régulation des systèmes historiques, conçu selon un déterminisme exacerbé.

C'est ce que soutient, par exemple, Dosse en affirmant que l'influence du structuralisme sur Braudel a fait qu'il a privilégié la permanence sur le changement, la continuité sur la rupture et qu'il a conceptualisé une histoire au temps presque immobile. Il écrit, dans ce sens:

« F. Braudel, comme Cl. Lévi-Strauss renverse la conception linéaire du temps qui progresse vers un perfectionnement continu, il lui substitue avec son histoire presque immobile, un temps stationnaire où passé, présent et avenir ne diffèrent plus, se reproduisent sans discontinuité. Seul l'ordre de la répétition est possible, il privilégie les invariants et rend illusoire l'événement (...). La longue durée engluée et le paradoxe apparaît manifeste, jamais souligné, l'historien Fernand Braudel évacue l'historicité. La

---

<sup>529</sup> les périodes de stagnation causées par l'antinomie de l'offre et de la demande « ont souvent pour résultat de repousser les frontières de l'économie-monde pour l'incorporation de nouvelles zones ». Cette intégration ne se justifie pas à court terme par la demande (que ces zones) peuvent fournir, mais au contraire par le réservoir « d'offre » à bon marché qu'elles représentent et par la hausse du taux de profit global qui peut en résulter » (Ibid., pp. 20-21). Mais, selon I. Wallerstein, les limites géographiques de cette expansion sont aujourd'hui atteintes (I. Wallerstein et T. Hopkins, *Patterns of Development of the Modern World-System*, loc. cit., p.124).

<sup>530</sup> L'objectif de l'accumulation illimitée qui motive les capitalistes implique une plus importante mécanisation de tous les processus de production. Selon I. Wallerstein, cette mécanisation ne s'arrête pas au niveau national mais se constitue en un continuum qui s'étend à l'échelle de l'économie-monde capitaliste, ce qui remet en question la dichotomie industriel/non industriel ainsi que la signification de la « Révolution industrielle » comme événement historique inédit. (Ibid., p. 126).

<sup>531</sup> Dans sa poursuite de l'accumulation illimitée, l'économie-monde capitaliste a tendance, au sens de I. Wallerstein, à tout transformer en marchandise. Il écrit: « Dans la mesure où le capitalisme est centré sur un processus auto-entretenu, aucune activité ou transaction sociale ne se trouvait par nature à l'abri d'une intégration possible à ce processus. C'est pourquoi l'on peut dire que le développement historique du capitalisme a impliqué un mouvement irrépressible de transformation de toute chose en marchandise, une véritable marchandisation du monde ». (*Le capitalisme historique*, op. cit., p16).

<sup>532</sup> Le travail est l'une des activités les plus importantes que le processus de marchandisation intègre dans son expansion. Ainsi, selon I. Wallerstein, sous l'effet conjugué de l'antinomie de l'offre et de la demande ainsi que celle du capital et du travail, l'économie-monde capitaliste a tendance à transformer les ménages semi-prolétaires en ménages prolétaires. Ce processus de prolétarianisation réalise des profits à court terme et non à long terme. En effet, tant que l'expansion se poursuit, la prolétarianisation ne réduit pas les profits qui reviennent à la bourgeoisie puisque leur accumulation est plus importante que leur réallocation. Mais si l'expansion se ralentit, une prolétarianisation poussée, réduira les profits retenus par la bourgeoisie.

combinatoire d'autorégulation à l'oeuvre au niveau des structures de la société permet la répétition du même et rend caduque toute tentative de transformation, de rupture, ou de simple changement»<sup>533</sup>.

Dosse pense ainsi que, dans le vieux conflit entre le structural et l'historique, Braudel privilégie l'être contre le devenir, la permanence contre le changement; ce qui va à l'encontre de la pensée historique. Il décrit ce paradoxe comme suit:

«La pensée historique ne peut être que la pensée de la rupture, celle du travail effectif de la scission vers un dépassement de la contradiction, non vers le retour à un passé où la contradiction serait résorbée, mais vers un devenir, une situation nouvelle. Le nouveau ne s'y résorbe pas dans l'ancien, mais se donne comme résolument nouveau dans une pensée qui vise à saisir ce qui est en train de ne plus être, à savoir le réel dans sa transition vers un réel autre. Le discours braudélien résorbe au contraire le nouveau dans l'ancien, le changement dans la continuité, les ruptures dans les immobilités. Les continuités séculaires, les régulations constantes forment le socle des recherches de l'histoire braudélienne»<sup>534</sup>.

Cette lecture de l'histoire aboutit aussi selon Dosse à un décentrement de l'homme. Renvoyé dans la marge de l'histoire par les forces séculaires qui le contraignent et les cycles de la longue durée, l'homme perd sa maîtrise de l'historicité. En reprenant cette lecture de l'histoire, Wallerstein semble accorder une prédominance aux structures et aux aspects macro-sociaux de la réalité.

Conscient de l'importance de ces critiques, Wallerstein y répond en précisant ce qui différencie le modèle d'analyse qu'il propose en s'inspirant de Braudel d'un modèle fondé sur une conception continuiste de l'histoire ou sur une conception radicale du discontinuisme. Ne pas comprendre ces distinctions c'est mal interpréter l'EspaceTemps structurel ainsi que le modèle complexe d'EspacesTemps multiples qu'il construit, affirme-t-il. Il écrit:

«Ceux qui critiquent l'accent mis sur les autres catégories d'EspaceTemps avancent un argument apparemment fort. Ils affirment qu'en tournant notre attention en priorité vers l'EspaceTemps structurel, nous semblons donner la priorité à l'immobile et de ce fait éliminer ce que certains appellent la "médiation humaine". C'est cependant mal interpréter l'EspaceTemps structurel. Il n'est pas immobile, au contraire de l'EspaceTemps éternel qui prétend mettre l'accent sur le changement éternel (c'est-à-dire le progrès, ou sur l'immobilité de structures éternelles telles que celles de Lévi-Strauss) mais qui aboutit à un modèle dans lequel le comportement humain obéit toujours aux mêmes règles. L'EspaceTemps structurel met l'accent sur la continuité, soit, mais il pose aussi une limite temporelle à la continuité»<sup>535</sup>.

Pour comprendre Braudel, il faut selon Wallerstein toujours se rappeler qu'il est engagé dans «une guerre sur deux fronts»<sup>536</sup>: contre une analyse de l'historique

<sup>533</sup> F. Dosse, Les habits neufs du président Braudel, loc. cit., p. 92.

<sup>534</sup> Ibid., p. 91.

<sup>535</sup> I. Wallerstein, Le futur de la science sociale, loc. cit., p. 57.

<sup>536</sup> I. Wallerstein, Vers une recomposition des sciences sociales, loc. cit., p. 42.



concentrée sur l'événementiel ainsi que contre les généralisations structurales a-temporelles qui détruiraient l'histoire. C'est une position intermédiaire que Febvre, Bloch puis Braudel ont essayé de créer<sup>537</sup>.

Si l'EspaceTemps structurel met l'accent sur la continuité tout en posant une limite temporelle à cette continuité, c'est à cause des contradictions inhérentes à tout système historique qui ne peuvent pas être éternellement résolues à travers les dynamiques selon lesquelles de tels systèmes fonctionnent. Il arrive un moment où ces contradictions sont telles qu'elles déclenchent une crise structurelle dont la seule issue est la disparition même du système historique, décrite par Wallerstein comme une bifurcation. Il écrit:

«Les structures se reproduisent jusqu'à ce que leurs contradictions internes, leurs trajectoires d'évolution contraignent à une bifurcation. Alors elles explosent ou imposent dans un changement réel»<sup>538</sup>.

En effet, si les tendances séculaires permettent de dépasser les «goulots d'étranglement» causés par les contradictions internes des systèmes historiques, elles ont leurs limites (100%). Si elles peuvent apporter des solutions à court et peut-être à moyen terme, elles atteignent à un moment donné leurs asymptotes et ne peuvent plus être employées à long terme. Ce qui «rend compte des crises, transitions et ruptures»<sup>539</sup>.

Cela amène Wallerstein à parler d'une autre catégorie d'EspaceTemps, qu'il ajoute au modèle de temporalités multiples proposé par Braudel, l'EspaceTemps Transformationnel où se déploient la rupture et le changement. Pour décrire cette rupture, Wallerstein empreinte le langage de la physique contemporaine portant sur les systèmes loin de l'équilibre en s'inspirant principalement de Prigogine. Celui-ci reconnaît en fait «l'existence d'une "pluralité des temps" subtilement reliés entre eux - le temps irréversible, qui mène aux états d'équilibre, le temps des cycles qu'entretient le milieu, le temps des transformations par instabilités et turbulences». Cela mène à conclure théoriquement à «l'impossibilité de réduire la nature à la simplicité cadrée d'une réalité régie par des lois universelles». Selon Wallerstein, Prigogine étudie «les structures

<sup>537</sup> Ibid., p. 38.

<sup>538</sup> I. Wallerstein, *Le futur de la science sociale*, loc. cit., p. 57.

<sup>539</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 267.

dissipatives » qui ne sont pas linéaires et n'opposent pas « le hasard » et « la nécessité », contrairement aux structures d'équilibre.<sup>540</sup>

En adoptant le langage utilisé par Prigogine dans la saisie des phénomènes de bifurcation, qui aident à comprendre les systèmes complexes, Wallerstein décrit la fin d'un système historique comme obéissant à un modèle stochastique. Il écrit pour décrire cette fin:

«cette fin, on y verra moins une ligne de démarcation nette qu'une plage de temps, une période de "transition" où les oscillations mesurées autour de toute ligne donnée deviennent de plus en plus irrégulières, (...) on assiste enfin à une bifurcation, source de transformation.(...) Ce processus prend du temps mais il est irréversible. Comme son issue demeure aléatoire ».<sup>541</sup>

C'est ce qui correspond à l'EspaceTemps transformationnel, c'est-à-dire au moment où le choix humain devient crucial. Pendant ce moment, « pour les acteurs sociaux, l'éventail des choix s'élargit, la liberté de décision prédomine sur la nécessité ». Dans le vieux débat opposant «le libre arbitre», «la médiation humaine» au déterminisme, Wallerstein déclare adopter une position qui n'oppose pas ces deux options théoriques, mais qui les articule de telle sorte que dans l'état d'équilibre, les systèmes historiques obéissent à une logique déterministe, à des règles prévisibles, alors que loin de l'équilibre leur comportement devient difficile à prévoir. En ce sens, « le déterminisme pourrait désigner, en gros, les processus internes ou un ensemble d'institutions autonomes, qui se renforcent elles-mêmes, incarnent la "logique" du système, et déterminent la trajectoire du long terme. De même, on pourrait retrouver le "libre arbitre" dans la faillite même de ces structures, les processus de "transition" où l'éventail des choix s'élargit, dans un sens difficile à prévoir ». S'il admet le caractère stochastique d'une transition, Wallerstein ne pense pas toutefois que tout est possible. Selon lui, « les vecteurs possibles n'existent pas en nombre indéfini, ils se rangent dans l'éventail que produit la somme du réel ».<sup>542</sup>

De même, concernant l'opposition traditionnelle entre action et structure utilisée pour remettre en question l'accent mis sur l'EspaceTemps structurel, Wallerstein adopte une position qui se déclare contre la conception volontariste de la transition selon

<sup>540</sup> Ibid., p. 43.

<sup>541</sup> Ibid., pp. 267-296.

<sup>542</sup> Ibid., pp. 268, 287, 297.

laquelle la question du changement est habituellement traitée. Si «on comprenait le détail des transformations à partir d'une fin inévitable, qu'elles devaient a priori atteindre, et qui formait une seule véritable option historique»<sup>543</sup>, Wallerstein pense au contraire que les occasions de transformer un système historique ne se présentent pas à tout moment. Il écrit:

«À la différence de ceux qui s'agitent autour de l'action, je ne crois pas que nous pouvons transformer le monde à chaque instant. Nous ne possédons ce pouvoir ni individuellement, ni collectivement. Mais nous avons la possibilité de transformer le monde quelques fois, au bon moment, précisément quand les structures s'éloignent fortement de l'équilibre, quand elles sont à l'orée de la bifurcation, que de petites poussées dans une direction ou une autre peuvent avoir un impact énorme, qu'elles peuvent de fait déterminer la forme du système historique de remplacement en train de naître»<sup>544</sup>.

Il propose donc de repenser la conception métaphorique de la transition, héritée du XIX<sup>e</sup> siècle. Au lieu de ne concevoir la transition que sous sa forme contrôlée et de discuter interminablement des formes graduelles ou révolutionnaires du changement menant au pouvoir et impliquant nécessairement une certaine continuité de l'exploitation, il faudrait selon lui cesser de «craindre une transition qui serait bouleversement, désintégration. La désintégration est désordonnée, elle peut se montrer quelque peu anarchique mais elle n'est pas forcément désastreuse. Il n'y a pas de révolutions vraiment révolutionnaires sans un tel effondrement ».<sup>545</sup>

Nous sommes selon Wallerstein déjà entrés dans une telle phase de transition, «les oscillations deviennent de plus en plus fortes et irrégulières, (...) l'issue *de facto* reste indéterminée. De même, (...) l'éventail effectif des choix s'est élargi à l'extrême, (...) désormais ces choix politiques et théoriques se présentent comme des questions morales. Bien plus profondément qu'il y a un siècle.»<sup>546</sup> Ceci impose aux mouvements antisystémiques de réviser ce qui fut depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle leur stratégie fondamentale: la prise du pouvoir de l'État. Une stratégie alternative nécessiterait la mise en cause des paradigmes qui ont suivi et consolidé l'émergence du capitalisme et de l'appareil de savoir qui a constitué le monde moderne.

<sup>543</sup> Ibid., p. 287.

<sup>544</sup> I. Wallerstein, *Le futur de la science sociale*, loc. cit., pp. 57-58.

<sup>545</sup> I. Wallerstein, *Impenser la science sociale*, op. cit., p. 194.

<sup>546</sup> Ibid., p. 268.

La sensibilité à l'EspaceTemps est devenue aujourd'hui d'une importance primordiale, plus qu'à n'importe quel autre moment de l'histoire de notre système historique, pense Wallerstein. En effet, elle nous «permet de reconnaître les possibilités spatio-temporelles du moment (que nous sommes en train de vivre), de saisir l'opportunité». Ce rôle est selon lui celui des sciences sociales. A ses yeux, il s'agit de leur tâche la plus importante. Refaçonner ces sciences sociales de telle sorte qu'elles remplissent cette tâche dépend, aujourd'hui, de notre volonté intellectuelle. En ce sens, le processus de reconstruction théorique qui a lieu dans les sciences de la nature est pour lui l'un des signes de la bifurcation. En sciences sociales, la théorie des systèmes-mondes se veut comme une approche qui cherche à «habiter les incertitudes des transitions» et qui contribue à éclairer les choix historiques qui sont devant nous. Elle tente de le faire en nous sensibilisant au temps et à l'espace et en dénaturalisant et défatalisant le monde social à travers sa protestation contre la domination des modes de penser exclusivement centrés sur l'EspaceTemps éternel ou l'EspaceTemps géopolitico-épisodique, c'est-à-dire contre l'hégémonie de la pensée universaliste/sectorisante. Elle lance un appel à la construction d'une autre vision du monde pour un système historique à venir qui serait fondé non pas sur une rationalité formelle se présentant comme choix unique, emblématique de la modernité, mais sur une rationalité substantive collectivement conçue.<sup>547</sup>

### **Conclusion.**

À travers l'examen de l'agencement de la structure conceptuelle de la théorie des systèmes-mondes, nous avons ainsi exploré les principales caractéristiques du programme intellectuel proposé par Wallerstein. Il le construit en vue de libérer la pensée contemporaine et maximiser la puissance d'analyse des grilles de lecture du monde, en les ouvrant à la complexité de la réalité et à ses dynamiques. Les hypothèses de base de ce projet théorique mettent de l'avant une conception de la réalité qui est en rupture avec

---

<sup>547</sup> I. Wallerstein écrit, à ce sujet: «...Freud's Challenge to the very operationality of the concept of formal rationality forces us to take more seriously the weberian pendant concept of substantive rationality, and to analyze it in greater depth than Weber was ready to do himself. (...) Can there be such a thing as formal rationality? Formal rationality is always someone's rationality. How can there be a universal formal rationality? (...) Substantive rationality is precisely the attempt to come to terms with this irreducible subjectivity, and to suggest that nonetheless we can make intelligent, meaningful choices, social choices» ( *The Heritage of Sociology, The Promise of Social Science*, loc. cit., p. 26)

les principes présidant à la construction des sciences sociales et les présupposés sous-jacents aux modes dominants de la connaissance moderne. Le temps et l'espace, comme premiers éléments de la connaissance de ce réel, sont au centre de ce projet théorique. En réfléchissant sur ces deux paramètres du découpage de notre monde, Wallerstein met en cause les présupposés les plus inconscients qui fondent la vision du monde qui domine la pensée moderne. L'accent qu'il met sur leur centralité lui permet de dénaturiser les catégories de cette vision et l'hypothèse de leur pluralité constitue la solution qu'il adopte pour résoudre les problèmes de méthode relatifs au problème originel de la permanence et du changement. Il propose ainsi une nouvelle méthode d'analyse, un nouveau découpage du monde introduisant un débat sur la connaissance inséparable de notre avenir social.

## CONCLUSION.

Pour comprendre la contribution de la théorie des systèmes-mondes à une réflexion sur les transformations de notre monde ainsi que sur le modèle explicatif qui permettra leur décryptage, nous avons essayé de saisir les présupposés théoriques sous-jacents à la structure conceptuelle du travail de Wallerstein. Cela nous a introduit à l'exploration de problèmes théoriques et épistémologiques importants auxquels nous faisons face dans le découpage de la réalité en vue de la construction d'un objet de l'analyse. L'examen du traitement de ces problèmes qui se trouvent au centre de la pensée de Wallerstein a été effectué à la lumière des transformations qui affectent les idées contemporaines et les dispositions fondamentales de la connaissance.

La pensée de Wallerstein et les problèmes dont elle traite ont ainsi servi de point de départ pour explorer à une plus grande échelle théorique les grands traits de l'épistémologie contemporaine. Le XX<sup>e</sup> siècle semble être en train de « chang(er) non seulement de méthode, mais de philosophie et de concepts. Mathématique, physique, sciences de la vie et de la société sont emportés dans un même mouvement épistémologique, fracturés par les mêmes secousses internes »<sup>548</sup>. Ce mouvement envahit de plus en plus la culture contemporaine et se traduit par des approches exprimant des sensibilités communes. De nombreuses analyses de ce mouvement semblent suggérer qu'une nouvelle épistémè est en train de se construire. Une nouvelle manière de traiter le savoir serait en train de s'installer dans tous les domaines.

L'exploration de quelques manifestations des nouveaux paradigmes qui caractérisent la pensée théorique en cette fin de siècle a permis de situer l'émergence de la théorie des systèmes-mondes dans ce mouvement général de déconstruction/reconstruction du stock conceptuel hérité de la pensée du XIX<sup>e</sup> siècle. Plus particulièrement, ce sont les manifestations de la sensibilité aux transformations que la conception du temps a subi, ainsi que l'espace commun des questions et des concepts qui lui sont reliés qui nous ont

---

<sup>548</sup> J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., pp. 244-245.

semblé constituer le cadre de la genèse de cette théorie dans sa tentative de construire une autre perspective pour le décryptage du monde et de ses dynamiques.

Posé au début de ce travail, le problème du déchiffrement du monde interrogeait le modèle de base de son analyse, son principe d'intelligibilité. Cette interrogation impliquait des possibilités qui remettaient en question le modèle naturalisé de la plus habituelle de nos grilles d'analyse: l'État. On se trouverait, dans la conjoncture complexe actuelle, devant deux structures fondamentales possibles: la société-monde ou un ensemble de systèmes de mondes. En reformulant ces possibilités de telle sorte à y intégrer le temps et l'espace, on pourrait ainsi se demander avec Fougeyrollas si la configuration du monde se dirige vers un modèle qui sera caractérisé par un espace unique déterminant un temps unique (temps spatialisé) après la destruction de la pluralité des mondes humains et leur uniformisation (instauration du marché mondial, développement des sciences et des techniques). L'autre possibilité correspond à l'idée que «les écarts qui séparent les continents, du point de vue économique et technologique, ne cesseront de s'aggraver; alors la pluralité des temps finira par briser l'espace unifié de la modernité en faisant éclater la planète en plusieurs mondes cherchant à être étrangers les uns aux autres à travers un jeu poursuivi de puissance prétendant à l'hégémonie».<sup>549</sup>

Le découpage du monde proposé par Wallerstein pour la réflexion sur les perspectives de notre avenir collectif ne correspond à aucun de ces deux modèles de base. Il ne fait pas du «monde» un épiphénomène ou un phénomène récent (datant seulement de 1945 ou de 1970) qui est à expliquer et dont la logique est celle de la «mondialisation». En effet, le sens du développement historique et social ne part pas à ses yeux de structures primaires autonomes, telles que celles de l'État, ni de noyaux économiques qui vont en s'élargissant vers le monde ou l'humanité. Ces structures proviennent de processus mondiaux qui se sont constitués à l'échelle de l'économie-monde pour être le cadre de la mise en place des institutions modernes. C'est dans cette structure et dans les processus de son développement que Wallerstein trouve la matière de son travail.

---

<sup>549</sup> P. Fougeyrollas, op. cit., p. 224.

Pour comprendre les transformations sociales, il oppose aux modes dominants de l'analyse du social-historique, une analyse spatio-temporelle qui intègre les cadres géographique et chronologique à la définition même du changement et qui permet de voir le fonctionnement des modes majeurs de structuration-déstructuration des configurations sociales, c'est-à-dire la reproduction et la transition. Les transformations actuelles de notre monde sont analysées comme celles du système-monde capitaliste moderne (l'économie-monde capitaliste) qui est né au XVI<sup>e</sup> siècle. Ne pas prendre en considération la continuité des structures de ce système historique nous empêcherait de saisir les véritables possibilités spatio-temporelles que recèlent les transformations que ce système est en train de vivre. Seule une analyse respectant la réalité de ce système et rendant compte tant de son identité, de sa continuité que de son changement stimulera la recherche dans ce sens. À travers le concept de système historique avec ses trois variantes - les mini-systèmes, les économies-mondes et les empires-mondes - Wallerstein tente de répondre à une telle exigence en évitant ce qui lui semble être un faux choix entre une analyse totalisante en termes d'invariants historiques stérilisant le savoir, et une description absorbée dans les particularismes et les faits singuliers de l'histoire.

La faible historicité et spatialité du modèle de l'État incite Wallerstein à le remettre en question comme principe de décryptage du monde se trouvant «à la base de l'identité des formations sociales comme de la puissance». Ceci ne le mène pas cependant à chercher les traces d'une «société-monde» née de la généralisation des échanges et réalisant les mythes optimistes endossés par le libéralisme. Si le monde n'est pas un champ de forces géopolitiques où «chaque État-acteur définit sa propre hiérarchie des proximités (amies ou ennemies)», les tendances actuelles ne le mèneront pas vers une configuration qui serait celle d'une société-monde où «la distance est par définition nulle, puisque tous les points de la Terre appartiennent à la même société»<sup>550</sup>, c'est-à-dire vers un espace et un temps unifiés. Mais ce n'est pas non plus la configuration du monde comme un «ensemble de mondes», définis selon des particularismes dont la multiplication détruira l'unité de l'espace, qui constituera le principe de l'organisation de la réalité.

---

<sup>550</sup> J. Lévy, op. cit., p. 27.



À travers le concept d'économie-monde comme système historique, Wallerstein propose un découpage du monde qui conçoit son espace comme étant organisé selon un réseau. Celui-ci est caractérisé par une distance «unifiée mais différenciée» qui «se construit en fonction des hiérarchies existant (en son sein)».<sup>551</sup> Cette «toile d'araignée du réseau hiérarchisé se tisse sans que (...) la puissance des États où elle s'installe ne joue nécessairement un rôle décisif», mais aussi sans que ce processus abolisse les différenciations existantes, y compris celle des États, ou qu'il aboutisse à une culture unifiée, à un État mondial, à une société-monde. C'est un processus qui crée au contraire certaines de ces différenciations, qui se cale sur celles qui existent en déployant dans les particularismes. Wallerstein place ainsi son unité d'analyse à mi-chemin entre l'humanité entière, donc l'universalisme abstrait issu de l'héritage des Lumières, et les unités d'analyse beaucoup trop limitées selon lui pour comprendre ce qui se passe réellement.

En plaçant au centre de sa réflexion sur le changement social un découpage de la réalité qui marque la distance qu'il prend quant aux modes d'analyse dominants, Wallerstein s'attaque aussi aux thèses triomphalistes du libéralisme interprétant le déroulement de l'histoire de l'économie-monde capitaliste comme un progrès continu et illimité. Il remet en cause surtout la thèse selon laquelle la fin de la guerre froide avec la chute des communistes serait celle de la fin de l'histoire<sup>552</sup> et de la mort des idéologies, ainsi que tout le discours de la mondialisation naturalisant l'économie du marché et affirmant la généralisation inévitable de ses bienfaits. Dans ce sens, il comprend 1989 non pas comme un triomphe du libéralisme mais comme la continuation de 1968: les deux événements marquent une crise de l'économie-monde capitaliste qui se déploie dans la longue durée, ainsi que le déclin de sa géoculture. L'année 1989 ne représente pas la réalisation de l'eschatologie libérale, ni la fin de l'histoire qui caractérise sa conception du déroulement du temps. Elle représente plutôt la mort de la méta-histoire puissante de l'économie-monde capitaliste. Pour lui, le règne de cette méta-histoire ne caractérise pas la période 1945-1989 mais 1789-1989 (apogée de 1945 à 1968).

---

<sup>551</sup> Ibid.

<sup>552</sup> Francis Fukuyama, *la fin de l'histoire et le dernier homme*, traduit de l'ang. (É. -U.) par Denis-Armand Canal, Paris, Flammarion, 1992, 452 p.

Jusqu'à 1968, cette méta-histoire a réussi à entretenir un «flou conceptuel» brouillant les différences entre croissance économique, progrès technologique et marche irrésistible vers la liberté humaine, vers une démocratie et une égalité croissantes. C'est ce que Wallerstein décrit comme une symbiose entre deux modernités: celle de la modernisation technologique ( et matérielle) et celle de la libération. La contradiction culturelle fondamentale de ces deux modernités et leur tension latente est cependant devenue apparente avec la crise de la géoculture de ce système historique. La tension entre les deux modernités est selon lui désormais déclarée et ouverte. Elle marque la longue transition de notre système historique vers un autre système. La période actuelle de l'histoire de l'économie-monde capitaliste serait celle de l'«après libéralisme» et non de son triomphe. Ainsi «l'année 1989 serait venue signifier la fin de toute une ère de réalisation technologique sans précédent, au cours de laquelle les principes de la Révolution française ont été considérés par l'immense majorité des gens comme fidèles reflets d'une vérité historique incontournable dont la réalisation inéluctable pourrait seulement être différée»<sup>553</sup>.

Si ce système est en train de vivre une transition, nous ne pouvons prédire la forme que prendra le système historique qui le remplacera. Ce que Wallerstein semble en mesure d'affirmer c'est que «la période de transition des vingt-cinq à cinquante années à venir sera une époque de désordre systémique, de désintégration et de lutte politique aiguë autour de modèles concurrents pour le renouvellement du système-monde, c'est-à-dire pour sa reconstruction»<sup>554</sup>.

Dans cette perspective, si Wallerstein reconnaît que l'État reste un élément incontournable dans le processus de prise en charge des problèmes à court terme, il n'est plus vraiment le cadre d'action de première importance en ce qui concerne les préoccupations de long terme, c'est-à-dire comme poids réel «sur le processus actuellement en cours de la transition du système-monde, pour l'aiguiller dans une direction (plutôt que dans une autre)»<sup>555</sup>. En outre, il pense que nous sommes confrontés

---

<sup>553</sup> I. Wallerstein, *L'après-libéralisme*, op. cit., p. 14.

<sup>554</sup> Ibid., p. 17.

<sup>555</sup> Ibid., p. 19.

à une perspective de la désintégration et non à une perspective du changement normal et progressif.

Découlant d'un héritage intellectuel dont le centre est la rhétorique de la «réforme-révolution» et construites selon le modèle newtonien favorisant la conception du temps qui la sous-tend, les sciences sociales doivent être l'objet d'un renouveau, d'une reconstruction. C'est ce qui amène Wallerstein à insister sur la nécessité de défaire leur logique et de réviser leurs prémisses. Il appelle ainsi à un décloisonnement des frontières disciplinaires stimulant les recherches à venir pour préparer la construction d'une «interscience» dépassant les frontières disciplinaires et respectant la complexité du réel et la pluralité de ses dimensions. Il procède aussi à la dénaturalisation des concepts les plus familiers, des «repères les plus fréquentés de nos paysages intellectuels» qui se voient «affectés d'une suspension de crédibilité ou de certitude quant leur réalité éternelle»<sup>556</sup> à travers l'accent mis sur leur historicité ainsi que sur le caractère arbitraire et construit de nos présupposés les plus inconscients.

Par ailleurs, il met en cause la conception du temps qui domine les sciences sociales en attaquant d'une part la norme du changement éternel (normalité du changement politique, marche irrésistible vers le progrès) considérée comme la propriété de la modernité, et d'autre part la validité épistémologique universelle du modèle de la connaissance qui sous-tend cette conception du temps (modèle newtonien). Il oppose à la théorie de l'Histoire posant comme nécessaire et inéluctable le progrès continu du système historique actuel, l'idée de la désintégration. Il la décrit selon le modèle du comportement des bifurcations systémiques se déployant dans la non-linéarité et manifestant une grande sensibilité à tout impact même très faible, au moment critique, de façon à emprunter des voies divergentes. Il pense ainsi la transition en introduisant dans son style, au contact de ce qu'il appelle la nouvelle science, «un écho (...) de l'indécidable, de la logique des ensembles flous». Cela se traduit par «une grande mobilité conceptuelle (par) un recyclage constant des concepts et des positions dans l'interactivité, la rétroactivité, la non fixité».<sup>557</sup>

<sup>556</sup> Patrick Hutchinson (traducteur), Faut-il lire I. Wallerstein? (Avant propos), in I. Wallerstein, *L'après-libéralisme*, op. cit., p. 9.

<sup>557</sup> P. Hutchinson, op. cit., p. 10.

La crise des conceptions classiques de la science, de la raison et de la nature qu'exprime la nouvelle science ou la science de la complexité (chaos, bifurcation, logique floue, fractal, flèche du temps...etc.) est selon lui l'un des symptômes les plus importants du conflit entre la modernité de la modernisation technologique et celle de la libération. Elle indique aussi les limites de la validité épistémologique des modes de la pensée moderne se présentant comme universels. Au-delà du relativisme nihiliste et cynique clamant la fin des grands systèmes d'explication du monde, Wallerstein s'inspire des paradigmes de la nouvelle science pour ouvrir de nouvelles perspectives à la pensée critique. Son invitation à s'ouvrir à la complexité, à la non-linéarité, à la pluralité des mondes historiques et de l'esprit «permet de “désabsolutiser” quelque peu (la) modernité occidentale, étatiste et libérale, afin de décentrer notre regard et regarder au-delà (...) vers une pluralité de systèmes-mondes, une pluralité de modernités possibles. Et tout d'abord vers l'inconnu des lendemains, dans une nouvelle ouverture maximale du champ de notre rationalité, un maximum de souplesse et d'inventivité interactives pour nos luttes nouvelles». Cette ouverture de la rationalité est ce qu'il décrit comme rationalité substantive collectivement conçue et qui correspond à ce que Prigogine et Stengers décrivent comme un «réenchantement nécessaire du monde»<sup>558</sup>.

Mais ces nouvelles dispositions fondamentales de la connaissance qui semblent d'un grand intérêt aux yeux de Wallerstein et qui marquent sa pensée sont l'objet de critiques importantes. L'une de ces critiques associe la diffusion des méthodes et des concepts issus des nouvelles théories scientifiques à une production ou une fabrication de croyances irrationnelles. Dans *Les sirènes de l'irrationnel*<sup>559</sup> ainsi que dans *Les dérives de l'argumentation scientifique*<sup>560</sup>, « (Dominique) Terré dénonce la dérive du nouvel “esprit scientifique” vers des concepts relevant plus de l'éthique, de l'esthétique, de la métaphysique ou même de la mystique, que de la pensée positive». Elle cherche à «montrer que “l'irrationalisme diffus” caractéristique de la science à la mode n'est pas sans rapport avec une certaine demande culturelle et sociale».<sup>561</sup>

<sup>558</sup> I. Wallerstein, *The Heritage of Sociology, the Promise of Social Science*, loc. cit., p. 61.

<sup>559</sup> D. Terré, *Les sirènes de l'irrationnel*, Paris, Albin Michel, 1991, 320 p.

<sup>560</sup> D. Terré, *Les dérives de l'argumentation scientifique*, op. cit.

<sup>561</sup> Philippe Adjutor et Frank Renauld, *Panorama des idées contemporaines en 100 livres*, Allier (Belgique), Marabout, 1996, 575 p., p. 467.

La critique de Terré vise un ensemble de concepts très en vogue qui sont l'objet d'une fascination générale tels que: la complexité, la théorie du chaos, l'auto-organisation, les structures dissipatives, les attracteurs étranges, les objets fractals...etc. Selon elle, les travaux de l'ensemble des chercheurs et des penseurs regroupés autour de ces concepts rejoignent les thèses relativistes de « la nouvelle » sociologie de la science proposées par le «constructivisme social» et remettant en question l'idée de vérité objective et de science universelle. En tentant de concilier la science/la nature/l'homme dans un enchantement de type nouveau, ces travaux s'inscrivant dans les «nouveaux paradigmes de la connaissance» ne représentent pas une révolution théorique, mais plutôt «“les noces d'Apollon et de Dionisos”, c'est-à-dire le “mariage du rationnel et de l'irrationnel”, célébré sous le signe d'une prétendue “rationalité élargie”». <sup>562</sup> Philippe Adjutor et Frank Renauld affirment à cet égard que pour Terré,

«le symptôme le plus flagrant de l'irrationalisme au sein même de la science aurait été le fameux colloque qui a eu lieu à Cordoue qui avait vu précisément, la science et la mystique se séparer au XII<sup>e</sup> siècle en la personne d'Avéroès ( le rationaliste) décidant de rompre avec la pensée d'Avicenne (le mystique). À ce colloque d'éminents représentants de la science contemporaine (...) vinrent annoncer qu'aujourd'hui un tel divorce prenait fin». <sup>563</sup>

Entre toutes les analyses qui se proclament de la nouvelle science, Terré pense qu'il y a plusieurs caractéristiques communes. En effet, ces analyses invoquent toujours le rapport entre forme et contenu: à cause de leur réduction de la richesse de la réalité, les limites des formalismes classiques doivent être élargies. Elle écrit:

«Les tentatives de ces scientifiques pour couvrir la réalité des domaines s'apparentent à une sorte d'affrontement entre une forme et un contenu dans lequel l'une voudrait à toute force s'imposer à l'autre. Paradoxalement, c'est toujours au nom du contenu, par rapport auquel l'excellence de la forme serait enfin retrouvée et proclamée, que s'opère cette extension. C'est au nom de la richesse et de la complexité du contenu, qui auraient trop longtemps été méconnues et manquées, que s'affirme l'hégémonie des formalismes qui prétendent en rendre compte». <sup>564</sup>

Or, selon Terré cette position finit par tomber dans ce qu'elle cherche à éviter. En invoquant le rapport entre forme et contenu, ces auteurs veulent «dénoncer les méfaits de l'entendement au nom de la richesse du réel». Mais « se range(a)nt, sans davantage délibérer, du côté de ce qu'ils pensent être la convergence de la raison et de l'intuition et parce qu'ils veulent l'abolir, (ils) adoptent au contraire le point de vue de l'entendement

<sup>562</sup> Ibid., p. 468.

<sup>563</sup> Ibid.

<sup>564</sup> D. Terré, *les dérives de la pensée scientifique*, op. cit., p. 287.

abstrait, semblables en cela à Œdipe qui accomplit la prédiction du sphinx parce qu'il voulait y échapper». <sup>565</sup>

Comment s'opère le glissement vers l'irrationnel? Terré pense qu'il s'opère à travers le prolongement de certaines figures ou certains modes d'argumentation tels que l'analogie et la métaphore. Or, c'est sur ces modes que Wallerstein se base souvent pour décrire le fonctionnement et l'avenir du système-monde moderne selon les modèles produits par la science de la complexité. Cette transposition des modèles scientifiques du physique au social est-elle cependant légitime?

Terré juge irrationnelle l'application des méthodes scientifiques hors de leurs champs d'exercice à travers la métaphore ou l'analogie. En passant sous silence les différences entre les domaines d'objets et en jouant sur leur identité supposée « la science est alors étendue à tout ce qu'il n'est pas elle, et l'irrationnel procède de ce que le non-scientifique qui relèverait d'un autre traitement, est traité comme du scientifique ». Terré qualifie cette opération de «démarche volontariste créatrice d'un objet illusoire» et qui y applique la démarche scientifique a priori «comme de droit». <sup>566</sup> La science est ainsi transformée en « fait moral total (...), c'est-à-dire qu'elle devient un mode d'appréhension ainsi qu'une règle de conduite » <sup>567</sup>. Cette exportation des modèles scientifiques se fait à travers l'affaiblissement de la précision des concepts transposés, c'est-à-dire à travers l'affaiblissement des critères d'attribution. Par exemple, le passage du physique au social à travers l'application du modèle de la physique de non équilibre à l'étude des phénomènes collectifs humains se fait à travers l'affaiblissement de la précision des concepts de non-équilibre et de distance par rapport à l'équilibre qui se transforment en idées d'ouverture et d'activité. Après avoir été exclues de la science, les idées d'irréversibilité et de bifurcation gagnent le statut de clef du monde.

Si cette procédure de transposition est mise en cause par Terré, elle reconnaît que l'intervention de l'analogie et de la métaphore est inévitable «parce qu(e ces modes argumentatifs) sont consubstantiels aux processus cognitifs». Ils sont d'une grande valeur heuristique pour l'analyse théorique. Mais elle pense que l'attitude consistant à

---

<sup>565</sup> Ibid., p. 292.

<sup>566</sup> Ibid., p. 3.

<sup>567</sup> Ibid.

accorder à ces modes argumentatifs «une fonction heuristique ne suffit pas à normer leur usage»<sup>568</sup>.

Toutefois, le seul moyen de remettre en question les anciennes métaphores qui dominent les modes d'analyse se révèle souvent être de les remplacer par d'autres métaphores, comme le fait Wallerstein en ce qui concerne le traitement de la question du déroulement du temps. Mais il faut en convenir avec Terré qu'«au fond c'est bien parce que ces modes et ces figures peuvent légitimement être porteurs de vérité, qu'à chaque instant, leur utilisation exige une vigilance soutenue»<sup>569</sup>. Le risque de la substantialisation des modèles scientifiques transposés dans de nouveaux champs est en fait omniprésent. Selon Terré «certains auteurs se mettent à croire à la vérité substantielle des métaphores utilisées pour illustrer ou expliquer.(...) l(es) images prennent leur autonomie; la présentation se fige et se donne alors pour la réalité»<sup>570</sup>. Il faudrait alors vérifier si la théorie des systèmes-mondes ne tombe pas dans l'ontologisation des modèles scientifiques auxquels elle fait appel pour décrire le comportement des systèmes historiques (modèle stochastique de description de la bifurcation, modèles des cycles économiques,...etc.).

Par ailleurs, selon Terré ces travaux s'inspirent tous, de près ou de loin, de «principes réunificateurs» tout à fait analogues dans un «prophétisme scientifique», séduit par l'idée confuse d'un «savoir réconcilié», d'une «rationalité plurielle». Voulant dépasser les limitations imposées par les formalismes classiques, les scientifiques inversent leur fonction «pour y intégrer la totalité psychologique, sociale, existentielle» dans «un désir de restauration de la totalité de façon directe».<sup>571</sup> C'est ce que Terré décrit comme une dérive vers l'irrationnel. Pour elle, l'idéal de l'interdisciplinarité auquel appellent «les tenants du “chaos” ou de la “complexité” traduirait davantage le fantasme d'un savoir encyclopédique et totalisant, sorte de nouvelle “philosophie naturelle”, qu'une réelle polyvalence des modèles, des concepts ou des méthodes».<sup>572</sup> La vulgarisation de ces concepts constitue selon elle un «vecteur de l'irrationnel». En fait, «en généralisant, en

<sup>568</sup> Ibid., p. 286.

<sup>569</sup> Ibid.

<sup>570</sup> Ibid., p. 224.

<sup>571</sup> Ibid., p. 2.

<sup>572</sup> P. Adjutor et F. Renauld, op. cit., p. 469.

simplifiant, (cette vulgarisation) crée des substances imaginaires (le chaos, la complexité, ..ect.) qui peuvent ensuite donner matière à des croyances». Se laissant mystifier par ces concepts et adaptant consciemment leur rhétorique aux attentes du public, ces savants s'adonnent à une «philosophie spontanée» qui prend le pas sur la fécondité scientifique». Étant depuis trente ans en panne, la science contemporaine «s'empresse de “nommer théorie du chaos ce qui n'est que chaos de théorie”». Voilà le succès de cette Shadow métaphysique (“métaphysique fantôme” ou plutôt “déguisée”) qu'on a baptisée “Nouvelle Science”», affirme Terré.<sup>573</sup>

Cette attitude contemporaine de relativisme scientifique dont Terré a examiné plusieurs manifestations dans la science contemporaine <sup>574</sup> rencontre, soutient-elle, le relativisme épistémologique et sociologique du socio-constructionnisme. Elle décrit l'ensemble des travaux qui s'inscrivent dans cette perspective (ex: Paul Feyerabend, David Bloor, Alan Chalmers, Bruno Latour..etc.<sup>575</sup>) comme produisant un «irrationnel

<sup>573</sup> Ibid., pp. 470-471.

<sup>574</sup> Exemples: appel au réenchâtement du monde, idée de l'unité homme/science/nature, dépassement des dualismes, logiques paraconsistantes, aspiration à la reconquête de l'intériorité par la science (science/psychologie/philosophie), temps...etc.

<sup>575</sup> Si Paul Feyerabend reconnaît un génie propre à la science et un esprit d'innovation, il soutient qu'en s'associant à l'État, la science «se définit comme un ensemble de professionnels réunis dans un laboratoire, jouissant des prérogatives dues à leur fonction. (Elle) n'est (ainsi) qu'une institution. Elle ne résulte pas d'une relation privilégiée à la vérité». Selon lui «il faudrait donc abolir la science comme institution pour consacrer l'avènement d'une vraie science. C'est pourquoi il faut séparer la science et l'État» (D. Terré, *Les Dérives de l'argumentation scientifique*, op. cit., p. 253). De même, P. Feyerabend s'attaque à la normativité réductrice du néo-positivisme. Celui-ci se serait, selon lui «servi de la science pour propager une science étroite d'esprit, rigide et irréaliste» constituant ainsi une «régression vers un nouveau primitivisme philosophique». (Ibid.). L'autorité détenue par la vérité scientifique sur les autres formes du savoir depuis Galilée serait selon lui tout à fait indue, étant donné que l'idée qu'elle fonctionne sur la base d'une argumentation purement logique est une illusion et que le monde scientifique n'est qu'une partie du système social. Ce qui veut dire que «le scientifique doit se soumettre, lui aussi, à la logique démocratique» (Ibid.). Le relativisme de P. Feyerabend est décrit par D. Terré comme un anarchisme contradictoire et comme un autoritarisme.

Quant à David Bloor, il propose un programme qui vise à élargir la sociologie de la connaissance. S'inscrivant dans une filiation durkheimienne, celle-ci ramènera toute théorie au fait social donc remettra en question son autonomie. Cette sociologie de la connaissance doit être causale, impartiale, symétrique et réflexive. Pour D. Bloor, ancien mathématicien, il n'y a pas de langage «naturel» universel et objectif. En ce sens, «une explication mathématique n'est jamais qu'une norme qui a été choisie; une croyance objectivée qui exprime des intérêts sociaux» (Ibid., p. 253). La variation des idées mathématiques et quelques unes de leurs crises révéleraient ainsi la «totale dépendance des mathématiques et de la logique à l'égard des organisations sociales et de leurs crises». De même, la logique elle-même ne serait qu'une illusion (Ibid., p. 255).

Alain Chalmers développe l'un des aspects politiques de la philosophie des sciences en se réclamant des travaux de B. Latour qui «veulent montrer l'interférence de nombreux intérêts extérieurs à la production de connaissances scientifiques» et mettent en évidence que «c'est seulement grâce à des activités politiques liées à des intérêts sociaux très divers que les conditions matérielles nécessaires à la poursuite des recherches sont réunies» (Ibid., p. 256).

Selon lui, la science ne serait pas différente de la sorcellerie, elle ne «serait qu'une quête du général, et la certitude un but utopique». En fait, «toute son argumentation tend à montrer que le fait que l'observation scientifique puisse être rendue objective ne garantit pas la solidité de la science» (Ibid., p. 257). Le but général de la science est atteint en confrontant les énoncés au monde sur le mode pratique. Le critère d'acceptation d'un énoncé est ainsi les possibilités objectives de recherche et d'action, d'où l'origine sociale de la science.



sociologique» qui s'accorde avec l'irrationnel scientifique. En fait, la conception relativiste de la science ne se base pas uniquement sur des données scientifiques dans l'appel que font certains scientifiques au réenchancement du monde. Elle se base aussi sur un relativisme épistémologique ou sociologique qui remet en question les notions de vérité scientifique et de rationalité dans une attitude qui aboutit, poussée dans ses conséquences extrêmes, non pas à un scepticisme mais à une «proclamation nihiliste de la fausseté de tout ce qui prétendrait à être vrai», affirme Terré.<sup>576</sup> Ce relativisme est ambigu car «il s'accorde aussi bien aux extrapolations métaphysiques qu'aux positions arbitrairement pragmatistes ».

La sociologie de la science constructionniste<sup>577</sup> vise à rapporter la théorie scientifique de sa définition strictement épistémologique au registre social, où elle est vue comme le produit de l'activité des scientifiques au sein d'une institution. Face à une épistémologie normative fonctionnant selon un modèle a priori décernant le titre de science à partir de «critères de démarcation», l'épistémologie socio-constructionniste privilégie une position pragmatiste définissant la science comme un «fait» plutôt que comme «un droit». Ce qui correspond à la définition de la science exposée par Isabelle Stengers. Selon celle-ci, la science serait un «ensemble de propositions, de pratiques, de problèmes (...) aujourd'hui reconnu comme scientifique». La scientificité serait donc un «enjeu» dans un champ social et institutionnel (appartenance des scientifiques à un laboratoire) où «les scientifiques eux-mêmes définissent activement ce qu'est la science, afin de faire accepter une position comme scientifique»<sup>578</sup>.

Ce pragmatisme est qualifié par Terré de «conception sauvage de la connaissance-adhérence non réfléchie sur elle-même». Ce relativisme finit par effacer la distance qui sépare dans la science classique conventionnelle le réel de sa représentation scientifique. D'où la dissolution de la théorie et la perte de toute signification de la distance entre elle

---

<sup>576</sup> Ibid., p. 242.

<sup>577</sup> Selon D. Terré «la sociologie de la connaissance constructionniste se donne quatre règles: la première lui impose d'avoir pour objet la pratique des scientifiques, c'est-à-dire leurs opérations; la deuxième d'observer une méthode empirique, locale, microscopique; la troisième, c'est de rechercher non pas pourquoi, mais *comment* les scientifiques font ce qu'ils font, ce qui exclut toute dimension normative ou même optimisante de la science; quatrièmement, de respecter une attitude "ethnométhodologique" qui s'abstient le plus possible de toute théorisation sur les buts et les motifs des scientifiques» (Ibid., p. 250).

<sup>578</sup> I. Stengers, *D'une science à l'autre*, Paris, Le Seuil, 1987, pp. 10-11, citée in D. Terré, *Les dérives de l'argumentation scientifique*, op. cit., p. 243.

et son objet.<sup>579</sup> Il s'agit selon elle d'un radicalisme relativiste qui «comble indirectement les aspirations à une adéquation parfaite entre la science et son objet, qui résultent de la critique de son abstraction, de son asservissement technologique ou de son inaptitude à penser». Se permettant tous les angles, nourrissant l'espoir des réconciliations, cette «sociologie relativiste de l'épistémologie finit par s'ériger elle-même en une discipline aux contours illimités qui permet la satisfaction des désirs d'englobement et de totalisation»<sup>580</sup>.

Ce relativisme sociologique représente pour Terré «paradoxalement une sorte de scientisme que les relativistes entendent pourtant combattre». Mais selon elle, «ce scientisme est nihiliste»<sup>581</sup>. Il s'agit d'une «démarche faussement soupçonneuse parfaitement circulaire, préalablement avertie des conclusions de sa rhétorique». Ces différentes thèses du relativisme ont des conséquences extrêmes qu'elle essaye de décrire en mettant en évidence les formes nouvelles et sophistiquées des liens entre le relativisme et l'irrationnel au sein desquels s'estompe la limite entre vrai et faux, science et parascience, science et philosophie.

Mais en plaçant l'irrationnel au coeur de la production scientifique, la position de Terré contribue elle-même à relativiser la science. Elle affirme que «les développements de la rationalité scientifique n'ont pas fait disparaître l'irrationnel de notre univers. Non seulement la science ne combat pas toujours les croyances irrationnelles mais il lui arrive même de les engendrer»<sup>582</sup>. Cet irrationnel engendré par la science peut même croître à mesure que la science se sophistique. C'est une attitude qui contribue à renforcer la crise de la science comme savoir rationnel fondé sur une méthode positiviste (anti-métaphysique), universaliste et objective. Terré n'échappe pas ainsi à ce que Besnier décrit comme les «leçons relativistes et sceptiques de la philosophie et de l'histoire des sciences».<sup>583</sup>

Par ailleurs, en jugeant irrationnelles les tentatives des scientifiques de souligner l'intrication extrême entre science et philosophie ou science et métaphysique, Terré

---

<sup>579</sup> D. Terré, *Les dérives de l'argumentation scientifique*, op. cit., p. 244)

<sup>580</sup> Ibid.

<sup>581</sup> Ibid. p. 251.

<sup>582</sup> Ibid., p. 1.

<sup>583</sup> Ibid., p. 16.

prend la défense d'un positivisme réducteur plaçant la science aux antipodes de la philosophie et qui a été décrit par Husserl comme l'une des causes de la crise des fondements de la science. Loin d'être construites sur un rejet total de la rationalité, les approches qui s'inscrivent dans la nouvelle science ou s'inspirent d'elle, se présentent comme fondées sur une rationalité plus ouverte, une science plus compréhensive et plus proche de la réalité. Elles tentent de «désabsolutiser» l'autorité de la rationalité formelle qui a limité les pouvoirs de la raison non pas en la rejetant mais en l'ouvrant à de nouveaux horizons. Cela permet de découvrir un «univers conceptuel de référence» projetant une nouvelle lumière sur la question du statut de la connaissance et révélant un nouvel usage des notions de vérité scientifique et de réalité.

À travers ces approches émerge « le visage neuf de la science en train de se faire (...): une science conjecturale, pénétrant une réalité incertaine ( théorie quantique: réalité inaccessible et savoir fragmenté), fruit de conjectures et réfutations (Popper), produite par un collectif et une communauté scientifique (Serres, Kuhn) - non point par le sujet individuel - et faisant dialoguer ordre et désordre à travers le paradigme de la complexité». <sup>584</sup>

Il existe des réflexions sur le rapport entre le rationnel et l'irrationnel qui sont plus nuancées que celle de Terré telles que celle de Gilles Gaston Granger. Dans sa réflexion sur *l'irrationnel* <sup>585</sup>, il ne le condamne pas d'emblée et il reconnaît son rôle positif et son importance dans le processus de recherche scientifique. Dès le début de son analyse, il souligne que si la forme même du terme «irrationnel» dans le français est négative et qu'il « voudrai(t) (...) dégager de cette notion un aspect positif» sans rechercher à travers ceci à «faire l'apologie de l'irrationnel». C'est en fait «dans l'esprit d'un rationalisme ouvert et dynamique» qu'une réflexion sur l'irrationnel, jugée particulièrement instructive, est engagée par Granger. <sup>586</sup>

Pour retracer l'origine et les conditions de la présence de l'irrationnel et en relever les conséquences, il établit une distinction entre trois types significatifs d'irrationnel: «le premier serait l'irrationnel comme obstacle, point de départ d'une reconquête de la

<sup>584</sup> J. Russ, *La marche des idées contemporaines*, op. cit., p. 190.

<sup>585</sup> G. G. Granger, *L'irrationnel*, Paris, Odile Jacob, 1998, 286 p.

<sup>586</sup> Ibid., p. 9.

rationalité. Le second, l'irrationnel comme recours, moyen de renouveler et de prolonger l'acte créateur. Le troisième, l'irrationnel par renoncement, ou si l'on veut par abandon est, au contraire, un véritable rejet de l'irrationnel. »<sup>587</sup> Cette triple distinction qui sert de fil conducteur à l'examen du rôle de l'irrationnel, particulièrement dans les oeuvres de la science, est construite selon les modalités de l'opposition entre le cadre originaire de la pensée, constitué par les règles et processus de création (forme finale mais fondamentale de rationalité), et le cadre utilisé par le savant jugeant que le cadre originaire est devenu contraignant ou stérilisateur et se situant contre ou en dehors de lui.

Le premier type d'irrationnel, l'irrationnel comme obstacle, désigne la construction d'un objet selon des règles qui sont en opposition avec les règles de création originaires dont l'application est devenue contradictoire et impossible. Cet obstacle appelle sa résolution par la rencontre de l'irrationnel qui «n'est jamais en ce cas que le point de départ d'une reconquête de la rationalité»<sup>588</sup>. Cet irrationnel est décrit par Granger comme étant positif parce qu'il appelle toujours une résolution (ex: les nombres imaginaires en mathématiques).

Dans le deuxième type d'irrationnel, « l'irrationnel comme recours», les règles de la construction de l'objet sont délibérément violées ou abandonnées en vue d'atteindre des résultats nouveaux inattendus, ce détour implique des suppositions inadmissibles qui choquent le bon sens, la logique usuelle ou des théories bien établies. Jugé inéluctable, ce détour est accepté le plus souvent «à regret comme une démission ou un scandale de la raison» mais il est «rarement détaché dans l'esprit des savants de l'espoir qu'un progrès de la théorie fera comprendre et dissoudra l'incongruité des succès ainsi obtenus»<sup>589</sup>. L'abandon du rationnel est donc ici «moins un rejet du rationnel comme tel que le moyen de renouveler et de prolonger l'acte créateur » (donc rôle positif)<sup>590</sup>.

Ces attitudes devant l'usage reconnu de l'irrationnel sont illustrées par des exemples dans le domaine des sciences physiques, dans celui de la logique ainsi que dans l'art. À travers l'examen de quelques contradictions du développement de la théorie quantique,

---

<sup>587</sup> Ibid., pp. 11-12.

<sup>588</sup> Ibid., p. 12.

<sup>589</sup> Ibid., p. 105.

<sup>590</sup> Ibid., p. 12.

par exemple, apparaît selon Granger «le rôle moteur complexe et paradoxal dans l'édification d'une connaissance scientifique, d'un élément d'irrationalité»<sup>591</sup>. Ces recours à l'irrationnel qui correspondent à la création et à l'introduction d'objets nouveaux aberrants corrélatifs de plusieurs systèmes différents de règles opératoires, sont motivés par le besoin de résolution de problèmes précis et sont toujours conscients de la part de leurs auteurs. Cette rationalité est féconde mais elle peut «demeurer inachevée (ex: dualité de la physique quantique...), le progrès s'effectuant alors le plus souvent au cours des péripéties que présentent les manifestations diverses de l'irrationnel», contrairement à la démarche de résolution de l'irrationnel comme obstacle.<sup>592</sup>

Le troisième type d'irrationnel que Granger examine est l'irrationnel comme renoncement, qui constitue «un véritable rejet du rationnel». Ici «le producteur de l'oeuvre renie en quelque sorte le système originaire d'encadrement de sa pensée, et, en prenant le contre-pied, donne, sans contrôle, libre permission à sa fantaisie». L'irrationalité consiste dans ce cas à «prétendre maintenir les prérogatives et le statut des objets scientifiques antérieurement produits, tout en les enrichissant de propriétés qui contredisent ce statut même»<sup>593</sup>.

Cependant, Granger tient à atténuer la brutalité du terme «abandon» ou «renoncement» au rationnel en soulignant qu'il considère «des situations où la démarche scientifique soit rencontre des difficultés fondamentales à maintenir un concept complètement rationnel de l'objet qui ne peut plus être que partiellement contrôlable, soit perçoit comme insatisfaisantes les explications rationnelles et poursuit sa recherche sur le terrain d'une métaphysique qu'elle veut cependant considérer comme le prolongement légitime de la science»<sup>594</sup>. Les «difficultés épistémiques»<sup>595</sup> entourant les scénarios proposés concernant par exemple l'origine du temps et de la physique donnent libre cours à une imagination mathématiquement structurée introduisant des spéculations, telles que la «brisure de symétrie» qui est une transition brutale faisant apparaître la physique avec ses lois ordinaires tout en un bouleversant la rationalité physique.

---

<sup>591</sup> Ibid., p. 106.

<sup>592</sup> Ibid., pp. 137-138.

<sup>593</sup> Ibid., p. 12.

<sup>594</sup> Ibid., p. 203.

<sup>595</sup> Voir *ibid.*, pp. 221-224.

Granger affirme que «rien ne permet de nier que de telles spéculations puissent manifester quelque jour leur fécondité» avec le progrès des instruments permettant d'approcher les conditions décrites par ces théories. Il soutient ainsi que «l'acceptation de l'irrationnel ne consiste nullement ici à abandonner ni même à relâcher la discipline du raisonnement scientifique. Des modèles sont construits dans la virtualité desquels se déploient démonstrations et discussions». Selon lui, le mouvement d'une imagination semi-libérée tel que celui dans lequel la cosmologie s'inscrit « a été au cours de l'histoire des sciences un puissant moteur de créations et d'avancées »<sup>596</sup>.

Dans l'étape ultime du renoncement au rationnel, la frontière entre philosophie et science atteinte dans les exemples décrits par Granger, est franchie selon lui «pour le meilleur et parfois pour le pire», portant les savants loin des bornes admissibles et raisonnables de la science. Mais il précise que l'irrationalité ne réside pas dans le recours à la philosophie comme tel, celle-ci n'étant évidemment pas considérée «comme se situant par nature dans la mouvance de l'irrationnel», mais plutôt dans «la confusion du scientifique et du philosophique (qui) implique une altération de l'un et de l'autre». Craignant un malentendu, à cet égard, Granger souligne qu'il ne prétend pas nier «les rapports étroits que l'histoire des sciences et l'histoire de la philosophie (...) présentent entre les deux disciplines». Ces rapports ont constitué une association féconde ainsi qu'un moteur de l'élargissement du champ des mathématiques, par exemple (Descartes, Leibnitz...). Selon lui, la confusion dont il s'agit ici réside dans l'abolition de la distinction radicale et de la différence de genre entre science et philosophie<sup>597</sup> qui constituent une «dégénérescence de l'idéal rationnel de la science, en même temps qu'une adultération de la pensée scientifique»<sup>598</sup>.

<sup>596</sup> Ibid., pp. 224-225).

<sup>597</sup> la distinction nécessaire entre science et philosophie est la suivante selon G. G. Granger: « la science vise à produire de l'expérience une représentation abstraite , la transposant en concepts et en faits *virtuels* manipulables dans des systèmes symboliques. Une telle représentation se présente comme confrontable à l'expérience même, c'est-à-dire à des concepts et à des faits *actuels*; et elle rend possibles, au moins dans certains domaines, des applications techniques. La philosophie (...) consiste à interpréter le sens de l'expérience des sujets dans le monde. Elle ne produit ainsi aucune représentation en tant que "modèle" abstrait manipulable, comme dans les sciences, bien qu'elle représente évidemment elle aussi l'expérience au moyen de concepts. (...) Ainsi donc, même si l'on voit dans la philosophie une forme spécifique de connaissance, elle ne saurait être le substitut ni l'imitation d'une connaissance scientifique» (Ibid., pp. 246-247).

<sup>598</sup> Ibid., pp. 247, 246.

Granger croit reconnaître une telle méconnaissance de la distinction radicale entre la science et la philosophie dans certaines extrapolations de la science, particulièrement en physique, effectuées essentiellement à partir du thème nodal de l'unité de la pensée et du monde physique et qu'il tente de décrire, comprendre et éventuellement dénoncer. Mais même ici, il essaye de distinguer la multiplicité des variantes et des degrés<sup>599</sup> sous lesquels se présente le renoncement au rationnel, ce qui contribue au raffinement (et au caractère nuancé) de son analyse du rôle de l'irrationnel dans les oeuvres de la science. Ces variantes sont illustrées par cinq exemples<sup>600</sup> dont celui de «la nouvelle alliance» de Prigogine et Stengers.

Selon lui, «les développements actuels de la science, et en particulier de la thermodynamique et de la cosmologie, représenteraient une récupération du temps comme expérience vécue et de l'imprévisibilité comme fait fondamental de la nature. Il en résulterait une aspiration philosophique à une «nouvelle alliance», où la science redécouvrirait l'unité de l'homme et de la nature». Tout en utilisant la technique scientifique, la méthodologie et les concepts classiques, cette conception de la science tend «malgré tout à dévaloriser le projet et l'idéal de la science actuelle, celle-là même que pratique le physicien Prigogine ». Granger affirme ainsi que la thermodynamique et les théories du chaos ne fournissent pas un modèle convaincant pour fonder la «science nouvelle» qu'on tente de substituer à la science classique.<sup>601</sup>

Si Granger admet à cet égard que c'est souvent l'autocritique qui fait progresser la science, il souligne qu'il est possible de percevoir à travers les exemples qu'il examine «le souhait à demi formulé que cette critique interne donne finalement naissance à une vision mystique dans laquelle le projet et les exigences scientifiques auraient subrepticement disparu»<sup>602</sup>.

---

<sup>599</sup> G. G. Granger présente dans un tableau quelques formes du renoncement au rationnel qui se différencient principalement par le degré d'insistance sur la construction d'un véritable système philosophique et par le degré d'implication des théories scientifiques dans l'édifice proposé. Voir *ibid.*, p. 249.

<sup>600</sup> Ces exemples sont choisis non sans arbitraire pour montrer les différences de variantes et de degrés sous lesquels se présente le renoncement au rationnel. Ce sont : La «nouvelle alliance» de Prigogine et Stengers, Le «subjectivisme sélectif» de la «théorie fondamentale» d'Eddington, la métaphysique moniste de D. Bohm, le «schème cosmologique» de Whitehead, le «Tao de la physique» de F. Capra. Consulter G. G. Granger, *op. cit.*, pp. 249-267 pour une description plus détaillée de ces exemples.

<sup>601</sup> *Ibid.*

<sup>602</sup> *Ibid.*, pp. 251-252.

Néanmoins, il tient à mettre l'accent sur l'idée que « quelle que soit l'ampleur du renoncement, on ne saurait (...) jamais l'interpréter, (...) comme un déni du rôle singulier et des pouvoirs originaux de la pensée rationnelle que les savants ont pratiquée. Il s'agirait plutôt de prolonger une démarche plus aventureuse et moins contrôlée qui décolle ouvertement du monde phénoménal. Ce n'est pas assurément ce décollage lui-même qui introduit l'irrationnel, puisqu'il est un des traits essentiels de la science même. Mais c'est qu'il s'effectue sans la garantie constante que la pensée fonctionne en concepts (...). Il n'en est pas moins vrai que ces décollements délibérés et passionnels du rationnel ne constituent jamais que des déviations mineures de la science, sur des chemins qui pris en eux-mêmes ne mènent nulle part »<sup>603</sup>.

À la lumière de ces idées, pouvons nous conclure que la théorie des systèmes-mondes qui a été identifiée comme convergant avec les nouveaux paradigmes de la connaissance relève elle-même de cette tentation globalisante condamnée par Terré? Ou est-elle plutôt un prélude à un élargissement de la rationalité de façon à l'ouvrir à de nouveaux horizons, à de nouvelles théories, à l'aventure? Saura-t-elle rester fidèle à ses prémisses théoriques pour favoriser cette ouverture? Ou sera-t-elle dominée par la lourde machine conceptuelle, par la réification et la substantialisation de ses concepts?

Pour Wallerstein les apports de la nouvelle science ne sont pas des vérités absolues. Ils sont plutôt des défis à notre vision du monde et à la culture des sciences sociales. Mais les risques de l'ontologisation non seulement des modèles de la nouvelle science, mais aussi de l'ensemble de la machine conceptuelle qu'il construit sont omniprésents. Ils sont inhérents à toute démarche théorique. Néanmoins, la théorie des systèmes-mondes demeure aujourd'hui une référence importante pour la pensée critique en fournissant des outils conceptuels d'une grande valeur heuristique sans lesquels il est devenu difficile de penser le monde face au discours de la mondialisation.

---

<sup>603</sup> Ibid., pp. 266-267.



## BIBLIOGRAPHIE.

- ACCARDO Alain et CORCUFF Philippe, *La sociologie de Bourdieu: textes choisis et commentés*, Bordeaux, Le Mascaret, 2<sup>e</sup> éd. revue et corrigée, 1986, 247 p.
- ADDE Alain, *Sur la nature du temps*, Paris, P.U.F., 1998, 95 p.
- ADJUTOR Philippe et RENAULD Frank, *Panorama des idées contemporaines en 100 livres*, Alleur (Belgique), Marabout, 1996, 575 p.
- AMIN Samir, *le développement inégal*, Paris, Minit, 1973, 365 p.
- ANSART Pierre, *Les sociologies contemporaines*, Paris, Le Seuil, 1990, 344 p.
- ARRIGHI Giovanni, HOPKINS Terence K., WALLERSTEIN Immanuel, *Antisystemic Movements*, New York, Verso, 1989, 123 p.
- BERGER Peter et LUCKMANN Thomas (Préface de Michel Mafessoli), *La construction sociale de la réalité*, trad. de l'ang. (É. -U.) par Pierre Taminaux, Paris, Meridiens Clincksieck, 1992, 288 p.
- BESNIER Jean-Michel, *Les théories de la connaissance*, Paris, Flammarion, 1996, 126 p.
- BESNIER Jean-Michel, *Histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, I et II, Paris, Grasset & Fasquelle, 1016 p. (I: 544 p., II: 472 p.)
- BOURDIEU Pierre, CHAMBOREDON Jean-Claude et PASSERON Jean-Claude, *Le Métier de sociologue*, Paris, Mouton-Bordas, 1968, 431 p.
- BRAUDEL Fernand, *la dynamique du capitalisme*, Paris, Arthaud, 1985, 121 p.
- CASTORIADIS Cornélius, Réflexions sur le «développement» et la «rationalité», sous la direction de Candido Mendès in *Le mythe du développement*, Paris, Le Seuil, 1977, 281 p., pp. 205-239.
- COLLINS Randall, *Sociology Since Midcentury*, New York, Academic Press, 1981, 365 p.
- CORCUFF Philippe dans *Les nouvelles sociologies: constructions de la réalité sociale*, Paris, Nathan, 1995, 126 p.

CÔTE-JALLADE Marie-Françoise, Michel Foucault, in Marie-Françoise Côte-Jallade, Michel Richard et Jean-François Skrzypczak, *Penseurs pour aujourd'hui*, Lyon, Chronique sociale, 1985, 197 p., pp. 61-100.

DAIX Pierre, *Braudel*, Paris, Flammarion, 1995, 565 p.

DEL CARMEN BAERGA Maria et WALLERSTEIN I., *Creating and Transforming Households: the Constraints of the World-Economy*, Cambridge (Eng.), Cambridge University Press, 1992, 311 p.

DOSSE François., *Histoire du structuralisme*, I, II, Paris, La Découverte, 1991-1992, 472 p. et 588 p.

DOSSE F., *L'empire du sens: l'humanisation des sciences sociales*, Paris, La Découverte, 1995, 432 p.

DOSSE F., *L'histoire en miettes: des «Annales» à la «nouvelle histoire»*, Paris, Pocket, éd. révisée et corrigée avec préface inédite de l'auteur, 1997, 268 p.

DURAND Marie-Françoise, LÉVY Jacques et RETAILLÉ Denis, *Le monde: espaces et systèmes*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques & Dalloz, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, 1993, 597 p.

EDARI Ronald, *Social Change*, Dubuque (Iowa), W. C. Brown Publishers, 1976, 80 p.

ÉLIAS Norbert, *Du temps*, Paris, Fayard, 1996, 227 p.

EVERS Hans-Dieter, SMITH Joan, WALLERSTEIN I. (ed.), *Households and the World-Economy*, Beverly Hills (Calif.), Sage, 1984, 296 p.

FERRET Stéphane, *Le philosophe et son scalpel: le problème de l'identité personnelle*, Paris, Minuit, 1993, 113 p.

FERRET Stéphane, *Le bateau de Thésée: le problème de l'identité à travers le temps*, Paris, Minuit, 1996, 152 p.

FOUGEYROLLAS Pierre, *L'attraction du futur: essai sur la signification du présent*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1991, 274 p.

GEMELLI Giuliana ( préface de Maurice Aymard), *Fernand Braudel*, trad. de l'ital. par Brigitte Pasquet et Béatrice Propetto Marzi, Paris, Odile Jacob, 1995, 377 p.

GRANGER Gilles Gaston, Pour une épistémologie du travail scientifique, in Jean Hamburger (sous la direction de), *La philosophie des sciences aujourd'hui*, Paris, Gauthier-Villars, 1986, 187 p., pp. 111-122.

GRANGER G. G., *L'irrationnel*, Paris, Odile Jacob, 1998, 286 p.

- GUICHAOUA André et GOUSSAULT Yves, *Sciences sociales et développement*, Paris, Armand Colin, 1993, 190 p.
- HOPKINS T. et WALLERSTEIN I. (ed.), *Processes of the World-System*, Beverly Hills (Calif.), Sage, 1980, 320 p.
- HOPKINS T., et WALLERSTEIN I., *World-System Analysis: Theory and Methodology*, Beverly Hills (Calif.), Sage, 1982, 200 p.
- HOPKINS Terence et WALLERSTEIN Immanuel [coordination de], *The Age of Transition: Trajectory of the World-System 1945-2025*, London, Zed Books, 1996, 278 p.
- KANDALL Terry R, et MARTIN Michael T., *Studies of Development and Change in the Modern World*, New York, Oxford University Press, 1989, 458 p.
- KLEIN Étienne, *Le temps*, Paris, Flammarion, 1995, 124 p.
- LEE, Richard, Structures of Knowledge, in T. Hopkins et I. Wallerstein (coordination de), *The Age of Transition: Trajectory of the World-System 1945-2025*, London, Zed Books, 1996, 278 p., pp.178-206.
- LE MOIGNE Jean-Louis, *Les épistémologies constructivistes*, Paris, P.U.F, 1995, 127 p.
- MEYERSON Émile, *Identité et réalité*, Paris, Félix Alcan, 1926, 571 p.
- MORINEAU Michel, Un grand dessein: civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle), in Maurice Aymard, Alain Caillé, F. Dosse, François Furquet, Yves Lacoste, Michel Morineau, Philippe Steiner et I. Wallerstein, *Lire Braudel*, Paris, La Découverte, 1988, 233 p., pp. 25-57.
- NISBET Robert A., *Social Change and History: Aspects of the Western Theory of Development*, New York, Oxford University Press, 1969, 535 p.
- PERROT Dominique, Passager clandestin et indispensable du discours: le présupposé, in Gilbert Rist et Fabrizio Sabelli [textes résumés et présentés par], *Il était une fois le développement...*, Lausanne, Ed. d'en bas, 1986, 155 p., pp. 91-111.
- PERROT, M.-D., RIST. G., SABELLI, F., *La mythologie programmée: l'économie des croyances dans la société moderne*, Paris, P.U.F., 1992, 217 p.
- PRIGOGINE Ilya et STENGERS Isabelle, *Entre le temps et l'éternité*, Paris, Fayard, 1988, 223 p.
- PRIGOGINE I., *Les lois du chaos*, Paris, Flammarion, 1994, 127 p.

- PRIGOGINE, I., *La fin des certitudes: temps, chaos et les lois de la nature*, Paris, Odile Jacob, 1998, 228 p.
- RICOEUR Paul, *Temps et récit*: I: l'intrigue et le récit historique, II: la configuration dans le récit de fiction, III: le temps raconté, Paris, Le Seuil, 1991, (1983-1984-1985), 319 p., 233 p., 426 p.
- RIST Gilbert, *Le développement: histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1996, 427 p.
- RIST G. et SABELLI F. [textes résumés et présentés par], *Il était une fois le développement...*, Lausanne, Éd. d'en bas, 1986, 155 p.
- RITZER, G., *Metatheorizing in Sociology*, Lexington, Lexington Books, 1991, 362 p.
- RITZER, G., *Modern Sociological Theory*, New York, Mc Graw Hill, 1996, 609 p.
- ROBINET Jean François, *Le temps de la pensée*, Paris, P.U.F, 1998, 284 p.
- ROCHER Guy, *Introduction à la sociologie générale*, Québec, Hurtubise, 3<sup>e</sup> éd., 1992, 685 p.
- RUSS Jacqueline, *Histoire de la philosophie: de Socrate à Foucault*, Paris, Hatier, 1985, 160 p.
- RUSS Jaqueline, *La marche des idées contemporaines: un panorama de la modernité*, Paris, Armand Colin, 1994, 479 p.
- SHANNON Thomas Richard, *An Introduction to the World-System Perspective*, Boulder (Colorado), Westview Press, 1989, 208 p.
- SMITH Joan (ed.), *Racism, Sexism and the World-System*, New York, Greenwood Press, 1988, 221 p.
- SO Alvin, *Social Change and Development: Modernization, Dependency and World-System Theories*, Californie, Sage, 1990, 283 p.
- TERRÉ Dominique, *Les sirènes de l'irrationnel: quand la science touche à la mystique*, Paris, Albin Michel, 1991, 320 p.
- TERRÉ D., *Les dérives de l'argumentation scientifique*, Paris, P.U.F, 1998, 310 p.
- VAYSSE Jean-Marie, *Hegel, Temps et histoire*, Paris, P.U.F, 1998, 132 p.
- WALLEMACQ Anne, *L'ennui et l'agitation: figures du temps*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1991, 106 p.
- WALLERSTEIN I., *The Modern World-System*, I, II et III, I: Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century (1450-1640), II:

Mercantilism and the Consolidation of the European World-Economy (1600-1750), III: the Second Era of Great Expansion of the Capitalist World-Economy (1730-1840), New York, Academic Press, 1974, 1980, 1989, 360 p., 370 p., 372p.

WALLERSTEIN I., *The Capitalist World-Economy*, New York, Cambridge University Press, 1979, 305 p.

WALLERSTEIN I., La crise comme transition in, S. Amin, G. Arrighi, A. G. Frank et I. Wallerstein, *La crise, quelle crise? Dynamique de la crise mondiale*, Paris, Maspero, 1982, 240 p., pp. 10-56.

WALLERSTEIN I., *The Politics of the World-Economy: the States, the Movements, and the Civilization*, New York, Cambridge University Press, 1984, 191 p.

WALLERSTEIN I., *Le capitalisme historique*, trad. de l'ang. (É. -U.) par Philippe Steiner et Christian Tutin, Paris, La Découverte, 1985, 123 p.

WALLERSTEIN I., *Geopolitics and Geoculture: Essays on the Changing World-System*, New York, Cambridge University Press, 1991, 248 p.

WALLERSTEIN I., *Impenser la science sociale: pour sortir du XIX<sup>e</sup> siècle*, trad. de l'ang. (É. -U.) par Anne-Emmanuelle Demartini et Xavier Papais, Paris, P.U.F., 1995, 319 p.

WALLERSTEIN I. (sous la direction de), *Ouvrir les sciences sociales: rapport de la Commission Gulbenkian pour la restructuration des sciences sociales*, trad. de l'ang. (É. -U.) par Jean-Michel et Sophie Blanquer, Paris, Descartes, 1996, 114 p.

WALLERSTEIN I., *L'après-libéralisme: essai sur un système-monde à réinventer*, trad. de l'ang. (É. -U.) par Patrick Hutchinson, La Tour d'Aigues (France), L'Aube, 1999, 219 p.

WALLERSTEIN I., *L'histoire continue*, trad. de l'ang. (É. -U.) par Patrick Hutchinson, La Tour d'Aigues (France), L'Aube, 1999, 103 p.

WATZLAWICK Paul, WEAKLAND John et FISH Richard, *Changements: paradoxes et psychothérapie*, trad. de l'ang. (É. -U.) par Pierre Furlain, Paris, Le Seuil, 1975, 191 p.

WATZLAWICK Paul, *L'invention de la réalité: contributions au constructivisme*, trad. de l'all. Par Anne Lise Hacker, Paris, Le Seuil, 1988, 373 p.

### Articles.

- AGLIETTA Michel, Le Schumpeter de l'histoire, *EspacesTemps*, n°: 34-35, 1986, pp. 38-41.
- BALDNER Jean-Marie, Les désordres du temps, *EspacesTemps*, n°: 30, 1985, pp. 60-70.
- BONNY, Yves, Lecture critique des théorisations de la postmodernité, *Cahiers de recherche du groupe interuniversitaire d'étude sur la postmodernité*, n°: 24, janvier 1994, pp. 1-20.
- BOUSQUET Nicole, Esquisse d'une théorie de l'alternance de périodes de concurrence et d'hégémonie au centre de l'économie-monde capitaliste », *Review*, vol. II, n°: 4, Spring 1979, pp. 501-517.
- CENTRE FERNAND BRAUDEL (pour l'étude des systèmes historiques, des civilisations et des économies), *Report on an Intellectual Project: the Fernand Braudel Center, 1976-1991*, publié sur son site internet <http://fbc.binghamton.edu/>.
- COLLINS, Randall, The Mega-Historians , *Sociological Theory*, vol 3, n°:1, pp. 114-122, Spring 1985.
- DOSSE F., L'histoire en miettes: des Annales militantes aux Annales triomphantes, *EspacesTemps*, n°: 29, 1985, pp. 47-60.
- DOSSE F., Foucault face à l'histoire, in *EspacesTemps*, n°: 30, 1985, pp. 4-22.
- DOSSE F., Les habits neufs du président Braudel, *EspaceTemps*, n°: 34-35, 1986, pp. 83-93.
- FORTIN Andrée, La sociologie: science de/dans la société, *Sociologie et Sociétés*, Vol. XII, n°: 2, octobre 1980, pp. 75-95.
- FRANK André Gunder, De quelles transitions et de quels modes de production s'agit-il dans le système mondial réel? Commentaire sur l'article de Wallerstein, *Sociologie et sociétés*, vol, XXII, n°: 2, octobre 1990, p. 207- 219.
- GRATALOUP Christian, Après l'empire, le beau temps, *EspacesTemps*, n°: 30, 1985, pp. 40-66.

- GRATALOUP C., L'appel des grands espaces, *EspacesTemps*, n°: 34-35, 1986, pp. 71-76.
- HAMEL Jacques et SFIA Mohamed, Sur la transition, *Sociologie et sociétés*, vol, XXII, n°: 1, avril 1990, pp. 5-14.
- LEE Richard, *Imagining the Future: Constructing Social Knowledge After "Complexity Studies"*, Paper prepared for the XIV World Congress of the International Sociological Association, Joint Session «Futures Research» and «Sociocybernetics and Social Systems Theory», Montreal, 26 July-1<sup>st</sup> August, 1998, 24 p.
- LE GOFF Jacques, Le changement dans la continuité, *EspacesTemps*, n°: 34-35, 1986, pp. 20-22.
- LIPIETZ Alain, Le Proudhon du vingtième siècle, *EspacesTemps*, n°: 34-35, 1986, pp. 47-50.
- LUSSAULT Michel, Renouveler le dialogue, *EspacesTemps*, n°: 68-69-70, 1998, pp. 31-44.
- STEINER Philippe, Féodaux et bourgeois, *EspacesTemps*, 1986, n°: 34-35, pp. 66-70.
- PÉGUY Charles-Pierre, L'univers géographique de Fernand Braudel, *EspacesTemps*, n°: 34-35, 1986, pp. 77-82.
- POMIAN, Krzysztof, The Secular Evolution of the Concept of Cycles, *Review*, vol. II, n°: 4, Fall 1979, pp. 563-646.
- HOPKINS T. et WALLERSTEIN I., Patterns of Development of the Modern World-System: Research Proposal, *Review*, Vol. I, n°: 2, Fall 1977, pp. 111-145.
- WALLERSTEIN I., Cyclical Rythms and Secular Trends of the Capitalist World-Economy: Some Premises, Hypotheses and Questions, *Review*, vol. II, n°: 4, Spring 1979, pp. 483-500.
- WALLERSTEIN I., Vers une recomposition des sciences sociales, *EspacesTemps*, n°: 29, 1985, pp. 36-42.
- WALLERSTEIN I., Hôtel de l'Amérique, in *EspacesTemps*, n°: 34-35, 1986, pp. 42-46.
- WALLERSTEIN I., L'Occident, le capitalisme et le système-monde moderne, *Sociologie et sociétés*, vol. XXII, n°: 1, avril 1990, pp. 15-52.
- WALLERSTEIN I., Système mondial contre système-monde: le dérapage conceptuel de Frank, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXII, n°: 2, octobre 1990, pp. 219-222.

WALLERSTEIN I., *Social Science and Contemporary Society: Vanishing Guaranties of Rationality*, Inaugural address, Convegno Internazionale di Studi of Associazione Italiana di Sociologia, Palermo, October 26-28, 1995 (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel).

WALLERSTEIN I., *Social Change? Change Is Eternal. Nothing Ever Changes*, Address at Sessão Solene de Abertura of the III Congresso Português de Sociologia, Lisboa, February 7, 1996 (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel).

WALLERSTEIN I., *The Structures of Knowledge or How Many Ways May We Know?*, Presentation at «Which Sciences for Tomorrow? Dialogue on the Gulbenkian Report», Stanford University, June 2-3, 1996 (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel).

WALLERSTEIN I., *Time and Duration: The Unexcluded Middle*, Conférence de prestige sur le thème «Temps et durée», Université Libre de Bruxelles, September 25, 1996 (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel).

WALLERSTEIN I., *Eurocentrism and its Avatars: the Dilemmas of Social Science*, Keynote address at ISA East Asian Colloquium, «The Future of Sociology in East Asia», November 22-23, 1996, Seoul, Korea, co-sponsored by Korean Sociological Association and International Sociological Association (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel).

WALLERSTEIN I., *States? Sovereignty? The Dilemmas of Capitalists in an Age of Transition*, Keynote address at conference on «State and Sovereignty in the World-Economy», University of California, Irvine, February 21-23, 1997 (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel).

WALLERSTEIN I., *Liberalism and Democracy. Frères-Ennemis?*, Fourth Dealder Lecture, Rijksuniversiteit Leiden, Interfacultaire Voksgroep Polietike Wetenschappen, March 15, 1997 (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel).

WALLERSTEIN I., *SpaceTime as the Basis of Knowledge*, Keynote address at 19, Nordiske Sociologokongres, 13-15 June, 1997 (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel).

WALLERSTEIN I., *Uncertainty and Creativity*, Talk at Forum 2000: Concerns and Hopes on the Threshold of the New Millenium, Prague, September 3-6, 1997 (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel).



WALLERSTEIN I., Le futur de la science sociale, *EspacesTemps*, n°: 68-69, 1998, pp. 45-58.

WALLERSTEIN, I., *The Heritage of Sociology, the Promise of Social Science*, Discours présidentiel au XIV<sup>e</sup> Congrès Mondial de l'Association internationale de sociologie, Montréal, 26 juillet-1<sup>er</sup> août, 1998, 65 p.

WALLERSTEIN I., The End of Certainties in Social Sciences, Talk at the Seminario «Conceptos en Ciencias Humanidades», Mexico City, October 16, 1998 co-sponsored by CEEICH (UNAM), Fernand Braudel Center (Binghamton), Maison des sciences de l'homme (Paris), ZiF (Bielefeld) (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel).

WALLERSTEIN I., Writing History, at the Colloquium on History and Legimisation «(Re)constructing the Past», 24-27 February, 1999, Brussels (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel).

WALLERSTEIN I., Social Sciences in the Twenty-first Century, Chapter of UNESCO, World Social Science Report, 1999 (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel).

WALLERSTEIN I., Uncertainty and Historical Progress, 1999 (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel).

WALLERSTEIN I., Globalization? Or the Age of Transition? A Long-Term View of the Trajectory of the World-System, 1999 (publié sur le site internet du Centre Fernand Braudel).

### **Dictionnaires.**

BOUDON Raymond, BESNERD Philippe, CHERKAOUI Mohamed et LÉCUYER Bernard-Pierre [sous la direction de], *Dictionnaire de la sociologie*, Paris, Larousse, 1995, 280 p.

Gilles FÉRRÉOL (sous la direction de), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Armand Colin, 1991, 300 p.

KUNZMANN Peter, BURKARD Frantz-Peter et WIEDMANN Frantz, *Atlas de la Philosophie*, trad. de l'all. par Zoé Housez et Stéphane Robillard, Paris, 1991, 277 p.

SCHIFRES Josiane, *Lexique de philosophie*, Paris, Hatier, 1984, 160 p.